

SOLSTICE D'ETE 1998  
600 BEF - 100 FRF

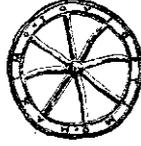
# FIGURES & EVEILLEURS

13

REVUE D'ETUDES POLYTHEISTES FONDÉE EN  
1959 PAR MIRCEA ELIADE ET ERNST JÜNGER

PERIODIQUE TRIMESTRIEL - SEPT. 1998  
BUREAU DE DEPOT 1050 BRUXELLES 5

ANNTAIOS



Revue d'Etudes Polythéistes  
 Revue semestrielle éditée par la Société d'Etudes Polythéistes ANTAIOS  
 168 rue Washington bte 2, B 1050 Bruxelles, Belgique.  
 Directeur et éditeur responsable: Christopher Gérard.  
 Membre Organisation Mondiale de la Presse Périodique.  
 E-Mail: antaios\_bru@hotmail.com

Tout article n'engage que son auteur.  
 La reproduction de textes publiés par ANTAIOS est strictement interdite  
 sauf accord écrit de la direction.  
 © Antaios, Bruxelles. Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Abonnement simple: 1000 BEF/200 FF  
 Abonnement de soutien: 2000 FB/400 FF  
 Abonnement d'honneur: au bon plaisir.

Pour la Belgique, à verser sur le compte "Générale de Banque" d'ANTAIOS:  
 210-0477993-29.

Pour la France, paiement en liquide ou par chèque à l'ordre de C. Gérard.  
 Pour les autres pays: paiement en liquide ou par mandat postal adressé à C. Gérard.

### OU SE PROCURER ANTAIOS?

#### BRUXELLES

LIBRIS, 40/42 Avenue de la Toison d'Or, B-1060 Bruxelles  
 CHEVREUILLE-RENARD, 71 Rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles  
 PRESSES UNIVERSITAIRES DE BRUXELLES, 42 Avenue P. Héger, B-1050  
 Bruxelles  
 TROPISMES, 11 Galerie des Princes, B-1000 Bruxelles  
 FNAC City 2, B-1000 Bruxelles

#### PARIS

LA TABLE D'EMERAUDE, 21 Rue de la Huchette, F-75005 Paris  
 LIBRAIRIE DU GRAAL, 15 Rue Jean-Jacques Rousseau, F-75001 Paris  
 LIBRAIRIE COMPAGNIE, 58 Rue des Ecoles, F-75005 Paris  
 GALERIE CYBÈLE, 65bis Rue Galande, F-75005 Paris

#### LYON

LIBRAIRIE CADENCE, 62 Rue Saint-Jean, F-69005 LYON

ANTAIOS ne bénéficiant d'aucune subvention survit grâce à la générosité de ses abonnés.  
 Pensez donc à vous abonner, à offrir un abonnement à vos amis. Vous contribuerez ainsi au  
 développement d'une entreprise unique dans le domaine francophone.

---

En guise d'éditorial

## Lha Gye Lo « Les Dieux triompheront ».

*Mantra tibétain, cité par Heinrich Harrer dans Lhasa. Le Tibet disparu, 1997.*

Antaios fêtera bientôt ses six ans d'existence, le 8 novembre prochain, date anniversaire de l'interdiction par l'Empereur chrétien Théodose de tous les cultes païens en 392. Pendant ces premières années, notre équipe n'a pas chômé: treize livraisons publiées, dont six d'environ deux cents pages, des entretiens avec une pléiade de penseurs non conformistes, d'Alain Daniélou à Michel Maffesoli, des textes de qualité sur la Tradition païenne, des dizaines de livres présentés avec soin à nos lecteurs, bref tout un travail parfois difficile, mais toujours accompli dans la conscience joyeuse de remplir sa mission le moins mal possible, en compagnie de quelques amis à la fidélité éprouvée. Des séjours aux Indes, des conférences prononcées devant des auditoires fascinés par le retour des Dieux dans la conscience européenne, et, surtout, de passionnants entretiens avec, entre autres, des maillons de la Tradition Eternelle (Sanathana Dharma), à savoir des Brahmanes, frères de nos Druides, qui sont parfaitement conscients d'incarner un lien ininterrompu avec notre tradition indo-européenne, nous encouragent non seulement à persévérer dans la voie sévère choisie (l'érudition sauvage chère à mon ami Marc Klugkist), mais à passer à la vitesse supérieure. D'où la constitution le 8 novembre 1998 de la Société d'Etudes Polythéistes, dont la mission sera de soutenir les travaux de la Revue d'Etudes Polythéistes, la publication de Cahiers, voire, à terme, de livres, la création d'un site Internet et l'organisation de Journées d'Etudes ainsi que d'un Séminaire annuel. Programme ambitieux, mais sans rien d'irréaliste. Tout est dans la main des Dieux: il suffit que nous soyons assez nombreux à faire le premier pas. Appel est donc fait à toutes et à tous pour constituer cette société de pensée et d'action, dont la Renaissance païenne a besoin. Le récent Congrès mondial des Religions ethniques à Vilnius au Solstice d'été 1998, organisé par notre ami Jonas Trinkunas (voir son entretien publié dans Antaios 8/9 au Solstice d'hiver 1995) illustre le rapide développement d'une mouvance encore informelle, toutefois bien vivante. Celle-ci a besoin, entre autres, d'un centre de réflexion philosophique sur le Paganisme du prochain millénaire. La Société et la revue Antaios peuvent jouer

un rôle de forum dans le domaine francophone, pour commencer, et ce dans le respect de l'infinie diversité de nos sensibilités polythéistes. L'objectif est donc de rassembler au sein d'une communauté de travail les Polythéistes intéressés par une oeuvre de définition du Paganisme, par des recherches sérieuses sur ce dernier, dans un cadre qui n'est pas celui d'un groupe religieux. En effet, il ne s'agit pas de créer un groupe religieux de plus, ni de fédérer les organisations existantes (le WCEN s'en chargera, cf. infra), mais de réunir les personnes issues de groupes divers ou isolées, désireuses d'effectuer un travail (re)fondateur et/ou d'aider à la diffusion de notre vision du monde archaïque avec les moyens offerts par la modernité. Antaios compte également faire profiter les membres de la Société des contacts noués avec les milieux hindouistes: des échanges, des conférences sont envisagés. Le lien, plurimillénaire, entre les milieux païens européens et hindouistes doit se renforcer pour notre bien à tous: il y a là une occasion unique de s'inspirer d'une Tradition antique qui a survécu malgré invasions et massacres. La Société d'Etudes Polythéistes est donc ouverte à des personnes, qui restent libres de tout engagement religieux, culturel ou socio-politique. Une charte sera rédigée, non pour constituer l'embryon d'une quelconque orthodoxie - qui est toujours le tombeau de la pensée, mais pour éviter malentendus, dérapages et mauvais procès. Les membres seront appelés à soutenir financièrement notre action par le biais d'une cotisation, à collaborer concrètement (rédaction de textes, traductions, recherche de documentation, constitution d'archives, organisation d'activités telles que des conférences régionales, le Séminaire et la Journée annuelles, etc). Un insigne (la rouelle d'Antaios, en argent) sera disponible pour les membres et un bulletin de liaison leur sera adressé. A terme, il devrait être possible de créer des cercles régionaux. Un courrier plus complet sera bientôt envoyé aux abonnés et à tous ceux qui se seront fait connaître. Les amis intéressés sont donc priés d'écrire à Antaios.

*Christopher Gérard*

## G

---

## POUR SALUER ERNST JÜNGER ET MARC. EEMANS

### EXIT ERNST JÜNGER

Dans Rivarol et autres écrits, à l'occasion de la mort de Jean Schlumberger, Ernst Jünger écrivait: "Chaque fois qu'un de ces ancêtres, dont les noms nous sont familiers depuis des décennies, vient à nous quitter, c'est plus qu'une personne qui prend congé de nous, c'est une époque entière cristallisée en elle. Il y a longtemps bien sûr que cette époque n'existe plus; elle a disparu comme la falaise effacée chaque jour un peu plus par les vagues. Mais voici qu'un de ses derniers témoins s'en est allé: quelle étrange inquiétude nous assaille?"

Oui, quelle inquiétude sourde nous étreint à l'idée que le dernier témoin de la Vieille Europe, le dernier Chancelier de l'Ordre Pour le Mérite a pris congé de nous? Qui seront nos Jünger d'ici vingt ou trente ans? Quelle relève nous adressera de ces signes qui donnent tant de courage au combat? A Wilflingen, ils étaient trois Français à saluer une dernière fois le grand Anarque, parti pour les chasses éternelles. Ils furent trois à s'incliner lorsque retentit le poignant *J'avais un camarade*, trois à témoigner dans notre langue du chagrin et de l'étonnement, car, naïfs, nous avions fini par le croire éternel, le Maître de Wilflingen.

Mais, au fait, qu'incarne-t-il à nos yeux? Tout d'abord la santé: son éditeur Michael Klett disait de lui: "il était l'homme le plus sain que j'aie jamais rencontré". Il était en effet la grande santé personnifiée: du beau visage marmoréen, aux allures d'empereur romain de la haute époque, émanaient, outre une sagesse et un charme intemporels, l'évidence d'un accord intime avec l'Ordre du Monde. En lui se conjugaient aussi la vigueur du reître et le raffinement du lettré, un appétit de vivre et une soif de savoir d'un autre temps: celui de la civilisation traditionnelle, celle d'avant le cataclysme de la modernité. Cette joie, ce rire espiègle, ces restes d'enfance, il nous faudra les chercher sur les rives du Gange ou dans un humble pub du Donegal.

Le Sage de Wilflingen incarnait aussi la rectitude et l'indépendance d'esprit, deux vertus de plus en plus rares, à une époque où triomphe un étouffant conformisme,

mélange infâme de cynisme et d'hypocrisie. Son exemple nous exhorte à résister à toutes les mises au pas. Comme lui, tâchons d'être fermes et exigeants.

Enfin, dans *Antaios* (1959-1971), Jünger avait entrepris, avec Mircea Eliade, de rassembler tous ceux qui étaient convaincus qu'au déclin succède la renaissance et que tout monde libre ne peut être que spirituel. Poursuivons donc ce combat pour le Sens, soyons fidèles à cette figure seigneuriale, qui, à plusieurs reprises, nous encouragea, avec autant de gentillesse que d'indulgence, à persévérer. Le 1<sup>er</sup> juin 1994, Jünger nous écrivait en effet: "Dank für Antaios III. Das Heft ist wieder exzellent". Un peu plus tard, le jour du Solstice d'été, il adressait une carte à l'un de nos collaborateurs: "Antaios lese ich mit Genuss und Zustimmung". Plaisir et approbation: c'est exactement ce que m'ont exprimé les Brahmanes de Bénarès en juillet 1997.

Plutôt que de ne lui consacrer qu'un numéro spécial, vite rangé dans la bibliothèque, nous tâcherons d'être fidèles à l'esprit d'Antaios: un monde libre ne peut être que spirituel. Symboliquement, dans cette livraison d'adieu, nous offrons, traduites par François Poncet, ami et traducteur d'Ernst, quelques pages de son frère Friedrich Georg sur les Dieux et les Héros des anciens Grecs. Ce sera notre façon de saluer le Grand Chasseur.

Que nos Dieux soient avec lui.

SIT TIBI TERRA LEVIS.

G

## EXIT MARC. EEMANS

Il nous faut malheureusement saluer le retour au Soleil de notre ami et collaborateur Marc. Eemans (1907-1998), le dernier survivant du groupe surréaliste belge des années vingt et sans doute le doyen des Païens thiois. Peintre, poète et critique d'art, Marc. le Grec joua un rôle important au sein du surréalisme en Belgique - il est l'auteur du seul recueil de poèmes surréalistes de la littérature flamande -, mais un surréalisme hétérodoxe, ce qui lui est encore reproché. En effet, Marc. Eemans fut dès l'adolescence fasciné par les mythes de la Germanie païenne, par le Romantisme, et tout particulièrement l'oeuvre de Novalis, comme André Breton. Avec les poètes René Baert et Henri Michaux, il édita la revue méta-

---

surréaliste Hermès (1933-1939) dont il est question dans ce numéro. Germanophile et partisan de la Grande Néerlande, il joua pendant la guerre un rôle dans l'édition de livres et de revues consacrées à la culture populaire et l'héritage pré-chrétien, comme Hamer (1943-1944) tout en fréquentant des résistants thiois. Ce jeu complexe lui fut longtemps reproché... souvent par des admirateurs inconditionnels de Staline, d'où sa mauvaise réputation, servie par son goût évident de la provocation. Mais ce "prince germanique" était aussi et surtout un amoureux inconditionnel de la Grèce: ne se vantait-il pas d'avoir visité, avec son épouse la poétesse Monique Crockaert, tous les temples de la Magna Graecia? Car Marc. le Grec était païen et le demeura jusqu'au bout (voir Antaios 8/9). Lors du Ier Congrès païen de Belgique en 1997, il nous honora de sa présence. Quelques jours plus tard, il m'écrivait que cette journée lui avait appris l'existence de trois formes de Paganisme: "un Paganisme aristocratique et érudit (le nôtre), un Paganisme pédant (...) et celui de (...), folklorique et braillard". Dans sa dernière carte de Yul 1997, il saluait "le paganisme qui nous est cher" et invoquait Sol Invictus! Exigent, tour à tour espiègle et amer, parfois insupportable comme nombre d'artistes, Marc. Eemans était surtout un être riche et attachant, aux mille facettes. Grand seigneur, il le demeura, jusqu'à la fin. Quand je vins le saluer sur son lit de souffrance avant de m'envoler pour les Indes et que, sans y croire un instant, je lui dis au revoir, il me fixa, suprêmement ironique, de ses immenses yeux bleus, ouverts depuis toujours sur des mondes inaccessibles au commun. Thomas Owen, le maître du réalisme fantastique belge, a justement salué "ce seigneur du crépuscule dont l'oeuvre altière et hermétique est assurée de la pérennité". Nous sommes quelques-uns à le savoir et nous travaillerons dans ce sens. Cher Marc. , cher Maître, je vous dis adieu, à haute voix cette fois: Vaarwel.

Que nos Dieux soient avec vous!

**SIT TIBI MARE LEVE**

**G**

Vient de paraître aux Editions Ousia (Bruxelles),  
l'ouvrage exceptionnel

de l'Empereur Julien (dit l'Apostat)

## CONTRE LES GALILEENS

### Une imprécation contre le Christianisme

Introduction, traduction et commentaire de Christopher Gérard;  
postface de Lambros Couloubaritsis.

Rédigé en 362, cet ouvrage, l'un des trois traités antichrétiens conservés, révèle les fondements du Polythéisme hellénique. Il se distingue des deux précédents (Celse, Porphyre) par son arrière-fond politique qui justifie la restauration païenne de l'empereur Julien. Livre maudit, brûlé par le pouvoir chrétien, ce pamphlet n'avait plus été intégralement traduit en français depuis Voltaire. Le *Contre les Galiléens* est aussi le premier traité antichrétien dû à la plume d'un renégat, philosophe de formation... et empereur de surcroît. Après la mort mystérieuse de l'autocrate, tué en Perse, ses écrits, et tout particulièrement ce livre sulfureux constituent le credo de la résistance païenne. Traduit au XVIIIème siècle par le marquis d'Argens, ami de Voltaire et Grand Chambellan de Frédéric II de Prusse, le *Contre les Galiléens* a été abondamment lu par les philosophes des Lumières. Livre polémique, il constitue un témoignage fondamental sur la réaction païenne et sur le phénomène religieux.

*Christopher Gérard est licencié en Philologie classique de l'Université Libre de Bruxelles; il dirige la revue Antaios.*

*Lambros Couloubaritsis est professeur de philosophie ancienne à l'Université Libre de Bruxelles et directeur de l'Institut d'Etudes des Polythéismes antiques (Bruxelles).*

L'ouvrage (170 pages) est vendu au prix de 650FB pour la Belgique, 120FF pour la France. Commandes à adresser à la revue accompagnées du règlement par chèque (à l'ordre de C. GERARD).

---

## DIEUX ET HEROS DES ANCIENS GRECS

### Dionysos et le Grand Pan

La victoire des Dieux olympiens ne se remporte pas sans mal. Réduits à leurs seules forces, les Dieux ne sauraient faire pencher la balance. Pour terrasser les Titans, il faut des Titans. Et même eux ne suffisent pas à vaincre la résistance de Japet, d'Atlas, de ses séides. Il faut maintenant que s'ouvrent les portes des abysses, il faut qu'apparaissent les formidables veilleurs chthoniens qui demeurent perpétuellement dans l'occulte, et ne montent au jour de la conscience et de la lumière que lors des ébranlements les plus profonds. Ils ne viennent que si la totalité du pouvoir est en jeu, si les atteint le tremblement qui parcourt le ciel et la terre et le tréfonds de l'abîme. Alors s'ouvrent d'un coup les portes d'airain du Tartare, dont l'Iliade nous dit qu'il s'étend sous l'Hadès, aussi loin au-dessous que le ciel est distant de la terre.

La lutte des Dieux contre les Titans n'implique aucun dualisme. On ne peut en faire le conflit d'un principe lumineux et d'un principe de ténèbres. Les noirs Hécatonchires et autres Cyclopes accourent à la rescousse de Zeus et répondent à son appel. L'attaque contre les Titans est lancée du haut et du bas, il faut bien cette prise en tenailles pour les faire succomber.

Dionysos lui prend part à la lutte. Il entretient avec les Titans un rapport bien particulier. Le dionysiaque et le titanique sont dans une contradiction qu'exacerbe la parenté de leur nature. Ce qui différencie Dionysos des Dieux olympiens, c'est d'être un Dieu du devenir, de l'altération et de transformation perpétuelles. En quoi il se distingue aussi des Divinités du phallus, dont l'office permanent et immuable est de veiller en gardiens tutélaires sur le sexe. Dieu du devenir, Dionysos est proche des Titans, surtout par la fougue juvénile, éruptive, de son épiphanie. Sa démente, lorsqu'elle éclate, semble offusquer le lucidus ordo du monde des Dieux et des hommes, voiler la trame de leurs rapports: un homme sans imagination ni finesse, comme l'était le roi Penthée, pouvait se dire avec quelque apparence de raison que cette fureur était destruction pure et simple, et qu'il fallait y mettre bon ordre. Il

n'est pas toujours aisé de reconnaître un Dieu, et Penthée, souverain d'une époque de transition, dut expier d'effroyable manière pareille méconnaissance.

Dionysos n'est pas un Titan, aussi titanesque que puissent paraître ses premiers pas. Il ne vient pas prêter main-forte à la maison de Cronos, il entre en conquérant dans le royaume que lui assigne Zeus, pour y établir son règne et le consolider. Sans plus attendre, il intervient dans la lutte contre les Titans, aux côtés de Zeus, dont il est le fils et fidèle homme lige. On voit bien ce qui le sépare des Titans, du cercle des douze Grands comme de Prométhée. Devenir titanesque et devenir dionysiaque différent, le retour lui non plus n'est pas le même pour chacun. Le tournant qui s'amorce avec Dionysos suit un autre chemin, mène à un autre but. Son devenir à lui n'est pas la sempiternelle réitération de l'élémentaire à quoi se bornent course et démarche des Titans, incapables d'aller au-delà. Leur activité tellurique n'entaille que faiblement la Terre, glissant sur elle comme le ballet des orages. Dionysos ne se contente pas d'être le Dieu du tournant, c'est un Dieu de la mutation, par qui l'être en devenir prend conscience de la contradiction qu'il porte à l'anciennement devenu. Il déboîte de leurs gonds passé et avenir, ouvrant l'accès du présent. L'insatiabilité dionysiaque n'est pas l'insatiabilité titanesque. L'une des tâches assignées à l'homme est de muer sa nature titanesque en nature dionysiaque. La démence que Dionysos insuffle aux mortels accomplit cette catharsis. Sous le coup de cette démence, ils accèdent à la communauté dionysiaque, éprouvant en eux-mêmes la puissance du Dieu. L'union avec le Dieu abolit du même coup toute notion de temps, abolit toute limite, ouvre tout grand l'Hadès, le superflu, l'ivresse, la fête immense. Chez les Titans, la fête était inconnue. Le monde d'airain de la nécessité ne connaît rien de festif, ni d'ailleurs de tragique ou de comique. Les Titans sont empreints d'une gravité profonde et fruste, d'abord par leur confiance aveugle en ce qu'ils sont, ensuite parce que chacun ne connaît que soi, nul ne se soucie des autres. Chacun se meut dans sa propre voie. Dionysos, lui, est communauté d'esprit, spiritualité indivise, l'élément même de la fête dionysiaque. Non content de créer la tragédie, Dionysos, contrairement aux Titans, est lui-même un Dieu tragique, mais aussi le maître des fêtes, l'ordonnateur des grandes processions du phallus. Le conflit, tragique ou comique, naît de ses oeuvres; il est le fruit du temps, de la notion nouvelle du temps que Dionysos introduit. Cela fait de lui le maître de l'Histoire, qui met fin au simple devenir anhistorique. Il institue la césure par quoi l'Histoire devient possible. Cela n'est pas aisé à concevoir, si l'on n'a pas compris que toute Histoire suppose un préalable extérieur à elle-même. Si l'on en restait à la course en rond des Titans, toute l'Histoire serait impossible.

Les Titans sont les champions d'un ordre ancien aux murailles cyclopéennes et quasiment inaltérables, puisqu'elles sont l'oeuvre de la nécessité même. Mais le nécessaire n'a jamais soulevé personne d'admiration, et la peine des hommes n'est qu'un effort ininterrompu pour rompre ces chaînes pesantes, dont leurs chairs sont

lésées. Est nécessaire ce qui paraît à l'entendement déterminé, produit par certaines conditions. Mais nous déclarons nécessaire, dans le même temps, l'inconditionnel absolu. Non qu'il ne paraisse lié à des conditions, mais parce qu'il ne nous laisse pas le choix, parce qu'il est contraignant, qu'on ne saurait l'infléchir. Là où la nécessité se présente comme un processus mécanique, nous la reconnaissons comme mécaniquement conditionnée. Cependant l'absolu, selon notre langage, est lui aussi nécessaire. Il y a là une antinomie dans les termes, mais elle exprime une similitude. On discerne toutefois une différence. Ce qui procède de déterminations tire sa nécessité de la succession de celles-ci, série continue, et par là contraignante. Nous en retirons l'idée d'un enchaînement de causes et d'effets. Mais lorsque nous qualifions la nécessité d'absolue, nous passons sur la série des déterminations, pour retenir uniquement que nous n'avons plus le choix. Ouranos règne sur un espace où il n'arrive pas grand-chose. Son règne est celui de la durée, d'une stabilité d'airain: le devenir titanésque n'a pas encore commencé. Les Titans n'emplissent pas encore la Terre de leur vigoureuse existence, partout règne un silence intemporel. Ouranos a le visage d'une nécessité d'airain. Cette nécessité ouranienne n'est pas celle du devenir, celle dont sont pétris les enfants d'Ouranos. Le temps semble immobile, il faut attendre Cronos pour qu'il commence à s'écouler vraiment. Là où tout est donné pour nécessaire, il n'y a pas de liberté qui tienne; on n'en sent même pas le besoin. Mais si jamais l'esprit, se sachant fait pour ce jeu, commence à le ressentir, il ne peut plus s'en défaire. Le pouvoir et l'attrait du Beau tiennent à cette liberté dont il jouit en lui-même. Le monde du devenir titanésque ne connaît pas cette soif du Beau, cette passion dévorante. Il ne s'y forme aucun surplus ni superflu, car les énergies se consomment à mesure qu'elles s'exercent, et si elles se renouvellent sans cesse, c'est pour retomber de plus belle dans cette consommation. Les Titans ne connaissent pas le loisir. Dionysos fuit leur besogne, à laquelle il n'a point de part. Il est le Dieu du superflu, répand le superflu où qu'il aille. Il est source de richesse, d'ivresse, d'oubli. Les Titans ne font de dons à personne; ils ne donnent rien d'eux-mêmes, se calfeutrant en d'inaccessibles demeures d'où nul fruit ne se peut emporter. Ils n'ont pas de soin des mortels, ne veillant pas sur eux. Dionysos, lui, est le Dieu qui soigne. Veillant à la santé du peuple, ordonnateur des fêtes, commis aux soins des vignes et des moissons, époux d'Ariane, il est bien éloigné de l'engeance titanésque.

Les Titans le poursuivent d'une haine attentive, âpre, persévérante, telle qu'ils ne l'ont pour aucun autre Dieu. Ils semblent constamment l'observer, le guetter, sans jamais le perdre de vue. Le titanésque et le dionysiaque se jouxtent. A tous les stades de son épiphanie, les Titans suivent Dionysos à la trace, et finissent par lui tomber dessus. Il se défend en usant contre eux de son art des métamorphoses, se fait lion, serpent et tigre, avant de succomber, sous l'apparence d'un taureau qu'ils lacèrent et mettent en pièces.

Comme Dionysos, Pan vient se mêler à la lutte contre les Titans. On dit qu'il embouchait la trompette d'une conque marine dont le mugissement plongeait les Titans dans l'effroi. Quelle querelle veut-on vider, de quoi s'agit-il au fond? Le Dieu phallique n'aime guère le titanésque, il garde ses distances, il est au refus. Il montre son pouvoir dans un autre ordre. Sa seule façon de se mouvoir tranche sur les mouvements titanésques. C'est un chasseur, qui cherche et qui trouve. Ses allées et venues inlassables ont trait au sexe; le phallique en est l'origine et la fin. Son domaine s'étend, empli de foisonnante vie, dans un silence inviolé, qui vers l'heure de midi se condense en mutisme panique. Le mutisme de Pan, son repos sont phalliques, tout autant que son goût du vacarme, du rire et de la frénésie. Il vient du fond des origines, en géniteur, en fils des Dieux et des Nymphes. Qu'il dorme de son profond somme méridien, ou qu'il s'éveille et déambule, ses traits sont ceux du géniteur. La force de procréation n'est pas enclose en lui comme le fleuve Océan dans le Titan de même nom. Il n'a pas de place dans le monde du devenir titanésque, tissu d'efforts de volonté. Dieu qui muse parmi les Muses, présidant aux ébats du sexe, Pan s'oppose diamétralement au caractère titanésque. Dans le loisir de Pan s'exprime une facilité de l'être propre à un Dieu qui ne connaît ni la détresse ni l'effort; elle s'exprime dans le plaisir qu'il prend à l'oeuvre des Muses. C'est le Dieu des solitudes d'Arcadie, le Dieu des campagnes à Nymphes, des danseurs aux silhouettes d'or découpées sur le bleu éternel et profond du ciel arcadien. Pan est un Dieu de maturité, propice à tout ce qui mûrit, tout comme Dionysos est un Dieu du superflu et de fécondité, d'accroissement et de don. Les Titans ne dissipent rien; tout puissants qu'ils sont, il y a de la pingrerie en eux. Pan l'oisif n'a que faire de leurs efforts; ses combats sont d'autre nature. Ils ressemblent aux chasses qu'il entreprend; c'est un grand chasseur, ce qui dit bien sa relation au sexe. D'un coup, les Titans sont saisis d'effroi par l'irruption fracassante du Dieu phallique: attaqués sur le flanc où ils n'attendaient pas de l'être, avec des armes auxquelles on ne sait trop quoi opposer.

## Héraclès et Achille

Au camp des Grecs sous Ilios, Nestor est l'unique survivant de la vieille génération des Héros. Il est le dernier témoin d'états de choses révolus sur lesquels l'épopée jette un regard en arrière, un grand ancêtre qui régna sur trois âges d'hommes. Il est l'arche et la gloire des Achéens, l'homme le plus avisé du conseil, et dont l'avis est le plus recherché. Il prend une part considérable aux événements; nulle décision d'importance n'est prise qu'il ne soit écouté. On voit en lui le calme et la sérénité du grand âge. Mais ni mêlées ni beuveries ne lui font peur; la coupe où il aime à boire est si lourde que des hommes plus jeunes peinent à la soulever. Il use de son influence pour concilier et adoucir, discourt sans passion, pèse le pour

---

et le contre. Il aime à évoquer le passé, et s'entend à lui rendre gloire; il mêle à ses paroles de miel le fil d'événements plus anciens, les combats d'Héraclès contre son père Nélée, les siens propres contre Arcadiens, Eléens, Epéens, Molionides, et la part qu'il prit tout jeune à la querelle des Centaures et des Lapithes. Les Héros d'antan, il en est convaincu, étaient plus forts que ceux d'aujourd'hui, si forts qu'aucun de leurs cadets n'en serait venu à bout. Au premier chant de l'Iliade, il exalte la force incomparable d'hommes tels que Pirithoos, Dryas, Caineus, Exadios, Polyphème et Thésée. Tous, si l'on excepte Thésée, sont des Lapithes. Il s'en était fait des amis, et courait avec eux les déserts des bois et des monts. Si l'on veut donner à cet âge des Héros le nom propre à le résumer, on l'appellera âge d'Héraclès. Il est justifié par la situation que l'épopée nous suggère; l'Iliade trace des limites, est elle-même le fort remblai qui sépare le passé du présent. Ce sont deux âges héroïques distincts, le poète épique en a clairement conscience, et Nestor, qui fait le lien entre les deux, se met en devoir de les comparer et confronter l'un à l'autre. Nous-mêmes sentons bien la différence. Et d'abord que nous ne sommes plus aux commencements des temps héroïques, mais que nous touchons à leur terme ultime. L'épopée est une stèle à la mémoire de ce temps. Les poèmes homériques y jettent un jour dont nous comprenons mieux la lumière si nous songeons à tout ce qu'il a de réverbéré, de réfléchi, de luminosité d'un grand miroir ou d'un grand bouclier. Et puis nous distinguons entre épopée et tragédie, celle-ci contemporaine d'une conscience historique éveillée, et faite pour traiter du conflit entre cette conscience et les événements du mythe. La scène tend en soi, par son mécanisme propre, à exposer ce conflit, de même que les chœurs, monologues et dialogues des tragédies énoncent la solitude d'un Héros qui, à mesure que les Dieux se retirent, devient l'immanquable victime de la nécessité tragique.

Il se peut que l'ancien état des choses se pare aux yeux de Nestor des prestiges du souvenir, car le temps rehausse les contours du passé, et le penchant personnel joue son rôle. Cela se peut, mais nous ne pouvons nous empêcher de conclure qu'il a raison. Qu'est-ce donc qui nous amène à le faire? A l'évidence, la simple description de ce paysage mythique, plus ancien et plus jeune à la fois, le charme d'un sol intact, vierge, qu'on n'a point encore foulé. La Terre est plus sauvage, son mutisme plus profond; elle semble à l'affût, dans le silence des aguets, à la panique et centaaurienne densité. La vie des Héros anciens par monts, bois et rivières ranime en nous une ferveur dormante. Leurs errances les mènent loin dans les libres terres de chasse. Leurs yeux s'ouvrent sur des fonds et des espaces inviolés, soumis à perte de vue au règne des bêtes mythiques. En revanche, navires et navigation restent à l'arrière-plan. On le voit à l'exemple de la nef Argo, encore auréolée de la gloire de l'invention, ouvrage prodigieux, habité, animé, qui suscite un étonnement durable bien après lui, et lui vaut d'être mise au rang des constellations. Dans le catalogue des vaisseaux de l'Iliade, aucun nom de nef n'est cité, pas plus qu'on ne s'étonne

de voir des flottes entières courir l'Archipel et les côtes du continent. La construction navale est un artisanat des plus communs, même si l'on se rend compte, à la lecture de l'épopée, que le domaine de Poseidon n'est entamé qu'avec réticence, et que l'exploration se limite au cabotage côtier.

Les combats narrés par Nestor l'opposent aux piqueurs de taureaux, les Centaures à corps d'homme de Thessalie, aux monstres "velus, habitants des monts", hôtes des cavernes. Les Centaures, les Lapithes, et tout l'énorme combat qui se livre entre eux font partie intégrante des temps héracléens, tout comme la puissante figure du roi des Lapithes Pirithoos, au premier rang, avec Héraclès et Thésée, de la Centauromachie. Lui-même est apparenté à la branche des Hippocentaures. La lignée des Héros achiléens est la dernière éduquée par le Centaure Chiron. Le duel contre les bêtes mythiques appartient à l'âge héroïque d'Héraclès, tout comme l'existence d'une Atalante d'Arcadie, chasseresse à la manière d'Artémis, ou encore la chasse, dans les campagnes d'Étolie, du sanglier Calydon, la plus grande chasse que le mythe nous ait rapportée. On ne quitte pas la sphère d'Artémis; c'est elle qui a lâché le sanglier, et Atalante elle-même est mêlée au récit.

Les événements ont un cours parallèle. De grandes expéditions de l'âge héracléen ressortent la première campagne contre Ilion, menée par Héraclès, l'expédition des Sept contre Thèbes et celle des Argonautes, que Jason mène jusqu'en Colchide. La deuxième guerre d'Ilion est conduite par Agamemnon, la seconde marche contre Thèbes par les Epigones commandés par Adraste. Les Argonautes ont pour pendant les voyages d'Ulysse, la grande errance odyséenne. Les pères reviennent dans les fils.

Si l'on compare Héraclès et Achille, des différences se font jour. Le fils de Zeus et d'Alcmène est créateur et fondateur; il donne à l'âge des Héros ses assises et ses bornes. Une veine de force héracléenne se mêle à tous événements. Le mythe héracléen, non content d'être le plus riche et le plus puissant des mythes héroïques, offre le fidèle reflet des forces et des conflits dont le Héros forme le noeud. L'amour du père pour ce fils est amplement payé de retour. C'est le nomos de Zeus dont son fils balise ses voies, qu'il accomplit, selon lequel il aménage la Terre. Il mesure sa force à tout ce qui s'en écarte. Les combats qu'Héraclès a livrés appartiennent aux temps révolus, Achille n'a nul besoin de les reproduire. Il trouve tout bâti ce dont Héraclès a jeté les fondations. La Royauté héroïque est dûment jalonnée, arpentée, Thésée l'a encore élargie et consolidée. Achille est élevé dans le sein de ces fermes institutions. Aux Centaures ne le lie plus que l'éducation donnée par Chiron; une dernière fois, les Amazones se mesurent à lui, mais ce combat n'est plus qu'un épisode de la lutte pour Ilion. En lui, Homère a réuni tout ce qui distingue la nouvelle génération, dont il est le protagoniste et l'archétype héroïque. Ses traits caractéristiques ne relèvent plus de la force archaïque native, quasi divine, qui se

mesure aux monstres et remodèle la Terre en sûr asile des humains; si fort qu'il soit, il a grandi dans un climat moins rude, et sa nature est plus amène. Il est le préféré d'Homère, qui ne le montre pas toujours terrible, effréné, inflexible, mais parfois tendre, accueillant et ouvert. C'est un grand coeur épris de liberté, c'est pourquoi son commerce n'a rien d'oppressant, de dégradant; sa vue réjouit et rassérène les plus humbles, qui respirent plus librement. Une noblesse innée émane de lui, dont la force l'emporte sur tout.

*Friedrich Georg Jünger*

*Traduit de l'allemand par François Poncet.  
Texte tiré de Griechische Mythen.*

Friedrich Georg JÜNGER

## GRIECHISCHE MYTHEN

Die Titanen. Götter. Heroen. 1994, 58 DM  
ISBN: 3-465-02664-0

A commander aux éditions Vittorio Klostermann,  
qui ont publié toute l'œuvre du frère d'Ernst Jünger,  
dont *Über die Perfektion der Technik*.

Monsieur M. Warny.  
Postfach 90 06 01, D-60446 Frankfurt am Main  
Fax: 069-708038.  
Se réclamer d'Antaios.

G

## Imperium Ultimium

### Entretien avec Jean-Claude Albert-Weil

*Antaios: Qui êtes-vous? Comment vous définiriez-vous?*

Répondre à une telle question pour un Heideggerien relève de la plus cruelle contradiction, mais puisque nous sommes ici dans le relatif de l'actualité, disons que je me vois comme un écrivain français totalement libre, par décision et volonté, des servitudes et des bassesses hic et nunc de la carrière des lettres. Je veux pouvoir écrire n'importe quoi sans tenir compte des impératifs, des croyances et moralences de mon époque. Après avoir fait carrière ailleurs - musique et télévision -, je suis dégagé des contraintes de l'ambition et, sans luxe ni folies, du besoin matériel. Du coup, je le répète, me voici libre... position bien rare dans l'écriture aujourd'hui. J'en profite. Mais, depuis la sortie de ce livre *Sont les oiseaux...*, j'en mesure aussi l'âpreté. Je connais maintenant par expérience vécue la police de la pensée, la force rampante de la presse soumise, les sournoiseries du dogmatisme...

Ayant un patronyme d'origine juive, je me retrouve dans un maelström étrange. Car ma famille paternelle, totalement assimilée et idéologiquement assimilatrice, farouchement patriote - origine alsacienne -, décorée de partout, grand-père professeur de radiologie à Paris, père professeur de médecine, savant et chercheur, ignorant et méprisant les religions - des mômeries! -, une grand-mère descendant des "Juifs du Roi" de Metz, protégés de Louis XIV, donc demeurée monarchiste; ma famille dis-je, ne m'a jamais parlé des Juifs réels, sauf pour en ricaner de très loin. Tous ces gens ont vécu dans l'idéologie "Pas de différence, Français avant tout!" ... Heureusement que mon père ne voit pas ce qui se passe aujourd'hui en France, où les issus-de Polonais et les Juifs arabes, qui se disent "Juifs de France"-pourquoi refusent-ils l'appellation d' "Israélites français"? -, prétendent parler et faire la morale humanitaro-cosmopolito-américaine au nom de tout le monde. A l'heure actuelle, les Gallo-Judéonymiens - ceux qui ont un nom juif - représentent, sans le chercher ni le vouloir, les pires antagonistes de fait du parti juiviste, et cela parce qu'ils sont simplement restés eux-mêmes dans un monde où dire "j'aime ma

patrie" vous fait regarder d'un sale oeil... Sartre, dans *Les Chemins de la liberté* les a campés et a inventé pour eux et quelques autres, le terme - introduit dès lors en philosophie - de "salauds". Reste à savoir si ce n'est pas un honneur, aujourd'hui d'être le salaud de Sartre? Ma mère, elle, est Bourguignonne, de Beaune, ça remonte au Moyen Age dans les archives du village... Avec un arrière-arrière-grand-père blessé à Wagram et décoré de ce fait... ayant épousé une vivandière allemande de la Grande Armée. Malgré cela, ma mère n'est pas du tout bonapartiste mais fermement royaliste. Fille d'officier supérieur en activité aux services d'intendance et de ravitaillement jusqu'en 1943... Puis, naturellement, un peu de résistance et beaucoup de gaullisme à l'époque - pour remplir le vide du Maréchal... Catholique, j'ai grandi là-dedans en suivant les soldats libérateurs et en applaudissant le drapeau et la patrie. Donc, très jeune lycéen, j'étais horrifié par les communistes, ces agents avoués du Kremlin étranger. Etudes à Paris, au Lycée Pasteur de Neuilly, petits orchestres de jazz Nouvelle-Orléans, bagarres avec les cocos, licence de philosophie avec des trous, parfois d'une année, pour cause de jazz. On était heureux... J'ai écrit un roman en 65, *Jazzmosphère*, épuisé et introuvable aujourd'hui, retraçant à la drôle cette époque légère. Puis vingt ans de télé et de cinéma au service des achats de programmes de diverses chaînes - cela sans jamais cesser d'écrire -, des voyages et des brimades aussi vers la fin, en tant qu'agitateur gaulliste affiché - à cette époque les gaullistes étaient encore francophiles...

Maintenant, ce qui compte c'est de "me payer vingt ans d'écriture en homme libre avant de crever" ...

*A: Vous vous êtes imposé avec votre roman Sont les oiseaux... (Éditions du Rocher, Monaco 1996. Grand Prix du Roman de la Société des Gens de Lettres de France) comme l'un des écrivains les plus singuliers de cette fin de siècle, mélange heureux de Swift, de Cervantes et de Céline... Pouvez-vous nous dire quelles furent pour vous les grandes influences littéraires et philosophiques? Les grandes rencontres?*

D'abord, par les médias du temps et tout le battage, on a gobé Sartre et Camus, puis très vite naturellement Heidegger et surtout Husserl - descendant direct de Thalès de Milet -, père de la phénoménologie, méthode unique de penser au plus proche de l'objectivité. Je suis demeuré, dans les grandes lignes, existenciste heideggerien et phénoménologue. Ce qui permet d'évacuer, dans l'acte de connaissance, les croyances intruses, les facteurs personnels, et de coller au factuel! Ayant été malade enfant et soigné à la campagne chez mon grand-père à Beaune, j'avais quand même fait mon profit de tout Molière, beaucoup de Jules Verne - que je retrouve sous ma plume aujourd'hui - et Alexandre Dumas. Des créateurs de mondes... Mon père, de son côté, me parlait de savants non-officiels comme Lumière, Marbais, Jaworski... Des parias de la science tribunique et reconnue. Il m'a

donné le goût de me méfier, voire de haïr les “hautes valeurs” académiques... Il m’a fait connaître et apprécier l’humour de Voltaire et... Mirbeau! Puis en première ou en Philosophie, la grande découverte, le choc: Céline!

*A: Céline, l’immense Céline - qui dédia l’un de ses livres à notre cher Empereur Julien -, est en effet omniprésent dans votre roman. L’avez-vous connu? Que vous a-t-il apporté?*

Naturellement, je lisais beaucoup. Je devorais. Mais après Montherlant, Martin du Gard, Saint-Exupéry ou Gide, quand vers dix-sept ans vous tombez sur Céline, ou bien vous êtes voué à demeurer toujours un grand niais qui ne ressent rien, ou bien vous vous retrouvez secoué de fond en comble. Tous les autres, c’étaient des “pfut pfut-gens-de-lettres”, lui c’était vrai, c’était plein, solide, au fond du gouffre mais ferme. Après lui, autour de lui, il n’y avait rien. Et Sartre même dans *La Nausée*, pourtant bien nourrie de Céline, n’apparaissait que comme un petit prof académique. Un Jules Romains un peu plus osé...

Quand on parlait en tournées de jazz avec les copains, on citait Céline, on décrivait nos vécus “à la Céline”, on plaisantait entre nous cêlinement. Céline n’est pas triste. Son comique est irrésistible. C’était enfin l’écrivain que rien n’arrête... L’individualisme poétisé au possible, opprimé certes, mais se posant en frêle héros, face à tous les collectivismes, y compris le “standardisationnisme” capitaliste. Je dis que, depuis 1950, personne n’échappe à Céline. Je parle des écrivains et pas des écrits-vains. Il y en a qui s’en cachent...

*A: Tout votre livre tourne autour de l’Imperium: “Le Grand Empire Central, par opposition à l’Occident”. Qu’en est-il?*

J’aime et j’admire Swift. C’est un géant européen, très critique à l’égard de l’Angleterre déjà rongée par la propension impérialiste et pan-mercantiliste. Gulliver est un sommet. Faire un livre quelconque ne compte pas beaucoup. Toutes les dames de Passy-Neuilly en brouille freudienne avec leur amant font aujourd’hui un roman et, grâce à leurs relations, sont encensées dans la médiaterie niaiseuse de la télé-presse soumise. Mais faire un monde, c’est autre chose! Un monde différent. Un contre-monde, comme l’a fait Swift, un contre-monde d’où l’on pourrait mieux voir le nôtre avec ses défauts, ses horreurs, ses croyances, ses pseudo-évidences passives. Dire enfin, par le roman, avec de gentilles histoires de suspense, d’amour, d’éros, de politique-fiction, d’imaginances scientifiques, que notre forme de société n’était pas inéluctable et n’est pas la seule possible. Alors là, c’est frôler le délit, le crime! Quoi, nos valeurs, nos “lumières”-universelles-coca, notre démocratie-Mac-Do, notre empire du yankie-pétrole, nos croyances en une sorte de bien égalitaire-totalitaire, notre humanisme dogmatique enfin qui met l’homme au-dessus de tout,

image du Dieu unique terroriste arbitraire et méchant, ce Dieu qui lui a donné le monde: "croissez, multipliez, remplissez toute la terre, régnez sur les plantes et les animaux. Séparez-vous de la nature, érigez-vous en absolu. Exploitez"! Résultat final: explosion démographique inéluctable, effet de serre, Tchernobyl, poisons, maladies nouvelles,... On pourrait donc vivre autrement? Et pas si mal? Sans saccager la nature par la course à la croissance, sans encourager follement, hystériquement, les naissances, sans laisser n'importe qui rentrer chez nous avec de sales maladies? Sans passer sa vie à exploiter-consommer?

C'est cela le "Grand Empire". Hitler, fonçant en 40 à Gibraltar, a raflé la mise jusqu'au Caire, puis le Caucase, la Russie,... Les Anglais signent (ils y ont pensé d'ailleurs dans certaines tractations en Italie, puis en Suède, pendant que les cent divisions françaises se faisaient décimer...). Hitler meurt en 46 et puis ça se tasse. L'armée allemande n'aime pas les hommes du parti. On revient à un régime plus tempéré, on dénazifie. Et alors s'instaure un Empire non mercantilien: l'homme ne vit pas pour gagner du gain, toujours plus de "gain" et encore et encore. L'érotisme et l'amour eux-mêmes sont différents. La consommation est tempérée, on n'achète pas une voiture toute faite. On la compose. Il y a des artisans partout. Une économie de micro-unités rurales. Tel fermier - les exploitations n'ont pas le droit de dépasser 70 hectares - peut aussi fabriquer de l'alcool-carburant, faire un peu "restaurant", réparer ou embellir tel type d'automobile, être artisan, s'adonner à la petite industrie. On roule à l'hydrogène, à l'alcool, au butyrol (beurre), à l'électricité. La loi du pétrole monopole tout-puissant unique n'existe pas. C'est dire que le principal pouvoir Yankee est congédié. C'est le règne de la diversité... Naturellement la télévision est prohibée le samedi et le dimanche. Et les joueurs sportifs représentent vraiment leurs villes et leurs régions. Ils ne sont pas achetés un peu partout dans le monde comme des chevaux de course. Le peuple retrouve ainsi une vie sociale effective. Je n'en dirais pas plus pour cette raison que la description-élaboration de cette civilisation autre n'est pas close et se continue dans mes méditations-écritures actuelles...

*A: Diable ! Il va falloir surveiller ce gaillard. (A voix haute): Mais, dites-moi, mon brave, comment la définissez-vous cette Europe? Qu'est-ce qu'un Européen? Je parle bien évidemment de l'Européen idéal, archétypal et non du zombi rapoïdo-cosmopolite, bédonistico-humanitaire ou christico-larmoyant.*

Parler de l'Europe c'est se placer soit sur un plan, comme vous le dites justement, idéal archétypique, soit sur le plan du réel immédiat, de la Realpolitik. Pour ne pas trop coller à l'utopie - ce que je me permets assez largement dans mon roman - je vais essayer de me situer entre les deux. Pour moi, mon rêve européen est avant tout un rêve axial. C'est la France et l'Allemagne étroitement unies, (rajoutons, par

réalisme, mais avec regret, une tête de plus éventuellement: une Russie régénérée), Strasbourg-Kehl (ou plutôt Bruxelles, Caput Imperii NDLR) comme capitale. Un Monarque - ou un Empereur - capable d'incarner avec noblesse les intérêts et les valeurs les plus larges et les plus hautes. Quelqu'un qui ne sorte pas tout puant des marigots crapoteux de la basse politique. On pourrait choisir un Prince portant le sang de nos grandes dynasties. Bref, un Franco-Allemand... Alsacien, Rhénan ou Belge (bref: un Carolingien, NDLR). Encore que l'Espagnol actuel soit lui aussi d'un bon sang, celui des Bourbons. Pour le législatif, les circonscriptions des deux pays seraient jumelées. Chaque grand parti présenterait donc une paire de candidats. L'élu français siégerait au Parlement francophone et politiserait dans sa circonscription. Mais passé un certain temps on échangerait les postes: le francophone siégerait au Parlement allemand et l'Allemand au Parlement français. De la même manière, tous deux sillonneraient leur circonscription jumelle et, de ce fait, pratiqueraient cette proximité à la population qui fait toute l'importance d'un député. A cela, ils rajouteraient une grande expérience des problématiques sur le terrain des deux pays. Chaque Premier Ministre gouvernerait son pays, mais il y aurait des "Conseils d'Empire" pour le gouvernement de l'Europe et bon nombre de lois seraient de la compétence du Grand Parlement, c'est-à-dire de tous les députés réunis en congrès périodique. La loi électorale ne serait pas modifiable par un simple vote d'un parlement. Elle dépendrait de la Constitution impériale.

Les questions de société (peine de mort, immigration,...) seraient soumises à référenda - informatisés et fréquents. Les services publics n'auraient plus le droit de grève. L'enseignement sortirait du monopole d'une seule école. La circulation des capitaux serait libre dans l'Empire, mais soumise à visa pour le reste du monde. Un droit "métèqueien" libéral serait élaboré pour le statut des étrangers utiles à l'Empire. La nationalité procéderait du droit du sang. Un protectionnisme à écluses serait de règle aux frontières.

Bon, je me rends compte qu'on s'éloigne de l'essentiel. L'essentiel pour moi c'est encore autre chose: il FAUT une volonté politique, si possible incarnée par un groupement de Grandes Puissances, pour prôner et, si possible, imposer au monde tout entier un plan de gestion néo-malthusien de la démographie. Chez nous, certes, le problème est maîtrisé, mais c'est ailleurs, Asie, Afrique, Amérique du Sud que la sur-explosion va devenir catastrophe planétaire, laquelle se répandra en tache d'huile. A quoi sert d'empêcher les migrants de pénétrer chez nous si on ne contrôle pas, à la base, leur prolifération? De quel droit un polygame du Zaïre s'arrogé-t-il le pouvoir d'injecter quinze individus sur la planète sachant qu'il ne pourra les nourrir? Sur qui compte-t-il? N'est-ce pas une agression? Un crime contre l'humanité? La règle orthogénique serait de trois. Trois enfants par famille suffisent à perpétuer l'humanité. Tout dépassement est un délit. Un pauvre type qui fait douze gosses à cent mètres de chez moi se pose pour moi, et contre moi, comme un

agresseur au même titre que s'il m'arrachait mon portefeuille dans le métro. D'ailleurs l'un mène à l'autre... Agressions surtout dans nos pays dits "humanitaires" et allocataires. Ce "droit de naître" doit être réglementé et géré dans le monde entier. Ce qui manque c'est une volonté politique. Oser aller contre l'expansion capitaliste follement aveugle, contre les croyances religieuses, contre les tabous de la morale reçue et les habitudes ancrées dans l'idée de "progrès" et de croissance continue. Le rapport Meadow et le Club de Rome avaient sonné l'alarme en 1970 - après Aristote... Certains écologistes non croyants ou non gaucho-politicards comme Cousteau, Goldschmidt, et même Dumont ont tiré la sonnette à cause du trop-d'hommes qui tue la terre: effet de serre, engrais, poisons, couche d'ozone, pollutions diverses, problème de l'eau, déforestation, désertification, migrations sauvages,... Mais rien, absolument rien n'a suivi! On n'en parle pas! Or on sait déjà que l'explosion démographique est derrière nous. Car la planète ne serait pas viable si notre standard de vie s'appliquait tel qu'il est partout ailleurs à l'ensemble de l'humanité. Vous me direz la Chine? Bien! La Tunisie qui arrête les allocations familiales au troisième enfant? Oui... pas mal... Timides initiatives! Ce qu'il faut c'est une FORCE. Il faut une prise de conscience planétaire. Une volonté mondiale de fixer le nombre d'humanotypes sur notre boule céleste. C'est urgent, c'est essentiel et c'est grave. Nous sommes en état d'alerte rouge! Il faut agir, au besoin par la force, il faut que CA SE FASSE ! C'est en ce sens que je suis un écrivain "fassiste"!

Mais les choses sont encore bien plus terrifiantes car, à ce "trop produire d'hommes", il faut ajouter encore les effets de l'accroissement de la longévité et enfin et surtout la menace que fait peser l'hypothèse du sur-nombre combiné à la dissociation atomique. Il pourra exister à coup sûr d'ici vingt ans des nations, des groupes, des communautés religieuses, des "nations islamiques" - voir déjà Inde, Chine, Pakistan - ayant la capacité atomique et pouvant allègrement se permettre de sacrifier dans une guerre, avec avantage, plusieurs centaines de millions d'individus de leur camp! Le chantage atomique pourrait alors devenir terrible!

Pour moi, l'Europe et sa clientèle, c'est-à-dire tous (Espagne, Italie,... sauf l'Angleterre dans son état actuel), devrait être l'entité politique qui mène ce combat de survie générale: combat contre la sur-natalité-expansivité mondiale, combat contre la pollution, combat contre l'empoisonnement, combat contre le délire sur-productif accompagné de sur-déjections gaspillages, combat pour une vie humaine non orientée vers le toujours plus. Un Empire qui ouvrirait la IIIème période de l'Histoire. Première période: environ trois millions d'années, les chasseurs-cueilleurs. Une démographie faible pour cause de déplacements constants vers la nourriture, gibier et pousses de plantes sauvages; conception d'un temps cyclique, homme en symbiose avec la nature, respectueux et non-maître. Deuxième période: ère agro-industrielle. De moins dix mille à aujourd'hui. Explosion démographique et productiviste. Hiérarchisme, androcratie: l'homme se sacralisant, se fait maître et

exploiteur absolu de la nature sous couvert d'un monothéisme impérieux, qui crée l'Etat à son image; esprit de gain et d'accumulation d'où adoption d'un temps linéaire cumulatif avec idée de progrès, d'évolution, d'eschatologie, de société finale sans classes et de lendemains qui chantent, bref d'historicité, et en prime, véhiculé par le Christiano-marxisme-pensée-unique, le terrorisme idéologique: "Celui qui ne pense pas comme moi est contre moi", une règle qui marque la grande innovation du Christianisme. Le Paganisme lui, n'a jamais dérogé au devoir de tolérance.

Dans ces conditions, pour moi l'Européen idéal est celui qui comprend à quel tournant nous nous situons. Nous devons cesser de rêver d'expansion continue, de progrès cumulatif miracle et envisager froidement la troisième ère, celle de la gestion et du fixisme. La gestion planétaire pour les grandes questions humaines, population, production, pollution, migration, la gestion planétaire qui consisterait à empêcher les autres de pratiquer aveuglément la sur-natalité sauvage,... et la gestion régionale-nationale-continentale pour le bien-vivre de l'homme en son identité d'environnement retrouvée, le sens même de la vie reflété par l'individuo-village - par opposition au village planétaire -, le village qui est mien, qui se rapporte à ma mienneté, à mon être-là reconnu et ancré - comme dans la Grèce antique -, village qui ne peut résider dans la folie footballique en foules sociales-anonymes, l'abrutissement standard télé, la ruée misérable des vacances de masse, et le poussage du caddy dans nos tristes super-marketts...

Un certain ordre doit s'imposer. L'ordre démographique d'abord, puis ensuite, tout le reste... Cet ordre qui veut sauver la terre, il faut le promouvoir, il faut l'imposer! C'est cela l'Européen idéal... Un "Fassiste"... Quelqu'un qui rêve d'un continent axial et non pas d'un marché aux puces désordonné, quelqu'un qui rêve d'un pouvoir qui fasse: l'Imperium.

*A: Que penser de l'état actuel de l'Europe, que les médiocrates en sont même venus à appeler Euroland, comme si Disneyland était notre destin?*

Cette Europe qu'on nous vend aujourd'hui ne peut pas avoir de grand dessein politique car elle est obnubilée par la notion de marché. Elle a commencé comme "marché commun", c'est tout dire. La prééminence de l'idée de marché mène automatiquement à ne considérer l'homme, l'individu, le Dasein, que comme consommateur. Certes, une longue histoire hantée par le besoin et la misère - sous le poids d'une démographie sauvage à toutes les époques monothéistes - nous a incités à toujours privilégier les problèmes de consommation. Tout le marxisme est construit là-dessus: production-distribution. Aujourd'hui, l'homme n'est pensé que comme consommateur, d'où les importants problèmes existentiels de société qui apparaissent ça et là. Heidegger nous a apporté la notion de Dasein, l'être-là... Mais où? Dans un monde informe et unipensant, il n'y a plus de "là" reconnaissable me

renvoyant mon image. Nous allons tous devenir des nomades déambulant dans un souk mondial sans limites. L'Europe d'aujourd'hui? Celle qu'on nous prépare? La question est cruciale et nous allons être obligés d'entrer un peu en philosophie à propos de cette notion de "sva" qui apparaît dans le roman.

Donc, ce qu'ils nous fabriquent c'est l'Europe des consommateurs. L'origine déjà: un "marché commun". Mais à cette époque il s'agissait d'un pré carré. On s'unissait pour appliquer, en circuit fermé, l'Europe des six, une rationalisation de la production grâce à l'appel d'air d'un débouché plus important que le simple marché national. Aujourd'hui, tout cela est caduc. Pourquoi? Parce que l'idéologie du consommateur absolu (n'importe où, n'importe comment, toujours plus d'objets) a tout balayé. Cette idéologie n'a pas rencontré, au sein des "élites", de critique réellement dirimante. Peut-être insignement Marcuse... mais empêtré dans son marxisme - c'est-à-dire une certaine adulation de la croissance -, il n'allait forcément pas très loin. Il s'ensuit que l'idée de progrès généralement admise de nos jours en ce qui concerne l'existence quotidienne, c'est tout simplement le mieux-être matériel, le plus d'objets-acquis, en un mot la consommation. Mais qu'est-ce que consommer aujourd'hui? Hormis les objets absolument utiles à la survie, assiette, verre, stylo, ce que Husserl et Heidegger appellent les ustensiles, à quoi servent les choses qu'on achète? Elles servent à "se-voir soi-même comme dominant l'objet". Je me vois étant celui qui a. Celui qui domine l'être. Je me vois comme vu par l'autre comme étant celui qui a. Je me vois comme étant désiré par l'autre comme maître de l'objet. En tant que maître de l'objet, j'esclavagise mon ou mes autres - en termes hégéliens - comme non-ayants, je "réduis" celui qui n'a pas. Je me différencie. Je me gonfle. Quand, soudain, dans l'acte d'achat j'entre en possession de l'objet nouveau - quand j'obtiens un objet -, je me grise de déité. Je suis celui qui entre symboliquement en possession de l'être. Je me vois comme reconnu-comme-ayant. Cette griserie de l'entrée en possession est hélas de courte durée! Conscience malheureuse! C'est une illusion... En un mot, consommer c'est obtenir du sva. Le SVA, c'est le Se-Voir Absoluïde. Une substance immatérielle dont la conscience se nourrit. Se voir soi-même comme (presqu') absolu. Je n'achète donc plus pour la simple utilité ou ustensilité fruste de l'objet, j'achète pour "prendre du sva". Pour ma self-image, ma brillance. Dans ces conditions l'objet, tel un jouet qu'on offre à l'enfant et que bientôt il délaisse, l'objet n'est plus symboliquement que de l'obtention pure. On achète de l'achat. A l'extrême limite du marchandisme actuel, un objet, après avoir été vendu, ne devrait plus avoir aucune utilité... Tout cela est un peu caricatural ici, mais c'est bien vers quoi nous tendons. D'où les emballages luxueux, l'environnement brillant des choses, les ajouts d'apparat et de luxe, l'immense fantasmie du consommable. Dans ces conditions, la consommation devient un gouffre sans fin, une drogue inextinguible qu'il faut renouveler sans cesse pour désouffler les hommes, quitte à tuer la terre. Elle procure un sva de très mauvaise

qualité - le sva créateur étant lui le se-voir satisfaisant pour l'existant. Or l'idéologie actuelle, celle qui domine, celle qui exerce le pouvoir et qui proclame: "Le progrès-le-bien? C'est le mieux de consommation, c'est la consommation en tant que telle, toute la consommation!", cette idéologie va à la catastrophe car la consommation, aujourd'hui, c'est le puits sans fond, attendu qu'on a dépassé le stade raisonnable de l'ustensilité - satisfaction des besoins - pour tomber dans le désir.. et c'est aussi l'insatisfaction humaine, c'est-à-dire la vie dépourvue de sens. Alors nous débouchons sur l'Europe qu'on nous fabrique: un marché mondial, un vaste souk offrant mille breloques jetables, interchangeables, trompe-la-faim et poudre aux yeux mais pas de grand dessein créateur, moral, politique, philosophique, religieux ou édificateur, pas d'élan collectif, pas de projet vivificateur unissant les hommes... L'horreur! L'ennui en emballage plastifié. Même si l'on payait un chômeur deux fois plus qu'un salarié, il lui manquerait quelque chose: l'être reconnu - en termes hégéliens -, autrement dit cette subtile immatère que j'appelle le sva. L'important c'est de faire entrer cette notion dans le domaine de l'économie politique. Ce faisant nous introduisons le ver dans le camp de nos ennemis. Le sva étant une marchandise qui se produit et s'échange comme les autres; par ce biais, le qualitatif identitaire et individualiste s'oppose, économiquement parlant, au vaste plan dévastateur d'uniformisation du monde. Et il s'y oppose au coeur même de l'économie qui constitue l'essentiel du langage et de la culture de nos adversaires. C'est ainsi qu'on pourrait leur rétorquer: "Même si vous accordez au chômeur la couverture de ses besoins matériels, vous ne résolvez pas son besoin de sva".

Et que serait un monde où nous disposerions à foison de toutes sortes d'objets mais pas de rôles? pas de rôles individuels ou collectifs? pas de bonne image de soi?

*A: Dans cet Empire que vous évoquez si puissamment, ce que vous appelez "l'atroce programme totalitaire de la Genèse" est tout sauf appliqué...*

La Genèse est un texte court qui résume et théorise très clairement la proclamation de victoire de l'homme nouveau issu de la civilisation expansive agro-industrielle totalitaire. A cette époque elle n'était que "néo-lithique" et post néo-lithique, mais tout y est. L'homme image de Dieu tout-puissant - donc quelque peu tout puissant lui-même -, allié dudit Dieu, prend possession du monde et du temps en "organisant" le réel et la nature. Stupéfaits et écrasés par l'immensité des super-états égyptien et babylonien, une petite horde de miséreux nomades (un peu razzieurs, voire la préférence divine accordée à l'éleveur Abel) ont TOUT condensé dans ce texte par lequel ils rêvaient d'égaliser un jour les plus grands dans ce qui était l'idéal de l'époque: se sécuriser en un royaume puissant et exploiteur de toutes choses. C'était le rêve américain de ce temps-là. Aujourd'hui cet idéal s'écrase sur l'infinie menace du désastre démo-planétaire. Il n'y a plus de terre promise, plus

d'ailleurs, plus de là-bas, il n'y a plus de nouvelle frontière au sens yankee. Il faut gérer et stabiliser les choses, ici et maintenant, au plus vite. C'est pourquoi l'Empire que j'ai tenté de faire vivre par l'imagination cherche à se situer résolument dans une autre culture. Il n'est basé ni sur l'exploitation à outrance, ni sur l'expansion à-tout-va, ni sur le commerce effréné. Ce n'est pas, à tout prendre un pays de rêve. Je n'ai pas voulu construire une utopie, c'est-à-dire un monde où tout est bien par comparaison au monde réel. Non, c'est un monde avec ses défauts, ses injustices, ses saletés mais aussi son charme, son art de vivre et de voyager, grandes croisières en dirigeables-hôtels, érotisme très libéré puisque non mercantilisé, villages de villégiature où l'on parle latin et grec, découvertes scientifiques très ouvertes notamment sur toutes LES médecines. Un monde surtout, où règne tout en haut une autorité consensuelle le plus souvent honnête et créatrice, le CHEF, qui, dans la suite va s'appeler le Sophocrate... Mais naturellement c'est un roman. On y trouve des ingrédients d'aventure, de polar, d'humour - je l'espère -, d'espionnage, d'amour et des réminiscences d'histoire. Un roman n'est pas un livre théorique, son premier devoir est de ne pas ennuyer le lecteur...

*A: On y parle aussi le latin et des sacrifices à Jupiter Optimus Maximus y sont réguliers. Où voulez-vous en venir? Seriez-vous l'un de ces fidèles aux anciens Dieux, qui déposent une rose aux pieds de la statue de l'Empereur Julien lorsqu'ils vont au Louvre?*

Le Grand Empire a pour plate-forme l'anti-croyancialisme. Non pas que la croyance soit brimée. On est libre de penser ce qu'on veut, mais le totalitarisme de certaines doctrines est fortement combattu: on n'admet pas le culte de la vérité avec un grand V. On est contre tous les dogmatismes, fussent-ils humanistes. Il n'y a, dans l'Empire, chez les savants, que des segments de rationalité. On ne cherche pas à "totaliser". Pas de religion officielle. Le Saülisme, religion fondée par Saul de Tarse (officier de l'Armée Impériale, membre d'une secte judéo-gnostico-hellénistique qui joua un rôle important dans le lancement du mouvement christique, connu des services de police, surveillé, il serait l'auteur de plusieurs livres dont l'authenticité a été mise en doute, mort à Rome dans les années 60. NDLR), c'est-à-dire le Christianisme actuel, est combattu dans son prosélytisme mais pas dans son existence. Les Juifs impériaux collaborent et sont assimilés, ils peuvent suivre leurs rites s'ils le veulent, les autres, ceux qui ne veulent pas être impériaux, peuvent aller vivre en trois états: Israël, Madagascar Zone-juive (prospère) et le Moysobidjan en Sibérie. Les communistes appartiennent au Parcomfu, le parti communiste du Führer... En fait tous les cultes, toutes les religions sont largement autorisés et pratiqués. Aucune ne doit prétendre à la vérité SUR les autres. Le Paganisme est très en vogue, les Dionysies donnent lieu à de très grandes festivités pleines de jazz - pardon de "jase". On aime la vie... Les langues des origines sont

pratiquées - par snobisme? - dans de fameux villages de vacances, latins ou grecs, où un érotisme raffiné à l'antique et parfois dionysien se donne libre cours. Mais des mouvements mystiques apparaissent un peu partout, comme autrefois dans le monde hellénistique. Le plus important, car informel, c'est celui des onto-mystes, qui méditent et adorent le Mystère de l'Être. Le caractériser serait le dé-mystériser, donc le trahir! Les cultes font partie de la culture identitaire du "mien-village" mentionné plus haut. Tel Breton se reconnaît dans sa pratique druidique, tel Germain cultive le panthéon nordique, tel hellénisant pratiquera un culte à mystères et initiations. En fait ce n'est pas l'image déique qui prime, c'est le sentiment mystique. L'image déique est déjà quelque peu politique.

*A: Vous développez aussi une vision du plaisir que j'ai bien envie de définir comme païenne...*

Naturellement, puisque l'homme a besoin de sva, et qu'on ne tient pas à le nourrir de mauvais sva "obtentionnel-mercantile", la joie sexuelle, l'érotisme se donnent libre cours loin du commercialisme pornocrate que nous connaissons ici. Les jeunes peuvent faire un "service sexuel" comme on fait le service militaire, mais beaucoup plus joyeux. La route immense, la Panfoulia qui parcourt l'Empire de Gibraltar à Valdivostock est bordée de toutes sortes de maisons accueillantes et fort diversifiées en "spécialités". Personne ne voit le mal dans ces choses là. On échange aussi, couramment des "sexals" un peu au hasard des rencontres. Mais, il y a l'amour aussi, qui vous frappe de son glaive douloureux, tel celui du jeune Gessler, agent secret, fils bâtard du dictateur, ignorant son origine, et de la peureuse et troublante Laana. Dans l'Empire, la forme de l'amour peut être qualifiée d'antéchrétienne.

*A: Et qui sont ces croyeux dont l'Empire doit se garder comme de la peste?*

Comme je l'ai dit plus haut, les croyeux sont d'invétérés totalitaires. En général pour moi, les croyeux sont tous ceux qui veulent vous imposer leurs idées. Ceux qui "détiennent" la vérité. Aujourd'hui, en Occident, nous subissons l'emprise brutale du croyancialisme humaniste et humanitaire qui conduit à l'idéologie du nivellement des "moi", c'est-à-dire à ce que l'homme soit privé de sva identitaire: ils veulent nous affamer! Au nom du "bien", des associations ivres de puissance font régner la terreur dans la culture. Combien de fois ai-je choqué - et bientôt risquera-t-on la prison? - pour avoir dit que c'était une infamie, voire un délit, pour un économiquement faible, d'engendrer plus de deux enfants! Une agression, un crime contre l'humanité! Croire sert-il à quelque chose? Est-ce nécessaire? Peut-on vivre sans croire? Certes! On se doit d'accepter, très relativement et sous réserves, certaines recettes existentielles provisoires, on peut véhiculer en esprit toutes sortes d'hypothèses, adopter avec précaution et temporairement des "segments de

rationalité” ou des “grilles de lecture du réel”, ... voire même différents “points de vues” simultanés-parallèles, même s'ils se contredisent, selon la méthode potylectique que j'avais inventée dans mon jeune temps, d'où ma dilection pour les Sophistes, mais il n'est nullement nécessaire d'avoir la vérité au poing chaque matin et d'en menacer les autres au hasard des rencontres. A moins de vouloir du pouvoir... Du pouvoir à tout prix... Bien crapuleux...

*A: Vos projets? Une suite est-elle prévue?*

Mes projets. J'ai terminé un gros roman, une sorte de suite à *Sont les oiseaux...*: cinquante ans après la fondation du Grand Empire, le Sophocrate, le Très-Chef, envoie un ami, un homme de confiance faire une sorte d'enquête vécue en Franchoupie. Qu'est-ce que la Franchoupie? C'est une France qui se proclame France libre! A la défaite de 1940 qui a vu la victoire de l'Allemagne - voir *Sont les oiseaux...* -, certains agents français de Roosevelt, ainsi qu'un général ont fondé une sorte de France en Guyane! Capitale: Paris-Cayenne, en abrégé Pariscaye. Laquelle Franchoupie s'est américanisée, bananisée au possible, pervertie, corrompue, métissée, empoisonnée par les engrais, les “sales maladies”, l'immonde exploitation par une caste politique, les “oligarques de cooptation. Ah, il s'en passe des choses! Avec la forêt en plus, sa folle démesure... Et une nouvelle peuplade de “mutongs” qui s'avance vers la ville. Sont-ce des humains? Mais la loi des “droits sacrés”, le respect de l'autre ne doivent-ils pas contraindre les Franchoupiens à les accepter comme des humains? A leur faire une place? Ils sortent, ces mutongs, d'un lac putréfié par les déjections vomitiques de la “civilisation”, le grand lac Cacau, un lac cent pour cent excrémental. Etrange peuplade dont les femelles mettent bas par dizaines des avortons larvaires qu'elles sèment partout dans la méphitique fange glaireuse et pestilentielle, on les appelle les “Sous-la-merde”... Naturellement tout ça est imaginaire... C'est comme le vent... Quand on écrit... Ca vous emporte...

*A: Avez-vous une Divinité, un mythe préférés?*

Vous demandez à un Bourguignon quelle est sa Divinité païenne... Il ne faut pas chercher loin! Un Dieu de célébrations et non de “commandements”. Un Dieu de liberté, parfois de folie, un Dieu de libations et non pas de confession-contrition-macération. Dionysos est la Divinité clef de l'anti-Judéo-Christianisme. Après mille sept cents ans de nuit totalitaire, de soi-disant “péché sexuel”, de morale nataliste, de culpabilités artificielles, de terreur idéologique dont les formes actuelles s'appellent le “politiquement correct”, l'humanisme, les droits de l'homme, on a bien droit à une petite fête, non? A l'opposé du Dieu juif qui impose une loi impérieuse, Dionysos est fantasque, imprévisible, dispensateur de crises “folles”.

C'est la mania... Il est le Dieu d'une libido et d'un subconscient non limités aux schémas freudiens, c'est le Dieu des profondeurs d'où peut jaillir une connaissance hors du Logos. Un Dieu ouvert sur le métalogue. Les Grecs le trouvaient donc étrange, il était Grec mais aussi étranger. Sans image claire, il échappait... Un Dieu portant le masque comme nous sommes poussés à le faire dans certaines de nos fêtes, Carnaval, bien sûr, vestige dionysien que la dictature Saint Paulienne n' a pas réussi à éradiquer, mais aussi nos bals déguisés, les jeux de la mode, notre identification journalière aux personnages des médias. Plus généralement l'identité, notre refuge, notre miroir, notre saisie de nous-mêmes, notre ancrage social, appelle une purgation contraire: des crises de trans-identité véritablement libératoires. C'est évoqué dans *Sont les oiseaux...*, surtout au travers des jeux érotiques qui sont aussi des jeux d'identité, de contre-identité et de trans-identité très puissants.

Les fêtes d'aujourd'hui, très nombreuses, très organisées et octroyées par la bureaucratie omni-dirigeante ne sont pas très "libératoires". Policées, elles s'apparentent à des manifestations destinées à renforcer les croyances sociales contraignantes, il ne leur reste plus rien, absolument plus rien d'initiatique. Le Dionysisme est un culte dont les manifestations aiguës contestent et rejettent, le temps d'une fête, les valeurs, les règles, les habitudes. Une ivresse nécessaire! Voilà donc la grande mystique - avec le Zen - qui nous manque aujourd'hui! Une Europe bacchique rejetant dans leur Afrique les buveurs d'eau. Je ne peux m'étendre sur un sujet aussi vaste dont je ne suis pas du tout spécialiste mais je peux, en revanche, évoquer mon expérience bacchante ou quasi-bacchante: les grandes fêtes vineuses en Bourgogne toutes ensoleillées de jazz Nouvelle-Orléans - une musique au nom français, jase, aux origines quelque peu françaises et surtout aux conditions culturelles d'émergence totalement françaises -, musique festive, dansatoire, un peu "macumba", un peu vaudou... Sommes-nous bien loin de la mania, des danses des ménades, de l'esprit et des grandes brises maritimes de nos intemporelles Dionysies?

## G

**JEAN-CLAUDE ALBERT-WEIL**

### **SONT LES OISEAUX...**

Roman. 149FF.

Editions du Rocher, Monaco 1996.

Grand Prix du Roman de la Société des Gens de Lettres

---

# IMPERIUM ULTIMUM

## ENTRETIEN

### AVEC JEAN PARVULESCO

*Antaios: Jean Parvulesco, qui êtes-vous? Comment vous définiriez-vous?*

Qui suis-je? Un combattant dépersonnalisé de l'actuelle montée révolutionnaire souterraine, montée impériale grand-continentale eurasiatique en marche vers l'installation politico-historique de notre futur Empire Eurasiatique de la Fin. Inconditionnellement engagé dans ce combat, depuis longtemps déjà, je ne me reconnais plus d'origines personnelles, ni d'autre avenir que celui de la poursuite, jusqu'au bout, de l'entreprise révolutionnaire finale qui est aujourd'hui la nôtre. Toutes mes activités créatives ou de subversion supérieure, toute ma conscience de moi-même et du monde, et jusqu'à mon existence même, dans son cours le plus immédiat, appartiennent donc au grand combat impérial souterrain actuellement en train de s'affirmer, et dans lequel je vois l'accomplissement d'une volonté providentielle finale, qui va vers l'avènement apocalyptique du Regnum Sanctum. Or qu'est-ce que le Regnum Sanctum? On y reconnaît le Règne Final de l'"Unique Absolu" et de ses agents d'exécution prédestinés, dans l'histoire et au-delà de l'histoire, assomption suprême, transcendante, de notre Empire Eurasiatique de la Fin.

J'utilise donc mes littératures, toutes mes littératures, mon travail de recherches abyssales dans le sens de la déconspiration active, de la désoccultation en profondeur du mystère vivant de ce monde et de son histoire, de l'au-delà de son histoire, ainsi que le front intérieur de mes activités mystiques et spirituelles suprahistoriques, polaires, parfois assez dangereuses pour entretenir, renforcer, exacerber la marche en avant de la révolution impériale grand-européenne eurasiatique dont je m'efforcerai sans cesse de définir, en termes d'action contre-stratégique immédiate la situation en cours d'évolution et les buts immuables, d'en révéler, envers nous-

mêmes, une figure d'affirmation de plus en plus centrale, limpide, définitive.

J'ai choisi de me sacrifier sciemment pour la cause qui est la nôtre, de me dépouiller de toute prétention de vie personnelle avouable, de tout assujettissement de carrière ou de montée sociale, de tout céder, d'avance, aux impératifs visionnaires de notre combat: je n'existe plus, je ne suis plus que le "concept absolu" du grand combat révolutionnaire impérial en cours. Je crois qu'en ce qui me concerne, il s'agit peut-être d'un nouveau genre de militantisme, d'un "activisme transcendantal", qui correspond d'ailleurs au déjà fort exhaussement du niveau auquel se pose désormais le fait du combat politique lui-même, engagé à l'avant-garde d'une histoire arrivant à son terme, s'appêtant à se dédoubler en son propre contraire lors de son passage à l'au-delà de l'histoire, à la "tranhistoire" qui vient. Un "activisme transcendantal" à la disposition du nouvel Ordre combattant qui régira le monde à venir et son histoire; une histoire, avec un mot de Heidegger, encore imprévisible.

Raymond Abellio, dans *Heureux les Pacifiques*: "Nous n'allons qu'au peuple invisible, celui qui survivra et qui sera chargé de repeupler le monde. C'est à nous, à notre Ordre, qu'il incombera de découvrir, de retenir, de résumer l'acquis des derniers millénaires, dix mille ans peut-être, et de le passer à la nouvelle terre. Alors, pour ceux-là, je veux bien faire le militant, tu comprends. Je n'appelle plus ça de la politique".

Les confidences que je viens de vous faire ici sont assez inattendues, et d'aveu difficile, il faut en convenir, mais, en même temps, tout à fait nécessaires: en effet, il est grand temps que nous décidions de nous situer sur le terrain propre des combats qui font aujourd'hui l'histoire, la "grande histoire" marquant la fin d'un cycle cosmique en principe déjà révolu. Or ce terrain est précisément celui que j'appelle l'"activisme transcendantal", celui de l'engagement existentiel total de quelques-uns, prédestinés, éveillés, frappés par la foudre, libérés dans la vie ou visionnaires, engagement les portant à la pointe d'une action révolutionnaire sans retour, parce que ses objectifs propres se trouvent déjà au-delà de l'histoire. Et je ne m'épargnerai non plus la peine d'essayer de dévoiler quels peuvent bien être ces objectifs révolutionnaires d'au-delà de l'histoire qui sont actuellement ceux de notre propre action souterraine, et, tous, en relation directe avec la mise en piste de notre futur Empire Eurasiatique de la Fin et avec la projection suprahistorique finale de celui-ci vers son identité ultérieure, assumptionnelle, vers le Regnum Sanctum. Je tâcherai de faire cela au courant de cet entretien même, ne fût-ce que pour en apporter ainsi sa justification révolutionnaire propre, son intégration dans notre front de marche. Vous vouliez de moi une sorte d'auto-définition de ma personnalité: suivant la dialectique de la dépersonnalisation révolutionnaire, j'ai essayé de me définir plutôt à travers certaines positions de mon engagement de limite, au-delà de moi-même.

---

*Antaios: Vous conjuguez en vous de multiples et riches influences. Pouvez-vous nous avouer quelles furent pour vous les grandes lectures? Les grands voyages?*

Mes lectures? Je crois que, très tôt, j'avais tout lu. Sincèrement, je n'arrive pas à dégager une influence prépondérante, pour ma formation, dans l'auto-encerclement que je n'en finis plus d'édifier autour de moi, de mes lectures, même aujourd'hui. Mais faudrait-il, peut-être, que je fasse une exception pour l'oeuvre de René Guénon?

C'est que je n'ai jamais rien appris, en fait, à travers mes lectures: je n'ai jamais lu que ce qui pouvait me conforter dans mes propres convictions, certitudes intérieures, illuminations, dans ce qui déjà était venu émerger du tréfonds de moi pour s'installer décisivement en ma conscience. Ainsi ai-je été puissamment soutenu dans mes certitudes visionnaires par Hölderlin, par Heidegger aussi, par quelques écrivains occultistes, comme Arthur Machen, Dennis Wheatley et Talbot Mundy, John Buchan; par le Edgar Allan Poe des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*. Et là, je tiens à citer aussi les écrits héroïques, exaltés, de Miguel Serrano. Tout ce que je sais, je l'ai donc appris, mystérieusement, par un incessant surgissement à vif qui, depuis la fin de mon enfance, s'était engagé à faire surface en moi; déjà, peut-être, à partir de onze, douze ans; où il m'en était venu comme un enseignement indéfiniment recommencé, renouvelé, continué, dont le murmure abyssal n'a pas fini de se produire en moi, jusqu'à présent.

Un exemple: si, vers ma quinzième année, j'avais intensément pratiqué les romans de Mircea Eliade, c'est parce que l'idée m'était alors venue que je devais y trouver des passerelles, des points forts d'appui pour ma propre vision conductrice fondamentale, qui était, à ce moment-là - et qui l'est restée, aujourd'hui encore - celle de l'amour considéré comme la suprême modalité de connaissance. Non, je le répète, je ne me reconnais aucune lecture dont je puisse dire qu'elle m'ait été décisive. Encore une fois, tout ce que j'ai jamais appris m'est venu de l'intérieur de moi-même, comme par un perpétuel enseignement secret. Ainsi même que le disait Augustin d'Hippone: *Christus intus docet*, "c'est de l'intérieur que le Christ enseigne". Par contre, les voyages m'ont presque tout appris de ce que je sais, de ce que je crois savoir à présent. Mon cheminement a été fort puissamment marqué par un certain nombre de rencontres - dois-je dire de rendez-vous - que j'ai eues avec certaines villes, avec certains "endroits chargés", au nombre de treize: Medjugorje, Innsbruck, Paris, Versailles, Madrid, l'Escorial, la Valle de los Caidos, Barcelone, Palma de Majorque, Rome, Berne, Genève, et, enfin, Cergy Saint-Christophe, dans le Val d'Oise. Aussi me semble-t-il qu'il faudrait quand même que je m'arrête sur ce qu'ont signifié ces rencontres avec ces treize villes, avec ces treize « endroits chargés », à mon intention, d'une mission décisivement révélatrice, ayant eu, pour moi, un statut missionnaire. Certes, l'espace me manque ici pour tout dire,

mais je revisiterai, néanmoins, Innsbruck, Paris, la Valle de los Caidos, Genève et Cergy Saint-Christophe. Les choix correspondent, je l'avoue, à une sorte de message chiffré destiné à certains.

Dans *Le Gué des Louves*, j'ai plus ou moins tout dit sur mon expérience initiatique d'Innsbruck, la première d'une longue série ultérieure, ainsi que sur celle non moins fondamentale, de la Valle de los Caidos. A Innsbruck donc, la nuit de la Saint-Sylvestre 1949: "J'étais devant la Compagnie de Garde, devant la Sainte Compagnie de Garde des Portes Impériales, je me trouvais convoqué devant la très occulte assemblée des gardiens conceptuels du Regnum Sanctum, je polarisais sur moi, à ce moment précis, le feu du regard de ceux dont la communauté continuait en elle-même ontologiquement, le mystère vivant et agissant, le mystère alors entrouvert, pour moi, des Hautes Portes Impériales et, partant, le vivant mystère de l'Imperium". Alors que dans la Royale Basilique de la Valle de los Caidos, j'avais été, l'été de 1961, sacré Capitan de Cruzada, "Capitaine de Croisade", par l'Abbé Mitré, Justo Perez de Urbel. Cependant, ainsi que je le disais dans *Le Gué des Louves* ouvertement, ce qui m'avait été fait à Innsbruck, c'était pour que je ne m'en souviens plus jamais, et à la Valle de los Caidos pour que je m'en souviens sans cesse, et pour toujours. Or, la contrepartie ultérieure de la mise en mission métahistorique, transcendante, qui m'avait été signifiée à Innsbruck, la nuit de la Saint-Sylvestre 1949, et qui devait, en fait, décider de ce qu'allait être ma vie, toute ma vie, contrepartie fulgurante, faite à parts égales de rupture et d'assomption, ne m'avait-elle été imposée, soudain, le 2 août 1952, rue Boislevant à Paris XVIème? Au sujet de mon expérience de la rue Boislevant, à Paris, j'écrivais dans *L'Appel des origines antérieures*, ce qui suit: "Il faut que le feu nouveau vienne, et que seuls parlent, désormais, ceux qui portent en eux les inconcevables stigmates de ce feu-là. Or la foudre d'Apollon je l'ai moi-même connue, le 2 août 1952, vers les cinq heures du soir, devant le numéro 23 de la rue Boislevant. Depuis tout m'est vision".

Quant à Genève, pour en témoigner, il m'a fallu avoir recours à un roman de quatre cents pages, *Un Bal masqué à Genève*. J'y rends compte du mouvement de rappel polaire qui, le 24 juillet 1969, avait réuni, à Genève, le congrès clandestin des trois conspirations abyssales à ce moment-là en action sur place: la conspiration abyssale des précipices souterrains occultes, interdits, de Genève, la conspiration abyssale de ses hauteurs transaériennes, "métagalactiques", ainsi que celle - la troisième, donc - de la réunion, de l'intégration, sur place, des deux autres, lors du Bal masqué commandé par la mystérieuse Lena Forlani.

Enfin, au sujet de Cergy Saint-Christophe, on se souviendra que la dernière partie de *L'Etoile de l'Empire Invisible*, se trouve consacrée au traitement des révélations cosmiques, "métagalactiques", auxquelles j'avais eu clandestinement l'accès pendant mon séjour dans le Val d'Oise, au terme de l'Axe Majeur transcontinental aboutissant, là-bas, sur place, aux mystérieuses Portes de l'Atlantide

conceptuelles, sur lesquelles se refermait le secret agissant du Palais Blanc du Belvédère, appareil architectonique d'intervention sur la marche sidérale des temps, des derniers temps du cycle actuellement en voie d'extinction.

Certes, il est parfaitement évident que ces dernières considérations - je n'ose pas dire révélations - ne sauraient intéresser que fort médiocrement ceux qui ne connaissent pas déjà l'ensemble de mon oeuvre. Il n'y a cependant pas lieu à s'en excuser, c'est la règle du jeu. Un entretien comme celui-ci n'est en effet pas à envisager dans le but de faciliter un travail de présentation, mais pour assurer un certain nombre de voies de pénétration, d'explorations nouvelles, différentes, particulières de mon oeuvre à ceux qui "sont déjà dans le coup". La complicité aussi est une modalité de connaissance.

*Antaios: Quelles furent vos grandes expériences? La prison? Les camps de concentration? La guerre? L'amour?*

J'ai connu la cellule blindée numéro 15 de la prison centrale de l'UDBA titiste, Dalmatinska Uliga, à Belgrade, le camp de concentration de Zrenjanin, dans le Banat yougoslave, ainsi que le camp de travaux forcés de Litva-Banovic, en Bosnie, dans les mines de charbon. J'ai fait clandestinement toute l'Europe, de Belgrade à Lisbonne, et toute l'Afrique du Nord aussi. J'ai été assigné à la résidence à Melilla, au Maroc espagnol, et j'ai navigué clandestinement dans toute la Méditerranée occidentale, à bord de certains bâtiments espagnols, ou qui battaient le pavillon libérien. Il y a de cela une quarantaine d'années, en des temps de folie et d'aventures aussi exaltantes que dangereuses, dont je n'ai gardé qu'un souvenir comme étranger à moi-même, comme s'il s'agissait de la vie d'un autre. J'avais alors à maintes reprises frôlé de très près la mort, vraiment de très près, j'avais senti sur moi son souffle glacé. Mais tout s'est perdu dans l'obscurité, dans les brumes d'un passé désormais insaisissable, comme vidé de lui-même, inexistant. J'ai également participé aux grandes batailles politiques de l'OAS, comme secrétaire général du Gouvernement Provisoire de l'Algérie Française et du Sahara à Madrid, et plus tard aux côtés du Dr. Jean-Claude Perez. Ainsi ai-je eu à comprendre quelle est la facticité, l'inutilité profonde de l'action directe, qui ne retentit jamais à l'intérieur sur le coup même, qui se passe toujours comme si elle ne se passait pas, hors de soi-même, dans un espace et dans une temporalité particuliers, posés en dédoublement de soi-même, toujours dans l'horizon secret de la mort, toujours assujettie au seul présent, à l'instant même. L'action directe n'a de sens que par rapport au travail d'une certaine prise en main de soi-même, qui ne se fait que dans l'inconscient profond, et dont les effets ne sauraient paraître qu'ultérieurement, quand on se trouvera hors de danger, déjà sorti de la zone des périls immédiats, de l'"attention suprême". Aussi l'action directe ne sied-elle qu'à la jeunesse, à la grande jeunesse.

Il reste, pour plus tard, les combats révolutionnaires contre-stratégiques, les grands combats souterrains de l'histoire invisible et du pouvoir occulte transcendantal, visant à changer le sens même de l'histoire et jusqu'aux états mêmes de la réalité cosmique et métacosmique dans son devenir sur les hauteurs ultimes de l'être, les suprêmes combats de l'"âge d'homme" et de la temporalité héroïque de la grande suprahistoire qui vient et qui, secrètement, est peut-être déjà là. Or, derrière tous ces combats, se tiennent, dans le secret ontologique de leurs états mêmes, les grandes manipulations occultes de l'amour, les machinations abyssales dont les réverbérations retentissent jusque dans l'intimité la plus interdite de l'*Aedificium Amoris*, dont les murailles de feu vivant s'élèvent dans l'ultime tréfonds des hauteurs, des "cieux derniers". Seulement par l'amour on peut agir révolutionnairement sur l'absolu, à l'intérieur des espaces transcendants de l'histoire humaine et de son dédoublement suprahistoriques, ouverts sur les "hauteurs ultimes". Or vous n'avez pas manqué de m'interroger, aussi, sur mes propres expériences amoureuses. Vous comprendrez qu'il m'est difficile de m'étendre là-dessus, toute confession, aussi disponible qu'elle fût à ses propres épanchements, comporte certaines limites opératives, que l'on ne saurait quand même pas dépasser. Mais je peux néanmoins vous confier que toutes mes expériences amoureuses, y inclus celles de limites extrêmes, au bord des ultimes précipices au-delà de la mort, se trouvent transposées dans le contenu récitationnel de mes romans, qui, tous, ne font que rendre compte, d'une manière nécessairement chiffrée - mais jamais trop - de la marche en avant de ma propre spirale amoureuse dans l'accomplissement de sa trajectoire prédestinée. Tous mes romans sont autobiographiques, tous mes romans témoignent de mon cheminement nuptial vers un aboutissement ultime, prévu d'avance, qui porte en lui un immense secret salvateur, un engagement eschatologique suprême, suprahumain, "divin". Car c'est l'ultime accomplissement nuptial qui constitue les fondations occultes de l'*Imperium*.

*Antaios: Vous avez connu un grand nombre d'esprits libres, dont Heidegger, Evola, Pound, Abellio, Eliade, de Roux, Melville, Godard, Rohmer, etc. Pouvez-vous nous parler d'eux? Que peuvent-ils nous apporter à l'aube du XXIème siècle?*

Rien, rien, ils ne peuvent rien nous apporter de nouveau, de tourné vers le plus profond futur, au-delà de la frontière du troisième millénaire, du XXIème siècle, tous ces esprits libres, ou en libération, que j'ai été amené à fréquenter ces dernières années. Car, à part Heidegger et Abellio, et quel que puisse être, par ailleurs, l'éclat de leur incontestable génie, leur mission ne semble pas avoir été celle d'inaugurer l'ouverture abyssale vers le futur encore imprévisible de temps d'au-delà de l'histoire qui sont, désormais, les temps de notre prédestination propre, leur mission

---

aura été, au contraire, celle d'établir comme un inventaire assumptionnel de la clôture du cycle, en saisir le tout dernier éclat avant l'extinction finale. Cela étant, à ce qu'il me semble, extraordinairement flagrant dans le cas d'Ezra Pound, dont la très grande poésie ne fait que reprendre, une dernière fois, l'acquis transcendantal de la civilisation de tout un cycle déjà révolu son "chant suprême". Voyez *Cantos Pisanos*. J'attends donc une autre race de créateurs, tournés vers l'au-delà impérial de l'histoire, vers l'avenir transcendantal que nous devons faire nôtre, révolutionnairement, dans les termes mêmes de notre propre prédestination impériale secrète. Une race visionnaire, une race de surhommes habités déjà par la lumière insoutenable du Regnum Sanctum.

Tout ceci dit, je pourrais bien sûr vous livrer aussi un certain nombre de souvenirs significatifs sur les rencontres, les amitiés que j'ai pu avoir à nouer au sein de ma génération. Mais, sincèrement, je n'en vois pas l'utilité dans le cadre du présent entretien. A quoi servirait-il que je vous dise que Raymond Abellio s'était rendu clandestinement à Palma de Majorque, en 1964, pour faire une série de conférences initiatiques aux cadres de terrain, aux tueurs politiques de l'OAS, ou qu'il avait pris contact, à Paris, avec les services spéciaux politiques de l'Ambassade de la Chine Rouge? Que Julius Evola avait été mêlé de près à certaines activités extérieures secrètes de l'OAS, que Dominique de Roux avait tenté de mettre en place un grand Empire transatlantique comprenant le Portugal, le Brésil et l'Afrique portugaise? Et qu'il avait été empêché de mener à bout son grand projet visionnaire par les services spéciaux de Washington?

Par contre, il me semble devoir y faire état d'une situation commune, engageant tous ceux - ou presque - de ma génération que j'avais eu à approcher, à fréquenter de très près. La définition de cette situation commune - et fort spéciale - étant en mesure de livrer une dimension à la fois occulte et tout à fait décisive de mes rapports confidentiels avec eux, ainsi que de mes propres positions intérieures dans l'actuelle conjoncture spirituelle d'un monde tout près de sa fin attendue, et qui tarde encore, crépusculairement. Mon essai *Le Soleil rouge de Raymond Abellio*, prend fin sur la reproduction d'une lettre de moi - un fragment - adressée à Abellio le 14 septembre 1980, et où je lui disais: "S'il y a un mystère vivant des temps qui sont nôtres, c'est bien le mystère abyssal, le mystère nocturne de l'empêchement qui m'est sans cesse fait de franchir la ligne pour accomplir ce que vous savez que l'on exige et attend de moi. Que les puissances au service de la négation et du chaos s'opposent à mon passage, quoi de plus évident? Mais ce qui l'est moins, ce sont les carences de la contre-opposition des nôtres, les défaillances, à mon égard, de l'Appui Extérieur que vous savez".

En effet, tous, ils attendaient de moi que j'apporte avec moi une puissance de salut et de délivrance immédiate, se refusaient obstinément de croire au fait que je puisse ne pas pouvoir le faire, et, secrètement, ils m'en voulaient tous à cause de

cela. Impardonnablement. Et cela continue encore aujourd'hui. Ainsi n'en finit-il plus de se constituer, autour de moi, comme une enceinte noire, enserrante, faite du ressentiment inavouable de tous ceux qui ne me pardonnent pas de ne pas correspondre à leur attente à l'égard de ma prédestination salvatrice, et qui ne savent pas que, ce que j'ai à faire, je ne pourrai le faire qu'une fois l'heure venue, et que ce n'est pas à moi de décider de l'heure ultime. "Quant à la date de ce jour, ou à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, personne que le Père", Marc, XIII, 32.

*Antaios: Vous vous êtes imposé comme l'un des maîtres du roman géopolitique. Que pouvez-vous nous dire sur votre conception d'un « grand gaullisme »? Comment êtes-vous venu au gaullisme?*

En fait, le roman occidental - le "grand roman" occidental - ne fait que représenter indéfiniment la dialectique de la "romance arthurienne" originelle, qui est celle du salut et de la délivrance du Regnum historique à l'aide d'une intervention suprahistorique occulte, avec le soutien donc d'une machination amoureuse supérieure, menée à son bout, finalement victorieuse. "L'amour l'emporte". Tout roman occidental majeur traitera donc, d'une manière plus ou moins dissimulée, du salut et de la délivrance du Regnum, des opérations exigées par la libération finale de celui-ci. Opérations qui doivent nécessairement se passer dans l'espace visible de l'histoire, et relevant par conséquent de la géopolitique. Par la force même des choses, tout authentique roman occidental va donc devoir constituer le récit d'une instruction géopolitique de la réalité, instruction dissimulée derrière son propre conditionnement circonstanciel, derrière les développements mêmes de son propre récit porteur. Ainsi que vous l'avez fort bien saisi, mes romans n'en font pas exception: ils suivent, jusqu'au bout, la dialectique intérieure de la "romance arthurienne", l'instruction géopolitique occulte du concept périllicité du Regnum et de sa recouvrance suprahistorique finale. Voir, à ce sujet, *L'Etoile de l'Empire Invisible*, *Les Mystères de la Villa "Atlantis"*, etc.

Quant à mon gaullisme, son secret tient, peut-on dire, dans une simple phrase de Bossuet: "Les desseins du prince ne sont bien connus que par leur exécution". Ce fut en effet quand, dans les années soixante, je m'étais aperçu, sur la marche même des faits, de la mise en situation active du "grand dessein" secret du général de Gaulle, qui, en s'appuyant sur le pôle carolingien franco-allemand reconstitué par ses propres soins, avait entamé, déjà, le processus de l'intégration à terme de l'ensemble du Grand Continent Eurasiatique, intégration menée au titre d'un projet impérial ultime de dimensions transcendantes, que force m'avait-il été de finir par reconnaître le gaullisme pour ce qu'il était en dernière analyse, à savoir une conspiration impériale suprahistorique en marche, et utilisant, pour ce faire, la France comme un outil prédestiné d'action, de présence et d'établissement. Une

conspiration impériale grand-continentale eurasiatique suivant, dans ses grandes lignes, le projet originel du *Kontinentalblock* de Karl Haushofer. Ce à partir de quoi je ne pouvais que m'y rallier en force, et en suivre le mouvement de plus près, y intervenir pour le soutenir, pour en accélérer et exacerber les thèses engagées en action, pour lui fournir les armes nouvelles de ses développements à venir. Je m'y reconnaissais entièrement, il ne me restait plus qu'à le suivre entièrement. En même temps, je ne voulais admettre aucune contradiction de fait entre mon nouvel engagement à l'égard du gaullisme et mes combats antérieurs à la pointe la plus activiste de l'OAS. Car, dans l'OAS, je n'avais pas un seul instant vu un mouvement politique, une Organisation disposant d'un sens politique propre, mais seulement une sorte d'école de cadres politico-révolutionnaires supérieurs, se forgeant au feu de l'action, sur le terrain, en vue d'une utilisation politique ultérieure, celle-ci réellement révolutionnaire, avec des justifications réellement historiques, visant au changement de l'histoire, à sa transfiguration finale.

Il faudra aussi comprendre que, au-dessus du mouvement gaulliste en tant que tel, dans ses manifestations politiques immédiates, circonstancielles, je m'étais obligé à identifier un "grand gaullisme" à l'identité et aux buts ultimes suprahistoriques secrètement mobilisés dans les termes d'une dialectique impériale happée en avant par la figure polaire ultime du *Regnum Sanctum*. Car, dans les profondeurs, tel est en effet le gaullisme, le "grand gaullisme", le "gaullisme de la fin".

*Antaios: Comment voyez-vous l'Imperium? Quel sens donnez-vous à ce concept rayonnant?*

La reconstitution de l'*Imperium* reste le but politico-historique final et suprême de tout renouvellement de cycle. Et l'on dit reconstitution parce que l'*Imperium* existait déjà, préontologiquement, avant que l'histoire ne commence - ou ne recommence - et que sans fin il se reconstitue, de cycle en cycle, jusqu'à ce que, à la fin de tout, au-delà de tous les cycles en renouvellement, il atteigne à l'état de son immutabilité finale, supratemporelle, suprahistorique, "éternelle". Car l'*Imperium* représente la figure de l'unité primordiale, d'avant la séparation du tout en parties, et il représente aussi la figure de la reconstitution finale du tout, quand les parties éparses et antagonistes seront à nouveau réintégrées dans leur tout impérial définitivement reconstitué, nuptialement rassemblé en son unité virgine, hors d'atteinte et non-atteinte, l'après ayant résorbé l'avant.

Dans l'état actuel des choses, en cette fin d'un cycle presque révolu, le but du combat de ceux qui sont restés les mêmes, mystérieusement à contre-courant, intacts, non-atteints, libres en eux-mêmes de leur propre liberté fondamentale, vise à la mise en état politico-historique immédiate de ce que nous autres appelons l'Empire Eurasiatique de la Fin, qui devra réintégrer dans une unité impériale renouvelée et totale l'ensemble du Grand Continent Eurasiatique, autrement dit

l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est, la Russie et la Grande Sibérie, l'Inde et le Japon.

Dans un stade ultérieur, l'Empire Eurasiatique de la Fin devra s'exhausser jusqu'à l'identité ultime de l'Imperium planétaire de la fin, dont la projection transcendante, au-delà de l'histoire, sera le Regnum Sanctum, l'accomplissement renouvelé de l'unité préontologique du tout antérieur des premiers débuts du cycle, et qui est dit Sanctum parce qu'il sera appelé à faire la jonction de l'histoire et de l'au-delà de l'histoire, et qu'en son centre se trouvera régner, immuable, l'Absolu Lui-Même. Aussi doit-on comprendre que ce ne sont aucunement les efforts des uns ni les résistances des autres qui, finalement, décident de l'avènement de l'Imperium, mais la seule volonté impériale de qui en détient transcendalement le pouvoir central, qui décidera de l'heure et des modalités révolutionnaires de son rétablissement.

*Antaios: Tous vos livres développent une nostalgie de la plus Grande Inde. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet?*

L'arrivée au pouvoir, en Inde, avec le formidable raz de marée du nationalisme hindou que l'on a vu se lever lors des dernières élections, du Bharatya Janata Party (BJP), ne saurait en aucun cas ne pas être considérée comme un signe éclatant, comme la mystérieuse apparition d'une Etoile Nouvelle au-dessus du sous-continent indien: l'Inde, aujourd'hui, rentre dans le courant central de l'histoire mondiale en crue finale, rejoint le niveau final de la plus "grande histoire". Ce signe révolutionnaire concerne directement le devenir actuel du Grand Continent Eurasiatique, c'est une certitude absolue. Ce qu'avait été la totale unité d'être et de destin des nôtres au début du cycle actuellement finissant, est à l'heure présente en train de se reconstituer, à la fin du cycle et au-delà de cette fin, définitivement. L'immense sous-continent indien, entré dans la phase décisive de son retour national-révolutionnaire à lui-même, va compter d'un poids absolument irrévocable dans la marche en avant du projet de notre Empire Eurasiatique de la Fin.

Aujourd'hui, toutes les forces national-révolutionnaires présentes et agissantes dans l'espace intérieur du Grand Continent Eurasiatique doivent très impérativement se mobiliser, rassembler leurs disponibilités visibles ou cachées pour soutenir, sur le double plan idéologique et politico-administratif, à la fois sur place, en Inde même, ainsi qu'à l'extérieur, à l'extérieur surtout pour le moment, la Révolution Nationale de l'Inde renaissante et qui va déjà au devant de son nouveau destin.

C'est aussi pourquoi nous venons de mettre en piste, à Paris, comme une première structure opérationnelle d'accueil et de soutien, un Groupement de recherches géopolitiques pour la plus Grande Inde, base de rassemblement pour

toutes les initiatives des nôtres allant dans le sens de la mobilisation générale du front national-révolutionnaire européen et grand-continentale autour de l'Inde Nouvelle et de la Révolution Nationale indienne en train de se lever à l'appel de son plus profond avenir. Au moment même où, à l'Ouest du Grand Continent Eurasiatique, par un double mouvement de dégénérescence politique nationale de la France et de l'Allemagne, le pôle carolingien franco-allemand semble entrer dans une phase d'incertitude et de vacillations fatidiques, qu'entretiennent et exacerbent, par en-dessous, les forces subversives du désenchantement fabriqué et de la haute trahison, à l'Est, comme par un contre-mouvement de haut renouveau compensatoire, l'Inde prend la relève pour veiller à la continuité révolutionnaire de ce qui a déjà été entamé par les nôtres et qui, désormais, ne peut pas ne pas aboutir à l'avènement prévu de notre Empire Eurasiatique de la Fin: c'est ce qui prouve qu'une volonté providentielle agit souterrainement, qu'un haut-commandement suprahistorique est à l'oeuvre, dans l'invisible, qui mine l'action impériale grand-continentale en cours. Que le centre de gravité politico-révolutionnaire du Grand Continent Eurasiatique se soit à présent déplacé de l'Europe de l'Ouest sur l'Inde, n'est-ce pas là un fait contenant une signification à la fois tout à fait nouvelle et tout à fait décisive, qui exige une réflexion profonde et un non moins profond changement d'attitude mentale de notre part? Car c'est en Inde que naît notre nouvelle espérance vive.

*Paris, équinoxe de printemps 1998.*

*Né en 1929, Jean Parvulesco, est poète et romancier. Il a déjà publié plusieurs textes dans Antaios, notamment sur l'Inde. Ces textes sont repris dans son dernier ouvrage: Le Retour des grands temps (Trédaniel, Paris 1997), copieux recueil de textes visionnaires dont il a été longuement question dans Antaios XII. En ce moment, il termine son grand roman initiatique, Un bal masqué à Genève, ainsi qu'un récit intitulé Un Voyage en Colchide (à paraître aux éditions Trédaniel). Les éditions de L'Herne s'apprentent à publier un volume de poésie, qui sera la suite de son Traité de la chasse au faucon: L'île rouge. Jean Parvulesco est aussi le directeur de la revue Les Actes de l'Empire (Trédaniel), dont la première livraison paraîtra bientôt.*

## G

Vient de paraître:

**Jean Parvulesco**

### **Le Retour des Grands Temps**

Guy Trédaniel éditeur

Paris 1997, 180F.

**LOUIS ROUGIER**

## **Celse contre les Chrétiens**

*Nouvelle édition augmentée.  
Présentation d'Alain de Benoist.  
Le Labyrinthe, Paris 1998, 129FF.*

Écrit au II<sup>ème</sup> siècle de notre ère, à une époque où l'Église était encore dans les limbes, le Discours vrai de Celse est, selon Louis Rougier, "un document psychologique d'un intérêt exceptionnel", car il est "le premier témoignage qui nous soit parvenu de la réaction spontanée d'un esprit formé aux méthodes de l'hellénisme, au contact des livres saints, de l'apologétique et de la propagande du christianisme". Argumentant au nom de la raison (logos) comme de l'antique tradition (nomos), Celse rejette en effet avec force la conception chrétienne d'une révélation liée à l'histoire du salut. Son livre est d'un bout à l'autre sous-tendu par un mépris tout aristocratique, mais aussi philosophique, pour la pistis, la foi irraisonnée qui croit pouvoir faire l'économie de la connaissance. S'il argumente au nom de la philosophie hellénique, c'est en raison de la nécessité dans laquelle il estime qu'il se trouve d'avoir à défendre l'Empire contre une secte nouvelle qui en sape les fondements, faisant ainsi le jeu de ses ennemis.

*A commander aux Editions du Labyrinthe, 41 rue Barrault  
F-75013 Paris.*

*Chez le même éditeur:*

*J. Marlaud,*

*Le Renouveau païen dans la pensée française.*

---

## RELIRE CAILLOIS ENTRETIEN AVEC STEPHANE MASSONET

*Antaios: Vous venez de publier la thèse que vous avez consacrée à Roger Caillois, "taupe errante" et collaborateur de la revue Antaios (1959-1971). Qui était cet homme singulier au parcours si riche? Que peut-il apporter à un lecteur d'aujourd'hui?*

Comment situer un écrivain comme Caillois? Un homme des confins, qui s'installe aux carrefours du rationnel et de l'irrationnel? Dans le cadre de mon travail, j'ai tenté d'exploiter quatre pôles de sa démarche, circulant entre la philosophie et la littérature, entre la science et la poésie. Mais assurément, il existe bien d'autres lieux, bien d'autres carrefours à partir desquels il convient d'interroger un homme et une pensée aussi riches. Il suffit peut-être d'énumérer les différents domaines dans lesquels il s'est aventuré pour donner une idée de la diversité de son oeuvre: le mythe, le sacré, le jeu, la guerre, la littérature, la poésie, la peinture, le rêve, la géographie, le monde animal, ou encore les pierres sur lesquelles il a donné de très beaux textes.

Dès lors, que peut apporter un tel auteur au lecteur actuel? Peut-être une nouvelle idée de l'encyclopédisme: un savoir non pas académique (au sens institutionnel) mais plutôt une curiosité qui circule aux quatre coins du monde, taupe errante, zigzagante, parfois myope, mais finissant toujours par rapporter quelque butin, qui vient se loger dans une des cases de son échiquier imaginaire. Mais pour qu'une telle démarche n'aboutisse pas à un cabinet de curiosité, fallait-il encore se forger une méthode qui puisse rendre compte de cette diversité.

Telle sera l'idée des sciences diagonales qu'il défendra sa vie durant, notamment avec la revue *Diogène*. Derrière la notion de diagonale se profile l'idée de relier entre eux des domaines éloignés du savoir, de rapprocher des données incongrues, qui semblent faire exception dans leur domaine respectif, mais dont le mécanisme (ou plutôt l'impossibilité d'expliquer) reposerait sur une logique semblable. Ce savoir

oblique cherche à mettre de l'ordre dans l'irrationnel (on a souvent décrit Caillois comme un rationaliste du mystère) en lançant des ponts entre des continents éloignés du savoir. En bref, il questionne les frontières, redéfinit le découpage des sciences et nos manières de penser. Ce sont là, me semble-t-il, les présupposés d'un encyclopédisme nouveau.

*Antaios: Peut-on le définir comme un esprit "farouchement religieux"?*

"Farouchement", certainement. "Religieux", je ne sais pas. Le mot religieux (et son corollaire religion) pose problème, comme vous le savez. Et Caillois, en tant que grammairien, n'avait pas manqué de souligner cette difficulté. En tant qu'élève de Marcel Mauss à la Sorbonne en 1937, il avait entrepris de rédiger une thèse sur *Le Vocabulaire religieux des Romains*. Mauss mit son disciple en garde, notamment sur le sens qu'il faut donner au mot religion. "L'étymologie relegere n'est pas douteuse", disait-il, "mais on s'extasie dangereusement sur ce qu'elle cache ou trahit. Bien que relegere n'ait jamais voulu dire "relier", on tient pour assuré que telle est l'essence de la religion". Et cette preuve par l'étymologie permettait ainsi de relier tout et n'importe quoi: le ciel et la terre, l'humain et le Divin, la nature et le surnaturel. Pour Caillois (et c'est ce qui le rapproche aussi bien de Mauss que de Dumézil), il fallait s'en tenir à l'affirmation de Festus, selon lequel les religions sont des "noeuds de paille" (*religiones tramenta erant*), ces noeuds de paille qui servaient à fixer les poutres des ponts. La preuve ne se trouve donc pas dans l'étymologie du mot relegere, mais plutôt dans le fait que le grand prêtre romain se nomme pontifex: le grand pontonnier. En ce sens-là, Caillois serait immanquablement un esprit religieux. Il n'a cessé de lancer des ponts entre des régions disparates et morcelées du savoir. Le pont est chez Caillois le concept théorique central de ses approches de l'imaginaire. Le pont ou encore la correspondance, pour reprendre un terme baudelairien, lui-même emprunté à Swedenborg. Mais plutôt que le dualisme hypostatique de ce dernier, il conviendrait d'évoquer la proximité de Caillois avec les alchimistes de la Renaissance. Lorsqu'il s'approche du monde minéral, dans ses derniers textes, nous retrouvons la trace ou la théorie des signatures d'un Paracelse, tandis que la différence entre le monde intérieur et extérieur se résorbe en des liens inextricables (mais pourtant théoriquement dénombrables) entre le monde humain et la nature.

C'est là où Caillois rompt avec la religion. Chez lui, il n'y a nulle transcendance: il refuse tout dualisme. Il y a un immanentisme qui dynamise la matière jusqu'à une conception unitaire du monde. Caillois est avant tout matérialiste, d'un matérialisme mystique, qui s'apparente parfois à la physique du XVIII<sup>ème</sup> siècle (on pense parfois à Diderot en le lisant): mais au-delà de la matière, il n'y a rien. Ou plutôt, il n'y a pas d'au-delà. Sa mystique est donc une mystique "soft", sans violence ni

illumination. Après avoir invoqué la figure de Lucifer dans ses analyses sur les mythes, pour pouvoir mieux éclairer de la lux vertigineuse des représentations collectives, le monde des pierres dans lequel éclôt la mystique cailloisienne, amènera l'auteur à renoncer à l'éclaircissement, à la lumière. Le minéral (et sa mystique) enténébre le regard de Caillois. Cet enténébrement est comme une lente dissolution du soi dans la nuit de la pierre, une expérience dépossessive de son identité qui se dissout dans la matière. Cette expérience, Caillois tenta de la théoriser dans ses premiers textes sur le mimétisme animal et la psychasthénie légendaire ou encore dans son étude sur les démons du midi. Plus tard, Caillois ne démentira jamais son intérêt pour les fantômes, les ombres (ou le côté obscur de la nature et surtout le regard trompé). Dans un de ses derniers textes, *Le Petit Guide du XV<sup>ème</sup> arrondissement à l'usage des fantômes*, où l'auteur rappelle cette célèbre phrase du Nosferatu de Murnau: "Dès qu'il eut passé le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre", Caillois termine son récit en révélant qu'il n'est pas l'auteur de ce texte, mais un fantôme qui s'empare de son corps plus de trente ans plus tôt: "Je jouais à traquer le fantôme: j'étais le fantôme. (...) Je cherche en vain à me persuader que je suis le jouet d'une illusion due à ma fatigue, à ma mauvaise vue. Je suis déjà acculé au mur de la maison peinte. Je le sens se diluer pour m'accueillir et moi-même m'y dissoudre. A l'ultime seconde, je revois en un éclair le visage éperdu de jeune français auquel j'avais doucement mis fin à la vie consciente pour m'approprier son corps, son identité et ses souvenirs. Il était seul. Il revenait du cinéma. Il était depuis peu dans la région. J'ai oublié son nom. Pourtant c'est celui sous lequel j'ai signé tous les livres que j'ai publiés depuis plus de trente ans".

*Antaios: Jean d'Ormesson, qui a travaillé trente ans à ses côtés (à Diogène), dit de Caillois qu'il est "tout entier du côté de Dionysos". Qu'en pensez-vous?*

La formule est peut-être en elle-même trop entière. Comment être tout entier du côté de Dionysos? Certes Caillois est un homme des confins ou des antipodes. Il a invoqué le vent hyperboréen au seuil du Collège de Sociologie avant de décrire les paysages austères de la Terre de Feu. Il n'a cessé d'écrire et d'interroger la Chine, tout en vouant à l'Antiquité classique une reconnaissance profonde. Justement, chez Caillois, il me semble qu'on trouve quelqu'un qui a tenté ce précaire équilibre entre le classicisme et le dionysiaque. L'excès, le mystère, la transgression le retiennent: mais il ne désire se perdre dans ces abîmes. Georges Bataille serait beaucoup plus proche de Dionysos et de par sa réflexion sur le corps et son érotisme. Chez Caillois, il n'y a pas de pensée du corps, pas plus qu'un érotisme. Si Caillois s'est penché sur l'aspect dionysiaque des communautés, s'il n'a cessé de porter son attention sur les ivresses qui hantent l'homme, ce ne serait pas pour s'y perdre, mais plutôt pour mettre au jour les mécanismes qui sous-tendent l'irrésistible attrait vers l'excès et

le vide. Les surréalistes lui ont suffisamment reproché son excès de rationalisme face au mystère. Cet excès serait justement un antidote nécessaire à celui qui s'intéresse à ce genre de phénomène. Mais, qui sait, Jean d'Ormesson a effectivement côtoyé Caillois pendant des années, et il est fort pensable que dans le quotidien, il ait été un homme d'excès et de vertige.

*Antaios: Quelle est la place du mythe dans sa pensée?*

Le mythe est certainement l'alpha et l'oméga de la pensée de Caillois. Lorsque ce jeune adolescent fréquente Roger Gilbert Lecomte et René Daumal du groupe Le Grand Jeu, le mythe est déjà présent, ne fût-ce qu'au titre de mythe personnel. Les premiers textes qu'il rédigera durant cette période (publiés chez Fata Morgana sous le titre *La Chute des corps*) tentent de rendre compte d'expériences de dépersonnalisation et de perte de l'identité, thème que Caillois reprendra et développera plus tard dans ses études mythographiques sur les démons du midi ou la mante religieuse.

Ces premiers textes, Caillois refusera de les considérer comme des poèmes: ils constituent plutôt des documents dont il faudra systématiser la logique. Et pour ce faire, il se tournera vers le mythe. Il y aurait donc une sorte de poésie refoulée chez Caillois, qui voudrait faire du mythe la première case de son échiquier de l'imaginaire.

A l'autre bout de son parcours, lorsque Caillois décide d'écrire sa biographie intellectuelle quelques mois avant de nous quitter, il intitule son texte *Le Fleuve Alphée*. Il découvre ainsi dans le cours de ce fleuve mythique, non pas la ligne, mais l'image de sa propre aventure intellectuelle. Comme vous le savez, ce fleuve mythologique se jette dans la mer Méditerranée et la traverse avant de redevenir un fleuve dans l'île d'Ortygie, près de Syracuse, et venir s'effacer dans une source à rebours. Pour comprendre cette métaphore, il faut justement lire ce retour vers sa source systémique comme une tentative de réhabiliter ce qui fut refoulé: cette poésie, qui au détour d'une vie et d'une exigence intellectuelle (pour ne pas parler d'une austérité et d'un ascétisme de l'esprit), viendra s'incarner dans le minéral. Et si le biographique s'inscrit sous le signe du mythe, ces derniers textes sur les minéraux décrivent des agates comme des mythologies à l'état naissant. Un très beau texte intitulé *Yggdrasill stupéfié* retrace à rebours le passage ou le pont entre le vivant et la pierre, par la pétrification du monde végétal. La mante religieuse et les insectes mimétiques, dans lesquels Caillois n'a cessé de lire des comportements ou des correspondances humaines, notamment par le port du masque et le vertige chamanique de la dépossession et de la régression à l'état prénatal, assureraient le passage entre l'animal et le végétal. Tout comme Alphée, le mythe introduit chez Caillois un temps circulaire en un monde unitaire où les symboles et les phénomènes

circulent, mais selon des schémas repérables, répétitifs. Ainsi le mythique et le biographique se projettent en métaphysique. Enfin, il reste le mythe. Là, il faut lire *Le Mythe et l'Homme* pour comprendre la pluralité de domaines dans lesquels Caillois a tenté de traquer les manifestations et représentations collectives. Ce qui ressort de ces lignes de 1938 est la volonté de relancer et de revitaliser le mythe; non par les mythes anciens, mais par des mythes modernes. Caillois parlera d'un passage du mythe humilié au mythe triomphant, qui tient dans son analyse du héros mythique, celui qui accomplit des actes transgressifs, paroxysme et interdit au travers desquels toute société se renouvelle.

Après la guerre, Caillois va approcher les mythes comme des formes littéraires. La théologie et la métaphysique, selon la thèse borgésienne, serait considérée comme une des premières manifestations de la littérature fantastique. Donc il faut historiciser le rapport de Caillois aux mythes, et si Sartre parlait à propos de Rougement et de Caillois d'une sorte de mythe du mythe, qui avait cours durant l'entre-deux-guerres, il ne faut pas oublier que le mythe était une arme de combat, une sorte d'anti-mythe qu'il fallait ériger contre les idéologies politiques de l'époque, et plus particulièrement les mythes fascistes. Ici Caillois rejoint Bataille et cette tentative d'opposer des contre-mythes au fascisme. Son étude sur la mante religieuse croise celle d'Acéphale (ou plutôt son absence de figure) chez Bataille ou encore la Judith décapitant Holopherne chez Leiris. L'absence de tête ou la décapitation est ici, à cette époque, un thème très frazerien. C'est toute la théorie de la mise à mort de la royauté sacrée qu'il faut lire dans cette réflexion sur le mythe.

*Antaios: Caillois, comme Jünger, s'est penché sur le thème de la guerre... même s'il n'a pas connu l'épreuve du feu. Qu'en est-il de leur regard à tous deux sur la guerre, comme "expérience intérieure"?*

La différence entre ces deux regards sur la guerre tient au fait que Jünger l'a connue comme une expérience directe, sur le vif, brûlante, fondamentale et bouleversante, tandis que Caillois l'a pensée de loin, en prenant ses distances et en la regardant au travers du prisme de la sociologie. Ceci dit, la pensée et la vie de Caillois ont été profondément marqués par la guerre. Né en 1913, les premiers souvenirs de son enfance portent la trace des désastres du premier conflit mondial. Ses jeux d'enfants (et il faut se rappeler l'importance du jeu aux côtés de la guerre et du Sacré dans l'anthropologie de Caillois), ses premiers jeux donc se déroulaient dans les décombres d'une Reims dévastée. Secrètement, l'écriture de Caillois portera toujours la trace d'une sorte de parole qui viendrait après l'apocalypse. Son goût pour les paysages et les géographies désertiques, raréfiés et lunaires, où l'homme et ses oeuvres ont peu de place, et plus tard les pierres, est lié à cette expérience première.

L'influence de la seconde guerre mondiale sera plus décisive. Elle amènera

Caillois à revoir ses positions politiques et sociologiques. Il renouera avec la littérature et reviendra d'Argentine en 1945 avec les premières traductions françaises de Borgès. Car justement, ce seront la distance et l'exil qui lui permettront de prendre toute la mesure de la guerre. A la veille du conflit, Caillois, invoquait, en conclusion de son étude *L'Homme et le Sacré*, les forces virulentes et excessives du Sacré pour combattre une société vouée à la déliaison du profane. Après la guerre, à l'occasion de la seconde édition du livre, il constatera que face aux forces destructrices, dont la guerre moderne représente comme la résonance des fêtes primitives dominées par le Sacré gauche, s'impose une autre forme de dissolution: celle de la pourriture par dépérissement. "Tout ce qui ne se consume pas", dira Caillois, "pourrit. Aussi la vérité permanente du sacré réside simultanément dans la fascination du brasier et de l'horreur de la pourriture".

Ainsi, se trouve désamorcée cette logique violente, virulente, selon laquelle il s'agissait de réactiver le Sacré de transgression dans le monde moderne. Face à la guerre ou aux phénomènes humains, Caillois laisse place à une autre loi: celle de la nature.

Pour revenir à Jünger, Caillois a situé sa démarche parmi les mystiques de la guerre, une mystique qui absolutise un conflit à présent devenu total, général et impersonnel. Comme sociologue, Caillois s'est donc penché sur la dimension imaginaire et collective de la guerre, tentant de démêler cette inexplicable et incontrôlable force qui pousse les hommes à la destruction et aux désastres. Il a montré comment la guerre révélait une nouvelle forme de Sacré en devenant ce que Mauss appelait un fait total, qui, sociologiquement, implique la totalité de l'existence sociale. Cette logique est devenue possible avec la Révolution Française, qui transforma le citoyen, tout citoyen, en un soldat qui défend sa nation. Alors que disparaît la caste du combattant (dans la trifonctionnalité indo-européenne), avec ses règles et sa courtoisie, le suffrage universel aura pour corollaire le service militaire obligatoire.

La démocratie rend possible la nation en guerre, et après Hegel et Clausewitz, le XXème siècle couronnera ce vertige paroxystique par des capacités illimitées de destruction. Face à la mystique jüngerienne, celle de *Der Kampf als inneres Erlebnis*, qui acquiesce et embrasse à bras le corps la guerre moderne, Caillois pose une question fondamentale à l'homme moderne sous forme d'une alternative indécidable.

Ou bien les inégalités sociales sont codifiées et la guerre est courtoise, limitée, ritualisée comme une sorte de jeu ou de cérémonie, ou bien l'égalité des droits et la participation à la vie publique amènent la guerre à se développer en conflits illimités. Face à ce dilemme, Caillois voudrait opposer l'exemple de la Chine classique, qui a su séparer l'état et l'armée.

---

*Antaios: Quelle fut l'influence de Dumézil sur Caillois?*

L'influence de Dumézil est importante chez Caillois. Le paradoxe serait que Caillois fut bien plus marqué par le premier Dumézil, celui d'avant la découverte de la trifonctionnalité en 1938, alors que Caillois contribua en partie à la découverte de celle-ci. Dumézil, dans sa préface de *Mythes et Dieux des Germains* (1939), remercie Caillois pour l'aide qu'il lui a apportée dans ses séminaires. De même, Caillois remerciera Dumézil l'année suivante pour avoir accepté de suivre les dernières épreuves de *L'Homme et le Sacré*, alors qu'il se rendait en Argentine. C'est donc vers Ouranos-Varuna qu'il faut se tourner pour comprendre la pensée de Caillois, et la thèse de Frazer sur la nécessaire mise à mort de la souveraineté sacrée. *Le Festin d'immortalité* traitait déjà de la femme fatale et de la boisson d'immortalité, alors qu'*Ouranos-Varuna* traite des rapports entre souveraineté et castration, des thèmes qui se cristalliseront chez Caillois dans le mythe de la mante religieuse, ainsi que les mythes de conquête du ciel, et sa contrepartie, la descente aux enfers.

La marque la plus décisive de Dumézil sur Caillois serait cet esprit comparatiste qui ne s'embarrasse pas des frontières géographiques. Ici, encore, Caillois veut aller plus loin, puisque sa perspective dépasse le domaine indo-européen pour viser une mythologie universelle. J'ai retrouvé un manuscrit de Caillois que je publierai prochainement, sur le thème du Déluge. A la suite d'une proposition de Daumal à Paulhan, il avait été décidé de faire un volume dans la collection la Pléiade sur la mythologie universelle. En 1936, Caillois se trouve à la tête du projet, et se charge de rédiger, après la Genèse et la Chute, la troisième partie sur le Déluge. Le projet sera refusé par Gide, justement parce qu'il se veut trop universel et qu'il finit par ranger le déluge biblique au même rang que les autres mythes. En fait, Caillois va même plus loin, puisqu'il se servira du récit diluvien sumérien pour démontrer l'antériorité de l'inondation et de la civilisation sumérienne par rapport au récit biblique. Il voulait contrer la thèse de Charles Martsan, dans *La Bible a dit vrai* (résultats des fouilles effectuées de 1924 à 1934 en terre biblique), qui historicise le récit biblique. Ensuite Caillois, fort proche de Dumézil, compare le déluge grec de Deucalion et le rêve de Manou de l'Inde védique, avant de suivre un autre spécialiste de l'Inde, quelque peu oublié de nos jours: A. M. Hoccart. Celui-ci a également étudié la royauté avec son essai de 1927, *Kingship*, tout en offrant des extensions entre l'Inde et l'archipel du Pacifique. Enfin, Caillois évoquera les déluges dans les mythes américains. Il me semble que, sans Dumézil, Caillois ne se serait pas aventuré dans une tâche aussi immense.

*Antaios: Pourquoi vous êtes-vous intéressé à Caillois et à Corbin? Existe-t-il un lien entre ces deux penseurs, outre leur collaboration à Antaios (1959-1971)?*

La coïncidence entre ces deux auteurs dépasse la simple collaboration à Antaios. Il suffit de reprendre leurs vies et leurs bibliographies respectives pour se rendre compte combien l'un et l'autre n'ont cessé de se rencontrer, de se croiser tout au long de leurs parcours respectifs. Dès les années 30, les deux hommes ont fréquenté le même milieu intellectuel, ont publié dans les mêmes revues (NRF, Recherches Philosophiques, Mesures,...). Et puis, comment peut-on s'ignorer lorsqu'on travaille sur les mythes, le Sacré et la religion tout en côtoyant les mêmes personnes. Rappelons que ce fut Georges Bataille qui encouragea Corbin à publier ses traductions de Heidegger. Plus tard, Caillois devait publier Corbin dans le volume qu'il dirigea avec von Grunenbaum sur *Le Rêve et les sociétés humaines* (Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1967). La biographie de Caillois par Odile Felgine rapporte les différentes occasions où les deux hommes se sont rencontrés. Caillois invitait les Corbin à la maison, etc... Mais évidemment, il existe une dimension bien au-delà de l'anecdote, par laquelle le biographique ou l'événementiel rejoint le symbolique ou le mythique. Ce point, Gilbert Durand l'a touché du doigt dans son texte sur *Caillois et l'approche de l'imaginaire*, lorsqu'il rappelle non seulement l'amitié des deux hommes, mais comment leurs pensées devaient se cristalliser autour de l'exil, peu avant la seconde guerre mondiale. Caillois partira pour l'Argentine, dans les bagages de Victoria Ocampo et y découvrira Borgès, ainsi qu'un paysage qui le marquera jusqu'à la fin de sa vie. Corbin sera lui bloqué à Istanbul, alors qu'il tentait de découvrir et de classer des manuscrits de Sohrawardî. Bien des années plus tard, en mars 1952, lorsque Caillois est chargé par l'Unesco de représenter l'Iran et l'Irak à l'occasion du millénaire d'Avicenne, il sera déçu par Bagdad, la ville des Mille et une Nuits, mais retrouvera en Iran l'émerveillement qu'il avait connu alors, pendant ses années d'exil en Argentine.

Plus personnellement, je n'ai cessé de m'intéresser aux penseurs des années trente qui se sont penchés sur l'imaginaire, pour tenter de débloquent la situation sclérosée dans laquelle le néo-kantisme avait abandonné l'imaginaire. Cette nouvelle génération sera marquée par la phénoménologie (introduite par Aron, Sartre et Corbin) et tentera de dynamiser l'imaginaire, de lui restituer ses droits dans le domaine de la connaissance. A côté de Corbin et de Caillois, nous trouvons Bachelard, Armand Petitjean ou encore Jean-Paul Sartre, avec ses premiers essais sur l'imaginaire et, plus important, un récit comme *La Nausée*, qui ouvre la phénoménologie sur l'étude du vide, du néant, du vertige, de la mort. Bref, tout ce que la bonne conscience rationaliste rejette dans les marges de la folie ou de l'hallucination. Tel est l'apport de ces penseurs: rendre à l'image une valeur épistémique. Restituer les images (qu'il s'agisse de mythe, de rêve ou de fiction littéraire) dans l'ordre du savoir. Bien entendu, comme je l'ai dit à propos de l'encyclopédisme et de la théorie des correspondances, ce genre de savoir restera louche, gauche, oblique, refoulé dans les brumes du délire psychologique tant

qu'une telle réévaluation de l'imaginaire ne s'accomplira pas par un ébranlement de la rationalité étroite et utilitaire.

*Calendes de juin 1998.*

*Professeur de littérature comparée, Stéphane Massonet (1962) est Docteur en Philosophie de l'Université Libre de Bruxelles. Sa thèse portait sur la phénoménologie de l'Imaginaire. Il s'est spécialisé dans l'étude des avant-gardes et des non-conformistes du XXème siècle: Corbin, Caillois, Michaux, Mesens,... Il a publié La Chute des corps de Roger Caillois (Fata Morgana), la Correspondance entre Tristan Tzara et E. L. T. Mesens (Didier Devillez). Dans Antaios, on lira: Le Collège de Sociologie. Sociologie, secret et communauté (n°V, automne 1994); Le batelier du fleuve sacré (n°X, été 1996); Voyages barbares en Inde ou l'Orient selon Daumal et Michaux (n°XI, hiver 1996),...*

## G

Vient de paraître, de notre collaborateur:

**STEPHANE MASSONET**

### **LES LABYRINTHES DE L'IMAGINAIRE DANS L'OEUVRE DE ROGER CAILLOIS.**

L'Harmattan Littératures, Paris 1998.

ISBN: 2-7384-6295-2

A commander à L'Harmattan,

5-7 rue de l'Ecole Polytechnique, F-75005 Paris.

## L'OPTIMISME TRAGIQUE DE MIRCEA ELIADE

### Entretien avec Paul Barbaneagra

*Paul Barbaneagra, le sujet de cet entretien, est né en Roumanie en 1929 et vit en France depuis 1964. Dans son pays d'origine, il a réalisé une quinzaine de documentaires à caractère artistique et culturel et a remporté quelques prix au Festival International du Film qui s'est tenu à Mamaia en 1964. En France, il a travaillé à l'Institut d'Esthétique du CNRS et au Service de recherches de l'ORTF.*

*Il a produit et réalisé de nombreux documentaires, parmi lesquels nous rappellerons les cycles Du Tourisme au Pèlerinage et Architecture et Géographie sacrée. C'est de cette dernière série que fait partie Mircea Eliade et la redécouverte du Sacré. L'entretien a été effectué par Christian Badilita, né en 1968 en Roumanie, qui enseigne la langue et la littérature grecques à l'Université de Timisoara. Cet entretien, paru dans un numéro spécial Eliade de la revue Origini (n° XIII, 1997) a été traduit de l'italien par Blanche Bauchau. Nous remercions les éditions Barbarossa pour leur aimable autorisation (Ed. Barbarossa, C/O La Bottega del Fantastico, Via Plinio 32, I-20129 Milan).*

*Je voudrais que nous parlions d'Eliade en prenant comme point de départ le film avec lequel vous avez en quelque sorte conclu la série intitulée Architecture et géographie sacrée.*

Je l'ai conclu, c'est vrai, si l'on considère la réalisation de cette série d'un point de vue chronologique. Mais pour la télévision, le film sur Eliade a été projeté comme le premier, parce que c'est celui qui "ouvre" et qui nous donne le courage de faire nôtre la pensée symbolique: c'est ici que se trouve en effet la "clé" qui nous permet de déchiffrer les messages de la pensée traditionnelle. Pour mes collaborateurs et moi, cette série a représenté avant tout la modeste tentative de populariser certaines idées d'Eliade, idées valables du fait qu'elles n'ont pas été "inventées" par le philosophe Eliade, mais qui ont été exposées et illustrées par son génie. Je voudrais

préciser une chose. J'ai un immense respect pour deux grands penseurs de ce siècle: Mircea Eliade et René Guénon, précisément parce qu'ils correspondent à cette phrase merveilleuse de Grégoire de Nazianze: "Chaque jour je prie Dieu qu'il ne m'alourdisse pas du péché le plus lourd à supporter, le péché d'avoir des idées personnelles". Ce sont deux grandes personnalités justement parce qu'elles ont réussi (par la voie d'une grâce, mais également d'un effort conscient) à réaliser un sage "oubli de soi" et à arriver à une sorte de transparence, en devenant ainsi les traits d'union entre les vérités universelles et notre époque.

Quant au film sur Eliade, celui-ci ne se propose en aucun cas d'en présenter l'oeuvre dans sa totalité (en cinquante minutes, ce serait pratiquement impossible). Je crois que Mircea Eliade appartient plutôt aux décennies futures. L'histoire, sous nos yeux, donne de plus en plus raison aux analyses et aux "prophéties" d'Eliade, de même qu'elle a donné raison à celles de Guénon. Cela équivaut à dire, nous sommes sur le point de redécouvrir la vraie identité de l'homme: l'homo religiosus. "L'homme total" auquel Eliade faisait toujours allusion, est sur le point de renaître et de s'imposer comme une réalité indiscutable.

*Dans le film on voit un Eliade fatigué, mais en même temps optimiste, très optimiste...*

En ce qui concerne son optimisme, cela vaut la peine que je vous raconte une chose qui m'a beaucoup secoué. Après avoir terminé le film, je me suis senti moralement obligé de le montrer tout d'abord à ses amis les plus proches: Ionesco et Cioran. Au terme de la projection, Ionesco était assez perturbé, Cioran encore davantage... Entre parenthèses, je dois répéter ce que je vous ai déjà dit. J'avais demandé une fois à Eliade: "Professeur, vous avez eu beaucoup d'amis dans votre vie et vous avez écrit des pages inoubliables sur l'amitié... Qui considérez-vous comme votre meilleur ami"? Après deux ou trois secondes, il me répondit: "Emil, cher Paul". C'est-à-dire Emil Cioran, et il est très difficile d'en comprendre la raison. En fin de compte, c'étaient deux natures complètement différentes. La vision constructive d'Eliade, pleine de lumière divine, n'a rien à voir avec la vision suicidaire (je dirais même diabolique) de Cioran. J'ai longuement cherché à comprendre pourquoi Eliade le considérait son meilleur ami, mais je n'y ai pas réussi. Je disais donc... Au terme de la projection, après un long silence, Cioran fut le premier à parler, et il balbutia, presque irrité: "Après sa mort, Mircea nous donne la leçon qu'il nous a déjà donnée pendant toute sa vie: que nous devons croire désespérément dans le mieux".

*On sait qu'une attaque cérébrale surprit Eliade alors qu'il était en train de relire le portrait que Cioran avait écrit de lui dans Exercices d'admiration. Je me suis toujours demandé quel sens pouvait encore avoir la lecture dans le cas d'un homme qui à vingt-deux ans avait eu une rencontre décisive avec le Sacré. En d'autres mots, quel est le rapport entre culture et Tradition?*

L'histoire de la civilisation nous enseigne que l'unique société dans laquelle l'homme a réellement pu se réaliser est la société théocentrique. Dans la mesure où une société oublie Dieu, elle s'aliène petit à petit, jusqu'au suicide. Mais dans le fonds on ne peut jamais arriver à un oubli total de Dieu, comme dit Eliade dans le film: "Si quelqu'un réalisait une société de ce genre, il déclencherait en l'espace d'une ou deux générations, la folie des hommes et sa propre ruine. Nous vivons dans une société qui n'est pas encore arrivée à ce point critique, mais qui - je crois - va dans cette direction".

Selon Eliade, aujourd'hui nous vivons dans une société où nous ne pouvons pas nous réaliser sinon par la culture, c'est-à-dire, par l'activité de l'imaginaire, qui met au centre de la vie sociale non pas Dieu, mais l'homme. Sans Dieu, notre imaginaire ne peut pas dépasser les limites de la culture. Mais, disait encore Eliade, dans la mesure où à notre génération n'est plus permise une autre voie vers la réalisation, il nous est seulement donné de faire nôtre ce code culturel et de chercher d'obtenir par ce moyen le maximum. Le maximum, en arrivant à ce que nous pourrions appeler la déculturation. C'est-à-dire en assimilant les perspectives offertes par la culture, les convertir en un autre code, supérieur, spécifique de la vision spirituo-religieuse. Ce n'est pas par hasard d'ailleurs qu'Eliade est devenu un des plus grands penseurs traditionalistes contemporains. Pourquoi? Parce que jamais, avant lui, un Européen n'était arrivé en Inde plus pénétré de culture. Eliade a vécu en Inde la déculturation la plus radicale, justement parce que la culture de type occidental avait en lui une ampleur sans égale - sans égale parmi les intellectuels européens de sa génération. De par sa pénétration de culture, il réussit à comprendre, à la lumière des mythes et des rituels indiens, les limites de notre culture.

*Ce n'est pas nous qui devons juger Eliade. Mais je me demande pourquoi il n'est pas resté là-bas. Justement vu le fait qu'il s'est rendu compte des limites de notre culture. Nous arrivons au reproche que Cioran lui fait dans une lettre de jeunesse: "C'est pour cela que je suis sans cesse irrité contre toi et que je t'en veux: parce que tu aurais pu devenir saint et tu ne l'as pas voulu". Donc, en Inde, Eliade n'avait-il pas nourri l'idée de sortir définitivement de la culture?*

Je ne sais pas... c'est difficile à dire. Une chose est certaine: après avoir découvert l'Inde, il fut tenté d'y rester. La preuve en est qu'il alla dans un monastère de l'Himalaya. Ce monastère aurait eu certainement en l'espace de dix ou quinze ans un supérieur comme aucun autre monastère des environs. Là, Eliade se serait réalisé spirituellement de manière grandement supérieure à sa réalisation successive en Europe. Notre grande chance fut que la circonscription militaire l'obligea à retourner dans sa patrie. Je dis notre grande chance parce que si Eliade était resté

en Inde, la pensée contemporaine n'aurait pas un "instrument" herméneutique de la valeur de celui fourni par Eliade. Pourquoi rentra-t-il? Par respect et amour illimités pour son père. Les autorités militaires l'obligèrent à se présenter plus d'une fois, puis elles le menacèrent de l'envoyer en justice. Son père lui écrivit: "Rentrez au plus vite, parce que moi, comme officier, je ne pourrai jamais supporter que mon fils soit considéré comme un déserteur. Je me suiciderais". Et Eliade, sachant que son père aurait été capable de la faire, renonça à l'Inde - et en un certain sens à lui-même - et rentra en Europe. Mais, je le répète, il rentra en Europe pour notre plus grande chance. En Roumanie et ensuite en Europe, Eliade développa une double action: il exposa les principes de la Tradition hindoue (son livre sur le Yoga est inégalable) et, en même temps, il situa la culture roumaine et européenne dans la perspective traditionnelle c'est-à-dire dans la perspective de la pensée symbolique, rituelle et mythique, en fournissant une série d'impulsions au processus culturel européen. Eliade souriait toujours quand je lui disais que je le considérais, dans la panorama universitaire contemporain, comme une sorte de "cheval de Troie". Pourquoi? Parce que le besoin le plus urgent de la culture mondiale était devenu à ce moment-là, la destruction des "certitudes" utopiques qui se manifestaient dans les universités. L'université était devenue le principal foyer d'aliénation des jeunes générations, à cause de son élaboration théorique des utopies d'origine du XVIème siècle.

*A ce propos-là, la terrain fut préparé à Eliade par Nae Ionescu, à l'université de Bucarest...*

Il parlait toujours de Nae Ionescu avec un immense respect. C'est pour cette raison que je suis dégoûté et écoeuré quand je vois que Nae Ionescu et Eliade sont dénigrés. Comme un cheval de Troie donc, Eliade est entré dans la citadelle universitaire, en adoptant extérieurement les méthodes et le langage académiques. Au moment où il commença à être écouté, il mit le feu à cette citadelle. Cette action d'Eliade me semble essentielle. Personne n'a réussi mieux que lui à dégager le champ des mauvaises herbes semées au XVIIIème siècle.

*Vous considérez Eliade ainsi que Guénon comme vos guides spirituels. De manière concrète, que devez-vous à Mircea Eliade?*

Pour être sincère, tout. La plus grande chance de ma vie a été ma rencontre avec Eliade. En arrivant à Paris d'un pays soumis à la dictature communiste, je portais en moi une révolte illimitée contre le totalitarisme. Faisant une confusion mesquine entre le totalitarisme politique et le dogmatisme chrétien, j'étais anti-religieux, parce qu'il me semblait que le dogme me limitait, me diminuait. Grâce à Eliade, j'ai découvert l'importance extraordinaire de la religion, du Sacré, c'est-

à-dire de la présence de Dieu en chacun de nous, dans la société et dans les créations du monde entier. Cette conception nouvelle et pour moi bouleversante du lien avec une tradition multimillénaire reposait sur l'idée principale selon laquelle le Sacré ne représente pas une "découverte" de la conscience humaine à un certain moment de l'évolution de cette dernière, mais la nature humaine elle-même est création d'une valeur qui la précède: le Sacré, justement. J'étais arrivé de Roumanie plein de respect envers le modernisme occidental parce que, à Bucarest, je n'avais pas eu la possibilité d'en comprendre le significatif anti-créatif et aliénant. Vu que j'avais vécu dans une terreur d'un "réalisme socialiste" vide, ici je me suis plongé dans le tourbillon de l'art moderne en pensant qu'il serait de par sa nature libérateur. Grâce à Eliade j'ai compris une chose très importante: il n'y a que le dogme qui soit libérateur. Nous, nous pouvons nous réaliser seulement à travers la pensée dogmatique - en nous servant du symbole, en nous référant toujours aux vérités révélées, en pratiquant les rites. C'est seulement comme cela que nous arrivons à vivre effectivement l'idée de liberté.

*Dans quel sens entendez-vous "dogme"?*

Dans un avion qui se prépare à voler de Paris à New York, l'élément dogmatique, c'est le pilote. Celui-ci, de par sa connaissance des lois auxquelles est soumis l'avion en vol, réussit à le faire arriver à destination. Les voyageurs peuvent proposer d'innombrables solutions à propos du vol vers New York, mais ce ne seront pas eux qui pourront faire voler l'avion. La compétence du pilote, je la considère "dogmatique"; les avis des voyageurs, je les associerais à l'idée de "culture". Malheureusement ces avis ne seront même pas en mesure de faire décoller l'avion. Dans notre vie sociale et individuelle, le problème se pose de manière analogue: nous vivons sur base de vérités révélées. Dans l'histoire de l'humanité, aucune grande idée n'a jamais été autre chose qu'une idée révélée. Toutes les idées successives qui se sont ajoutées à celle-là et l'ont complétée, ont été seulement des variations sur des thèmes révélés. Revenons à nos moutons: dans la mesure où dans notre vie individuelle et sociale nous faisons l'effort intellectuel de pénétrer la vie des dogmes, nous conquérons la liberté. Si nous ignorons cette vérité, nous allons à l'encontre d'un échec dans la culture et dans l'idéologie. Dans le destin de l'homme, il y a cette "condamnation" bénie: nous ne pouvons pas nous réaliser, nous ne pouvons pas retourner à la plénitude originelle, si ce n'est en recourant, comme à une partition, aux vérités révélées, qui sont et ont toujours été dogmatiques.

*Et ce fut Eliade qui vous a mis en main la partition?*

Eliade m'a énormément aidé. Lui et René Guénon. En réalité, je suis arrivé à

---

faire une lecture méta-culturelle des livres d'Eliade après avoir lu Guénon. Eliade a une oeuvre tellement complexe qu'il se prête à tous les genres de lecture: culturelle, sociologique, etc. , mais le vrai déchiffrement d' Eliade est celui qui le met dans un rapport intime avec trois éléments fondamentaux de la pensée traditionaliste: le mythe, le rite, le symbole.

*A un certain moment dans le film, Eliade affronte la question de la désacralisation de l'art. Il semble que vous soyez d'accord avec lui.*

Moi, j'étais convaincu que l'art devait avant tout exprimer la personnalité de l'artiste. Plus tard je me suis rendu compte que cette vision transforme la culture en un asile de fous. Petit à petit j'ai compris que la situation de la culture occidentale contemporaine ressemble à celle décrite par Fellini dans le film *Prova d'orchestra*. Dans ce film, certains musiciens de l'orchestre jugent que cela ne vaut pas la peine de respecter la partition de Bach et ils refusent de se soumettre à la dictature du chef d'orchestre; donc ils modifient la partition et en écrivent une autre. Du fait que tous deviennent auteurs et que chacun prétend exécuter sa propre musique, l'orchestre devient un asile de fous. C'est l'allégorie tragique de la culture moderne. Grâce à Eliade j'ai compris que notre art est devenu une farce, qu'il s'est suicidé. Eliade m'a permis de comprendre que l'art réel est un moyen, parmi d'autres, par lequel les hommes rappellent les vérités éternelles dans le cadre d'un "rituel liturgique".

L'étude de l'histoire des religions et surtout mon engagement pendant dix ou douze ans à la réalisation de la série *Architecture et géographie sacrées* m'ont aidé à approfondir les rapports entre société et art et en particulier les rapports entre religion et art. La science et la littérature d'Eliade et surtout son exemple vivant m'ont donné le courage de repenser à tout ce que je savais de l'art et, à la fin, d'accepter cette idée: que l'art peut revêtir un rôle positif seulement s'il dépasse le mensonge de l'art pour l'art ou la banalité de la réalité académique, pour devenir serviteur des vérités religieuses. Dans cette perspective, l'art moderne, l'avant-garde (autrefois ma seule grande passion) se révèle une erreur tragi-comique. Il n'existe pas de plaisanterie plus "triste" qu'une exposition d'art moderne soumise à l'"art pour l'art", voyez la Biennale de Venise.

*Et alors comment l'art peut-il se sauver?*

Par un miracle. Si j'ai bien compris, je crois que nous autres, hommes, nous ne pouvons plus diriger les choses. Depuis un certain temps, je me rends compte que même ceux qui veulent faire le bien réussissent seulement à diffuser le mal. C'est une sorte de malédiction.

*Eliade faisait toutefois des prévisions différentes...*

Parce qu'il était un optimiste né. Eliade considérait que, dans le cas d'une redécouverte de l'homo religiosus, il était impossible que, dans un rapport au vide d'aujourd'hui, cette renaissance de l'homme vrai, de l'"homme total", ne produise pas une époque de créativité sans précédent. C'est vrai, mais ce "si" me perturbe. Si vraiment la redécouverte de cet homme total était possible! Eliade ne la voit pas si éloignée. Puisse Dieu vouloir qu'il ait raison! Lui, il voyait grandir cet homo religiosus des décombres contemporains.

## G

## IOVI OPTIMO MAXIMO

*" Iovem imperium caelestium tenere ", César, Guerre des Gaules, VI, 17,2.*

### In memoriam Marc. Eemans

Jeune archéologue amateur, je participai à la fouille d'un sanctuaire gallo-romain du Bas Empire dans les Ardennes belges, à deux pas de la Botte de Givet. Devenu virtuose de la pelle américaine et de la truelle, c'est avec une fierté encore enfantine que j'extrayais du sol argileux des pièces de bronze patiné portant d'antiques devises qui faisaient battre mon coeur de latiniste: Soli Invicto Comiti - ma préférée -, Iovi Conservatori, Roma Aeterna, Fel(ix) Temp(orum) Reparatio,... Toute une galerie d'empereurs, d'usurpateurs n'ayant parfois régné que quelques mois, revivaient sous mes yeux. Le soir venu, après le nettoyage des tessons de céramique, besogne fastidieuse à laquelle je ne parvenais pas toujours à échapper, après la rédaction en commun (nous nous plaisions à parler de soviets) du journal de fouille, je me jetais sur mes chères monnaies. Je considérais en effet comme mienne toute pièce trouvée sur l'ensemble du sanctuaire. Je les brossais avec un soin maniaque, les frottais avec ce qui devait ressembler à une forme de tendresse. Ensuite, venait la récompense au labeur du jour, car ces fouilles en sous-bois étaient pénibles: racines, caillasse, le tout délicatement nappé d'une ondée censée rafraîchir les drôles de pèlerins que nous étions, tel était notre lot. Les mains vaguement dégrassées, je me plongeais dans la bible, je veux dire le catalogue des monnaies romaines du British Museum. Je prenais un plaisir infini à vagabonder dans ces siècles de fer que furent les IIIème et IVème de l'ère vulgaire. Tout jeune, j'avais compris qu'il n'y a qu'un seul Empire: l'Imperium Romanum, dont je me suis dès lors senti le féal citoyen. Jupiter Optimus Maximus, par la bouche de Virgile (Enéide I, 278-279), nous l'affirme: "His ego nec metas nec tempora pono; imperium sine fine dedi", ce qui peut se traduire: "A la puissance romaine, je ne fixe aucune borne, aucune durée: c'est un Empire sans limite que je leur ai donné". Mais notre Imperium sine fine traversait alors une crise grave. Dès la mort d'Alexandre Sévère en 235, et cette date était pour moi - et le

demeure - plus importante que celle de la chute de Saïgon, il connut un demi-siècle d'anarchie militaire. En Orient, Palmyre prenait son indépendance sous la poigne de la Reine Zénobie, la peste rôdait, des bandes de "partisans" - les Bagaudes - semaient la terreur et le désordre. En Gaule, une cohorte d'olibrius (du nom d'un usurpateur, mais bien plus tardif), pompeusement proclamés "empereurs gaulois", faisaient presque sécession. Ces factieux frappaient monnaie: de méchantes piécettes d'un bronze douteux. Du premier coup d'oeil, je les reconnaissais ces Tetricus, et autres Victorinus: à leur couronne radiée d'adorateurs du Soleil. Mais cette sympathique héliolâtrie n'excusait point leur trahison! La situation était préoccupante, et, une coupe de vin (une piquette, que seule l'inconscience de la jeunesse me permettait d'avalier) à la main, je m'interrogeais douloureusement sur le destin de l'Empire, l'oeil rivé sur la ligne bleue du Limes. Heureusement, de Pannonie, de Dalmatie, vinrent des officiers, sortis du rang, des brutes certes, mais capables, par tous les Dieux, de remettre de l'ordre dans la baraque! Ce sont des hommes comme Aurélien, Dioclétien ou Maximien qu'il nous aurait fallu en 17, face à Lénine et Trotsky. Dans mon cerveau embrumé, les bandes rouges et les Bagaudes se mêlaient en une exécration commune. Ces forces du néant devaient être balayées, impitoyablement sabrées. Le vin appelait le sang, la fatigue et ma superbe intolérance me rendaient fanatique, et, ma foi, joyeux de l'être! Mes camarades, moins lettrés (ou moins pédants) réagissaient de la même manière. Voilà le maître-mot lâché: réagir! Lisant, quelques années plus tard, le chef-d'oeuvre de Georges Dumézil, *Mythe et épopée*, je découvris avec plaisir ces lignes, qui, rédigées aujourd'hui, vaudraient le pilori à son auteur: "Les peuples héritiers des Indo-Européens ont joué dans l'histoire - la vraie -, avant leur actuel recul et, semble-t-il, leur prochaine abdication, un rôle si précoce, si prolongé et si continûment enregistré"(1)... J'aimais ce dégoût discret, mais nettement exprimé, pour toute abdication, aujourd'hui considérée comme une valeur. Peu après, j'appris avec jubilation que Léon Daudet, dont je partageais le goût pour la belle escrime, avait défini le réactionnaire comme "celui qui réagit". Je n'ai, depuis ce jour, plus jamais pu me départir d'une tendresse toute spéciale pour les "réactionnaires" de tous les temps, appelés à s'unir en un panthéon clandestin: les prêtres d'Amon qui liquidèrent cet Akhenaton (quelques siècles de gagnés!), Démosthène, Caton, Dioclétien, Julien le Grand, Korniloff et Ungern-Sternberg, ce général appelant ses compatriotes à résister à l'apparente fatalité (sans oublier son exhortation au Québec libre!), les Pikkendorff et quelques autres... Chez tous ces hommes, généralement honnis (ce qui ne pouvait que me séduire davantage), j'aimais et continue d'aimer ce sursaut biologique, cette fidélité à un principe, fût-il piteusement incarné, ce refus de céder quand toutes les digues rompent. On aura compris que cet état d'esprit, cette pose diront les mauvaises langues, ne pouvaient faire de moi qu'un exilé, "un asocial", dira un jour, sincèrement scandalisé un brave homme qui me voulait du

bien. Dans un pays aussi cadennassé que notre petit Royaume, ce n'est pas la meilleure façon de faire carrière, mais quelle liberté, quel plaisir subtil que de déplaire aux mufles et aux canailles! Mais revenons à nos Illyriens, soudards sans culture, mais d'un merveilleux instinct. Aurélien, le restaurateur de l'unité impériale, qui fit de Sol Invictus l'un des grands Dieux de l'Urbs. Ou Dioclétien, le créateur de la Tétrarchie. Même Constantin, malgré sa trahison (une conversion très politique, et une erreur), me paraissait un patron plus qu'honorable. Evidemment Julien fut, dès notre première rencontre, mon suzerain, celui que j'aurais suivi jusqu'à l'Indus... même s'il eût mieux valu rester en Occident, à Milan par exemple. De là nous aurions contrôlé les menaces germaniques et gothiques. Avec les Perses, nous aurions négocié: ils ne mettaient pas l'Empire en danger de mort. Bons Dieux, qu'alla-t-il faire en Perse: Ammien, Oribase, tous nos amis l'avaient pourtant mis en garde, mais notre seigneur, rendu fou, impie même, inattentif aux présages, en un mot aveugle, se lança dans une de ces croisades où s'enlisent tant de monarques. Pensant à tous ces Celtes, ces Pétulants, à tous ces cavaliers francs dont nous avions besoin sur le Rhin, le Danube, qui furent décimés sur l'Euphrate, la rage me prenait, nous nous échauffions, et, dans un fracas de chaises et de cris, nous tachions nos chemises de vinasse. Nous maudissions les Galiléens, qui, non contents d'avoir saccagé notre sanctuaire, avaient peut-être tué notre Prince. En tout cas, ils avaient pavoisé à l'annonce de sa mort... Cette trahison me révoltait: l'esprit de parti l'emportait sur la fidélité au souverain, à la communauté. J'y voyais un manque d'instinct, le triomphe du sectarisme. Le lendemain, nous reprenions notre travail de terrassiers avec joie: les rires et l'air frais dissipait les vapeurs du vin.

Le sanctuaire occupait une colline isolée: le Tienne des Noël (2). Pour y parvenir, il fallait parcourir un mauvais chemin de terre, souvent boueux. Nous étions donc divinement seuls sur le chantier, coupés du monde moderne et dévoués à la seule fouille, qui devenait de ce fait une sorte de rituel. Très tôt, nous avons compris qu'il s'agissait d'un site religieux: la première fouille de l'été 1975 avait permis de mettre au jour un petit fanum de type celtique, un temple carré, comportant une base centrale, au sol jonché de monnaies. Parmi nos plus belles trouvailles, figurait une bague en verre bleu, portant le chrisme constantinien: le Chi et le Rhô, les deux premières lettres de Christos, le Nazaréen. J'entends encore ce père franciscain venu en visite s'extasier devant "ce signe évident de christianisation". Son collègue, un jésuite, au sourire fin, ne semblait pas dupe: une bague chrétienne jetée en offrande à une divinité païenne, sans doute la Diane lunaire, ne témoignait pas vraiment d'une foi bien affermie. Face à ces deux archéologues des Facultés catholiques, le latiniste de quatorze ans garda un silence prudent. Mais, ce jour-là, je compris, instantanément, les ambiguïtés et les mensonges de l'histoire officielle. La christianisation de l'Europe m'apparaissait pour ce qu'elle était: un malentendu, voire une imposture (3). Le Polythéisme demeurait la structure mentale de ces

paysans belgo-romains... et de leurs descendants. C'est là, au fond de cette forêt, que je suis devenu celui que je suis: un fidèle aux anciens Dieux, un Païen, un Gentil, déterminé et serein. Toute l'histoire des deux Matagne - car il existait un second sanctuaire à moins d'une lieue du nôtre (4) - résumait d'ailleurs celle du Paganisme des anciens Belges: un culte fruste à l'Age du Fer, les premières constructions belgo-romaines, les embellissements du Haut-Empire, les restaurations aux IIIème et IVème siècles (surtout après la Restauration de Julien), la destruction finale, par abandon ou, comme à Matagne-la-Grande, par saccage. Car notre sanctuaire fut incendié vers 402, les statues martelées, les colonnes renversées, sans doute par des commandos de Chrétiens fanatisés, menés par quelque moine, comme ce Martin de Tours, spécialiste des opérations coups de poing et de l'agit-prop. Au Moyen Age, le site devint une carrière avec son four à chaux, pour fondre statues et autels. Curieusement, toute l'étendue du Téménos, l'enceinte sacrée, fut déclarée terre franche: un refuge pour les proscrits, un endroit maudit. Les gens du village ne venaient que le jour, à plusieurs, pour y charger un tombereau de moellons taillés, effrayés par le souvenir des fêtes interdites, celles du temps des Dieux. Quelle joie fut la mienne lors des premiers feux, des offrandes de fleurs et d'encens dans le temple reconstruit de nos mains. Heureux retour des temps ! Diane et Apollon, Cernunnos et Epona, les Mères et les Triades, à nouveau salués. Pieuse était la mission que nous avons accomplie, tour à tour terrassiers et maçons, archéologues et gardiens d'un culte réveillé. J'ignore ce que pensent aujourd'hui mes camarades dispersés, mais, pour ma part, cette aventure adolescente a changé ma vie. Elle m'a façonné. Toute ma démarche ultérieure prend sa source à Matagne, parmi les souches d'arbres, les ronces et ces vieilles pierres dont je reste amoureux.

La sécheresse de l'été 1976 fut une aubaine pour les fouilleurs: dans les champs, les pâtures, apparaissaient des traces mystérieuses. A Matagne-la-Petite, une équipe concurrente découvrit, dans la Plaine de Bieure - à l'endroit où, d'après la légende, fut vaincu un mystérieux géant (qui n'est autre que le culte païen!) - un deuxième sanctuaire. Tuiles (les fameuses tegulae et imbrices), dont certaines frappées de sigles étranges (TRAUGPSB, HAMSIT, un svastika sinistrogre), tessons de céramique indigène (la terra nigra, si ennuyeuse à nettoyer) ou de sigillée (la faïence de l'époque, réservée aux riches), tout ceci semblait prometteur. Peu avant la rentrée scolaire, je parvins à me faufiler parmi les fouilleurs encadrés par un archéologue de métier, un colosse flamand, sympathique en diable. Je ne suis pas peu fier de compter parmi les deux ou trois zouaves qui découvrirent la margelle du puits sacré. Malheureusement, l'école - le bureau des adolescents - m'appela. La mort dans l'âme, je dus rentrer à Bruxelles, pour y user mes pantalons de flanelle sur les bancs de l'athénée. Maigre consolation: les cours de grec, de latin et d'histoire. Pendant ce temps, des veinards descendaient dans le puits, trouvaient des monnaies en pagaille, des sandales de cuir et des branches de buis (*Buxus sempervivus*)

conservées dans l'eau millénaire. Et moi, je devais subir les radotages de géographes (la sidérurgie birmane, le soja canadien), les recettes de cuisine des mathématiciens, et toutes ces sortes de choses. Arrivés à treize mètres de profondeur, nos amis tombèrent sur des pommes de pin, des branches d'épicéa, des fibules, et, tout au fond, cet objet qui, depuis lors, n'a plus jamais cessé de m'accompagner dans mes rêveries d'abord, puis dans mon travail d'éditeur: la rouelle votive en étain portant l'inscription IOVI OPTIMO MAXIMO. A Jupiter, Très Bon, Très Grand. J'en ai fait l'emblème d'Antaios, l'ai reproduite en argent à deux exemplaires (dont un adressé comme talisman à Ernst Jünger le jour de ses cent ans). Enfin, tout récemment, j'ai demandé à un ami sculpteur d'en façonner une copie de grande taille, dans du chêne. Elle trône au milieu de mes livres, près de l'autel et, muette, m'exhorte à demeurer fidèle aux enthousiasmes de ma jeunesse.

IOVI OPTIMO MAXIMO. C'est Iuppiter (génitif: Iovis), le Dyáuh védique, qui est ici honoré. Dieu souverain du Ciel lumineux, Roi des Dieux et ordonnateur du Monde, garant du Droit et des serments, il est pour moi l'incarnation de la civilisation. Qu'il se nomme Zeus Hypsistos, Tyr ou Tiwaz, il est le maître du Kosmos, c'est-à-dire de l'Ordre, du Dharma (5). Vainqueur des Titans et des Géants, Dieu à l'aigle et à la lance: ne dois-je pas me souvenir qu'à l'origine, mon nom, Gerhardt, signifie "le porteur de lance"? Jupiter Conservator est évidemment lié au Mitra indo-iranien, qui allait donner le Mithra de nos légionnaires, comme lui, il est le Dieu du Contrat, de la justice immanente: il impose aux mortels de réaliser leurs devoirs et de se garder de toute faute. Pour un homme de savoir et de prière, pour l'Orator, il s'agit bien d'éviter ces crimes que constituent la trahison des serments, les abus de pouvoirs, et, bien sûr, l'ignorance. Maître du savoir, même magique, il dispense le souffle vital et, en tant que raison universelle, s'impose comme le grand Dieu de la religion cosmique des Indo-Européens, dont Jean Haudry a parfaitement étudié les prémices (6). Dyáuh renvoie à une racine indo-européenne commune: \*deiwo qui désigne le Dieu céleste, diurne. En dérivent le latin deus: le Dieu (d'où notre "Dieu" français) et dies: le jour. Jupiter est à mes yeux la figure résumant le caractère rationnel de notre religiosité, qui n'est en rien apocalyptique. Georges Dumézil fait de Jupiter Capitolin le Dieu de la Tradition, qui prolonge la vieille monarchie romaine: "Jupiter n'est pas favorable aux progrès de la plèbe" (7). Voilà qui fait de Iupiter Optimus Maximus la divinité tutélaire des hommes archaïques d'aujourd'hui, révoltés par la vulgarité satisfaite des consommateurs, ces malotrus. Au coeur de la grande dissolution, dans un monde de plus en plus abâtardi, Iupiter Summus Exsuperantissimus incarne cette indestructible volonté de hauteur et de distance qui tenaille ceux qui entendent trouver leur propre centre, sourds aux appels des médias qui nous invitent à nous "éclater" davantage. L'homme différencié, l'homme debout, est par essence feu et éther, aigle et soleil: il refuse le nivellement, et donc le métissage, qui lui apparaît

comme la pire des déchéances (8). Dans le Paganisme de mes ancêtres irlandais, Eochaidh Ollthair, leur Jupiter, combat les monstres du non-être, ces forces du chaos, du renoncement et du retour à l'indifférencié, qui, sans cesse, reviennent à l'assaut. Voilà sans doute où réside l'essence de notre Paganité, et sa principale leçon: tendre à l'effort créatif, sans cesse triompher de ces géants anguipèdes à l'affût de la moindre faiblesse. Les Romains honoraient aussi un Jupiter Stator, celui qui s'arrête, le Résistant, auquel ils sacrifiaient des taureaux blancs. De l'Irlande au Latium, nous retrouvons cette même intuition, cette même posture héroïque et tragique. Encore un belle image pour tous les rebelles que sont les Païens, ces hommes des terres franches! Piégé par les mots, j'oublie d'évoquer les femmes, souvent plus fidèles, plus acharnées encore à transmettre la flamme interdite. Junon, soeur et épouse du Ciel lumineux, n'est-elle pas Déesse du foyer, terme à prendre ici dans son sens premier: ce qui brûle?

La roue, la foudre et le chêne me paraissent parfaitement symboliser ce Paganisme jovial qui est le mien. Rota Solis, Fulgur, Robur. Riche figure que celle de la roue! Les Celtes en avaient fait leur talisman, comme le svastika: les fameuses rouelles, de bronze ou de plomb, plus rarement d'argent. J'en porte une depuis des années, trouvée dans un temple des Ardennes. Elle m'accompagne partout; avec moi, elle s'est baignée dans le Gange, à Bénarès. Je l'ai trempée dans la Fontaine de Barenton, en Brocéliande, exhibée sur le Capitole, à Delphes, et en d'autres sanctuaires plus modestes. Après des siècles de sommeil souterrain, de refuge chez Dispatèr, Dieu du monde infernal, elle est revenue à la lumière, pour poursuivre une mission bimillénaire. Je l'ai montrée aux Brahmanes de l'Inde, fascinés par cette relique du Druidisme assassiné. Là-bas, point n'est besoin d'expliquer ni de justifier: tous comprennent sans l'aide des mots, par la seule force de l'image et du signe. Oui, c'est à juste titre que ce mot "signe" coule de ma plume. Dans la langue parfaite, signe se dit "Linga": un Linga omniprésent, obsédant, aspergé de lait et d'eau, couvert de soie et de fleurs, emblème du Dieu de la danse. Shiva Nataraja est d'ailleurs représenté dans une grande roue! J'ai pu le saluer en son temple de Chitambaram, torse nu, rouelle au cou, mêlé à la foule de ses prêtres. C'est là, après la cérémonie, alors que je déambulais autour du bassin sacré, sous la lune, que j'ai compris ce que furent nos temples (et sans doute nos chapelles romanes): joyeux vacarme de chants et de psalmodies, odeurs d'encens et de fleurs, foule bigarrée des fidèles, beauté des femmes aux cheveux parfumés, rires d'enfants gambadant dans nos pieds, pureté des visages transfigurés par la présence du divin.

Roue du Soleil, de l'orage et du Temps: la rouelle de Jupiter Optimus Maximus est à la fois manifestation céleste, symbole des cycles éternels et du destin, eau et feu. Elle est la figure du Temps païen, celui des saisons, des astres, des pulsations de notre sang. Contrairement au temps linéaire (et totalitaire) des Chrétiens, le nôtre est magique, mystérieux à souhait: accélérations et reflux sont toujours possibles.

Cette vision du temps conditionne toute notre attitude face à la vie, notre conception de l'inexorable Destin. Amor Fati. La roue illustre aussi le principe de souveraineté incarné par Jupiter: c'est lui seul - et le double superlatif Optimus Maximus prouve son unicité absolue - qui fait tourner le monde. Si la sagesse païenne consiste à "suivre la divinité" (9), la maîtrise exemplaire de Jupiter doit inspirer notre conduite quotidienne. Sur un plan plus large, toute réduction de souveraineté, individuelle ou communautaire, toute forme d'asservissement à quelque faux besoin que ce soit sera combattue comme dangereuse et indigne d'hommes libres. L'abject consumérisme de nos contemporains, les diverses toxicomanies, la soumission aux modes et aux dogmes bien-pensants sont des affronts à Jupiter Souverain, et doivent être bannis de notre univers mental.

Un vieux chant païen évoque une roue de lumière: de la lumière céleste à l'éclair, le lien est évident. A l'instar de Shiva, tout à la fois créateur et destructeur, la foudre symbolise le pouvoir double de la lumière, qui peut tuer et engendrer. Jupiter apparaît souvent armé d'une roue ou du fulgur sur les statuettes antiques: tous deux sont interchangeables. La rouelle de Matagne-la-Petite, devenue d'emblème de la Société d'Etudes Polythéistes et de sa revue *Antaios*, est l'illustration de l'interpretatio celtica du Jupiter latin. Car les Belges et les autres Gaulois ont immédiatement reconnu en lui le Taranis celtique, Dieu de l'orage, le Donar des Germains, qui, dans la langue thioise, a donné son nom au jeudi: donderdag. Citons Philippe Walter, l'un des meilleurs connaisseurs avec Claude Lecouteux, du Paganisme européen: "L'association de la roue et de la foudre remonte à la plus ancienne mythologie indo-européenne"(10). De l'Inde (la roue de Vishnu) à la Belgique romaine (celle de Taranis/Jupiter), c'est toute la cohérence des origines qui apparaît pour qui cherche à savoir. Cette interprétation celtique du Dieu romain coule de source, puisqu'elle concerne des peuples cousins, au mental identique. En outre, j'avoue être séduit par cette image de la synthèse opérée durant les siècles de présence romaine dans nos régions. Que la vieille rouelle des Ardennes ait été assimilée au Dieu du Capitole prouve qu'un harmonieux syncrétisme, sans rien d'artificiel, s'est effectué assez rapidement. J'y vois une leçon pour tous ceux qu'inquiète une modernité anxiogène et qui en appellent au retour des patries charnelles. En effet, l'écueil à éviter est le micro-nationalisme, un poison, autant pour l'Esprit que pour l'Empire. Des identités reconstituées à la hâte, absolutisées sans le moindre recul, qui ne tiendraient pas compte des brassages de l'histoire et nous forceraient à opérer des choix absurdes (celticité contre romanité, germanité contre celticité, etc.), ne seraient que des caricatures. Elles constitueraient l'exact pendant du cosmopolitisme niveleur véhiculé par les cliques mondialistes: un parfait repoussoir pour les apôtres du marché et du métissage, un dangereux mirage pour les résistants potentiels, attirés par l'adversaire dans un piège mortel. Tout Paganisme contemporain, sur le continent, ne peut être que syncrétiste. Que des Islandais ou

des Lithuaniens, protégés par leur relatif isolement, puissent réactiver des rites séculaires se conçoit. Mais pour nos régions, modelées par la triple empreinte celtique, romaine et germanique, une synthèse, une nouvelle *interpretatio* s'impose. Le celtisant Claude Sterckx fait justement remarquer la souplesse de l'*interpretatio celtica*: Jupiter n'équivaut pas totalement à Taranis. Le dogmatisme est radicalement étranger à nos mentalités, aujourd'hui comme hier (11). En outre, l'influence n'est pas à sens unique: le cas de la rouelle montre bien une influence celtique sur la religion du conquérant. Les deux Paganismes se sont donc interpénétrés. Telle me semble être la leçon de ma chère rouelle: cette identification ouverte entre Jupiter, Taranis et le Soleil (12).

L'orage a toujours exercé une fascination extraordinaire sur moi: nulle terreur sacrée, mais une allégresse infinie. Deux images me viennent à l'esprit. Les somptueux éclairs déchirant le ciel de la campagne romaine alors que je me rendais pour la première fois au Labyrinthe: j'y vis un signe de bienvenue des Dieux. Et mon premier réveil à Bénarès. Arrivé la veille, j'avais passé la soirée sur une terrasse au bord du fleuve, à contempler les éclairs au loin, sur l'autre rive, déserte, toute occupée par la forêt. Vers quatre heures, je fus tiré du sommeil par le chant de la pluie sur le Gange, les cris joyeux des singes, vite recouverts par les mélodies sanskrits des Brahmanes. Je rends grâce aux Immortels de m'avoir accordé ces instants de bonheur, qui s'apparentent à l'extase.

Le chêne enfin, est voué à Jupiter: le Capitole, aux temps les plus anciens, en était couvert. C'est aussi l'arbre sacré des Druides, celui des Dieux baltes de l'orage Perun, Perkunas et Perkons. Encore une illustration des correspondances baltes, romaines et celtiques, de notre communauté culturelle indo-européenne, à même de susciter un patriotisme continental, exempt de chauvinisme. Pour conclure provisoirement, citons Georges Dumézil: "Marcel Granet (sinologue français, ami de Dumézil, NDLR), qui aimait les raccourcis frappants, disait que des côtes d'Islande aux côtes de la Mandchourie, il n'existait qu'une civilisation" (13).

*Christopher Gérard*  
*Festum Iovis Invicti.*

## Notes:

- (1) G. Dumézil, *Mythe et épopée I*, Gallimard, Paris 1968, p. 630.
- (2) A. Rober, *Le sanctuaire gallo-romain de Matagne-la-Grande*, *Archaeologia Belgica* 252, Bruxelles 1983.
- (3) *Plus de vingt ans après, je lis dans l'essai lumineux de Peter Brown, maître incontesté de la Spätantike, L'Autorité et le Sacré (Ed. Noësis, Paris 1998) ces lignes: "La christianisation, si elle a vraiment eu lieu, a dû être un processus lent, condamné à l'inachèvement". N'en sommes-nous pas, ami lecteur, l'illustration vivante?*
- (4) G. De Boe, *Le sanctuaire gallo-romain de la Plaine de Bieure à Matagne-la-Petite*, *Archaeologia Belgica* 251, Bruxelles 1982. *A relire ces deux monographies du défunt Service National des Fouilles, dont je fus alors un collaborateur bénévole, un petit pincement me chatouille le cœur. Comme le temps passe et comme tout se déglingue: nous avons maintenant des archéologues "wallons" et "flamands": rhétorique imbécile des nationalismes, oublié des racines communes, nouvelles impostures...*
- (5) Je renvoie, pour les correspondances indo-européennes, au bel ouvrage de mon ami Jean Vertemont: *Dictionnaire des mythologies indo-européennes*, Ed. Faits et Documents, Paris 1997. Pour l'héritage gréco-romain, voir P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF, Paris 1982 (7ème éd.).
- (6) J. Haudry, *La religion cosmique des Indo-Européens*, Archè-Belles Lettres, Paris-Milan 1987.
- (7) G. Dumézil, *La religion romaine archaïque*, Payot, Paris 1974, p. 202.
- (8) *Sur les castes et les races, lire A. Daniélou, Castes, égalitarismes et génocides culturels, in Antaios X, solstice d'été 1996, pp. 95-124. Cet ensemble de textes hautement subversifs a été traduit en italien et publié sous forme d'une belle brochure par les éditions Barbarossa (Via Plinio 32, I-20129 Milano).*
- (9) *Voir ma note Suivre les Dieux dans ce numéro d'Antaios.*
- (10) P. Walter, *Mythologie chrétienne*, Entente, Paris 1992, p. 213.
- (11) C. Sterckx & P. Catelain, *Des Dieux celtes aux Dieux romains*, Cedarc, Treignes 1997. P. Catelain est le responsable du beau musée du Malgré-Tout à Treignes. Il a repris la fouille et la restauration du site de Matagne-la-Grande, sans toujours mentionner clairement tout le travail - en fait l'essentiel - accompli par ses prédécesseurs. Regrettable faute de goût, qui ne nous fera pas oublier la qualité de ses initiatives. *Sur l'interpretatio gallica, lire aussi S. Deyts, Images des Dieux de la Gaule*, Errance, Paris 1992.
- (12) *Sur Taranis, voir M. Green, Dictionary of Celtic Myth and Legend, Thames and Hudson, Londres 1992.*
- (13) G. Dumézil, *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, Gallimard, Paris 1986, p. 183.

## G

## HORACE, L'AMI DES DIEUX

Horace est, après Cicéron, l'homme que nous connaissons le mieux de toute l'Antiquité. Les multiples confidences autobiographiques et psychologiques dont son oeuvre est remplie nous le livrent non pas statufié, mais "ondoyant et divers" comme dirait Montaigne, riche de toutes les facettes de son esprit et de tous les frémissements de son âme, chaleureux et irritable, nonchalant et affairé, conservateur et dévergondé, en un mot vivant, et par-dessus tout, bon vivant. Horace est l'homme des symposiums, à condition qu'on restitue à ce mot récemment empesé son sens initial de banquet bien arrosé. Il est aussi, et combien magnifiquement, le peintre subtil des paysages italiens, avec une préférence marquée pour la ronde des saisons sur ses chères montagnes d'Apulie et de Sabine, mais son patriotisme provincial, loin d'alourdir ses humeurs et de borner ses méditations, ouvre son lyrisme sur une perception quasi asiatique de l'instant éternel, de ces minutes où, par le mystère d'une gorgée de vin ou d'un frisson de vent, tout se fige et s'harmonise.

Et pourtant ce grand poète a du mal à trouver sa place non seulement dans la littérature latine, mais aussi dans l'ensemble de la culture européenne. On hésite bien sûr à le reléguer au second niveau où campent en tout bien tout honneur Catulle et Martial, mais on rechigne aussi à l'égaliser à ces deux cimes absolues que sont Lucrèce et Virgile. Horace est le cousin de tous les lettrés, mais on le fréquente peu, se contentant de répéter ses bons mots - toujours les mêmes du reste, immortalisés par les pages roses du dictionnaire. Je vous en fais grâce... De nos jours, le discrédit généralisé qui frappe les études classiques éloigne encore davantage Horace car ses poèmes il faut l'avouer, perdent beaucoup à la traduction, quel que soit le talent du traducteur. Et puis notre époque, grégaire et intolérante sous de faux airs émancipés, ne peut que snober ce chantre de l'égotisme campagnard qui détestait les foules incultes et parlait de la pédérastie sans en faire tout un plat.

Lisons et relisons Horace. Il nous enrichit de ses mille dons de moraliste et de contemplatif. Intime et dépaysant, il franchit sans barguigner les vingt siècles qui le séparent de nous. C'est un maître à vivre plus qu'un maître à penser. Ses Dieux, il ne tient qu'à nous de les étreindre.

---

## De l'Apulie aux jardins de Mécène

Quintus Horatius Flaccus est né à Venouse, sous le consulat de Plancus et de Cotta, le 8 décembre 65 avant JC. La ville de Venouse, colonie romaine, dépendait de la tribu Horatia et c'est de cette tribu qu'il prit le nom puisque son père, esclave affranchi, ne pouvait posséder de nom gentilice qui lui fût propre. On sait peu de choses de ce père sinon, d'après un vers des *Satires* (1, 6, 86), qu'il avait exercé le métier de coactor, c'est-à-dire d'esclave public receveur des enchères dans les ventes. Une autre tradition, rapportée par Suétone et compatible avec la première, le fait marchand de poissons sur les marchés. Après son affranchissement, le père d'Horace avait acheté près de Venouse un domaine rural bâti d'où on voyait couler l'Aufide, le petit cours d'eau montagnard qui draine la région. Il devint donc, comme le dit fort bien son fils, *macro pauper agello*, "pauvre d'un maigre petit bien", au pied du Vultur. Cet homme de si modeste extraction sut non seulement devenir propriétaire mais aussi conduire efficacement l'éducation de son fils, deux indices qui dénotent sinon une vaste intelligence, du moins un caractère stable et affirmé. Horace, qu'il faut encore ici comparer à Montaigne, voua à son père une admiration trop ressassée pour qu'on n'y devine point quelque ressentiment. La conscience des bienfaits reçus permit à la piété filiale de l'emporter toujours sur les tensions inévitables.

Venouse, comme toute l'Apulie, vivait sous l'influence d'un triple héritage: la culture agro-pastorale et guerrière des peuples italiques auxquels la poésie horatienne confère les vertus mythiques des clans fondateurs, l'hellénisme de la Grande Grèce et, depuis deux siècles et demi, la domination romaine, elle-même héritière des Etrusques qui, à leur apogée, poussèrent leur hégémonie jusqu'en Campanie. Apulien, romain, sabin, ionien, étrusque et lucanien, Horace se sentait tout cela à la fois. Chaque peuple, chaque divinité et chaque territoire porte chez lui des noms multiples. Histoire et mythologie créent une diversité onomastique propre à manifester l'infini miroitement du réel, pour qui le décrypte sous la lumière rasante et aurorale des temps héroïques (voir à ce sujet l'édition Garnier-Flammation, pp 43-44).

A l'âge de dix ans, Horace dut quitter les rives de l'Aufide pour celles du Tibre. Son père qui l'accompagnait avait décidé de lui donner une formation digne de ce nom auprès d'un *grammaticus* romain. Horace conserva toute sa vie un souvenir cuisant d'Orbillius, "humaniste fouettard" que Suétone nous présente pourtant sous un jour un peu plus avantageux: ancien officier de cavalerie, il avait pris à cinquante ans sa retraite et avait ouvert à Bénévent puis à Rome une école assez réputée. Dans les conflits entre le maître et l'élève, les torts furent sans doute partagés. Horace adolescent développait déjà ce mélange de bonnes dispositions intellectuelles et d'instincts rétifs qui demeurera le fond de son caractère. Et autant Orbillius admirait

les auteurs archaïques latins tels qu'Ennius, Livius Andronicus et Plaute, autant Horace les rejetait. C'est du reste en grec que le jeune poète écrivit ses premiers vers: il s'agissait de versiculi, c'est-à-dire d'épigrammes de style alexandrin. Plus tard, par goût autant que par la claire conscience de ses dons, il s'inspirera surtout de la grande tradition lyrique éolienne, celle d'Alcée et de Sappho.

Vers 45 avant JC, nous le trouvons à Athènes, sans son père cette fois. Il suit l'enseignement de l'Académie, boit du vin grec en compagnie de Pompeius Varus et se dévergonde parmi les joueuses de flûte. Lui qui aime tant "se tenir tranquille dans sa propre peau", in propria pelle quiescere (*Satires*, 1, 6, 22), le voici embrigadé pour quelques années dans la chose publique et militaire. Nombre de jeunes Romains qui faisaient leurs études en Grèce constituèrent en effet après l'assassinat de César une sorte de cercle républicain autour de Brutus, propréteur d'Asie. Celui-ci nomma Horace tribun militaire, qui accédait du même coup à l'ordre équestre. Sans expérience militaire et sans désir d'en acquérir une, il visita les cités d'Asie Mineure. Il a raconté, dans une lettre célèbre à Pompeius Varus, son attitude peu glorieuse à la bataille de Philippes. Disons qu'il a participé à une déroute dont il n'était point responsable. Surtout en jetant son bouclier et en avouant sa frayeur, il s'identifiait à son maître Alcée, lequel, dans les mêmes circonstances, avait à peu près fait la même chose.

Quand Horace rentra en Italie, il était ruiné. Son père était sans doute mort et la propriété de Venouse avait été, comme celle de Virgile à Mantoue, confisquée par des soldats vétérans. Il parvint néanmoins à acheter une modeste charge de scribe de questeur, c'est-à-dire de secrétaire du trésor. A cette date, il avait déjà composé quelques *Epodes*, mais conscient des limites du genre, il concentra de plus en plus son inspiration sur les *Satires*, dont le premier livre parut vers 35 avant JC.

Trois années auparavant, Virgile et Varius avaient présenté Horace à Mécène, "cet élégant volontiers dédaigneux", pour reprendre l'expression de François Villeneuve. Entre les deux hommes, l'amitié n'eut rien d'immédiat et de foudroyant. Neuf mois s'écoulèrent entre la première rencontre et la nouvelle invitation de Mécène. En 37 avant JC, l'épisode fameux du voyage à Brindes attesta les liens indéfectibles qui unissaient désormais les trois participants, Virgile, Mécène et le fils de l'affranchi de Venouse. La demeure de Mécène était un palais sur l'Esquilin, loin des quartiers populaires de la ville basse. Les jardins, qui s'étendaient de la Porte Esquiline à la Porte Viminale, n'avaient rien à envier aux célèbres Horti Sallustiani, sur le Pincio. Grâce à son bienfaiteur, Horace entra dans un autre monde. Il n'eut jamais cette attitude, si fréquente chez les intellectuels entretenus, de cracher dans la soupe. Il profita seulement de l'aisance enfin acquise pour perfectionner son art. Mais jamais on ne le vit ni ramper devant le pouvoir, ni aliéner, si peu que ce fût, sa liberté d'homme. L'oeuvre d'Horace peut s'apprécier sous divers angles. C'est d'abord, pour employer le mot de Jünger, le bréviaire d'un anarque, d'un être non

---

pas totalement désengagé, mais totalement souverain de lui-même au milieu des tourbillons du monde: ruhender Mittelpunkt.

### L'anarque de Sabine

L'alternance entre l'otium et le negotium, entre le repos campagnard et les affaires urbaines, est au coeur de l'art de vivre antique. En tout Romain, le hobereau peut sommeiller, mais il ne dort jamais profondément. C'est vers 30 avant JC, semble-t-il, que Mécène offrit à Horace le domaine de Sabine qu'il immortalisa dans ses vers. Les débuts du principat augustéen correspondent pour le poète aux années de la maturité. Mais avant d'entrer définitivement dans la vita contemplativa, il connut encore quelques périodes de doute notamment durant l'année 31 quand, impressionné par les préparatifs de la bataille d'Actium, il se demanda s'il n'allait pas accompagner son bienfaiteur et ami à la guerre. Cinq ans plus tard, Octave, qui portait depuis janvier 27 le titre d'Auguste, demanda à Mécène de lui céder Horace comme secrétaire, le principal intéressé refusa, jouant comme d'habitude le personnage de l'ami aussi indéfectible qu'incompétent. En 23, l'harmonie apollinienne à laquelle Auguste aspirait pour la Ville et pour l'Empire fut ébranlée par quelques inquiétants revers de fortune: maladie du Prince, conjuration de Murena, mort de Marcellus et surtout demi-disgrâce de Mécène, dont Horace aurait pu pâtir s'il avait joué un rôle actif dans le milieu gouvernemental. C'est cette année-là qu'il publia en une seule fois les trois premiers livres des *Odes*, quatre-vingt huit poèmes dont beaucoup sont de purs joyaux dans le trésor de la littérature universelle: l'*Ode à Sestius* sur le retour du printemps (I,4), l'*Ode à Thaliarque* sur l'hiver au coin du feu (I,9), l'*Ode à Leuconoé* sur l'inconstance du bonheur (I, 11), et tant d'autres. Mais on remarquera qu'il en est des *Odes* d'Horace comme des *Fables* de La Fontaine: ce sont les premières du recueil qui sont les plus connues, ce qui prive le lecteur pressé d'autres bonheurs, par exemple l'*Ode à Dellius* sur l'équanimité (II,3), l'*Ode à Postumus* sur la fuite du temps (II,14) et l'*Ode en l'honneur de Bacchus* où, dans la tradition d'Alcée, Horace mêle les thèmes de l'ivresse à ceux de l'inspiration poétique (III,25).

Le domaine sabin offert par Mécène nous est un peu mieux connu depuis les fouilles effectuées juste avant la Première Guerre mondiale par Angiolo Pasqui. Dès le XVIIIème siècle, des érudits avaient eu l'intuition de son emplacement précis. La retraite campagnarde où Horace passa les meilleurs moments de son existence se trouve à onze lieues de Rome, dans le district de Tibur (Tivoli), près de Varia (Vicovaro) et de Mandela. La rivière est la Digence, l'actuelle Licenza. Une montagne boisée, le Lucrétille, protège le domaine du vent du nord. C'est un terroir pittoresque, assez venté en été, mais nettement moins fertile que le bassin de Tibur proprement dit. Une ferme existait sur le domaine antérieurement à la donation. Horace l'agrandit et l'embellit beaucoup, la transformant en une villa sur trois

niveaux. Les pièces d'habitation, avec atrium formant salon se trouvaient à l'étage intermédiaire. Le niveau inférieur était formé d'un jardin en terrasses, entouré d'une colonnade où le maître des lieux et ses amis pouvaient deviser à la fraîche. Le domaine était assez vaste pour faire vivre cinq métayers. Il dénotait certes l'honnête aisance du propriétaire mais n'était en rien comparable aux luxueuses propriétés de la Campanie ou du Latium côtier.

Horace, victime de sa tendance à l'autodérision, passe volontiers pour un paysan enrubanné, sans rapports réels avec la terre. Rien n'est plus faux. Ses descriptions ont la justesse et la concision de ce qui est réellement ressenti, réellement intériorisé. Son Ame s'élève souvent jusqu'à ce mysticisme cosmique qu'on trouve chez les romantiques allemands ou dans les haïkus japonais. François Villeneuve note finement: "Il éprouve, lorsqu'il se recueille, comme la nostalgie de cette vie simple qu'il a connue autrefois et de ces paysages lumineux que, toujours, il saura peindre en quelques mots évocateurs... Il a aimé son domaine de Sabine autrement que d'un amour de tête ou d'une tendresse de valétudinaire soucieux de son repos". La même remarque s'impose au sujet de la morale du juste milieu. Le personnage du dilettante, chez Horace, ne saurait masquer ni l'effort sur lui-même pour dompter la neurasthénie toujours menaçante ni l'acuité sèche et distanciée du regard qu'il posait sur autrui, et dont il tirait des leçons de portée universelle. En lui s'incarnait, très loin de l'image caricaturale du pourceau qui se goinfre, le meilleur de l'idéal épicurien, cette quête ascétique d'un bonheur raffiné et volatile. Mais l'homme, une fois pour toutes, avait décidé de ne pas se prendre au sérieux, de ne pas encombrer trop l'univers impassible de ses états d'âme les plus noirs. Nous avons presque tous besoin de cette leçon-là qui a valeur, au sens strict, de rappel à l'ordre.

Au-delà de la célèbre formule à l'emporte-pièce Epicuri de grege porcus, Horace a-t-il adhéré pleinement à la doctrine du philosophe de Samos? On l'a parfois affirmé jusqu'à ce qu'E. Courbaud, s'appuyant surtout sur l'Épître 16 du livre I, développe l'idée d'une sorte de retournement philosophique de notre auteur: Horace aurait peu à peu rompu avec l'épicurisme et serait devenu stoïcien. Hélas, il est impossible de dater précisément ce poème et son destinataire, Quinctius Hirpinus, nous est inconnu par ailleurs. On pourrait du reste trouver d'autres passages d'affinités stoïciennes dans les poèmes d'Horace, notamment une belle *Ode à Mécène* (III,29) qui développe le double thème de la Providence divine et de l'autarkeia du sage. Mais une sorte d'épicurisme sous-jacent transparaît toujours et les desseins des Dieux sont jugés définitivement impénétrables. En réalité, Horace rejette toute métaphysique systématique et élabore au fil de ses méditations ce qu'on pourrait appeler un panthéon concentrique: les Divinités familières, comme Bacchus et Faunus peuplent et poétisent le quotidien, les Divinités civiques, organisées autour de la Triade Capitoline, intègrent l'individu à la société et à l'histoire; les unes et les autres conjurent l'angoisse liée aux mystères plus vastes

de la petitesse de l'homme dans l'univers. Ni totalement stoïcien ni totalement épicurien, mais éminemment romain, Horace bat sans cesse le rappel des Dieux, les siens et ceux des autres. La mythologie grecque, bien sûr, est omniprésente, parfois trop pour le lecteur non spécialiste qui doit sans cesse se référer aux notes pour comprendre telle allusion ou tel qualificatif divin. Mais en fin de compte, c'est toujours dans les vieux cultes latins et italiques que ce fils de l'Apulie transplanté en Sabine trouve son baume et son miel. La sensualité d'Horace n'est pas seulement bacchique et érotique, bien que le poète ne se prive nullement de ces plaisirs-là. Elle flaire le printemps, elle s'extasie devant la neige qui blanchit la cime du Soracte, elle s'enivre d'eau de source et, dans chacun de ces bons moments de la vie, elle reconnaît un bienfait des Dieux. Leur amitié vaut bien que nous leur offrions la nôtre en retour.

Il n'est guère de poème d'Horace où, dans la diversité du badinage, n'affleure une véritable géographie sacrée. Ainsi l'*Épître à Fuscus Aristius* (I, 10), hymne émouvant à la vie rustique, fût-elle composée derrière le temple de la Divinité sabinne Vacuna. Et comme chez Horace l'amitié a toujours le dernier mot, il termine en confiant à son correspondant: "Je serais tout à fait heureux si tu étais près de moi. Hélas, Fuscus, lui, préfère la ville aux vieilles pierres et au craquètement des cigales.

### Souviens-toi d'Horace...

En 20 avant JC, Horace quadragénaire commence à sentir le poids des ans. Petit et bedonnant, grisonnant précoce, il n'a jamais joui d'une très bonne santé. A Celsus Albinovanus, secrétaire de Tibère pendant la campagne d'Arménie, il donne de ses nouvelles. Or, ce précieux billet, d'une bouleversante sincérité, témoigne brièvement de ce qu'il faut bien appeler une crise dépressive: "Je suis plus malade d'esprit que de corps, je ne veux rien écouter, rien savoir de ce qui pourrait me soulager, je m'irrite contre les médecins de l'âme et leurs avis si sûrs, je m'emporte contre mes amis, qui ne négligent rien pour me guérir d'une funeste léthargie; je fais ce qui me nuit; je néglige ce que je sais m'être profitable; mobile comme le vent, je souhaite d'être à Tibur quand je suis à Rome, à Rome quand je suis à Tibur" (trad. François Richard)...

Il n'y a guère d'exemple aussi précis, dans toute la littérature antique, de ce désarmant mal de vivre qu'on imagine être l'exclusivité de notre temps. L'année suivante, Virgile et Tibulle meurent. Horace a dû encore prendre de nombreux cheveux blancs. Pourtant, avec l'aide des Dieux, il se ressaisit et compose dans la dernière décennie de son existence quelques-unes de ses oeuvres majeures, où la sérénité l'emporte largement sur le désarroi: l'*Épître à Julius Florus* (II,2), pleine de réminiscences autobiographiques; le *Carmen Saeculare*, placé sous le signe lumineux de Diane et d'Apollon, et qui fut chanté au troisième jour des Jeux Séculaires de

juin 17 avant JC; le quatrième Livre des *Odes* et l'*Art poétique*.

Le 30 septembre 8 avant JC disparaît Mécène. Personnage sec et chauve, calculateur et inhibé, c'était le meilleur ami d'Horace et, en même temps, son portrait antithétique. Juste avant de mourir, il aurait confié à Auguste: "Souviens-toi d'Horace comme de moi-même. Horati Flacci, ut mei, memor esto". Mais Horace ne survécut que six semaines à son bienfaiteur. Il mourut le cinquième jour avant les calendes de décembre, soit le 27 novembre 8 avant JC. Douze jours plus tard, il aurait eu cinquante-sept ans. Ce célibataire endurci fit d'Auguste son légataire. Il fut inhumé près de Mécène sur l'Esquilin.

Quittez Rome un jour que le ciel est clair derrière les silhouettes alignées des pins du Janicule. Prenez la direction de Trivoli. Laissez pour le retour la visite de la Villa Adriana. Poursuivez vers Mandela. Marchez sur les rudes raidillons de la Sabine. Rafraîchissez-vous dans l'eau glacée de la Digence. Horace vous accompagne dans une Italie tellurique et païenne, tantôt neigeuse tantôt desséchée, dont il est le meilleur guide.

Guy Féquant

*Bibliographie sélective:*

*Les oeuvres d'Horace sont publiées en trois volumes (texte établi et traduit par François Villeneuve) dans la collection des Universités de France, Les Belles Lettres, Paris 1929 (11ème tirage, Paris 1981).*

*Horace, Oeuvres (traduction, introduction et notes de François Richard), Garnier-Flammarion, Paris 1967.*

*Pierre Grimal, Horace, Seuil, coll. Ecrivains de toujours, Paris 1958.*

*Jacques Perret, Horace, Hatier, coll. Connaissance des lettres, Paris 1959.*

*Th. Zielinski, Horace et la société romaine du temps d'Auguste, Les Belles Lettres, Paris 1938.*

*E. Courbaud, Horace, sa vie et sa pensée à l'époque des Epîtres, Paris 1914.*

*Etudes Horatiennes, recueil publié en l'honneur du bimillénaire d'Horace, Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Libre de Bruxelles, Bruxelles 1937.*

*Aucune biographie moderne et complète du poète n'est disponible à ce jour, du moins en langue française. Une lacune éditoriale qu'il conviendrait de combler au plus vite.*

*Né en 1949 en Champagne ardennaise, Guy Féquant est historien de formation, ornithologue et écrivain fasciné par le Nord (voir l'entretien*

*accordé à Antaios III, printemps 1994). On lira ses deux romans, publiés par La Manufacture: Odinsey (1988) et Le Jaseur boréal (1989), qui ont tous deux pour toile de fond le Moyen Age germano-scandinave, entre Paganisme et Christianisme. Son dernier livre, L'Aigle pêcheur (Quorum, Bruxelles 1995) est une sorte de journal très jüngerien: les chasses subtiles d'un Ardennais. A lire en forêt !*

## G

## MISE AU POINT SUR HÉRACLITE

1. Qu'est-ce qu'une mise au point? L'optique entend le plus couramment, par cette expression, un réglage des éléments d'un système de prismes et de lentilles, tel que l'image de l'objet étudié se forme en un endroit favorable à son observation indirecte et détaillée. Galilée remarqua ainsi, le premier, l'existence de taches sur le disque solaire, en effectuant la mise au point appropriée d'un processus comportant une lunette, laquelle projetait une image du Soleil sur un écran de papier situé à distance réglable de la lunette. La qualité de la mise au point dépend tout à la fois de l'objet examiné, du système utilisé, et de l'oeil qui observe.

Telle est bien la difficulté pour qui lit les textes d'Héraclite d'Éphèse. Ils ne sont pas accessibles directement, s'entend: sans un dispositif de mise au point. La langue, archaïque et rugueuse, mais aussi l'éloignement dans le temps, le contexte de la parole publique ou sectaire en Ionie au début du Ve siècle avant notre ère, et la transmission fragmentaire d'une oeuvre qui fascina huit siècles durant les penseurs de l'Antiquité, tels sont les éléments qui concourent au flou moderne de la philosophie d'Héraclite. Autant dire qu'aucun travail de philologie ou d'archéologie intellectuelle ne rendra jamais compte de ce que fut Héraclite en son temps, et qu'il est inutile de s'engager dans une telle voie: quelle que soit la bonne volonté déployée, ou la compétence linguistique mise en oeuvre, on n'est certain que de l'échec, par défaut d'observabilité d'un objet aperçu très indirectement, après un nombre considérable de réflexions et de réfractions.

Autre chose, dans la mise au point, est le choix d'un objet, non pour l'observer lui-même, mais pour régler l'appareillage. Quiconque s'initie au maniement d'un sextant doit d'abord viser un horizon au moyen duquel il va régler son appareil, mais sans chercher à observer les détails de cet horizon. Il s'agit seulement, en accordant la netteté, d'adapter l'outil à ses fonctions. Une fois effectuée la mise au point sur l'horizon, le sextant sert à faire le point, c'est-à-dire à se situer abstraitement, à se

localiser sur une sphère imaginaire, en un point repéré par des coordonnées terrestres en latitude et en longitude, elles-mêmes conventionnelles.

Que veut dire "effectuer une mise au point sur Héraclite"? Si l'on suit la métaphore, c'est utiliser l'oeuvre fragmentaire qui a été transmise par la tradition, non pour prétendre en dévoiler la vérité intrinsèque, mais aux fins de régler un processus d'intellection, un ensemble de concepts, d'idées, de présupposés, de le régler non pas absolument, mais relativement à l'usage que nous en avons ici et maintenant, selon un autre horizon que celui d'une Ionie à jamais disparue. L'utilité d'une telle mise au point n'apparaîtra clairement que si est ensuite effectué le test permettant de vérifier que le nouvel appareillage dont on dispose, ou son nouveau réglage, est salutaire pour faire le point plus précisément, abstraitement, dans l'espace du pensable qui est le nôtre.

2. Il faut se souvenir, dit Héraclite, de "celui qui oublie par où mène le chemin" (DK. 71 (C. 13). On numérotera ici DK les fragments d'Héraclite répertoriés dans la classique édition Diels-Krantz des *Fragmente der Vorsokratiker*, Weidmann, 16ème éd., Berlin 1972; et C. ceux de l'édition traduite et commentée de Marcel Conche, PUF, Paris 1986). La plupart des commentateurs ont centré leur analyse de ce fragment sur l'oubli, sur le travail de la vérité compris comme mise au jour de ce qui a été biffé, enfoui, ensommeillé, établissant ainsi la métaphysique comme un effort de la pensée contre le négatif, comme un long ouvrage d'exhaussement, de désenfouissement de l'omission, de la négligence, de l'abandon. Autrement dit: une vérité est déjà-là, qui n'attendrait que d'être reconnue comme telle, et par ceux capables de remonter, en sens inverse, la pente du sommeil et du manquement pour s'en aller vers la lumière de l'aléthéia, du non-oubli.

La perspective semble marquée tout à la fois par le platonisme ultérieur, celui de la sortie de la caverne des illusions, ce monde chthonien de l'opinion; et par la métaphysique du péché du monde, qui donne pour origine structurelle à l'homme, l'oubli même de son origine pure.

Trois mots, pourtant, dans ce bref fragment, frappent plus intensément l'imagination du lecteur moderne, habitué aux constructions de la vérité échafaudées avec méthode. "Hè hodos ageĩ", note Héraclite. Là où le français donne le verbe avant le sujet, le grec dit: "le chemin mène", ou "le chemin conduit". Il y a une inversion de perspective, relativement à ce que l'on comprend le plus souvent. Ici, le chemin mène, comme un conducteur de char conduit. Dès lors, si l'on veut mieux ajuster la traduction, il faut s'enquérir de celui qui oublie "par où le chemin [le] mène". Le sujet grammatical de l'agir est le chemin, et non celui qui oublierait d'agir, ou qui oublierait les étapes de l'agir.

Voilà une énigme de l'existence que les philosophies volontaristes omettent d'observer, de commenter, ou simplement de signaler: que c'est le chemin qui mène,

et non la vérité, ni le soi-sujet. En d'autres termes, le sens d'exister n'est pas une vérité préalable qu'on se dévoile, mais le chemin lui-même, qui conduit, qui agit comme sujet grammatical, comme sujet de la proposition permettant de faire le point quant à sa propre existence de sujet agissant. Le sujet qui se dit agissant est, en quelque manière, agi par le chemin qui est son sujet grammatical.

La difficulté, pour une philosophie moderne, d'effectuer une mise au point de ses outils de pensée sur l'horizon Héraclite, réside dans cette manière de poser le monde, le soi et l'action selon une hiérarchie et des priorités qui ne sont pas celles d'aujourd'hui. Le chemin héraclitéen, en effet, n'est pas pensable comme objet sur lequel on agirait, ou sur lequel porte l'effort de montage ou de démontage conceptuel; il est le sujet qui fait l'homme en tant qu'homme. L'homme moderne tente, à l'opposé du citoyen d'Éphèse, de réduire le monde à ses propres plans, à sa rationalité compréhensive ou active, il se veut le maître de son propre parcours et de sa méthode, sujet de son histoire et de son destin; hors de cette perspective d'un sujet dominant sa matière, et qui court malheureusement après les attributs qui vont le définir et lui permettre de poser l'énoncé fondateur du sens de sa propre existence, "je fais, je suis", l'homme moderne perd toute qualité et se perçoit comme déchu en tant que sujet, entraîné dans une redondance simpliste où tout semble identique à tout dès lors que le référent, lui-même, l'acteur de soi, a disparu.

Une mise au point sur Héraclite conduit à se défaire d'un tel présupposé, selon lequel, tout comme la vérité, le sujet serait déjà-là dans son action. En fait plus qu'en droit, il n'y est pas, et c'est bien pourquoi il ne cesse de changer. A "je fais, je suis", Héraclite oppose: "hè hodos ageï", "le chemin fait". Ce qui ne se comprend pas sans se débarrasser de cette catégorie fondamentale, pour les modernes, de la primauté du sujet.

3. Quand Oedipe interroge Jocaste pour connaître le lieu où fut tué son père Laïos, celle-ci répond: "En pays de Phocide, [là où] le chemin fendu fait (schisté hodos ageï) celui-là même vers Delphes et celui venant de Daulis" (Sophocle, Oedipe Roi, 733-34). On trouvera évidemment plus simple de traduire: "En Phocide, au carrefour des routes de Delphes et de Daulis". Mais si l'on veut ajuster, mettre au point, il faut restituer pour la sensibilité d'aujourd'hui ce que disait le grec, qu'une route vient de Daulis, qu'une autre est celle de Delphes, et que la schize du chemin est cela même qui fait qu'Oedipe venait de Delphes et que Laïos s'y rendait. Le chemin mène. L'oracle des Dieux n'a pas déterminé - au sens d'une détermination mécanique - que Laïos fut tué par son fils; il a simplement énoncé que le chemin mène; il ne s'est pas trompé. Le sujet d'Oedipe est un chemin, celui sur lequel Oedipe rencontre Laïos et le tue.

Héraclite: "Le chemin vers le haut ou vers le bas est un et même" (DK. B60 (C. 118)). Et: "Le chemin (de la vis) du pressoir est droit et curve; il est un et le

même" (DK. B117 (C. 59)). Le premier fragment dit que le sens de la pente importe peu; l'autre que le mouvement spiral combine, sans perdre son identité, le linéaire et le circulaire. Dans les deux cas, le chemin est sujet, un et même, quelles que soient la diversité de ses prédicats ou la combinaison de leurs disparités. Et la mise au point est difficile pour une optique moderne: à propos du mouvement qu'est vivre, le sujet grammatical, celui qui rend possible un langage, ce sujet-là est le chemin, et non ce (ou celui) qui dit je, qui n'en est qu'un prédicat, quelle que soit sa pente, vers le haut ou le bas, ou son mouvement, linéaire ou circulaire.

4. Ceci encore: "Les limites de la psychè tu ne pourrais les explorer, même en parcourant tout chemin possible, tant il a un logos profond" (DK. B45 (C. 102)). Que peut-on désigner à propos d'un chemin, en disant qu'il a un logos profond? L'adjectif grec bathus est, comme le français profond, polysémique. Il sert à qualifier l'immensité sous-marine autant que l'épaisseur d'une forêt ou d'une nuée, la qualité d'un sommeil ou l'étrangeté de la nuit. Est dit bathus ce qui est perçu comme dense, ramassé, global, c'est-à-dire un phénomène tel que, dans l'impression qu'il produit, la généralité domine, relativement à l'inventaire du détail. Héraclite complète donc la première notion, celle de chemin, par l'avertissement que le dit chemin a un logos relevant de l'indiscernable, du massif.

Les intentions les plus diverses ont été prêtées à Héraclite quant au statut du logos, par exemple qu'il représente la loi du monde cosmique, ou la raison immanente à toutes choses, ou la loi du devenir. Interprétations ontologiques, dans lesquelles, grâce à un tour relevant de la prestidigitacion, le Logos étant le principe du monde, il ne reste à tout logos particulier, c'est-à-dire à tout discours philosophique ultérieur, qu'à se mouler sur son principe pour s'assurer qu'il est conforme à la vérité.

Malheureusement, cette orientation ne tient pas. Les mots de principe originaire (archè) ou loi (nomos) existent et sont utilisés par Héraclite. Il n'aurait donc pas eu besoin du terme logos pour désigner le principe ou la loi, des choses ou du monde, si telle avait été son inclination. En outre, nulle part, au moins dans les fragments qui subsistent, Héraclite ne donne d'objet extemporané au discours, et surtout pas un objet dogmatique qui serait la vérité, ou même une vérité simple et partielle. Si tel discours, au sens du discours en prose, est qualifié ici ou là de vrai, ce n'est jamais relativement à un contenu externe de vérité, mais relativement à une expérience, celle qui permet de discerner, dans un événement particulier, ce en quoi il s'accorde à l'universel, c'est-à-dire à l'impermanence. Tel est le logos du chemin.

Dès lors, pour revenir au fragment qui nous retient, il n'y a pas de limites à la psychè, quel que soit le chemin emprunté, pour autant que tout logos exprimant ce chemin renvoie à quelque chose de massif dans l'expérience humaine, avec des détails indiscernables. En d'autres termes, il n'y a pas de Vérité, dogmatique,

extemporanée, philosophique ou autre, qui puisse circonscrire dans la psuchè les chemins du vrai et leurs frontières. Une telle prétention enfermerait hê hodos ageî, le chemin qui conduit, dans les capacités techniques ou logomachiques d'un conducteur particulier, fût-il Héraclite lui-même, réputé dire ce qu'il en est d'exister.

5. Une mise au point sur Héraclite invite à débarrasser l'appareil analytique moderne de ses optiques grossissantes relatives au sujet, au sujet-soi du discours de la vérité, et même des optiques de la subjectivité en général, qu'il s'agisse de celle du lecteur ou de celle d'Héraclite, ou encore de l'objectivité, celle du monde comme celle de son principe de vérité. Comment, dans un tel dénuement des moyens modernes de penser, peut-on encore faire le point, et prétendre se repérer dans l'espace du pensable?

Héraclite offre un autre point d'appui, difficile à tenir, mais sans lequel ce qu'il dit resterait incompréhensible, ou se trouverait figé en un discours de vérité, et donc faux. Ce point d'appui, c'est: "panta chôreî kai ouden meneî" (DK. A6 (C. 135)), "tout cède et rien ne tient", ou "panta rheî" (C. 136), "tout flue", ou "mèden éinaî" (DK. A1), "rien n'est". Du point de vue de l'ontologie moderne, ce "rien n'est" hésite entre le jeu de mots, l'incompréhensible et le scandaleux. Du point de vue héraclitéen, il est plus clair: si le discours détaillé dit qu'il énonce la vérité des choses ou des événements, alors ces choses sont, non en elles-mêmes mais comme objets du discours, et les autres ne sont pas, non en elles-mêmes, mais elles aussi en tant qu'objets du discours; si, dans une perspective renouvelée, celle qui s'accorde au chemin, à tout chemin possible, le discours ne rencontre que du massif, c'est-à-dire la permanence du mouvement, la permanence de l'impermanence, alors ce discours ne peut tenir de partition ontologique entre ce qui est et ce qui n'est pas, car rien ne peut fonder la distinction entre l'une et l'autre catégories, rien qui ne serait le discours lui-même. Autant dire que la vérité serait alors auto-référente, c'est-à-dire illusoire - même de son propre point de vue véridique.

L'exemple du fleuve (BK. B12, 49a, 91 (C. 132,133,134)), dans lequel on se baigne et on ne se baigne jamais deux fois, est assez souvent cité pour qu'on se contente d'un simple rappel. Mais il faut en souligner les conséquences: si le discours est maître du mot et désigne par le terme Charente, Orne ou Rhône des berges ancestrales, et donc une certaine permanence riveraine, ou, par le mot fleuve, une expérience plus générale d'une eau courant entre deux rives stabilisées, il ne renvoie pas pour autant à une substance métaphysique conservant une essence stable dans le changement; il s'appuie plutôt sur une expérience humaine qui, au milieu d'une instabilité universelle, tire de quelques répétitions un prétexte à condenser, par les mots, quelque chose comme des amers, des résumés d'expériences pratiques, dont l'ensemble forme une langue. Les mots de la langue rappellent non une substance, mais une réalité d'expérience: que ce qui se constitue selon les apparences de

l'identique, disparaît dans le même moment comme identité (Voir le commentaire d'Aristote, *Métaphysiques*, III, v, 1010 a 12) car la perception et ce qui est perçu sont tous deux soumis à la même principauté générale du changement.

Ainsi, le logos de l'expérience, celui de l'âme humaine, est bien massif et ne dit rien de tel ou tel détail qu'on voudrait isoler: il a ce côté fugitif de l'instant où la main saisit le sable qui lui coule entre les doigts; son expérience est comparable à celle de "l'éclair qui gouverne tout" (DK. B64 (C. 87)), qui est total dans son illumination sans être rien en particulier.

Héraclite, dans une terrible tension de langage, complète son approche du tout change par une exaltation de l'opposition des contraires, le rassemblé et le séparé, le consonant et le dissonant (DK. B10 (C. 127)), le buvable et l'imbuvable (DK. B61 (C. 120)), nuit et jour, hiver et été, guerre et paix, faim et satiété (DK. B67 (C. 109)), vie et mort, éveil et sommeil, jeunesse et vieillesse (DK. B88 (C107)), juste et injuste (DK. B102 (C. 111)), commencement et fin (DK. B103 (C. 119)), maladie et santé, fatigue et repos (DK. B111 (C. 113)), froid et chaud, sec et humide (DK. B126 (C. 108)). Ces tensions et oppositions ne constituent pas de simples antilogies, ou des figures de style répétitives qui confinaient à la ficelle rhétorique, mais plutôt ce qu'on pourrait appeler avec Blondel des antibolies, des expériences contraires de l'agir qui se rapportent, quelle que soit leur diversité, à la même existence.

6. La vie est fluente et continue, elle ne se retourne pas sur elle-même ni ne retourne sur ses pas. Échec et plénitude momentanée, incomplétude et désir d'achèvement, tels sont les termes de l'antibolie héraclitéenne, qui constate l'impossibilité de fixer l'instant qui passe, qui découvre un éloignement constant de soi auquel l'action n'apporte que des résolutions suspensives, au gré de relations imprévues, d'attractions et de répulsions, de convergences et de divergences, sans programme initial.

On perçoit, après Kant, cette position héraclitéenne comme une épreuve du négatif, comme une renonciation inutile et dangereuse aux ancrages solides de la subjectivité. Autant dire qu'il semble impossible de faire le point, aujourd'hui, à l'aide d'une philosophie telle que celle mise au point sur l'horizon Héraclite; ce serait se retrouver sans repère, et sombrer dans un abandonnisme pathologique ou un nihilisme désespéré.

Et ce serait exact. La philosophie d'Héraclite, pour autant qu'on prétendrait la comprendre au sens moderne de l'acquiescement à un contenu de vérité, relèverait d'une illusion périlleuse. Il faut en effet se mettre en accord avec ce que sa lecture rectifie dans notre optique philosophique. Si la vérité (du sujet, ou du monde) n'existe pas, la conclusion la plus élémentaire à en tirer est bien que l'ouvre d'Héraclite elle-même ne contient pas de doctrine à employer telle quelle. On peut lui appliquer à elle-même ce qui est dit de l'oracle d'Apollon à Delphes: "il ne

discourt ni ne cache, mais fait signe” (DK. B93 (C. 39)). Si philosophie il y a, elle ne tient donc pas dans des propositions formalisées; seule la forme de ses propositions fait signe; elle fait signe que “tout cède et rien ne tient”.

Ce dernier énoncé ne résume pas un (mauvais) drame romantique de l’existence, ni un subjectivisme insensé ni un relativisme du sujet, mais une compréhension de l’existence vécue comme impermanence dans un monde impermanent. Un sujet s’y abolit; non le sujet empirique, celui qui expérimente son impermanence, mais la figure chimérique de ce sujet, un moi imaginé qui outrepassa les heures et les saisons de la vie, c’est-à-dire sa propre mort. Une fois calé l’appareillage philosophique sur l’horizon Héraclite, faite le point consiste à tenter de penser l’existence selon le mode de sa propre apparition, morcelée dans sa diversité, épousant les pentes contraires du désir, de la passion, de l’exaltation et de la déception, de la science universelle des choses et de la particularité de la perception de ces choses, de l’agencement des échanges, des mutations et des retours qui sont le lot de la vie commune, auquel personne n’échappe. L’éclairage de l’Être de la métaphysique ontologique ne propose, à cet égard, qu’une tentative d’immobilisation, de condensation, de congélation du mouvement d’exister. Si exister est agencer des rapports dans la diversité des choses et des expériences, ou même dans les connaissances symbolisées que rassemblent une science ou une philosophie, alors celui qui existe n’est pas un étant ni un être, car les rapports ne sont ni des étants ni des êtres, mais des actes.

Et si l’on concède, avec une partie de la philosophie moderne, que, du point de vue du langage, celui qui énonce est bien le sujet de la proposition qu’il énonce, ce sera pour dire aussitôt que, du point de vue de son expérience, c’est l’acte, ou l’énoncé, qui est le sujet, tout comme le conducteur conduit son char, tout comme le chemin mène.

7. A ceux qui craindraient une impuissance politique ou un fatalisme auquel devrait mener une telle philosophie, Héraclite répond par avance: “Il faut que le peuple combatte pour sa loi, comme pour son rempart” (DK. B44 (C. 58)). Certes, comme le Cosmos et comme le Soleil, la Cité est neuve chaque matin. Elle se trouve, elle aussi, soumise à l’impermanence. Mais sa loi et ses remparts sont, comme les rives du fleuve, les constantes de sa diversité. Pourquoi s’opposer à une telle stabilité, même si on la juge essentiellement relative? Le conflit (polemos) est universel parmi les hommes; Héraclite le dit même “pantôn pater”, père de toutes choses (DK. B53 (C. 129)). La Cité reflète deux terrains de conflits: ceux qui, internes, sont résolus par la loi à laquelle chacun se plie et qui permet de subsister collectivement; et ceux qui, externes, mettent en jeu la survie collective. Dès lors, du point de vue de la Cité, la loi et les remparts doivent être défendus, aussi vrai que s’affaiblir et disparaître collectivement n’ajoute pas une once de vérité au fait de l’impermanence qui

gouverne les événements du monde et de la vie.

La disjonction entre le patriotisme d'Héraclite et sa philosophie de la fluence universelle ne se comprend comme une erreur, ou un écartèlement, que du point de vue d'une doctrine de la Vérité prétendant livrer une clef ontologique du statut universel des étants: la Cité passe, comme je passe; après tout, qu'elle meure, cela n'aura aucune conséquence pratique. Mais si la Cité n'est pas, pas plus que moi, un être métaphysique, elle est néanmoins un être pratique, un recueil de traditions, une langue, des mœurs, des lois, des conflits, un sujet transitif du discours collectif qui unit des contraires et concilie des opposés, sans les réduire ni les annihiler. Si les citoyens étaient des êtres ontologiques, ils se retrouveraient, en tant que tels, égaux et sans conflits, et la Cité n'existerait pas puisqu'elle n'aurait aucune raison d'apparaître. Or sa raison (logos) est précisément le logos universel, à savoir que les citoyens sont séparés, conflictuels, opposés, disjoints, et unis pourtant en tant qu'êtres empiriques différents, sans statut ontologique, par la nécessité de leur survie dans un monde à la merci des caprices de la contrariété.

Pas plus qu'il ne fait de *polemos* un principe universel par souci de polémique, Héraclite ne fait de *polis* un être utile par souci de politique. Il y a des leçons d'expérience qui instruisent de ce qu'est la vie pratique, à la fois individuelle et collective. De ces leçons on peut tirer, comme disait le fabuliste, une moralité, laquelle ne vaut pas absolument, mais relativement: qu'il vaut mieux une Cité solide que pas de Cité, aussi vrai que, *polemos* étant universel, on se met en danger à ne pas protéger ses propres remparts, ou les lois grâce auxquelles des conflits destructeurs ont été surmontés.

8. Une philosophie aujourd'hui réajustée aux intuitions de l'horizon Héraclite conjuguera un pragmatisme de l'expérience empirique avec un contournement des lourdeurs ontologiques dont le siècle a enseigné assez combien elles sont massacrantes, dans tous les sens pratiques du terme. Elle est difficile à construire parce qu'elle est tout entière à conduire: ce ne sera pas une matière à dire, mais une manière de vivre. Est-ce admissible? Au regard de quelques exigences et de quelques folies de l'époque, on ne lui trouvera pas que des désavantages. Quant à la revendication de liberté, elle lui préférera un contenu pratique plutôt qu'un consentement à une vérité historique universelle, aux contours plus rêvés que vivables. Quant à la mise en ordre de soi-même et à la revendication morale, plutôt qu'une conformation à une exigence universelle, elle élira une simplification de la charge émotive ou doctrinale de la vertu, simplification propre à dépasser le conflit d'une différence empirique, et non ontologique, entre soi et autrui. Quant à l'analyse du discours et de ses capacités, elle inclinera à se défaire des illusions du radicalisme ontologique, en stratifiant les points de vue et leurs vérités partielles: le discours du sujet raconte le sujet, le discours de l'accord résume une espérance de

dépassement d'un conflit, le discours de la vérité décrit une totalité close, qui n'a rien d'empirique ni de pratique. Quant à l'individu et à ses compétences, elle le renverra toujours aux impermanences qu'il est et au sens qu'il fait, plutôt qu'à l'utopie de ce qu'il pourrait être et au sens extemporané qu'il rêverait d'incarner en oubliant qu'il est vivant, c'est-à-dire changeant.

Restent encore les sciences. Elles tendent aujourd'hui à faire du déterminisme de leur méthode une loi générale du monde et, dans ce monde, du vivant en général et, dans le vivant, de l'homme lui-même. Dès lors, les déterminations analysées par les sciences s'appliqueraient à tout homme, à sa pensée, à ses compétences, à ses manières de discourir, de se représenter, d'organiser son monde. Autre manière de dire qu'une vérité de l'Homme précède tout homme, et que cette vérité appartient aux sciences. Une philosophie mise au point sur Héraclite répondra à cela que le déterminisme n'est pas une propriété de la matière, mais un présupposé de la méthode scientifique, c'est-à-dire un outil de son intellection des opérations menées sur les choses de l'expérience. Pour autant, ni l'Homme ni le Vivant ni l'Univers ne sont des objets de l'expérience scientifique, puisque, d'une part, ils ne sont pas isolables et que, d'autre part, la science n'étant science que des rapports qu'elle construit, les Uniques tels que l'Univers, l'Homme ou la Pensée ne sont pas de sa compétence: ils ne sont soumis à aucune relation.

Il y a un esclavage de la liberté, une immoralité de la morale, une illusion de la vérité, une ignorance de la science et une dilution de la personne dans tout discours sur la liberté, la morale, la vérité, la science ou la personne qui ne renvoie pas, au-delà du discours, à l'exigence qui le nécessite et aux conséquences pratiques qui le relativise. Encore l'exigence et les conséquences doivent-elles être comprises selon des modalités elles-mêmes empiriques, c'est-à-dire référées à l'exister tel qu'il s'éprouve en se faisant: ce qui se perçoit dans un domaine de l'existence quotidienne trouve sa loi dans un autre domaine de l'existence et non dans un discours. Que toute vérité soit réputée historique et collective, ou que toute vérité se trouve dans l'individualité même, ou que toute vérité vienne d'un discours, ou d'un en-haut, quel qu'il soit, et voilà que l'humain s'en trouve avili, dégradé en note en bas de page d'une doctrine qui subsiste sans lui, qui l'ignore ou qui le lamine.

La leçon d'Héraclite, quant à la permanence des impermanences, renvoie ici tout individu à l'histoire qu'il est, celle de sa langue, des moeurs dont il hérite, de la famille où il acquiert un langage, du milieu où il apprend le conflit, aux désirs qu'il éprouve, aux réalisations qu'il échoue, à l'arrangement même de tous ces contraires en une dynamique jamais achevée, jamais enfermée dans un "moi" assuré de dominer sa diversité ou celle du monde de son expérience. Comprendre exister dans la perspective générique et nécessaire de vivre sans arrêt ni repos sur doctrine, voilà une manière qui contraint moins qu'elle ne libère. Elle contraint à laisser sur le bord du chemin la certitude d'être déjà-là comme sens achevé. Mais elle libère du poids

---

d'être déjà-là comme sens achevé, c'est-à-dire d'exister pour rien, ou vers rien. Dans ce mouvement de simplification, lent et progressif, qui mène à l'évidence de la permanence du tout change, et donc à la défection de soi comme vérité, il y a ce qui ne change pas, qui n'est pas un être ni une croyance dogmatique, plutôt une sphère du pensable d'où l'on peut faire le point, qui dépayse et délivre, et qui donne. Est-ce l'âme qui parle? Ou le monde? Ou le Dieu? Nul ne sait. L'avancée vers le simple est le moyen d'une philosophie, l'effet d'une manière de vivre, non leur cause. "Hè hodos ageí: le chemin mène". Voilà le sujet.

*Jean-François Gautier*

*Né en 1950, Jean-François Gautier a poursuivi des études de musique et de philosophie (Doctorat). Universitaire, puis journaliste et éditeur, il s'est intéressé à l'étiopathie avant de devenir rebouteux. Il a publié plusieurs livres, dont Palestrina ou l'esthétique de l'âme du monde, Actes Sud 1994, L'Univers existe-t-il?, Actes Sud 1994, et Debussy. La musique et le mouvant, Actes Sud 1997. Dans Antaios, on lira le long entretien avec Patrick Trousson (Antaios X, été 1996) et « Cioran, le mystique des Carpathes » (Antaios XII, hiver 1997).*

## G

## ETUDES INDO-EUROPÉENNES

« Depuis les 4 ou 500. 000 ans que les successeurs de l'homo erectus croisent leurs lignées sur nos promontoires d'Eurasie, comment chacun de nous ne porterait-il pas en lui, par filiation légitime ou bâtarde, des gènes hérités d'un lucumon, d'un satrape, d'un rex, d'un rix ou d'un kunningaz? »

Georges Dumézil, *Sur l'Humanisme II*, 1986.

Les amoureux de la res indo-europeana peuvent se réjouir de l'intense activité des chercheurs et des éditeurs, même si quelques nuages s'amoncellent à l'horizon.

A tout seigneur, tout honneur, je commencerai par parler d'un stimulant essai intitulé *Impérialismes indo-européens* publié par mon ancien professeur de langue latine à l'Université Libre de Bruxelles. Il s'agit du texte nettement remanié d'une conférence prononcée par J. H. Michel en 1981. Jeune étudiant de la section de Philologie classique (aujourd'hui stupidement rebaptisée « langues et littératures classiques »: quid de l'aspect philologique?), j'avais écouté avec passion celui qui allait m'enseigner la grammaire latine deux années durant. Spécialiste du droit romain, philologue pointu, J. H. Michel est aussi célèbre pour ses colères mémorables, et son anticonformisme: ne nous parlait-il pas souvent, au cours de grammaire, des Cherokee ou des Iroquois? Il avait en effet compris qu'une démarche contrastive est parfaitement à même de nous éclairer sur les structures mentales de l'homme archaïque, d'où son intérêt pour les sociétés traditionnelles, « porteuses de modèles opposés au nôtre » et « que la société industrielle du XXème siècle finissant extermine si volontiers ». Dans son copieux recueil d'articles, *Synthèses romaines* (Latomus, 240, Revue d'Etudes Latines, Bruxelles 1998, à commander 6, rue du Palais Saint-Jacques, B-7500 Tournai), il soutient d'ailleurs avoir appris davantage sur la Germania de Tacite - qu'il définit comme « le petit manuel de l'Indo-Européen sur la voie de l'expansion » - par sa fréquentation des Indiens d'Amérique du Nord que par celle de maints philologues à binocles. Les tribus de l'Inde, j'en suis sûr, lui auraient été d'un grand secours, elles aussi.

Dans cet essai, J. H. Michel se penche sur les raisons de la redoutable efficacité des impérialismes indo-européens: il va même jusqu'à parler, ironiquement, d'une

« fonction impérialiste ». La tradition impérialiste semble bien consubstantielle au mental indo-européen, qui se distingue par un goût du dépassement et du départ sans espoir de retour, un esprit missionnaire, une efficacité dans le contrôle territorial absolument uniques: « un faisceau complexe et varié de notions, de procédés, d'outils matériels et d'instruments symboliques, de structures sociales tendant à faire de ces migrants des conquérants toujours en partance ». En cela, les Indo-Européens diffèrent d'autres peuples nomades (Australie, Amérique du Nord) attachés à un sol particulier. Le dernier exemple en date ne serait-il pas la mission Apollo, qui permit à un Anglo-Saxon de poser le pied sur la Lune? On voit que l'étude des Indo-Européens ne constitue nullement un luxe pour oisifs, une science poussiéreuse qui concernerait des peuples disparus. Admettant la thèse dumézilienne de la trifonctionnalité (dont il retrouve des traces jusque dans le rituel maçonnique: les initiés y invoquent la Sagesse, la Force et la Beauté), J. H. Michel explique cette efficacité plurimillénaire par la supériorité matérielle (armes de métal, char de combat, clairon), tout en précisant qu'à ses yeux, les Indo-Européens n'ont sans doute pas été de grands inventeurs, mais plutôt des génies de l'adaptation et de la synthèse. A ce facteur s'ajoute la structure sociale, qui exalte le champion: le héros sait que sa gloire éternelle - en tous points préférable à la mort - sera chantée par le poète. D'où l'importance de ce dernier, maître de l'éloge qui immortalise (d'Achille à Roland), de la satire qui tue. La capacité stratégique des Indo-Européens est aussi à la base de leurs succès: leurs grands déplacements de population sont célèbres (pensons à l'invasion de 406PC). J. H. Michel signale que le *Bellum Gallicum* de César contient probablement un des seuls témoignages directs d'une migration indo-européenne: l'histoire d'Orgetorix. Enfin, les Indo-Européens se distinguent par leur goût du risque, leur démographie, leur sens de la décision politique et leur refus de tout fatalisme. Surtout, ils possèdent la capacité de façonner « ces armes de l'esprit conquérant que sont les nourritures symboliques de la religion et de l'idéologie ».

En effet, ils sont les créateurs de mythes extrêmement puissants. A ce propos, les thèses de J. Haudry sont critiquées de façon un peu rapide: il lui est reproché de tenter de décrire le type physique des élites indo-européennes en se fondant sur les résultats des fouilles archéologiques. C'est oublier que le type nordique (peau blanche, yeux clairs, haute taille), considéré comme un idéal, est attesté par les textes de nombreuses traditions archaïques (et jusque dans la publicité contemporaine). Réel ou non, mais on ne voit pas ce qui nous empêcherait de le considérer comme une réalité, ce type physique fut - et demeure? - un mythe porteur dans l'inconscient des peuples indo-européens (et parfois non indo-européens). Le fait de s'interroger sur le type physique d'un peuple n'implique pas que l'on en exalte la supériorité, et le professeur J. Haudry ne prétend rien de tel dans ses travaux, quoi qu'en disent certains détracteurs. Rome est considérée comme « l'avatar extrême de

l'impérialisme indo-européen »: dernier empire néolithique, il survit, depuis sa chute au Vème siècle, par le latin et les langues romanes, parlées sur les cinq continents, par le droit romain (la notion de propriété par exemple) et le Catholicisme. L'auteur aurait pu ajouter le mythe impérial, très présent dans l'imaginaire européen (cf. Saint Empire romain de la nation germanique). Rome est bien « la légataire universelle du dynamisme conquérant des Indo-Européens », pour le meilleur et pour le pire. Les dernières réflexions portent sur la crise actuelle, expliquée par le mythe de la croissance infinie et la volonté, typiquement occidentale elle aussi, d'exploitation sans frein de la nature. Je m'interroge toutefois sur l'origine de ces conceptions, qui ne me paraissent pas indo-européennes: sens linéaire et progressif de l'histoire (de la chute à la rédemption) et maîtrise de la terre, donnée en cadeau à l'homme par Dieu.

Ces deux conceptions ne seraient-elles pas plutôt d'origine vétéro-testamentaire? L'idéologie occidentale pourrait alors être définie comme le mélange explosif de deux mentalités, l'indo-européenne et la biblique. Une distinction entre Europe et Occident, entre mentalité occidentale et indo-européenne, doit à mon sens être opérée pour mieux comprendre la crise présente. Sur la construction européenne, J. H. Michel voit clair: nous assistons au triomphe sans partage de la troisième fonction économique. L'influence de l'idéologie « libérale » dans sa version américaine est patente, l'Europe ne se donnant plus, depuis 1945, les moyens de sa souveraineté (occupation américano-soviétique jusqu'en 1989 puis triomphe du modèle unipolaire US, élites inconscientes ou corrompues, guerre culturelle subie sans riposte d'envergure, neutralisation de toute contestation en profondeur par la politique du spectacle, etc.). Or, l'étude des traditions indo-européennes, qui est tout sauf un luxe, nous apprend que nos ancêtres ont recherché l'équilibre des trois fonctions (voir les mythes de fondation). L'hypertrophie de la première fonction aboutit à la théocratie, celle de la seconde à la dictature militaire; quant à la fonction marchande, si elle n'est pas régulée par les deux premières, elle cause les maux dont nous souffrons aujourd'hui. J. H. Michel pense que, bientôt, appel devra être fait à « la dignité de l'Idée et de la culture ».

Ceci nous rappelle que Jean Monnet regrettait à la fin de sa vie de ne pas avoir commencé par la culture. Tardive lucidité! L'auteur exprime une nette méfiance à l'égard de l'exaltation unilatérale du génie indo-européen, dont il redoute l'efficacité parfois effroyable (génocides des Tasmaniens, conversion forcée au Christianisme des indigènes des cinq continents, y compris les famines organisées en Irlande, au Bengale et ailleurs).

On peut se demander si ces massacres, perpétrés grâce à une évidente supériorité technique et organisationnelle, ne le furent pas au nom de valeurs étrangères aux mythes trifonctionnels et plus proches de celles prônées dans l'Ancien Testament (Livre de Josué par exemple)... sans pour autant laver qui que

ce soit de ses crimes. On voit que la leçon de Dumézil devrait être entendue - et méditée - par les responsables de l'Union Européenne!

De Rome, passons à la Grèce: B. Sergent vient de publier le premier volume de ses très attendues *Trois fonctions en Grèce ancienne* (Tome I. *De Mycènes aux Tragiques*, Economica, Paris 1998, 220FF. Ecrire 49, rue Héricart, F-75015 Paris). Chercheur au CNRS et président de la Société de Mythologie Française, B. Sergent est connu de nos lecteurs: nous avons déjà longuement parlé de *Les Indo-Européens* (Payot 1995: voir la longue critique publiée dans Antaios X), de sa splendide *Genèse de l'Inde* (Payot 1997, recension dans Antaios XII). Le domaine grec avait été quelque peu négligé par les immenses recherches de Dumézil, même si le maître de l'ultra-histoire avait commencé dans sa jeunesse par étudier des mythes helléniques: voir *Le Festin d'immortalité* (1924) ou *Ouranos-Varuna* (1932). La Grèce passait donc pour l'exception du domaine indo-européen: Dumézil pensait qu'elle s'était tôt libérée des schémas trifonctionnels. Peut-être fut-il sensible, comme tant d'autres, au mythe du « miracle grec » (qui, à mon sens, a pour corollaire obligé l'oubli de l'Inde: combien d'hellénistes ne sont-ils pas convaincus que les Grecs auraient eu le monopole de la pensée?)? B. Sergent pense à juste titre qu'il est hors de question de se joindre « au concert des crétins qui ont, à différents moments, reproché au grand savant de n'être pas informé de ce que eux, les spécialistes de tel ou tel domaine restreint, avaient appris la veille dans une revue spécialisée ». Savoureuse description de la charité universitaire!

Dans ce nouveau monument d'érudition, B. Sergent montre de façon plus que convaincante que la trifonctionnalité est bien présente dans l'imaginaire grec, mais qu'elle s'est exprimée plus subtilement que dans d'autres traditions indo-européennes. En fait, cette structure trifonctionnelle est ici mieux camouflée, plus difficilement décelable à une première lecture. Il remarque d'ailleurs que les plus intéressantes découvertes dans le domaine grec sont le fait d'hellénistes, de spécialistes qui ont utilisé la grille d'analyse dumézilienne. Le premier volume étudie l'héritage mycénien (organisation sociale en trois fonctions), la Matière de Troie: Odyssée/Ulysse incarne les trois fonctions: roi-prêtre et magicien, guerrier, marchand aux mille trucs. Si l'Iliade est organisée selon un schéma trifonctionnel, l'Odyssée n'en conserve plus que des survivances. Le cas d'Hésiode (mythe des races,...), la poésie (Pindare apparaît nettement comme un poète de tradition indo-européenne), la tragédie classique, les textes pythagoriciens témoignent du fait que la trifonctionnalité est pour les Grecs un outil intellectuel, mieux, un authentique savoir traditionnel. B. Sergent nous propose une fascinante relecture des Tragiques: Eschyle et Euripide se révèlent très fidèles à la Tradition. Un second volume est attendu, qui traitera des philosophes, des médecins et de la religion proprement dite. D'ores et déjà, la conclusion de Sergent, fondamentale pour les études grecques, mérite d'être méditée: « La Grèce est bien l'un des pays, l'un des rameaux du monde

indo-européen, où l'utilisation de la tripartition fonctionnelle s'avère la plus massive». Autant que Rome ou l'Inde, la Grèce appartient donc à la grande communauté culturelle indo-européenne.

La même maison d'édition, Economica, nous offre un autre monument d'érudition, dû à la plume d'Hervé Coutau-Bégarie, qui avait déjà édité, en 1992, *Mythes et Dieux des Indo-Européens* (Flammarion, coll. de poche), une sélection de textes fondamentaux de Dumézil. Le professeur Coutau-Bégarie, qui est aussi l'un des grands géopoliticiens français, et l'un des théoriciens de la géostratégie maritime, a recensé et lu toute l'oeuvre de Georges Dumézil, de 1924 à aujourd'hui. Dans *L'oeuvre de Georges Dumézil. Catalogue raisonné* (Economica, Paris 1998, 145FF.), il présente et analyse toutes les publications scientifiques de Dumézil, de la note de lecture au traité le plus imposant: soixante livres, trois cents articles, deux cents textes divers. Son livre sera très précieux pour les chercheurs, les passionnés de mythologies indo-européennes (et de langues caucasiennes: Dumézil fut, dans ce domaine aussi, un grand découvreur). Sa lecture attentive de l'opus dumezilianum en révèle l'évolution et puis sa cohérence, une fois les dernières hésitations abandonnées: il s'agit bien de « l'une des plus grandes aventures intellectuelles du XXème siècle ». On apprend beaucoup dans ce livre: l'importance de la correspondance de Dumézil (avec Eliade, Caillois,...), son influence: il était lu, dès ses débuts, par la fine fleur de l'Université (Reinach, Mauss, Meillet, Nilsson, Benveniste, Pettazzoni, Bloch,...). A lire le travail titanesque de M. Coutau-Bégarie, on se prend à rêver à la belle biographie intellectuelle qu'il nous doit, maintenant qu'il nous a démontré sa parfaite connaissance de l'oeuvre. Si ce n'est lui, ce devra être D. Eribon... à moins qu'ils ne travaillent de concert ! Outre la bibliographie critique des livres, des articles, des entretiens, la filmographie, quelques textes peu connus, sur des sujets plus philosophiques ou littéraires, nous sont proposés. Dans une conclusion en forme de compte-rendu, le maître d'oeuvre distingue trois types de duméziliens (et d'anti-duméziliens): les scientifiques (oratores), les politiques (bellatores) et les médiatiques (laboratores). A Antaios, nous tâchons, en toute humilité, de parvenir à l'équilibre des trois fonctions!

La Vallée des Merveilles est encore mal connue, mais, à la lecture de la belle étude de R. Dufrenne (*La Vallée des Merveilles et les mythologies indo-européennes*, Editions du Centre, CHAAH, 1997, 160FF. Ecrire au CHAAH, 51 Boulevard de Stalingrad, F-06300 Nice), on est convaincu de l'importance de ce site exceptionnel pour les études indo-européennes. L'auteur est un préhistorien amateur, qui a profité des conseils et des directives de divers spécialistes incontestés. Sa qualité lui a sans doute permis d'énoncer une hypothèse audacieuse, qui semble bien se vérifier: les gravures du groupe du Mont Bégo (Alpes) se rattachent à une tradition religieuse indo-européenne. Elles témoignent de la pénétration dans cette région d'une religion proche du Paganisme védique, entre le Néolithique et le Chalcolithique. R.

Dufrenne a dû ferrailer contre plusieurs ânes savants, convaincus que cet ensemble cohérent de gravures n'était qu'un banal passe-temps de bergers désœuvrés: « Nos objecteurs commettent l'erreur trop fréquente de juger les actes des hommes préhistoriques d'après les critères de notre pensée moderne, rationaliste, conditionnée par des philosophies et des sciences qui prônent la raison et l'expérience objective, mentalité totalement étrangère au mode de pensée de nos lointains ancêtres tout comme celui des peuples archaïques étudiés depuis plus d'un siècle par les ethnologues ». Il précise: « Si l'homme moderne situe son action dans le cours de l'histoire et la contrôle par l'expérimentation, l'homme traditionnel replace son action dans le temps des commencements et puise ses références dans les symboles. La pensée du premier est discursive et analytique, celle du second intuitive et synthétique ». R. Dufrenne s'est penché depuis une quinzaine d'années sur les nombreux motifs corniformes, signes évidents d'un culte lié au taureau. Il a retrouvé des figures de Dieu à la foudre, des roues solaires, etc. Ce qui constitue l'intérêt de sa recherche, c'est la comparaison systématique qu'il effectue avec les textes des traditions védique et iranienne. Sa découverte est d'importance: il existe « une sensible identité entre thèmes utilisés par les graveurs et les symboles ou les mythes essentiels formant le substrat de la tradition révélée par le Véda ». La trifonctionnalité est omniprésente (bovins, armes): il s'agit bien d'un sanctuaire indo-européen, fondé par des membres de la civilisation vieil-européenne, de langue et de religion très archaïques, antérieures à l'arrivée des Celtes, et datant donc de la première (?) expansion aryenne. R. Dufrenne repère plusieurs niveaux initiatiques, qui prouveraient la stricte hiérarchie des rituels. Son livre, superbement illustré et rigoureusement charpenté (bibliographie imposante, références systématiques) me paraît constituer un exemple d'érudition sauvage, de ce savoir amoureux dont parlait Michel Maffesoli dans sa *Critique de la raison sensible*.

Dans un registre nettement plus austère, on consultera l'ouvrage collectif dirigé par Fr. Bader: *Langues indo-européennes* (CNRS Ed. , Paris 1997, 2ème éd. ). Des spécialistes de la linguistique indo-européenne (Isebaert, de Lamberterie, Campanile, Briquel,... ) présentent à un public cultivé les principales langues de cette grande famille... à l'exception du latin et du grec. Alors que leur enseignement est en danger, il est dommage que ces deux langues fondatrices de notre culture (dont le grec, que l'on peut suivre, à l'instar du chinois, sur plusieurs millénaires: du linair B au démotiki) n'aient pas fait l'objet d'une présentation approfondie, qui auraient servi la cause des langues anciennes. Le manque de place invoqué me paraît une excuse piteuse, et parfaitement insuffisante. L'étude de Fr. Bader traite du nom des Aryens et rejoint les réflexions de J. H. Michel citées plus haut: « Les hommes de langue indo-européenne se sont donné des noms se référant à leur qualité d'hommes venant d'un autre territoire, et ayant fait « leur » le territoire sur lequel ils se sont établis » (exemple: les Alsaciens < Ali-satia: venus d'un autre établissement

au-delà du Rhin). Des noms comme « allemand », « teuton » impliquent une volonté de transcender l'opposition entre le soi et l'autre par la réunion de tous les hommes (Ale-mani). On voit que l'efficacité indo-européenne ne repose pas que sur une supériorité technique, mais aussi sur l'extraordinaire faculté de ces peuples à créer des symboles et des outils, par exemple linguistiques.

Nous avons évoqué dans un précédent numéro d'Antaios le livre de J. L. Desnier, *Le Passage du fleuve* (L'Harmattan, Paris 1995). La même maison publie la suite de ses passionnantes recherches sur la souveraineté indo-européenne: *La Légitimité du prince. IIIème-XIIème siècle. La Justice du fleuve* (L'Harmattan, Paris 1997, écrire 5-7 rue de l'Ecole Polytechnique, F-75005 Paris). L'auteur étudie l'idéal du souverain légitime chez les Indo-Européens. Les mythes védiques, iraniens, gréco-romains voient le principe souverain, solaire ou igné, se réfugier dans les eaux d'un fleuve. Face à un candidat au pouvoir suprême (Ière fonction: souveraineté magico-religieuse), le fleuve fera savoir s'il le reconnaît à même d'assumer celui-ci. Le candidat indigne ne réussira pas à le franchir (crue, agression,...), victime d'une ordalie « potamique ». Le prétendant accepté franchit les eaux de justice et reçoit l'auréole de gloire. J. L. Desnier analyse des textes un peu délaissés par les chercheurs: les panegyrics gallo-romains des III-IVèmes siècles. Dans ces éloges ampoulés d'une latinité tardive, il décèle d'antiques schémas indo-européens et notamment la faculté de dompter les eaux en tant qu'ordalie qualifiante pour l'accès à la souveraineté. La conclusion qu'il en tire est du plus haut intérêt: si ces mythèmes subsistent vers 300PC dans le chef de rhéteurs gallo-romains (souvent d'ascendance éduenne), cela ne signifie-t-il pas que le savoir traditionnel des Druides, officiellement disparu depuis près de trois siècles, survivait encore dans les consciences des auteurs... et de leurs auditeurs gallo-romains, sensibles aux allusions que M. Desnier repère? L'imprégnation druidique aurait donc bien continué, peut-être même stimulée par la renaissance celtique du IIIème siècle. Nous aurions là un chaînon entre la préhistoire indo-européenne et les résurgences médiévales étudiées par J. Grisward. J. L. Desnier semble avoir trouvé un jalon gaulois tardif de l'antique culte de la loyauté au pouvoir légitime, du refus du mensonge et du parjure (druj iranienne), que l'on rencontre chez le Mitra indo-iranien. Sous les traits solaires de l'Apollon Borvo, maître d'une source tumultueuse, apparaît le détenteur du xravenah iranien, la lueur de gloire. On voit donc que des fragments de l'idéologie politico-religieuse de la Gaule indépendante, et remontant très haut dans la préhistoire indo-européenne, ont survécu de manière souterraine et ont été réactivés lors de la lutte contre les nombreux usurpateurs de la période d'anarchie militaire du IIIème siècle. C'est tout le dossier d'une éventuelle survie du Druidisme par la tradition orale, jusqu'au Bas Empire au moins, qui est posé.

L'Institut des Etudes indo-européennes de l'Université de Lyon III poursuit ses travaux contre vents et marées. En témoigne le volume XIV des Etudes Indo-

Européennes (année 1996, 180FF. Ecrire à I. E. I. E., Prof. Allard, 18 rue Chevreul, F-69007 Lyon). Cette livraison est particulièrement riche et érudite: articles de Ph. Jouet, J. Haudry, E. Polomé, C.-H. Boettcher, ... Philippe Jouet est déjà l'auteur de deux ouvrages importants sur les mythologies indo-européennes: *Religion et mythologie des Baltes*, Archè, Milan-Paris 1993 (l'un des rares ouvrages en français sur le sujet) et *L'Aurore celtique. Fonctions du héros dans la religion cosmique*, Ed. Porte-Glaive, Paris 1995. Il se penche ici sur le Ménexène de Platon, où il décèle deux schémas notionnels indo-européens: cette étude est la bienvenue puisqu'elle décode l'œuvre du philosophe à la lumière de la trifonctionnalité. A ce sujet, le deuxième volume de l'enquête de B. Sergent devrait mettre en valeur l'importance de la Tradition indo-européenne chez Platon et chez les autres philosophes. Notre compatriote E. Polomé, l'un des éditeurs du *Journal of Indo-European Studies*, aborde rapidement les grands traits du Paganisme germanique. Le respect de la femme chez les Germains est clairement démontré ainsi que celui de la parole donnée. Outre des articles pointus de J. Haudry (sur la royauté dioscurique) et G. Pennaod (sur l'épopée celtique), on lira surtout le texte fondamental du professeur Boettcher: « Pouvoir centralisé ou pouvoir partagé. Orient et Occident au Cuprolithique ». L'auteur y poursuit une réflexion entreprise dans plusieurs numéros précédents d'*Études Indo-Européennes* (par exemple, « Le Moyen Age a commencé à l'Age de la Pierre », in EIE XII, 1994). Boettcher repère deux grands types d'organisation sociale préhistorique: la civilisation centralisée, despotique, à l'origine orientale, ou culture hydraulique (car elle implique le contrôle par un état des ressources en eau, ex: Sumer); la civilisation décentralisée (avec séparation des pouvoirs), féodale. Cette dernière est typiquement indo-européenne: y existent le droit et le contrôle, même relatif, de la souveraineté (voir les vieilles démocraties grecque et islandaise). Boettcher rappelle qu'il a toujours existé en Europe, face au droit « divin », un droit de résistance (fût-ce par l'exil: voir le recours aux forêts). Ceci s'explique entre autres par l'abondante pluviosité de nos régions, qui interdit le contrôle de l'eau par quelque autorité que ce soit. Le roi indo-européen n'est donc, à l'origine, que *primus inter pares*. Les dérives absolutistes seraient donc en rupture avec les traditions les plus archaïques. La place nous manque pour détailler les riches hypothèses, fort convaincantes, du professeur Boettcher, mais Ph. Jouet, dans une note remarquable de lucidité, avance quelques éléments fondamentaux: « le propre de la civilisation indo-européenne est d'avoir intégré ces tensions (c'est-à-dire sociales, ethniques, religieuses NDLR) qui auraient pu lui être fatales. L'invention du « corps social triparti » est en ce sens une innovation politique d'une portée historique considérable ». Il faut en effet insister sur ce qui constitue sans doute le socle de l'indo-européanité, c'est précisément cette conciliation des fonctions. Voilà une remarque à ajouter au dossier présenté par J. H. Michel dans *Synthèses romaines*: l'esprit de conquête bien réel des Indo-Européens n'explique pas tous leurs succès. Il faut y

ajouter une capacité à gérer les crises grâce à une pratique systématique de l'alliance contractuelle et fonctionnelle. Rappelons que le Mitra indo-iranien, le Mithra persan puis gréco-romain (ce qui fait de lui le Dieu de synthèse par excellence) est le Dieu ami, celui du contrat. Contrat et hiérarchie sont donc deux concepts de base pour comprendre le mental de nos ancêtres. Avec Ph. Jouet, tirons les conséquences philosophiques des recherches sur l'indo-européanité: Dumézil et ceux qui ont pris sa suite montrent que celle-ci repose sur une théorie de la cohésion et de l'équilibre socio-cosmique, obtenus par la conciliation d'intérêts divergents. La rupture (lutte des classes), la tabula rasa (« Du passé, faisons table rase », dans l'Internationale) sont donc étrangères à notre mental, car porteuses de guerre civile. Ce pragmatisme est illustré par la structure de l'Inde traditionnelle, avec son respect des différences et ses hiérarchies multiples. A contrario, la christianisation de l'Europe est un contre-exemple, un événement unique dans l'histoire religieuse du continent (et des autres), puisque les nouveaux convertis commirent les pires atrocités pour effacer les cultes antérieurs, de même que les communistes (dont nombre de séminaristes défroqués) firent tout pour exterminer les divers clergés. L'ironie de l'histoire est que, dans l'ancienne Union soviétique, ce sont les cultes païens qui renaissent à la suite du déclin des églises chrétiennes, affaiblies et compromises. J'y vois l'une des grandes différences entre Paganisme et Christianisme: ce dernier refoule, nie ce qui l'a précédé, le premier procède à une synthèse. D'où sa force toujours renaissante, d'où la panique des clercs, récurrente dans l'histoire du Christianisme. Les faits sont têtus et les Dieux inoubliables !

Plusieurs articles parus dans des revues scientifiques méritent d'être cités pour les réflexions qu'ils suscitent sur notre héritage ancestral. Tout d'abord, Chr. Vielle, jeune sanskritiste de l'Université Catholique de Louvain dont nous avons rapidement présenté la thèse dans *Antaios* XII, s'interroge dans deux études sur les limites et les illusions du comparatisme linguistique (*Strumenti critici*, a. XII, n°3, septembre 1997 et *Journal of Indo-European Studies*, XXIII, 1997). En effet, la recherche en linguistique semble conditionnée par certains a priori, dont le plus évident est le mythe d'une langue mère évidemment unique, qui aurait donné naissance à toutes les autres, de l'aléoute à l'islandais. Ce modèle arborescent, « en fin de compte peu différent de celui que l'on trouve dans la Genèse » est manifestement d'origine biblique. Il s'agit bien du vieux débat entre monogénisme et polygénisme: beaucoup succombent au mythe d'une langue mère parlée par un ancêtre unique, issu d'un berceau tout aussi unique (et si possible africain). Chr. Vielle cite à ce propos V. Pisani: « la parenté entre toutes les langues du monde est un mythe indémontrable et au fond absurde ». La même réponse s'applique sans doute en anthropologie, mais la prégnance des dogmes universalistes est telle que peu de chercheurs s'opposent ouvertement à cette forme particulière de scientific correctness. Ainsi, outre les sempiternelles élucubrations de J. P. Demoule sur

l'inexistence « probable » des Indo-Européens, La Recherche publie deux articles (n° 306, février 1998) sur ce débat fondamental. Le premier, signé M. Rhulen, s'intitule « Toutes parentes, toutes différentes » et tente de montrer que l'hypothèse d'une langue ancestrale originelle est cohérente: l'auteur cite l'inévitable thèse du nostratique (du danois Pedersen, 1905), superfamille qui regrouperait les langues indo-européennes, sémitiques, finno-ougriennes, et la thèse plus récente de Greenberg qui parle d'une famille eurasiatique excluant le groupe sémitique. M. Rhulen verrait bien une langue ancestrale commune à toute l'humanité née en Afrique (hypothèse dite « Out of Africa ») née vers 100. 000 AC (à moins que ce ne soit vers 60. 000!). Dans un second article, la Française A. Szulmajster-Celnikier conseille davantage de prudence et critique cette tentation réductionniste qui consiste à comparer de simples similarités entre mots, alors que ce sont aussi et surtout les structures qui importent. Ce genre de théories universalistes est à la mode pour de multiples raisons, par exemple religieuses (imprégnation judéo-chrétienne des élites occidentales, fussent-elles converties au nihilisme sous toutes ses formes), ou encore moins innocentes, car amenées à justifier la globalisation des économies, la standardisation des modes de vie et le métissage généralisé. Dans ce contexte, l'idée d'un héritage commun à une communauté spécifique, bref, le concept d'identité, qu'Heidegger définissait justement comme l'actualisation d'un héritage, ne sont pas compatibles avec la pensée unique, la nouvelle orthodoxie planétaire, égalitaire (mais source d'exclusions sans nombre) et humanitaro-évangélique (mais lourde de guerres propres ou non). Il me paraît évident que les linguistes, les archéologues et les historiens des religions seront de plus en plus dans le collimateur des dévots. Combien, effarouchés par les pressions médiatiques et autres, ne se livreront-ils pas à des contorsions vidant notre indo-européanité originelle de tout contenu?

Concluons cette copieuse chronique par une note encore plus optimiste. H. Coutau-Bégarie déplore à juste titre dans son essai cité plus haut que nous soyons entrés « dans l'ère du soupçon, mais aussi de la délation ». Depuis quelques temps, on assiste en effet à une nouvelle offensive protéiforme contre les études indo-européennes et les réflexions qu'elles induisent. Ainsi des chercheurs britanniques vont jusqu'à nier la réalité d'une civilisation celtique homogène: l'identité celtique ne serait pour eux qu'une invention tardive due à l'imagination de romantiques un peu écervelés. L'intention politique de cette manoeuvre est claire: citons le professeur Cl. Sterckx (Université Libre de Bruxelles), président de la Société Belge d'Etudes Celtiques: « le centralisme jacobin ne peut accepter l'idée de séparatisme. Les Français comme les Anglais n'aiment pas ces Celtes qui enflamment les autonomismes. Admettre qu'il existe sur son territoire de telles populations, c'est courir le risque de s'entendre dire qu'elles constituent une minorité opprimée par le pouvoir » (Le Soir, 24 avril 1998). Au moment où le gouvernement britannique

rend la Pierre de Scone à l'Ecosse, qui obtient enfin un geste en faveur de l'autodétermination, il ne peut s'agir d'un simple hasard. La revue *Historia* publie quant à elle un article proprement consternant commis par le correspondant du *Figaro* en Allemagne, J. C. Picaper. Ce spécialiste mondialement connu de la Germanie ancienne accumule en trois pages une somme ahurissante de clichés et de formules à l'emporte-pièce, systématiquement négatifs à l'égard des Germains: « la race aryenne déboulonnée », « des déments », « des groupes de terroristes germains qui massacraient les fermiers celto-latins et scalpait (sic) leurs femmes », « ces primitifs qui n'avaient rien à perdre et rêvaient de mourir au combat », etc. Ce morceau d'anthologie en dit long sur la permanence d'un certain racisme anti-allemand, toujours vivace - et dans le chef du correspondant en Allemagne du principal quotidien français! -, d'autant plus inacceptable que le couple franco-allemand est le moteur de la construction européenne. Enfin, plus grave encore, l'Institut d'Etudes Indo-Européennes de l'Université de Lyon III fait face depuis quelques mois à une véritable guérilla: des associations d'ultra-gauche, un syndicat se réclamant des étudiants juifs de France et même le Grand Orient accusent cet institut universitaire de servir des desseins diaboliques. Je m'interroge au passage sur la pertinence d'une campagne d'agit-prop lancée conjointement par une obédience maçonnique, une association juive et quelques rescapés des marxismes imaginaires: ne serait-ce pas là pain bénit pour les conspirationnistes de tout poil? Sous prétexte de combattre l'éternelle renaissance du Mal, - et il s'agit bien ici d'une autre forme de conspirationnisme -, ces officines criminalisent toute recherche approfondie sur les origines de l'Europe, ipso facto amalgamées à des nostalgies suspectes.

Or, une lecture même superficielle de la revue de l'Institut suffit à s'assurer du sérieux de ses travaux, auxquels collaborent des savants du monde entier. Cet Institut subit en fait les foudres d'une nouvelle inquisition, qui rappelle les pires pratiques totalitaires, un véritable procès en sorcellerie. Nul ne se penche sérieusement sur les textes publiés, qui sont irréfutables, mais seules les signatures de certaines contributions sont jetées en pâture à un public soigneusement conditionné: rappelons tout de même que l'appartenance réelle ou supposée à quelque parti politique que ce soit ne constitue pas un critère d'évaluation scientifique. Négation de l'héritage celtique, caricature de la civilisation germano-scandinave, terrorisme intellectuel contre les recherches indo-européennes: de nouveaux tabous apparaissent, ainsi que de nouvelles polices de la pensée.

Leur objectif est clair: provoquer l'amnésie collective par le matraquage médiatique, terroriser les dissidents potentiels sommés d'acquiescer aux nouveaux dogmes, marginaliser et criminaliser toute réflexion sur les origines de notre civilisation. Sous le masque de la défense du Souverain Bien, derrière ces slogans pleurnichards ou haineux, les authentiques anarques sauront démasquer les

nouvelles impostures, qui, immanquablement, sombreront un jour dans le ridicule, sous le regard ironique des Dieux.

*Christopher Gérard*  
*Festum Iovis Invicti 1998 e. v.*

## G

### **ETUDES INDO-EUROPEENNES**

**Revue annuelle publiée par l'Institut d'Etudes Indo-Européennes de l'Université de Lyon**

*Articles en français sur les questions indo-européennes.*

Professeur Jean-Paul Allard

I. E. I. E.

18 rue Chevreul, F-69007 Lyon.

---

### **THE JOURNAL OF INDO-EUROPEAN STUDIES**

**Revue de synthèse sur les questions indo-européennes.**

Articles en anglais.

J. I. E. S.

1133 13th Street St. NW Suite C-2

Washington DC 20005. USA

Fax: (202) 371-1523

## LA REINCARNATION DANS LA PENSÉE INDIENNE

L'idée de la réincarnation est largement répandue aujourd'hui en Europe, elle n'est que la résurgence d'une idée ancienne, ranimée vigoureusement par la Société Théosophique au début de ce siècle. Présente dans les mystères orphiques dès le VII<sup>ème</sup> AC, cette idée fut reprise par de nombreux philosophes et poètes, tels que Pythagore, Pindare, Socrate, Platon, Aristote dans ses premiers écrits, Ovide, Apollonius de Tyane, Plotin, Porphyre, Jamblique, pour ne citer que les plus prestigieux. Cependant il semble bien que la forme de la nouvelle croyance telle qu'elle se répand aujourd'hui soit une manoeuvre contre-initiatique d'envergure, car elle n'a rien de traditionnel comme nous allons le voir.

C'est sur la base des idées grecques que Mme Blavatsky a écrit ses livres sur la théosophie dont son célèbre ouvrage *La doctrine suprême, syncretisme d'éléments indiens, grecs et chrétiens*. Pour ce courant de pensée, c'est une identité qui se réincarne, une âme personnelle telle que conçue selon le modèle chrétien. La réincarnation ou plutôt la transmigration indienne nous conduit à un autre archétype. Le terme même de *samsâra*, signifiant « cours de l'eau résultant d'un confluent », indique clairement l'indistinction des *karmas* individuels, et d'ailleurs, à l'image d'un bassin hydrographique, il existe un *karma* de groupe, des familles, des régions et des pays. De plus, la matière n'est pas importante, puisque la même matière est perpétuellement réincorporée dans de multiples formes de vie. L'explosion démographique de l'espèce humaine entraînant l'accaparement par cette espèce de la plus grande partie de la matière vivante de la planète, qui ne peut que se recycler sur elle-même, la résurrection des morts telle qu'elle est professée par le crédo chrétien est devenue impossible à tout jamais. En effet le *credo* chrétien affirme la résurrection de la chair de tous les humains à un même moment. La réincarnation de type 'New Age' est donc peut-être un ersatz de résurrection des morts.

L'origine de l'idée de réincarnation remonte au premier millénaire avant l'ère chrétienne, mais elle se trouvait en germe dans la tradition indo-européenne, puisque

certains récits mythiques celtes, germaniques, grecs ou romains en font état. Même le plus ancien des Védas, Le Rig Véda, y fait quelques allusions. Les premiers textes qui en tirent toutes les conséquences sont appelés Upanishads, qui sont les premiers témoignages de la généralisation de ce paradigme propre à l'Inde antique, caractérisée par une société prospère, en voie d'urbanisation rapide, notamment dans la vallée du Gange.

### **L'immortalité dans le Véda avant que l'idée de réincarnation ne se généralise.**

Il y avait deux formes d'immortalité: celle que l'on obtient par la voie des pères, celle qui s'acquiert par la voie des Dieux. La voie des pères résultait de la procréation, notamment la procréation de garçons qui assurent la lignée, par la réplication du géniteur, prolongeant son existence indéfiniment de cette manière. A noter que la femme n'était conçue que comme la nourricière de l'embryon, que l'on croyait entièrement issu de l'homme à cette époque. Les trépassés formaient donc le monde des pères dont le souvenir était conservé en moyenne sur trois générations, puis d'une manière anonyme ensuite, et dont le culte était rendu dans chaque famille, comme dans les cultures antiques d'Europe.

Il existait aussi une immortalité méritée par des actions héroïques, ou suprahumaines tant dans le domaine de la connaissance que dans celui de l'action, appelée voie des Dieux, c'était la voie des Brahmanes et des Kshatriyas. Elle avait pour but la redécouverte de la pure lumière principielle, symbolisée par le Svava, ou le svarga (racine \*svar: briller) le monde perpétuellement radieux et lumineux du roi des Dieux, situé analogiquement au-delà du ciel des étoiles. Il existe cependant quelques passages où il est fait mention des renaissances, dans la mesure où la même potentialité se reflète dans différents phénomènes de la nature, différents Dieux, et même différents hommes.

### **Les changements introduits par la nouvelle conception de la réincarnation**

Dans le nouveau paradigme de la réincarnation, ou plutôt de la transmigration, l'âme du fils n'est pas la continuation de celle du père, mais une intentionnalité, qui a éventuellement choisi ce père, comme d'ailleurs l'environnement de ce père, son pays, climat, la culture des gens qui y habitent et leur langue, pour y exprimer le karma qu'elle représente. La grande différence fondamentale d'avec la période précédente, est que l'immortalité est le lot de tous les humains, car c'est un phénomène global. La généralisation du paradigme de la transmigration marque aussi le point de départ d'une nouvelle conception du rapport homme-femme qui

tend vers l'égalité, car les femmes n'étant plus les simples auxiliaires du destin des hommes, peuvent aussi prendre leur destin ultime en mains et oeuvrer comme les hommes à l'éveil puis à la libération (moksha) par le moyen d'une science de l'esprit, une connaissance effective et opérative de la nature ultime des rapports vrais entre la conscience et le monde, connaissance obtenue grâce au détachement et aboutissant à une maîtrise de l'esprit et une libération de l'aveuglement qui prévaut habituellement dans les trois corps (le mot sharira en sanskrit = support) et ces corps ont chacun leur propre conscience, à savoir:

La pensée grossière du cerveau  $\Leftrightarrow$  corps grossier (sthûla sharîra) qui pense ou est pensé avec ou par le langage courant;

la conscience subtile qui fait le lien avec les énergies vitales  $\Leftrightarrow$  corps subtil (sûkshma sharîra) ou corps-signe (linga sharîra).

les schémas directeurs de la vie qui se perpétuent, non comme des entités, et encore moins des identités, mais comme une continuité, une dynamique que la mort n'arrête pas et qui trouveront d'autres engrammages possibles tant qu'ils ne seront pas pure conscience du réel, en vertu de l'équation atman = brahman,  $\Leftrightarrow$  corps causal (Karanasharîra).

Prolongeant l'éveil, la libération est donc la conséquence principale des nouvelles conceptions. Elle n'est pas fondée sur le désir, mais sur l'absence de désir, elle résulte d'un processus de maturation intellectuelle associé à la volonté, dont le but est de voir le monde dépouillé de toute illusion, dans l'impersonnalité, tel qu'il est, car il ne donne à voir que ce qu'on est capable de voir.

## Les enseignements originels de la réincarnation

La première mention explicite du samsâra se trouve dans un texte fixé au VIIIème siècle AC, qui s'appelle « l'enseignement de la grande forêt », qui appartient au Yajur Vêda blanc (le savoir des yajus = stances). L'idée centrale de cet enseignement est que le monde des phénomènes est surimposé fallacieusement sur une immensité non temporelle et non duelle, une immensité vibratoire porteuse d'information, la réalité profonde qui est appelée brahman. Tout le reste n'est qu'apparence. Par dessus cette trame de niveau 1, le monde fonctionne sur le modèle d'un immense sacrifice (niveau 2), où la mort produit à tout instant de la vie. Il est important de noter que de la même façon qu'il y avait homonymie en grec ancien entre Kronos (saturne) et chronos (le temps), homonymie à l'origine de l'assimilation de Saturne au roi de l'âge d'or, en sanskrit le mot kâla signifie temps, mais aussi l'agonie, le trépas, le moment de la mort, ou autrement dit, le temps se manifeste à tout instant par la mort, processus qui est le résultat d'une soif ou d'une faim, d'une avidité créatrice laquelle n'est pas vie mais mort, symbolisée par une vulve d'or (ou un germe d'or) dans les ténèbres. Pour la vision indienne, la mort

n'est pas un néant, puisqu'elle est perpétuellement créatrice (niveau 3)

La Déesse Kâli est au niveau mythique la déesse de la mort, au niveau métaphysique elle désigne l'énergie de Shiva, de la destruction. Les trois grands Dieux vont tour à tour dans le monde des ténèbres, les enfers, pour les empêcher de se répandre sur la terre. Ils régèrent les trois parties du jour de la manière suivante, Brahma: de l'aube à midi, Vishnu: de midi au soir, Shiva: toute la nuit.

L'enseignement de la grande forêt retrace les dialogues de plusieurs sages avec leurs disciples, et il s'en dégage un enseignement supérieur aux autres, c'est celui du brahmane Yajnyavalkya qui l'expose à son épouse Maitreyi, avant de la quitter pour devenir ermite errant; cet enseignement est celui de la transmigration. Mais il faut d'abord se renseigner sur ce qui transmigre:

III,2,13. Voilà la question du disciple: « Quand de l'homme, à la mort, la voix entre dans le feu, le souffle dans l'air, l'oeil dans le soleil, l'esprit dans la lune, l'oreille dans les directions de l'espace, le corps dans la terre, l'âme dans l'éther, les poils dans les plantes, les cheveux dans les arbres, que le sang et le sperme se déposent dans les eaux, où est alors l'homme? »

Alors le sage Yajnyavalkya prend la main du disciple et lui dit: « Prends ma main, mon ami; nous devons seuls connaître de ces choses; nous ne devons pas nous en entretenir en public. Alors ils se retirèrent à l'écart, ils causèrent. Et, parlant, c'était de l'action qu'ils parlaient et, louant, c'était l'action qu'ils louaient: on devient bon par l'action bonne, mauvais par l'action mauvaise ». Donc la transmigration ne concerne que l'action, comme une flamme en allume une autre, le feu, pure dynamique, est le même, mais les flammes sont diverses.

Un autre texte, tiré de la Katha Upanishad, prolongeant l'image du feu précise (II,2,9): « Comme le feu est unique, bien qu'il prenne toutes sortes d'aspects selon le matériau qu'il brûle, l'âtman intérieur de tous les êtres (sarvabhûtântarâtma) se diversifie selon ce qu'il pénètre et ce qui existe autour de lui ».

Dans le 3ème et dernier chapitre de cette Upanishad, la nature réelle du brahman est exposée comme l'immensité intemporelle dans laquelle s'enracine le monde et la vie. Le maître, qui est ici Yama y décrit tous les degrés de la perception de l'âtman; au-delà de tout ce qui nous fait dire « je », il y a l'âtman; le moi est donc une cristallisation, il faut le faire fondre.

Voyons maintenant ce qui est dit du Soi impersonnel, objet de la quête initiatique, nous revenons à l'enseignement de la grande forêt IV,4,1 et 2: « Quand cet âtman tombant en faiblesse, tombe comme en évanouissement, alors les souffles s'empressent autour de lui; et cet âtman, recueillant les éléments d'énergie, se concentre uniquement dans le coeur. Lorsque le souffle de l'oeil s'en retourne en arrière, alors on ne distingue plus les formes.

Alors on dit: il n'a plus que le seul souffle vital; il ne voit plus, ne goûte plus, ne parle plus, n'entend plus, ne pense plus, ne sent plus, ne connaît plus. Alors la pointe

de son coeur s'éclaire et par cette lueur, il s'échappe, soit par l'oeil, soit par la tête, soit par quelqu'autre partie du corps. La vie s'échappe avec l'âtman, tous les souffles s'échappent avec lui. L'âtman est esprit, sa migration est toute spirituelle, sa science, ses oeuvres, son expérience y sont attachées ».

## IV,4,5

« En vérité, il est brahman cet âtman qui est conscience, qui est pensée, qui est vie, qui est vue, qui est ouïe, qui est terre, qui est eau, qui est air, qui est espace, qui est lumière et ténèbres, désir et détachement, colère et douceur, justice et injustice, qui est tout. Quand on dit: 'un tel est ceci, un tel est cela', c'est que l'on devient ce que l'on est suivant ses actes, suivant sa conduite. Qui fait le bien devient bon, qui fait le mal, mauvais; vertueux si l'on a bien agi, méchant si l'on a mal agi. On dit: cet homme n'est que désir, en effet, tel est son désir, tel son vouloir; tel son vouloir, tels ses actes; et il récolte suivant ses actes ».

## IV,4,5

« C'est ce à quoi se rapporte la stance:  
L'homme de désir va, par la vertu de l'action (karman)  
Au but où son esprit est attaché.  
Quand il a épuisé les effets de ses actions  
Quels que ceux-ci aient pu être,  
Du monde où elles l'avaient conduit il revient  
Ici-bas à ce monde de l'action.

Voilà pour celui qui désire. Quant à celui qui ne désire pas, qui est sans désir, qui est libéré du désir, qui a atteint l'objet de son désir, qui ne désire que l'âtman, ses souffles à lui, ne s'échappent pas; n'étant rien que brahman, il se résorbe en brahman ».

La réincarnation dans la vision indienne ne concerne pas des individus séparés. Ce sont les projets, les désirs, la soif d'agir qui se réincarnent, pas des identités, ou des personnes. Cela est encore plus vrai pour le Bouddhisme, où l'âtman n'est pas considéré comme une réalité. Le rôle du karma y est encore accru du fait que c'est le seul principe organisateur qui assure une certaine pérennité des apparences. Lorsqu'on parle de karma, on ne dit pas que « quelqu'un » fait ce karma, mais que ce karma dans sa totalité représente ce quelqu'un. C'est un agrégat. Quand cet agrégat est dissous, ce quelqu'un se révèle être un fantôme. Le travail du méditant consiste donc non seulement à assumer son karma personnel, mais aussi le karma collectif dont il se révèle être porteur, et enfin les parcelles de karma issues de nombreuses projets et influences passés qu'il lui faudra identifier et maîtriser.

*Jean Vertemont.*

Vient de paraître, de notre collaborateur:

**Jean Vertemont**

**Dictionnaire  
des Mythologies indo-européennes**

A l'heure où paraissent de plus en plus d'ouvrages traitant de toutes les mythologies du monde s'alignant en cela sur la doctrine chrétienne qui rejette indistinctement tout point de vue qui n'est pas le sien dans ce qu'elle appelle les "superstitions" et autres religions primitives" (par opposition aux "grandes religions"), ou sur les idéologies mondialistes qui vont même jusqu'à nier l'existence des Indo-Européens, voici une oeuvre pédagogique qui montre que l'abondance des faits linguistiques, archéologiques et ethnographiques indique qu'en plus d'une langue commune, de mieux en mieux restituée, il a existé une religion, une vue du monde communes, qui sont restées enracinées dans l'inconscient collectif mais qui, sous les coups de boutoir des méthodes de manipulation de masse, commencent à être dissoutes dans un nouveau chaos.

Cet ouvrage, tiré à un nombre limité d'exemplaires, est un événement intellectuel.

**Ouvrage de 235 pages (format 28x21,5 cm),**

**3800 entrées, index croisés, vingt tableaux et cartes.**

**ISBN: 2-909769-06-2. Prix: 365 FRE.**

**A commander, en se réclamant d'Antaios, aux éditions**

**Faits et Documents.**

**BP 254-09, F-75424 Paris Cedex 09.**

**G**

## LE SYMBOLISME DU LINGA

Le symbole de Shiva, le créateur du monde, l'image que l'on vénère dans ses temples, est le phallus dressé, le Linga. Il est enserré dans l'organe féminin, le Yoni, mais il ne le pénètre pas. Il en sort victorieusement comme la colonne de feu qui sort du ventre de la terre et qui est appelée le Linga de lumière. « Le mot linga veut dire signe; le signe distinctif par lequel on peut reconnaître la nature de quelque chose est appelé linga » (Shiva Purâna, 1. 16. 106). Le Dieu Shiva lui-même est en réalité « sans signe (sans sexe), sans couleur, sans goût, sans odeur, hors de la portée des mots ou du toucher. Il est sans qualités, immuable, immobile » (Linga Purâna, 1. 3. 2-3). « Dans l'informel en qui n'existe aucun signe distinctif apparaît un signe qui est l'univers. Ce signe peut être mentionné, touché, respiré, vu, goûté. Il est l'origine des éléments grossiers et subtils » (Linga Purâna, 1. 3. 3-4). La divinité ne peut être perçue qu'à travers sa création qui est son signe, son Linga. Son image est partout présente dans son oeuvre. Dans le microcosme, c'est-à-dire dans l'homme, le sexe, source de vie, est la forme dans laquelle se manifeste la nature de l'informel. Toutefois "ce n'est pas le phallus en lui-même qui est vénéré, mais celui dont le phallus est le signe, le Progéniteur, la Personne Cosmique. Le phallus est l'emblème, le signe de la personne de Shiva dont il est l'image" (Shiva Purâna, 1. 16. 106-107). « Le symbole de l'homme cosmique, Purusha, le plan de l'univers présent en toute chose, est l'emblème mâle, le phallus. Le symbole de l'Energie, qui est la substance du monde, la génératrice de tout ce qui existe est l'organe femelle, le Yoni » (Lingopâsanâ Rahasya). « Le centre du plaisir est logé dans l'organe sensuel (upastha), dans le phallus et le Yoni dont l'union est l'essence de toute jouissance. Tout amour, toute sensualité, tout désir, est une recherche de jouissance. La divinité n'est un objet d'amour que parce qu'elle représente une volupté sans mélange. Toute jouissance, tout plaisir est une expérience du divin. Tout l'univers jaillit de la jouissance » (Lingopâsanâ Rahasya)

### Le Linga de lumière

Le Principe appelé Shiva peut être représenté comme l'axe de la manifestation du monde qui se développe en partant du point limite, du bindu, point de départ

de l'univers. Cet axe du monde est représenté comme une colonne de lumière traversant l'univers de part en part. En Yoga, le "centre subtil situé à la base de la colonne vertébrale est un triangle de désir, savoir et action formant le Yoni au centre duquel se dresse le Linga né de lui-même, brillant comme mille soleils" (Shiva Purâna). Le principe appelé Shiva représente la totalité du pouvoir de procréation qui se trouve dans l'univers. "Tout, dans la création, porte la signature du Linga et du Yoni. C'est la divinité qui, sous la forme de phallus individuels, pénètre dans chaque matrice et procrée tous les êtres" (Lingopâsanâ Rahasya).

"Nous vénérons dans le soleil, le dispensateur de la lumière, la somme de tous les yeux. De même, dans le phallus, nous vénérons Shiva, présent dans tout pouvoir générateur. Ce n'est pas un oeil particulier que nous vénérons et dont nous faisons des images, mais le soleil, l'oeil total qui nous donne la vue, la source de toute visibilité. De même c'est Shiva entier qui est vénéré et dont on fait des images." (Lingopâsanâ Rahasya).

L'espace est le Linga, la terre « est son autel. En lui résident tous les Dieux. Il est le "signe" car tout se dissout en lui » (Skanda Purâna).

## Bija

Le sperme est la semence (Bija) de vie. C'est la meilleure des oblations, la forme la plus pure de l'élixir sacrificiel (Soma). Tous les êtres sont nés d'une offrande de sperme jetée dans le feu du désir. On représente Agni, le seigneur du feu, buvant le sperme qui jaillit du phallus de Shiva. La lune est la coupe de Soma, de sperme, que Shiva porte sur son front. Le sperme est appelé Bija (la semence), Soma (l'oblation), Chandra (la lune), Virya (l'essence virile), Bindu (le point qui sépare le non-manifesté du manifesté). C'est ainsi que pour l'homme, pour le microcosme, le plan est contenu dans la semence masculine et ne devient réalité que par la matière qui le nourrit dans le ventre de la mère, dans l'oeuf, point de départ de tout être vivant.

## Maithuna (L'union des sexes)

«Ceux qui ne reconnaissent pas la nature divine du phallus, qui ne comprennent pas le caractère sacré du rite sexuel, qui considèrent l'acte d'amour comme vil et méprisable ou comme une simple fonction physique, sont certains d'échouer dans leurs tentatives de réalisation matérielle et spirituelle. Ignorer le caractère sacré du phallus est dangereux tandis qu'en le vénérant, on obtient le plaisir (Bhukti) et la libération (Mukti)" (Lingopâsanâ Rahasya).

La Chandogya Upanishad compare l'acte sexuel aux rites sacrés: "Le premier appel est l'invocation du Dieu (Hinkara). L'invitation représente les laudes

(Prastâra). S'étendre près de la femme est l'hymne de gloire (Udgîtha). Se coucher face à face est le chœur (Pratihâra). L'orgasme est la consécration, la séparation l'hymne final (Nidhâna). C'est ainsi que l'hymne à Shiva est tramé sur l'acte d'amour. Celui qui comprend que cet hymne est basé sur l'acte sexuel se recrée lui-même à chaque copulation. Il vit longtemps et devient riche en progéniture, en bétail et en renommée" (Chandogya Upanishad, 2. 13. 1).

C'est en dominant l'instinct sexuel que nous pouvons acquérir la puissance physique et mentale. C'est par l'union sexuelle que des êtres nouveaux peuvent exister. Cette union représente donc un lien entre deux mondes, un point où le non-être et l'être se touchent, où la vie se manifeste, où l'esprit divin s'incarne. La forme des organes qui accomplissent ce rituel est un symbole. Ils sont la forme visible du créateur. Lorsque les Hindous vénèrent le Linga, ils ne déifient pas un organe physique, ils reconnaissent simplement une forme éternelle et divine manifestée dans le microcosme. C'est le phallus qui est l'image de l'emblème divin, de la forme causale, éternelle du Linga, présent en toute chose. Le phallus est la divinité "qui dépasse de la largeur de dix doigts" (Purusha Sukta).

La transmission du code génétique, son implantation dans un terrain rigoureusement choisi, le transfert à un être nouveau de l'héritage ancestral qui comprend les archétypes issus de la pensée divine, est l'acte religieux le plus important de la vie de l'homme. Il doit être considéré comme un rite et pratiqué selon des règles très strictes qui tiennent compte de données diverses, y compris les données astrologiques, de manière à ce que le nouveau porteur du flambeau soit adapté à son rôle et que l'espèce façonnée par la longue série des ancêtres se continue et ne se dégrade pas ou ne meure pas en cours de route. Toutes les religions, y compris le Christianisme, attribuent à l'acte de reproduction un rôle central dans la morale, même si elles en ont perdu le sens et inversé les valeurs: la faute n'est pas dans le divertissement sexuel mais dans la fécondation mal assortie.

Les rites de la procréation sont soigneusement décrits dans les Tantra. Ils incluent la vénération des organes, images des principes divins qui vont s'unir pour accomplir le miracle. Ne plus voir dans les organes de la procréation l'image du principe divin, ne plus les vénérer comme tels, constitue le premier pas vers la déchéance morale et la dégradation de l'espèce.

## L'image

Selon les traités d'architecture, le Linga, emblème de Shiva, se divise en trois parties. La partie la plus basse est carrée, cachée dans le piédestal. Elle représente Brahmâ, le façonneur, le pouvoir de gravitation qui forme les mondes. La partie centrale est octogonale et représente Vishnu, la force centripète de concentration qui donne naissance à la matière. La partie supérieure est cylindrique et représente

Shiva, la force centrifuge d'expansion, le jaillissement dont sont issues la forme et la matière. Le Linga est enserré par le Yoni, le réceptacle. "La mère universelle est son autel. Le Linga lui-même est l'intelligence pure." (Shiva Purâna, 1. 21. 22)

Dans le temple, le Linga est placé au centre du tabernacle, une obscure chambre cubique qui est la matrice, le Garbagriha du temple. C'est l'axe du phallus dressé qui détermine l'axe de la tour jusqu'à son sommet. Il évoque alors le Linga de lumière, l'axe du monde. De même que l'on recouvre d'or les toits du temple, on revêt parfois d'une chape d'or l'emblème du Dieu. On inclut dans cette chape, appelée Kavacha, l'armure, certains éléments symboliques de l'image anthropomorphique du Dieu, les trois yeux, le croissant de lune, la couronne qui évoque sa royauté suprême sur tous les êtres et tous les autres Dieux. La chape permet de transformer le Linga nu en Linga avec un visage (Mukha Linga), qui signifie que la semence, la force procréatrice, stimulée sexuellement, peut être contrôlée, dirigée et absorbée par le mental. Parfois la chape comporte cinq visages. C'est le Linga aux cinq visages (Pancha - Mukha Linga). Les visages représentent les aspects du Dieu qui régissent les directions de l'espace et le zénith. Les aspects de Shiva liés aux directions de l'espace sont Tat Purusha vers l'Est, Aghora vers le Sud, Vâma Deva à l'Ouest et Sadyojata au Nord. Mahâ Deva, l'aspect transcendant, fait face au zénith. Tat Purusha représente la nature et l'élément terre, Aghora l'intelligence, l'élément éther, la parole, Vamâ Deva, la notion d'individualité, l'élément feu, la vue, Sadyojata, l'élément eau et le pénis.

## Le Serpent

Un serpent entoure le Linga et, de sa langue fourchue, en touche l'orifice. Shiva porte un collier de serpents. Le serpent est l'image de l'énergie latente, endormie, source de la puissance sexuelle et mentale qui se trouve enroulée à la base de la colonne vertébrale et que le Yogi utilise dans sa tentative de conquête des mondes supérieurs au cours de son voyage intérieur. Les serpents protègent Shiva. Il porte des serpents comme ornements et comme cordon sacré. Selon les Grihya Sutras, les textes concernant les rites domestiques, on doit faire des offrandes domestiques à Shiva dans les lieux où se trouvent des serpents. Seul Shiva le guérisseur peut contrôler les serpents. Au début des âges, Shiva but le poison que le serpent Vasuki avait craché dans l'océan. Ce poison se bloqua dans la gorge du Dieu, laissant une marque bleue sur son cou.

## Le Linga né de lui-même (Svayambhu)

De même que le Dieu s'incarne partout sous une forme visible, la forme du Linga se manifeste dans le monde. Des objets apparaissent qui évoquent la forme de l'emblème divin. C'est ainsi qu'est apparu dans la grotte d'Amarnath, le Linga

de glace que des milliers de pèlerins viennent vénérer chaque année. Dans les eaux sacrées de la rivière Narbada, au centre de l'Inde, on trouve des galets appelés Shâlagrâma qui évoquent la forme du phallus. Ils sont très recherchés et sont recueillis et vénérés par de nombreux Hindous.

“La semence du Dieu tomba sur la surface de la terre et emplit le monde. C'est cette semence qui fit apparaître tous les Lingas de Shiva qui se trouvent dans le monde infernal, sur la terre et dans le ciel” (Nârada Pancharâtra).

### Le Linga Sharîra ou corps sexuel

L'être vivant n'est qu'un moment transitoire d'une réalité permanente qui est l'espèce. Insignifiant en tant qu'individu, chaque être vivant est pourtant essentiel comme lien, comme anneau d'une chaîne. Il est comme le porteur d'un relais de la torche olympique. Il est le convoyeur d'un modèle, d'un code qui est permanent et se transmet d'individu à individu. Ce qui caractérise la vie est l'aptitude à se reproduire, à se continuer, à se transmettre. Elle évolue à travers des milliers de générations. L'homme est appelé Linga-dhara, le porteur de son sexe. Il est le serviteur de son sexe. Son individualité n'a aucune importance sauf dans la mesure très limitée où il ajoute quelques éléments au code qu'il a reçu et qu'il doit transmettre dans le cadre de l'espèce à laquelle il appartient. Il n'est qu'un anneau, mais il est de bons anneaux qui renforcent et de mauvais anneaux qui affaiblissent la chaîne. L'élément permanent transmissible, le code qui définit les possibilités de développement de chaque individu, de chaque chaînon, est inclus dans la semence qui le transmet. Il est issu du sexe de l'homme comme l'univers est issu du Linga, du phallus divin. D'après le célèbre traité de cosmologie shivaïte, la Sâmkhya-Kârîka, “le programme, le corps sexuel, préexiste au développement physique de son porteur. Il est composé de l'intellect et des autres facultés subtiles. Mais il ne peut fonctionner que lorsqu'il s'incarne, bien qu'il reste indépendant du corps. Il est caractérisée par un Dharma, un “but à accomplir” qu'il transporte avec lui au moment où il quitte un corps pour en prendre un autre”.

“Pour accomplir le but qui lui est assigné dans la création, le code sexuel, le Linga Sharîra, incarné par la puissance de la nature (Pradhâna), agit comme un acteur qui joue un rôle après un autre” (Sâmkhya-Kârîka).

L'univers provient de la relation d'un Linga et d'un Yoni, d'une forme et d'une substance. Tout, par conséquent, porte la signature du Linga et du Yoni. C'est la divinité qui, sous la forme de phallus individuels, pénètre dans chaque matrice et procréé tous les êtres” (Lingopâsana Rahasya). “C'est lui seul qui pénètre dans toutes les matrices” (Shvetâshvatara Upanishad).

## L'apparition du Linga

D'après le Shiva Purâna (Kothi Rudra Samhita, Chap. 12): "Il existe une immense forêt de cèdres appelés Dâruvana. C'est là que vivaient de nombreux ermites adoreurs de Shiva qui méditaient sans cesse sur le créateur du monde. Ils accomplissaient trois fois par jour les rites de vénération du Dieu et chantaient des hymnes à sa gloire. Un certain jour, alors que les ermites étaient partis dans la forêt pour chercher des herbes sacrées qui servent dans les rites, Shiva, pour mettre leur foi à l'épreuve, se manifesta sous une forme étrange. Il apparut resplendissant, tout nu. Son corps était enduit de cendres sans nul autre ornement. Il était là debout, tenant son sexe dans sa main et commença à s'exhiber dans des actes obscènes. Shiva était venu en ses lieux pour montrer sa bienveillance envers les résidents de la forêt, ses fidèles".

"Les épouses des ermites furent au premier abord effrayées mais malgré leur surprise, beaucoup se sentaient attirées et s'approchèrent du Dieu. Les unes cherchaient à l'embrasser, d'autres lui saisissaient les mains. Elles commencèrent à se battre entre elles. C'est à ce moment que les sages revinrent. Voyant cet homme nu dans cette situation choquante, ils furent scandalisés et entrèrent en fureur. Trompés par le pouvoir d'illusion et aveuglés par leurs préjugés, ils s'écrièrent: "Que se passe-t-il? Qu'est-ce que cela signifie?" Le sage nu ne leur répondit pas. Alors les ermites lancèrent des imprécations contre le terrible Dieu-homme. "Tu te comportes d'une manière indécente. Tu as violé les règles des Vêda. Puisse ton sexe tomber par terre!" Dès qu'ils eurent prononcé ces mots, le sexe de l'envoyé divin, Shiva au corps splendide, tomba sur le sol. Mais il brûlait tout devant lui, où qu'il allât, tout était brûlé. Il descendit dans les enfers, il monta jusqu'au ciel, il ravagea toute la terre. Il ne restait jamais en aucun lieu. Tous les mondes et tous les êtres étaient dans la détresse. Les ermites étaient terrifiés. Ni les Dieux, ni les sages ne connaissaient plus ni la paix ni la joie. Les Dieux et les ermites qui n'avaient pas su reconnaître Shiva étaient consternés, ils se réunirent et se rendirent auprès du façonneur du monde, le Dieu Brahmâ, pour implorer sa protection. Après avoir chanté son éloge ils racontèrent au Dieu ce qui était advenu. Brahmâ leur dit: "Brahmanes ! Comment est-il possible, vous qui êtes des sages, que vous commettiez de telles erreurs? Comment pourriez-vous condamner pour leurs fautes de pauvres ignorants si vous vous comportez comme eux ! Qui donc après avoir offensé Shiva si gravement peut espérer retrouver la paix? Lorsque quelqu'un se refuse d'honorer un hôte imprévu qui se présente à la porte à l'heure du repas, tous les mérites acquis par les austérités sont emportés par le visiteur qui laisse en héritage le poids de tous ses crimes. Que peut-il advenir lorsque le visiteur est Shiva lui-même? Tant que le sexe du Dieu ne sera pas stabilisé, rien de bon ne peut arriver dans les trois mondes". Telle est la vérité. Il faut que les Dieux obtiennent de la

grande Déesse, la fille des monts, Pârvâtî, qu'elle assume la forme d'un vagin et se saisisse de ce phallus divin. Pârvâtî, ayant pris la forme d'un vagin, formera le piédestal sur lequel le phallus sera installé et vénéré avec des chants, des parfums, du santal, de l'encens et des offrandes ».

## La vénération du Linga

“Celui qui laisse passer sa vie sans avoir honoré le phallus est en vérité pitoyable. Si l'on met en balance d'un côté l'adoration du phallus et de l'autre la charité, le jeûne, les pèlerinages, les sacrifices, les vertus, c'est l'adoration du phallus, source de plaisir et de libération qui protège de l'adversité, qui l'emporte.” (Shiva Purâna)

“Celui qui vénère le phallus sachant qu'il est la cause première, la source de la conscience et de la substance de l'univers est plus proche de moi qu'aucun être.” (Shiva Purâna)

Pourquoi vénère-t-on le Linga? C'est parce qu'il est le symbole du permanent, des archétypes qui révèlent la nature de l'homme universel, de Purusha. Vénérer le phallus c'est reconnaître la présence du divin dans l'humain. C'est le contraire d'un monothéisme anthropomorphique, qui est la projection de l'individualisme humain dans le monde divin. Dans l'instrument de la procréation, nous vénérons le principe créateur et ceci dans la joie car l'organe procréateur est aussi l'instrument du plaisir qui, pour un instant fugitif, nous donne un aperçu de la béatitude divine. L'état divin est formé de trois éléments qui sont l'existence, la conscience et la volupté (Sat-Cit-Ananda). Seule la volupté fait partie du domaine de l'expérience. C'est donc à travers elle que nous pouvons pressentir, toucher l'état divin.

Le culte du phallus implique la vénération de l'harmonie, de la beauté du monde, le respect de l'oeuvre divine, de l'infinie variété des formes et des êtres dans lesquelles se manifeste le rêve divin. Il nous rappelle que chacun de nous n'est qu'un être éphémère et de peu d'importance, que notre seul rôle est d'améliorer le chaînon que nous représentons pour un moment dans l'évolution de l'espèce, et de le transmettre. Le culte du phallus est donc lié à la reconnaissance de la permanence de l'espèce par rapport à l'impermanence de l'individu, du principe qui établit les lois dont nous sommes issus et non pas de leurs applications accidentelles et temporaires, du principe de la vie et non de l'être vivant, de l'abstrait et non du concret. Il a des implications sur tous les plans, qu'il s'agisse de morale, de rites, de cosmologie, de société, etc... Renoncer au culte du phallus pour vénérer une personne, fût-elle divine ou humaine, est une forme d'idolâtrie, un outrage au principe créateur. C'est le « péché d'orgueil » qui veut ramener le Divin à l'image de l'homme. Tous les textes sacrés du Shivaïsme, les Purâna, les Tantra, les Agama, nous répètent que seuls ceux qui vénèrent le phallus divin seront sauvés, que toutes les sociétés qui s'éloignent de son culte et du respect du corps sexuel sont vouées

à la déchéance et seront anéanties comme le furent les Asura, la race des hommes qui précéda l'humanité actuelle.

*Alain Daniélou*

*Texte publié en italien dans la revue FMR (n° 16, septembre 1983), sous le titre « Il Volto di Shiva ».*

G

## CHANTS DU LABYRINTHE

*O Dieu à tête d'éléphant, Roi Babar de nos livres d'enfance, Dieu de la fantaisie,  
Dieu des Obstacles, quelle est la clé du Labyrinthe, mystérieux Gardien du Seuil?*

### Le Roi de la Danse

*Rue du Temple, déjà.  
Les prêtres ont le front, la nuque, les tempes rasées,  
Les cheveux, bleus sur le sommet du crâne  
Huîlés, tordus en chignon ovoïde  
Penché d'un côté de la tête ou de l'autre.  
Chez les très jeunes les cheveux ondulés,  
Lâchés, ont une mèche qui serpente  
Du côté du sourcil et jusqu'à la poitrine.*

*Visages parfaits de jeunes filles sur des torsos mâles,  
A peine pubères mais ornés  
De tous les attributs divins,  
Colliers, bracelets, diamants d'oreilles  
Traits de cendre ou de santal  
Sur le cou, les épaules,  
Les bras, la poitrine, le front,  
Incarnats musicaux du Seigneur  
Sous sa forme androgyne,  
Ardhanarisvara, Shiva.*

*Combien s'agitent autour des chariots?*

*Une centaine?*  
*Ces jeunes gens, certains athlétiques,*  
*D'autres malingres aux dents mal rangées,*  
*Dégénérés,*  
*D'autres enfin d'une beauté qui fait rougir,*  
*Sont vêtus d'une pièce d'étoffe unique,*  
*Sans couture,*  
*En soie blanche,*  
*Enroulée autour de la taille et passant*  
*Entre les jambes.*

*Ils poussent et tirent des chariots*  
*Sculptés de sept ou huit mètres*  
*Fleuris, avec clochettes,*  
*Dais multicolores*  
*Et jeunes prêtres, lesquels toisent tout le monde,*  
*Quatorze à seize ans*  
*Avec parmi eux, brusquement, un quinquagénaire*  
*Bedonnant, couvert de colliers et de signes.*

*Ceux qui s'agitent en bas,*  
*Rangeant la foule, crient comme des mouettes.*  
*Certains sont rutilants*  
*Mais d'autres ont rasé leur nuque il y a quinze jours,*  
*Les taches d'huile sur la soie se voient à vingt mètres,*  
*Le panache aussi,*  
*La personnalité de caste accusée,*  
*Aussi bien par la laidetur*  
*Que l'épuré, le concis, le sublime.*

*Merveille, merveille,*  
*Egypte restée vivante pour l'apothéose,*  
*La lueur déflagrante des mille soleils*  
*Environnés des chauves-souris natives*  
*Excitées par la lumière,*  
*Les chariots s'ébranlent en grinçant,*  
*Ils roulent quatre ou cinq mètres,*  
*Des Brahmanes grisonnants*  
*Posent des coins de bois sous les roues,*  
*C'est l'obstruction gérontocratique.*

*Violamment secoué,  
 Dans le tintement de toutes les clochettes  
 Et le chignon des petits prêtres qui vacille,  
 Le chariot s'arrête.  
 Il faut un madrier pour soulever le monde  
 Les dévots saluent les Dieux qui se promènent.*

*Premier rayon,  
 Le scaphandre pose ses pieds chaussés  
 Dans la coupe de Soma et nasille.  
 Celui qui doit venir  
 Aux lourds cheveux de laine,  
 A la peau de velours.  
 Brillant comme le soleil sur la neige,  
 Il rétablit l'extase et l'Age d'Or.*

*Au signal, tambours et trompettes stridentes,  
 Les garçons, Brahmanes ou non,  
 Mais toujours torse nu,  
 Grimpent sur les madriers,  
 S'y tiennent par la main,  
 Sautent en l'air jambes écartées  
 Perdent l'équilibre.*

*Premier lundi du Solstice d'été,  
 Trois heures trente de la nuit à Paris,  
 Des centaines se pressent, maquillés,  
 Hommes et femmes,  
 La rue est interdite aux voitures,  
 Les jeunes filles aussi tirent le chariot.*

*Excitation chez les Dieux de l'extase,  
 Bétel qui rougit les bouches,  
 Voix criardes, profils de crocodile,  
 Joie, beauté.  
 Serpent de l'aube.*

*Les prêtres vous font signe d'ôter votre chemise.  
 Le dodelinement de tête  
 Qui signifie l'acquiescement*



---

*Vous invite dans la partie gauche du sanctuaire  
Où des hommes,  
Comme vous torse nu,  
Se pressent contre les barrières;*

*De l'autre côté sont les femmes;  
Entre vous,  
Les servants au buste brillant,  
Les cheveux ramassés en chignon sur la nuque.  
Offrande au fils du Dieu  
Que l'on vénère sous la forme du serpent.  
Les phallus noirs brillent dans les chapelles.  
Les poitrines se tendent vers Skanda,  
Le jet de sperme,  
Le fils de Shiva,  
Dieu des garçons, des guerres piaffantes,  
Le petit guerrier monté sur un paon.*

*Brusquement l'ombre envahit la salle,  
Une forme sacrée enténébre le porche  
L'éléphant est entré dans le temple.  
Il étire une trompe fardée vers l'idole et barrit.  
Vous êtes un pèlerin parmi d'autres:  
Vous tendez la paume de vos mains,  
Vous effleurez la flamme,  
Les Brahmanes sont beaux,  
Le Dieu est un serpent.*

*Les rites secrets de l'enfance  
S'étagent et s'apaisent dans l'aura des veilleuses  
Où les cultes proscrits sont vivants,  
Publics et vénérés,  
Fleuris.*

*Hier, après le plaisir,  
Une forme lumineuse est venue boire.  
L'éléphant taché de rose au bas des oreilles,  
Autour des yeux,  
Le long de la trompe,  
Est entré dans le temple.*

*Des prêtres de tout âge, à la taille mince,  
 Frappent des gongs,  
 Illuminent les têtes maquillées de blanc de l'idole,  
 Révèlent la face noire, cachée, plus aiguë,  
 Que reflète une glace,  
 Pour le darshan de la matinée.  
 Ensuite, dans le péristyle,  
 Les jeunes servent le riz aux visiteurs.*

*A Paris,  
 Les rites ont lieu la nuit,  
 Près des lisières, des quais,  
 Les Nymphes, les Sylves,  
 Les Antillais trébuchant sur leurs talons,  
 Protègent la procession du désir.  
 La Porte du Prince voit l'imberbe  
 Venu directement de la Chapelle.*

*Esprits des bois, esprits des eaux,  
 Mille quatre cents ans qu'on vous persécute.  
 La gangue imputrescible vous cerne  
 Et pourtant, sous la lune vibrent les écorces,  
 Palpite encore l'eau des canaux.*

*Esprits des bois,  
 La nuit, on ne voit pas que l'herbe est jaune;  
 Nymphes des quais de pierre, frissons dans l'eau pourrie! Vos  
 fidèles, sexuels, travestis,  
 Font la roue solaire.  
 L'ombre les abrite des racketteurs assermentés.*

*Hors des îlots: béton, façades,  
 Souterrains délétères où la police est chez elle,  
 Rue violette d'asphyxie,  
 Phrases vendues clignotant sur les murs,  
 Images  
 Pour animaux châtrés dans les appartements.  
 Les fleurs sont bleu acide ou jaune électrique,  
 L'avenir est un parking payant.*

*Paris!*

*Tes sirènes sont celles de la police;  
Les matins de printemps  
Les grues équipées d'hommes se penchent sur les arbres,  
Abandonnent un moignon.  
De grosses branches, brillantes de feuilles,  
Jonchent les trottoirs derrière les barrières  
Qui écartent les voitures ralenties  
Et les passants muets.*

*Dans les banlieues du crépuscule,  
Les femmes tiennent en laisse des chiens  
Qui hurlent les uns vers les autres.  
Les enfants solitaires pianotent sur les minitels  
Cherchant les créatures lumineuses du monde,  
Les Dieux dansants et nus des rêves  
De l'ancien pays.*

*On s'apitoie sur les régions  
Où l'éruption des containers commence à peine,  
Où les fermes modèles n'ont pas encore  
Incarcéré la dignité vivante,  
Où les fleurs libres et les haillons décorent  
L'explosion des armes  
Qui assurent le confort d'ici.*

*Vient l'heure où les familles se rassemblent  
Pour voir les couples se déchirer sur les écrans.  
La nuit, les mannequins de la mode américaine  
Quadrillent les fumeurs d'herbe,  
Les déviants,  
Les dragueurs, qu'ils projettent  
Sur le capot de leurs voitures.*

*Artifice!*

*Tes philosophes décrivent les taches  
Sur les vêtements du Tiers-Monde.  
Je vois les fleurs dans les cheveux des femmes,  
La poudre éblouie.*

*Esprit de la lumière sur la Seine!  
Le cercle de la rouille,  
Le labyrinthe métallique,  
Le crépuscule des banlieues.*

*Esprit de la lumière  
Aux arêtes de l'obélisque arraché à l'Égypte,  
A la peau de faon sur le nombril du Dionysos de Cyrène,  
Enfermé au Louvre,  
Qui mord sa lèvre inférieure rongée par le temps.  
L'Apollon lycien n'a plus sa verge;  
Il pose une main languide sur sa nuque,  
Et le bras gauche sur un tronc où serpente un python.*

*Sur les quais, miraculeusement,  
Les femmes possèdent l'ovale, la coiffure,  
Le regard sensuel et moqueur,  
Les pointes des seins fardées aussi sans doute  
De Gabrielle d'Estrées et de sa soeur.*

*Des femmes mûres parfois sont belles,  
Dans tous leurs signes de richesse,  
Comme nulle autre part au monde.*

*Près de l'Orangerie, des garçons lèvent le sourcil  
Et rapetissent la bouche  
Comme les mignons du Chevalier Séguier.  
ils gardent cet air fatigué, fat et vide,  
Des faisandeaux rutilants du tableau.*

*Esprit de lumière,  
La mouette à tête noire rase l'eau moribonde,  
Les mouettes blanches crient sur le bassin du Luxembourg.  
Lumière encore aux baies des bibliothèques,  
Aux grilles du Jardin des plantes,  
Où le serpent réticulé attend le cri de balbuzard.*

*Jean-Louis Gabin.*

---

*Jean-Louis Gabin est Docteur ès Lettres: il a consacré sa thèse à son ami Gilbert Lely (1904-1985), biographe et l'un des principaux découvreurs de Sade, qui était aussi un poète raffiné, nourri de l'héritage grec (« le génial Gilbert Lely » disait Char). J. L. Gabin a publié une passionnante biographie de cet homme hors du*

---

*commun (Ed. Séguiér, Paris 1991) et deux volumes des Poésies complètes au Mercure de France (préface d'Yves Bonnefoy). Ami de Daniélou, fin connaisseur de l'Inde, il a aussi préparé l'édition des Cahiers du Mleccha, dont Antaios a déjà prépublié des extraits, notamment sur les castes. Il a déjà publié plusieurs textes dans Antaios, dont il est un fidèle compagnon.*

## G

## Ce que fut la revue méta-surréaliste Hermès (1933-1939).

S'il faut en juger d'après les historiens de l'art et de la poésie surréalistes en Belgique, ce mouvement se résumerait à l'activité de ce que l'on appelle, depuis Patrick Waldberg, l'un des principaux biographes du peintre René Magritte, la "Société du Mystère". De ce groupe bruxellois feraient alors partie, outre René Magritte, les poètes Paul Nougé, Camille Goemans, Marcel Lecomte, Louis Scutenaire, Irène Hamoir, Paul Colinet, le poète-collagiste E. L. T. Mesens et le compositeur André Souris (1). Pour d'aucuns, on peut y ajouter l'activité du "groupe surréaliste du Hainaut", dont le poète Achille Chavée fut la figure de proue, un groupe qui ne fut pas toujours en amitié avec le cénacle bruxellois. A l'heure présente (1979), un tard venu, Marcel Mariën, joue un peu le rôle de l'homme omniscient ès orthodoxie surréaliste en Belgique, en groupant autour de lui plusieurs jeunes néo-surréalistes ainsi que quelques figures marginales.

Il ne nous appartient pas de dire ici tout ce qui a pu séparer le groupe belge de celui de Paris, tout comme il ne nous appartient pas de rappeler certains conflits qui ont pu surgir entre les deux groupes. Qu'il nous suffise d'évoquer à quel point le surréalisme d'un Magritte et d'un Nougé est proche d'un certain rationalisme cartésien pour lequel la poésie ne peut être que l'objet d'une concertation plus qu'attente. Mais citons Marcel Mariën à l'appui de cette affirmation: "Pour Nougé, pour Magritte, jamais il n'a été question de concevoir autrement l'activité poétique que sous l'angle de la préméditation". Et plus loin: "Une telle démarche, il va sans dire, exclut le hasard en tant que facteur primordial. Elle réclame une attention soutenue, la méditation prolongée, des précautions, des ratures, des reprises, une hésitation, une prudence infinies" (2).

Dans le même écrit, Mariën oppose cette conception surréaliste belge de la poésie à celle d'André Breton en déclarant: "Or Breton, à partir de l'expérience de l'écriture automatique, a construit une théorie, un véritable système philosophique

qui élève l'inspiration naïve (3) au rang de vérité, ce qui l'englue à mon sens dans la mystique" (4).

De cette affirmation de Mariën, nous voulons détacher "inspiration naïve" et "mystique", pour affirmer à notre tour qu'il faut être soi-même bien naïf ou faire preuve d'une totale incompréhension du surréalisme tel que l'entendait André Breton pour parler de "naïveté" à propos de l'inspiration poétique et d'une plus grande incompréhension encore pour affirmer que la conception que Breton a de la poésie "englue" celle-ci dans la "mystique", d'autant plus que Mariën doit avoir une conception fort simpliste de ce que peut être le "mysticisme"...

Pour ne pas s'appesantir sur ce point, disons qu'il y a malentendu entre le surréalisme de Breton et celui des membres de la Société du Mystère, et ce malentendu se retrouvera sur bien d'autres points encore.

Lorsque Breton lança en 1930 son Second Manifeste du Surréalisme, dans lequel figure la fameuse proclamation: "Je demande l'occultation profonde, véritable du surréalisme. Je proclame, en cette matière, le droit à l'absolue sévérité. Pas de concessions au monde et pas de grâce", avec sa longue note en bas de page et ses références au Troisième Livre de la magie, de même qu'au Quatrième, le fossé dut encore s'agrandir entre Breton et ses amis bruxellois, mais pas tous, car c'est ici que s'affirmèrent des affinités électives entre Breton et quelques membres de la Société du Mystère, notamment Camille Goemans, Marcel Lecomte et nous-même. Il y eut rupture, certes point uniquement idéologique (car il y eut aussi d'autres raisons de rupture pour Goemans et nous-même, sur lesquelles il vaut mieux ne pas insister). Mais tandis que Lecomte continua à fréquenter autant le groupe Nougé-Magritte que celui des deux autres "dissidents", ceux-ci se retirèrent dans cette "occultation profonde, véritable du surréalisme" que réclamait Breton. Avec quelques amis nouveaux (dont nous parlerons plus loin), ils s'appliquèrent à approfondir les domaines spirituels dont le Second Manifeste n'avait fait qu'entrevoir les possibilités de "réduction des antinomies" en écrivant "tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, cessent d'être perçus contradictoirement".

Le poète expressionniste flamand Paul Van Ostaijen, qui fut durant quelque temps un compagnon de route des surréalistes belges, avait déjà reconnu l'apport "poétique" de certains mystiques occidentaux, orthodoxes ou non, pour insister sur la nécessité non pas d'une "poésie subconsciemment inspirée", mais d'une "poésie consciemment construite avec récupération de la matière première", soit du subconscient. Van Ostaijen, en tant qu'ami personnel de Goemans et de l'auteur de ces lignes, nous avait déjà orientés, bien avant le Second Manifeste, vers l'"occulte" et la "magie" de même que vers les Romantiques allemands parmi lesquels surtout Novalis, dont Breton devait à son tour subir les enchantements "magiques". Il y avait donc convergence, et il n'y avait plus qu'à aller à la quête de

tout ce qui pouvait conduire à la récupération de la “matière première” du “poétique”. Mais alors que les démarches ultérieures d’André Breton continuèrent à se situer dans un certain prolongement du dadaïsme et ne se complurent que trop souvent dans une approche superficielle du monde “subliminal” qu’il entendait révéler dans sa démarche poético-surréaliste, ses trois compagnons de route bruxellois songèrent à un centre d’études comparées de la mystique, de la poésie et de la philosophie qui trouva sa réalisation concrète dans la revue *Hermès*. Le titre même de cette revue est déjà révélateur de son orientation puisqu’il évoque l’Hermès Trismégiste de la Tradition. La note des éditeurs, rédigée par Camille Goemans, de même que le sommaire du premier numéro entendaient toutefois faire comprendre immédiatement qu’il ne s’agissait pas d’une nouvelle revue “traditionaliste” du genre *Voile d’Isis*.

Voyons tout d’abord la note des éditeurs, qui prend ses distances quant à l’esprit de chapelle si cher aux surréalistes tant parisiens que bruxellois, en affirmant: “La revue *Hermès* ne présente pas un groupe bien défini, un faisceau de volontés communes dirigées vers un même but, une seule intention. Il semble bien au contraire que les personnalités qui s’y coudoieront seront aussi dissemblables qu’il est possible de le penser d’hommes dont les convictions profondes, la manière d’être et d’agir apparaissent dès l’abord comme aussi différentes. Seul le sujet de leurs préoccupations, ce à quoi ils appliquent leur pensée, les réunit, quels que soient par ailleurs leur point de départ et leurs tendances”.

Les collaborateurs que parvint à réunir *Hermès* au cours de ses quelque sept ans de parution (5) vinrent en effet de tous les horizons: le croyant et l’agnostique y côtoyèrent fraternellement le philosophe marxiste et le penseur non politiquement engagé, car au contraire des surréalistes “orthodoxes”, les deux directeurs et le Comité de rédaction entendaient se tenir au-dessus de la mêlée politique qui conduisit à la dislocation du groupe surréaliste parisien ainsi qu’à celle de la revue *Esprit* dirigée par Pierre Morhange et dont les futurs philosophes marxistes Henri Lefèvre, Georges Politzer et Georges-Philippe Friedmann assuraient la haute tenue de pensée.

La direction de la revue *Hermès* était assumée par le poète René Baert et le signataire du présent article; son rédacteur en chef était le poète Henri Michaux, tandis que le Comité de rédaction se composait, outre Camille Goemans, du publiciste Joseph Capuano, de Madame Mayrisch St. Hubert, du poète et essayiste André Rolland de Renévill, du philosophe Bernard Groethuysen et d’Etienne Vauthier, à cette époque bibliothécaire à la Bibliothèque Royale de Belgique. Parmi les principaux collaborateurs, nous citerons les philosophes Jean Wahl et Marcel Decorte ainsi que l’orientaliste Henri Corbin, par ailleurs un des premiers traducteurs français des philosophes allemands Karl Jaspers et Martin Heidegger. C’est dans la traduction de Corbin qu’*Hermès* eut le privilège d’être la première à

révéler ces deux philosophes au public non spécialisé de langue française, bien avant que Sartre ne publiât ses premiers écrits philosophiques dits "existentialistes".

Mais voyons le sommaire de ce premier numéro de la revue. Il y avait là une traduction de la première vision de la mystique flamande soeur Hadewych (XIIIème siècle), un article de Friedrich Gundolf sur le poète symboliste allemand Stefan Georg, un article de Jean Wahl sur "Kierkegaard et le mysticisme" et un texte de Georges Méautis sur les "Mystères d'Eleusis et la science moderne" ainsi qu'une "Note sur le yoga et la mystique". Par la suite, Hermès publia des numéros spéciaux sur le mystique flamand Ruusbroec l'Admirable, sur la mystique des Pays-Bas (réédité sous forme de livre en 1942, NDLR), sur Maître Eckhart, sur la poésie et la magie, sur la philosophie existentialiste de Léon Chestov, Karl Jaspers et Martin Heidegger, sur la mystique musulmane. Mentionnons également au fil des numéros, des traductions de plusieurs poètes pratiquant la "poésie métaphysique" dont William Blake, S. T. Coleridge, George Russell, Traherne, O. V. de L. Milosz, Henry Vaughan, etc. , de la "Vision de Tondalus", du poème mystique tibétain "La précieuse guirlande de la loi des oiseaux" (traduction intégrale), de textes de Tchouang Tseu (traduits par Pierre Leyris), etc.

Particulièrement significatives quant aux intentions plutôt voilées qu'avouées des éditeurs de la revue sont les "Notes sur la poésie et l'expérience" signées J. C. G. , qui sont les initiales de Joseph Capuano et Camille Goemans, mais dont le style trahit surtout le mode de penser et d'écrire de ce dernier. On y décèle une démarche nettement "méta-surréaliste", démarche d'ailleurs toujours sous-jacente à toutes les préoccupations dans le domaine de la poésie des quatre principaux manoeuvriers de la revue que sont, outre ses deux directeurs, Camille Goemans et Henri Michaux, amis depuis l'adolescence.

Nous croyons superflu d'insister ici sur les accointances de Camille Goemans tant avec le groupe surréaliste parisien qu'avec celui de Bruxelles qui le récupéra d'ailleurs (après plus de dix ans de quarantaine pour des raisons qui n'ont rien de surréaliste), pour nous intéresser plus particulièrement au "méta-surréalisme" d'Henri Michaux (6). Dès son entrée en littérature, en 1923, Michaux a suivi un itinéraire poétique à peu près parallèle à celui des surréalistes français, sans toutefois tomber dans les pièges de la facilité littéraire et les tentations du parisianisme. Voici tout d'abord quelques fragments de l'allocution prononcée par Michaux au XIVème Congrès International des P. E. N. Clubs à Buenos Aires le 14 septembre 1936: "... Je réponds de la sorte à la question: "Où va la poésie?"... Abandonnant le vers, le verset, la rime, la rime intérieure et même le rythme, se dépouillant de plus en plus, elle cherche la région poétique de l'être intérieur, région qui autrefois était peut-être la région des légendes, et une part du domaine religieux... ". Et plus loin: "... l'étude de plus en plus poussée et expérimentale des troubles du langage, de la synesthésie, des images du subconscient et de l'intelligence, tend à donner au poète

la curiosité de toucher tout cela de l'intérieur, et le goût de plus audacieuses incursions aux états seconds, aux états dangereux de soi”.

Ne sont-ce pas là des paroles fort proches des préoccupations essentielles de la quête poétique d'André Breton, tout en étant fort éloignées de celles des surréalistes bruxellois? Mais chez Michaux, il n'y a pas que ces points de concordance, il y a aussi les divergences et ses critiques quant au mouvement surréaliste en tant que mouvement qui se voudrait efficace sur le plan de la révolution sociale. C'est ainsi qu'il a pu traiter les surréalistes de “pseudo-révolutionnaires” et de révoltés “bien gentils”, en qualifiant leur démarche politique de “révolte de pose, pas axée sur l'essentiel”. A l'encontre des surréalistes, Michaux prit fort tôt ses distances quant au freudisme et, dans un entretien avec Anne Le Bouteiller, il aurait qualifié les tentatives d'ouverture sur l'irrationnel entreprises par Breton et ses amis de “pose... fausse magie... balbutiements”. Tout comme ses amis de la direction d'Hermès, Michaux reprocha à Breton et à ses amis d'être restés à la surface des choses qui les préoccupaient et de n'admirer que de loin tout ce qui pourrait élever le surréalisme au-delà de la littérature.

Ici il nous plaît d'attirer l'attention sur une démarche à peu près parallèle à celle d'Hermès qui se fit en Italie dans les années trente, mais dont nous ne primes connaissance qu'il y a peu en nous intéressant aux écrits traditionalistes et autres de Julius Evola, décédé à Rome le 15 juin 1974. Dans sa jeunesse, Evola adhéra au dadaïsme de Tristan Tzara et publia même en 1920 à Zurich, dans la collection “Dada”, une plaquette intitulée *Arte Astratta* (7). Par la suite, il aurait également été en contact avec André Breton, dont il aurait cependant très tôt rejeté le “dilettantisme” et, en 1927, il fonda avec quelques amis le groupe “Ur” qui sera assez proche par l'esprit et les intentions de notre revue Hermès. Aux sommaires de la revue qu'édita le groupe et dont l'ensemble fit l'objet d'une réédition en trois tomes intitulée *Introduzione alla magia* (8), on peut trouver nombre de textes qui auraient très bien pu figurer dans Hermès et dont certains y figurent en effet.

Dans le texte liminaire de la plaquette *Arte Astratta*, que l'on peut considérer comme un “manifeste surréaliste” avant la lettre, Julius Evola se réfère également, tout comme le fit Paul Van Ostaïen en 1925, et comme le fera beaucoup plus tard André Breton dans ses *Prolegomènes* à un troisième manifeste du surréalisme ou non (1942) à certains auteurs mystiques ou para-mystiques. Il citait ainsi Plotin, Eckhart, Maeterlinck, Novalis et Swedenborg, en y ajoutant les noms de Rimbaud et de Tzara.

Tout cela relèverait-il d'une “certaine confusion”, comme l'a un jour écrit notre ami E. L. T. Mesens à notre propos (9), qui conduirait vers “un culte mystico-panthéiste dont l'expression est symboliste et ne peut rien avoir en commun avec la réduction des antinomies que le surréalisme s'est toujours proposé”?

Il a déjà été répondu plus amplement ailleurs à cette question, mais posons à

notre tour la question: En quoi les démarches de la "Société du Mystère" ont-elles contribué à "la réduction des antinomies" chère au surréalisme? Ces démarches ne procèdent-elles pas le plus souvent de la plus évidente gratuité dans le sens d'un humour rarement "noir", toujours bien terre à terre et d'une authenticité passablement douteuse? Nous croyons pouvoir dire que le "méta-surréalisme" de la revue *Hermès* et du groupe italien "Ur" a davantage travaillé à cette réduction. En ce qui nous concerne personnellement, nous n'avons cessé d'y travailler par tous les moyens en notre pouvoir comme peut en témoigner notre plaquette *Approches du poétique* (10), qui se trouve tout entière dans le prolongement des préoccupations poétiques qui furent celles d'Hermès... et d'André Breton.

Marc. Eemans  
*Le Journal des Poètes II, 1979.*

Notes:

(1) Nous omettons ici volontairement l'auteur de ces lignes, bien qu'il ait participé pendant plusieurs années à l'activité de la Société du Mystère, car, dans les milieux surréalistes belges actuels (texte rédigé en 1979, NDLR), il fait l'objet d'un ostracisme soutenu.

(2) M. Mariën, *Rétrospective et Nouveautés 1937-1967*, Ed. Galeries Defacqz, Bruxelles 1967.

(3 et 4) Souligné par nous.

(5) Nous ne parlons pas ici des deux *Cabiers d'Hermès* parus sous la direction d'André Rolland de Renévill, ni des numéros "pirates" dirigés par Jacques Masui.

(6) Pour plus de détails, voir l'étude d'Anne le Bouteiller sur "Henri Michaux et le surréalisme", in *La Revue Générale*, Bruxelles, nov. 1976.

(7) Rééditée en 1976 dans le n° 3 des *Quaderni di testi evoliani* de la Fondazione Julius Evola (Rome).

(8) Ed. Mediterranee, Rome.

(9) "Les apprentis magiciens au pays de la pléthore", dans *Les Arts plastiques*, n° spécial "Le fantastique dans l'art belge de Bosch à Magritte", Bruxelles 1954.

(10) Ed. Henry Fagne, Bruxelles 1973. Un extrait de ce texte a été reproduit dans le n° 8/9 de la revue *Antaios (Lumières du Nord)*, qui contient un long entretien avec Marc. Eemans.

## DU MYTHE PAIEN AU CONTE POUR ENFANTS: L'EXEMPLE DU CHAT BOTTE

Malgré les assertions de Marc Soriano, qui dans son entretien avec Jacques Le Goff en guise de préface à son ouvrage sur *Les Contes de Perrault* (1), écrivait que « les conceptions « ritualistes » ou « mythologiques » qui (...) prétendaient nous offrir une histoire complète de la genèse des contes et remonter jusqu'à leur forme « primitive », à leur source indo-européenne, avaient mené à « des conclusions arbitraires et invérifiables » (2), il semble au contraire que les travaux les plus récents dans cette direction autorisent une réinterprétation de certains contes. C'est le cas en particulier du Chat botté, dont dès 1923, Pierre Saintyves avait déjà tiré de remarquables explications (3). En effet, alors que M. Soriano, qui tentait de « réinventer » un discours sur le conte, n'avait abouti qu'à des comparaisons érudites sur le sujet, et n'était pas parvenu à questionner l'objet de sa recherche, la traditionnelle analyse mythico-ritualiste, religieuse, permet de dégager la quintessence du conte, d'en cerner l'esprit. C'est qu'à l'inverse d'une méthode cumulative stérile car sans objet, dénoncée déjà par J. Le Goff (4), la méthode ritualiste aborde la question par le biais de la structure, pour peu qu'elle sache cependant cerner la culture dans laquelle s'insère le conte, ce qu'effectivement trop de chercheurs ont eu tendance à ignorer, avant l'intervention de la trifonctionnalité dumézilienne dans le débat.

Or c'est précisément sur ce plan que nous allons nous placer pour analyser le conte du Chat botté. Sans prétendre rechercher l'origine du récit, cette importante question demeure cependant sous-tendue par notre étude, puisqu'elle nous permet de remonter à une époque fort lointaine de la culture européenne. Ce qui va nous intéresser ici cependant concerne bien plutôt la question des rapports de l'homme avec la nature. Car ainsi que le remarque Claude Lecouteux: « sans le savoir, nous vivons dans un espace hanté » (5), du moins selon l'ancienne mentalité européenne. L'ogre du conte représente, comme nous allons le voir, l'un de ces esprits de la

nature qu'il s'agit de dominer afin de prendre possession du sol, de le coloniser et d'y établir un habitat humain. C'est là le sens de ce petit récit, reflet dégradé d'une antique mentalité, et de plus, transformé par la littérature sous la plume de Perrault.

Les conclusions auxquelles était parvenu Saintyves, à savoir l'instauration royale du marquis de Carabas, ne sont pas à remettre en cause. Bien au contraire. Toutefois, elles demandent à être explicitées. En nous référant à la culture indo-européenne, nous verrons qu'en effet le processus est lié à la prise de possession du sol. C'est dire que les rapports avec des récits jugés semblables en Afrique, mis en parallèles par Saintyves avec le Chat botté (6), sont des plus aventureux, et l'on conçoit dès lors les réserves qui ont pu être émises par certains chercheurs. Il convient de fait de ne pas mélanger les cultures, et de demeurer dans un cercle déterminé par avance, autrement dit dans le domaine indo-européen.

### L'Ogre ou l'Esprit de la Nature

Comme on sait, dans le conte l'ogre règne sur un domaine au centre duquel se trouve un château. Toute cette partie du récit est une métaphore destinée à illustrer le fait que cette contrée sauvage - bien qu'il y ait des faucheurs et moissonneurs - n'a pas encore été correctement « explorée », et encore moins mise en valeur, colonisée, par l'homme. Le thème est fréquent dans la littérature ancienne. La nature est peuplée d'êtres surnaturels, dragons, nains, ondines, fées, elfes, sorcières, ogres, géants, tous d'origine mythique, qui ont pris diverses formes selon les régions d'Europe, korrigans et dames blanches bretons, kobolds scandinaves, nutons des Ardennes, Drac de Lozère et d'Auvergne, ourisk d'Écosse, etc (7). Ces créatures sont la manifestation des forces naturelles non contrôlées par l'homme. Il s'agit donc soit de les éviter, soit de les combattre et détruire, en quelque sorte de se les approprier, si l'on veut s'installer sur leur domaine. Ainsi en est-il de l'ogre du Chat botté, qui symbolise une nature hostile, dévoreuse. Mais nous verrons plus loin qu'en ce qui concerne ce conte, la question est plus complexe.

Nombre de textes nous rappellent cette ancienne réalité. Saxo Grammaticus rapporte dans sa *Gesta Danorum*. « Les grandes pierres fixées sur les cavernes et les tombes des Anciens prouvent que le Danemark fut autrefois habité par les géants » (8). Dans le *Landnámabok* (Livre de la colonisation de l'Islande), il est dit qu'« il ne fallait pas avoir de bateau à figure de proue en mer; si l'on en avait, il fallait enlever la figure de proue avant d'arriver en vue d'un pays (...) pour ne pas effrayer les esprits tutélaires de ce pays » (9). Ces esprits ou génies sont les *landvaettir* de l'ancienne mythologie germano-scandinave. Gervais de Tilbury note quant à lui au début du XIII<sup>ème</sup> siècle: « Nombreux sont ceux qui, de leur propre expérience, ont vu des Sylvains, qu'on nomme incubes et que les Français appellent Duses, et des Pans » (10).

En réalité, chaque type d'habitat possédait ses esprits: nains des souches et des pierres, ondines des sources et des étangs, sylvains des forêts, géants des montagnes, etc. La toponymie a conservé nombre de ces dénominations, et l'on rencontre des noms de villes comme Heilbronn en Allemagne (source sacrée), de montagnes comme les Jötunheimen, (Demeure des géants) en Norvège ou les Riesengebirge (Montagnes des géants) en Allemagne. Les pierres des nains (dvergasteinn) sont légions, de même que les Disvin (prairie des Dises), et la Ville de Lund en Suède est formée sur lundr, bosquet sacré. Il en va de même en France, avec les innombrables Roches aux Fées, Ponts du diable, qui révèlent une christianisation des lieux, Arbres aux Pendus, etc. Tout ceci est pan-indo-européen.

Le premier réflexe des hommes face à ces créatures, fut de respecter et de sacrifier les lieux insolites et hostiles qu'elles hantaient. C'est ainsi que Tacite relate le fait que « les Germains consacrent des bois sacrés et des bocages et appellent du nom des Dieux ce mystère qu'ils voient seulement grâce à leur vénération » (11). Et Adam de Brême d'ajouter: « Ils vénèrent les arbres feuillus et les sources » (12), sous-entendu parce que ces lieux sont habités par des esprits qu'il convient de respecter. On cite souvent le passage du Sturlubok (Landnámabok) (chap. 355) relatant la mort de Thorstein au Nez rouge: « Et la nuit où il mourut, tous ses moutons tombèrent dans la cascade ». En fait, Thorstein était un adorateur de la cascade, c'est-à-dire de l'esprit ondin qui l'habitait. Ayant toléré la présence humaine sur son territoire, le génie reprit ses droits à la mort de Thorstein en engloutissant tous ses biens. Ce personnage n'avait pas su imposer sa présence en annihilant l'ondin de la cascade. Il n'avait fait que cohabiter avec lui dans cet endroit hanté, et l'implantation humaine n'avait pu se réaliser. Ainsi doit être interprété ce passage célèbre du Landnámabok.

Or, c'est précisément ici qu'intervient le deuxième volet de notre étude, qui concerne la colonisation des lieux habités par les esprits.

## Le Héros colonisateur

Le conte de Perrault qui nous occupe trouve dès lors son interprétation définitive. Le combat du chat botté contre l'ogre doit être lu comme une prise de possession du sol par l'homme. Mais tout être humain n'est pas apte à réaliser ce grand projet, ainsi que nous l'avons vu avec l'exemple de Thorstein au Nez rouge. La colonisation d'une terre nouvelle et sa dépossession du génie qui l'habite, ne peut être le fait que d'un héros, c'est-à-dire d'un guerrier.

Là se situe toute la distance avec les exemples africains que fournit Saintyves. Il ne s'agit dans ces cas que de parvenir à la richesse, c'est-à-dire d'obtenir de bonnes chasses ou récoltes pour le clan, la tribu ou la nation auquel appartient le personnage du conte. Certes, les rites concernant l'animal lié au héros (gazelle) sont très présents,

mais le contexte diverge par rapport au Chat botté et à ses variantes européennes (13). C'est que la structure mentale présidant à celles-ci repose sur la trifonctionnalité. Il est certain que Thorstein au Nez rouge était un homme de troisième fonction, reposant sur la notion de fertilité/fécondité. Or, c'est à un homme de deuxième fonction, à un guerrier, qu'est dévolu le droit de conquérir de nouvelles terres. En cela, Saintyves ne se trompait pas lorsqu'il parlait d'instauration royale du marquis de Carabas(14).

### L'initiation guerrière

Depuis les travaux de Georges Dumézil, cet aspect de la deuxième fonction est devenu un classique des études indo-européennes (15). L'auteur écrit: « soit à la faveur d'un don de métamorphose, soit par une hérédité monstrueuse, le guerrier éminent possède une véritable nature animale » (16). C'est ce qui ressort des rapports entre le marquis de Carabas et son chat. Dans le domaine germano-scandinave, ce sont les berserkir (de ber, ours et serkr, enveloppe), qui sont les équivalents terrestres des einherjar (17) qui peuplent le palais d'Odhinn, la Valhöll.

Déjà Tacite décrivait en ces termes les Harii: « Boucliers noirs, corps peints pour combattre, ils choisissent des nuits noires l'horreur seule et l'ombre qui accompagnent cette armée de lémures suffisent à porter l'épouvante, aucun ennemi ne soutenant cette vue étonnante et comme infernale » (18). Le terme Harii est sans ambiguïté quant à son origine guerrière. Berserkir ou ulfhedhinn (hommes à peau de loup) sont ainsi décrits dans l'Ynglingasaga (chap. 6): « Quant à ses hommes [à Odhinn], ils allaient sans cuirasses sauvages comme des chiens et des loups. Ils mordaient leurs boucliers et étaient forts comme des ours et des taureaux. Ils massacraient les hommes et ni le fer ni l'acier ne pouvaient rien contre eux. On appelait cela « fureur des berserkir ». Ces guerriers-fauves, animaux, étaient sectateurs d'Odhinn, le Dieu savant, magicien, capable de changer de forme (hamr). Guerrier, Odhinn est un combattant de l'ombre, à l'inverse de Thor. Sujet à des trances de type chamanique, il est soumis au wut (d'où Wotan) ou odhr (même racine d'où Odhinn). Sa personnalité est ainsi laconiquement consignée par Rodolphe de Fulda (mort en 865): « Wodan, id est furor ». Ce odhr en effet est habituellement traduit par fureur sacrée. C'est lui qui permet à Odhinn de dépasser ses limites, en science, en poésie ou dans la guerre.

L'Ynglingasaga (chap. VII) affirme: « Odhinn changeait de forme. Son corps gisait alors comme endormi ou mort, mais lui était oiseau ou animal, poisson ou serpent ». Là se situe tout un processus de métamorphose fondé sur les notions de hamr et de hugr. C'est le hugr, traduit par esprit, spiritus, qui est susceptible de se désincamer, et de prendre une autre forme, animale le plus souvent. « Quiconque est capable de telles prestations, écrit R. Boyer, est dit hamhleypa (il voyage, court

sous sa forme, hamr) ou encore eigi einhamr (qui n'a pas qu'une seule forme), hamrammr (dont la forme est/ anormalement/ puissante) ou rammaukin (dont la puissance s'est considérablement accrue) » (19).

Plusieurs berserkir ont laissé des traces dans l'ancienne littérature scandinave, Bödhvar Bjarki, champion du roi Hrolfr Kraki, fils de Björn (ours) et de Bera (Ourse),(20) ou encore Kveldulfr, personnage de l'Egilsaga Skallagrímssonar, ainsi décrit (1,2-8): Ulfr, berserkr vieilli, « parfois quand le soir tombait, devenait ombrageux et peu de gens pouvaient alors converser avec lui, il somnolait le soir, le bruit courait qu'il était hamrammr, il avait reçu le nom de Kveldulfr, le Loup du soir » (21).

Le thème cependant est pan-indo-européen, et on le retrouve chez les Celtes en particulier. Au Moyen Âge, des guerriers animaux apparaissent dans le cycle arthurien. Ce sont principalement - ce qui nous rapproche d'ailleurs du thème du chat - Erec et Yvain. J. -P. Allard a parfaitement reconnu la valeur du léopard héraldique sur lequel s'assoit Erec (vers 2620-2622) (22). Quant à Yvain, rencontrant dans la forêt un lion combattant un serpent, il assista le lion en tranchant la tête du serpent. Le lion dès lors, s'attacha au héros. Nous sommes là extrêmement proche du marquis de Carabas et de son chat luttant contre l'ogre transformé en souris (thème des transformations animales d'origine chamanique).

### Le combat contre l'ogre

Ainsi dans le Chat botté de Perrault, il faut bien comprendre que c'est le marquis de Carabas qui, déchaîné par sa fureur guerrière, par le odhr, combat sous forme de chat, c'est-à-dire de félin, animal sauvage, contre l'ogre, génie de la nature (23). Il s'agit de resacraliser dans le sens humain une terre hantée, et de substituer à l'esprit local les Dieux positifs de l'homme, de la consacrer aux Dieux. D'autres contes nous rapportent une semblable thématique dans le domaine indo-européen. Ainsi Les Deux Frères, conte n° 60 des frères Grimm, évoque le combat du héros contre un dragon, le premier étant aidé dans sa lutte par ses animaux, un lion, un ours, un loup, un renard et un lièvre. En ce cas à nouveau, la toponymie a conservé les traces du combat de l'animal guide contre les esprits de la nature. L'exemple le plus célèbre est celui de la ville de Berne, en Suisse alémanique. Le nom de cette localité est en effet issu du mot Bärin (ourse). Cet animal accompagnait selon la légende le duc Berthold von Zähringen lorsqu'en 1191, il créa la capitale de la Suisse.

Nombreux sont les exemples de ces combats contre le génie local, un dragon le plus souvent, dans la littérature médiévale, qu'il ait été ou non christianisé. Ainsi en va-t-il de saint Marcel de Paris tuant un dragon, de sainte Marthe à Tarascon, capturant la tarasque. On remarquera toutefois que le chat est assez souvent considéré comme un animal hostile, à l'inverse du chat botté, substitué du lion ou

du léopard. C'est qu'ici est intervenue la démonisation chrétienne des anciennes croyances païennes. Le cas est particulièrement sensible dans le Merlin- Vulgate narrant le combat du roi Arthur contre le chat de Lausanne appelé Chapalu. Dans le domaine païen, la *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus (11, 38) raconte le combat du roi Frotho contre un dragon gardien des richesses d'une montagne. Nous verrons plus loin qu'il ne s'agit là que d'un des trois aspects, une des trois fonctions, que doit remplir le roi. En fait, c'est la plus dévalorisante, la richesse étant liée à la troisième fonction, et en tant que telle, indigne d'un pur héros. Cependant, le thème de la dépossession territoriale demeure dans le cercle de notre étude, même s'il est parfois, sinon incompris des transpositeurs, du moins dévié de sa signification originelle.

### La prise de possession du sol

Claude Lecouteux cite plusieurs façons de coloniser une terre (24): le Dieu est chargé de désigner lui-même le futur établissement, ou bien ce sont des animaux sacrés, comme les corbeaux du dieu Lug, qui déterminèrent l'emplacement de la nouvelle ville de Lugdunum (Lyon) en 43 AC. Mais ce peuvent être aussi des revenants. Le rite du feu que développe Cl. Lecouteux est des plus intéressants, car il est lié à Thor, Dieu guerrier de deuxième fonction par excellence. Le feu, symbole de lumière, est bien l'élément des hommes de fonction supérieure. Dévastant le terrain à conquérir, il en chasse par là-même l'esprit tutélaire, laissant ainsi le champ libre à l'homme. Le Landnámabok donne plusieurs exemples de cette colonisation par le feu, de cette consécration d'une terre sous le patronage de Thor. Ainsi: «Ömund tira par-dessus la rivière une flèche enflammée et se consacra ainsi la terre de l'ouest et habita entre les rivières» (25), ou bien encore: «le roi stipula que nul ne devrait prendre plus de terre qu'il ne pourrait en parcourir avec le feu en un jour avec son équipage» (26). Lié également au Dieu Thor, qui possède un marteau merveilleux appelé Mjölfnir, le marteau permet aussi de prendre possession du sol. Peut-être parce qu'il est censé assommer le génie du lieu, de même que Thor abat les géants avec Mjölfnir. Ainsi en alla-t-il dans l'archevêché de Mayence en 1360 (27).

Ces exemples permettent de relever le fait que la prise de possession du sol se réalise toujours grâce à un héros marqué du signe lumineux de la deuxième fonction guerrière. Sans que cela sorte aussi explicite, il est clair que le conte du Chat botté, bien que très dégradé relève de ce contexte. Le héros / marquis de Carabas supplante par son combat par l'intermédiaire de son chat, l'ogre qui occupait l'espace à coloniser. Il convient de rappeler que P. Saintyves avait entrevu cette question. «Tout l'ensemble de conte, écrit-Il (28), nous montre l'instauration d'un roi symbolisée à la fois par la reconnaissance de sa souveraineté sur les terres, les bêtes et les gens et par la prise de possession du château royal». Mais empêtré dans

son interprétation naturaliste héritée de Max Müller, Il n'avait pas su en tirer les conclusions logiques. Cependant, un autre aspect, lié au premier, lui était encore apparu, sans qu'il en prenne parfaitement conscience.

### Le roi trifonctionnel

Dans son ouvrage, Saintyves citait Ammien Marcellin (29): « La coutume nationale veut qu'il (le roi) soit déposé si le fortune l'abandonne à la guerre ou si la récolte vient à manquer ». Cette considération est explicitée par Georges Dumézil: « Odhinn est le chef des Dieux (...) et par conséquent, le Dieu particulier des rois humains, le Dieu aussi qui, parfois, réclame leur sacrifice, car c'est à lui qu'on voit presque uniquement « offrir » les rois dont la vertu ne suffit plus à faire prospérer les moissons »(30). Ce texte semble paradoxal, puisqu'il commence sur Odhinn, Dieu de première fonction et Dieu guerrier et se termine sur les moissons, élément lié à la troisième fonction. C'est qu'en réalité le roi transcende les fonctions. Il en est le représentant, le symbole, comme il est le garant de leur équilibre. La faute royale consiste à ne pas pouvoir maintenir cet équilibre. Dans un article fondamental, J.-P. Allard cite précisément l'exemple du roi de Suède Domaldi qui fut mis à mort parce qu'il ne parvenait pas à apporter la prospérité agricole à son peuple (31). Or, il semble bien que ce contexte soit celui dans lequel se déroule le conte du Chat botté de Perrault. Il est en effet indéniable que le marquis de Carabas rassemble en lui les trois fonctions symbolisées par les scènes des moissonneurs et des faneurs (3ème fonction), du combat contre l'ogre (2ème fonction) et du mariage royal (1ère fonction). Mais il y a plus. Il semble que l'on puisse démontrer que ce héros se substitue au roi dont il épouse la fille, roi incapable d'assumer le bonheur de ses peuples, puisque ses terres sont en proie aux forces chaotiques de la nature représentée par l'ogre. Sans être mis à mort, comme Domaldi dans l'exemple cité, il est cependant écarté du pouvoir par le marquis de Carabas, nouveau souverain trifonctionnel et colonisateur. Cela est sous-entendu dans le conte de Perrault, mais bien d'autres récits nous conservent le souvenir de la fille d'un roi livrée à un monstre et délivrée par un héros. C'est en particulier le cas des Deux Frères cité plus haut. Le thème est pan-indo-européen, et se rencontre entre autre en Grèce avec le mythe de Persée délivrant Andromède.

Ainsi, c'est à un récit d'initiation que nous convie la lecture décryptée du Chat botté de Perrault. « Prise de nom (32), prise d'habit, cérémonie d'obédience et d'acclamation couronnée enfin par la prise de possession du palais, tout ne converge-t-il pas au même terme et ne cadre-t-il pas avec l'hypothèse d'un rituel d'instauration royal? », concluait Saintyves (33). Malheureusement, malgré ses prémonitions, cet auteur n'avait pas su cerner le débat strictement indo-européen du conte. Il s'était aventuré dans des comparaisons africaines très hasardeuses. Il

s'agissait donc de recentrer le débat, et de répondre par-là même aux allégations de M. Soriano, lequel semble ne pas avoir saisi l'essence des études indo-européennes. Analyser un conte, c'est pénétrer son esprit. Ce qui n'empêche nullement de se demander pour quelles raisons Perrault a écrit ses contes. En ce cas précis, il suffit de comprendre que le Grand Siècle, le siècle cartésien, s'achevait dans de terribles difficultés pour la France, et que les esprits se lassaient de l'absolutisme royal. Pour dépasser les classiques, Perrault cherchait à témoigner des doutes sur l'avenir, en se ressourçant aux mentalités éternelles du peuple (34).

Jérémie Benoit

#### Notes

(1) M. Soriano, *Les Contes de Perrault. Culture savante et tradition populaire*, Gallimard, Paris 1977.

(2) Soriano, *op. cit.*, p. XI. L'auteur estime que le conte doit pouvoir s'expliquer par rapport à lui-même, par rapport à l'époque de son écriture. Si cela peut être vrai pour une oeuvre originale, il n'en va pas de même pour le conte, qui recèle l'esprit d'un peuple, par delà les contingences historiques. L'essence même du récit est oblitérée, à partir du moment où on ne considère que la forme dans une époque donnée, sans tenter de pénétrer le fond. La question de la genèse ne récusé en rien, cependant, celle des sources qui ont pu inspirer directement Perrault, en dehors du récit qui devait courir les campagnes, et l'on cite une nouvelle de Straparola dans les *Piacevoli Notti*, XI, 1, et le conte du *Pentamerone* (II, 4) de Basile.

(3) P. Saintyves, *Les contes de Perrault et les récits parallèles. Leurs origines (Coutumes primitives et liturgies populaires)*, Paris 1923, rééd. Robert Laffont, coll. Bouquins, 1987.

(4) M. Soriano, *op. cit.*, p. V. J. Le Goff, interrogeant l'auteur remarque en effet «Vous vous adressez à chacune de ces disciplines [histoire, folklore, institutions, démographie, psychanalyse] l'une après l'autre, vos pistes ne sont, me semble-t-il, pas des pistes parallèles et convergentes, mais des pistes mises un peu bout à bout, rayonnantes».

(5) C. Lecouteux, *Démons et Génies du terroir au Moyen Age, Imago*, Paris 1995, p. 13.

(6) Saintyves, *op. cit.*, p. 387 - 391.

(7) Voir Lecouteux, *op. cit.*, p. 24-26. La liste pourrait s'étendre indéfiniment à toute l'Europe. Ces créatures surnaturelles sont aussi le reflet dégradé des figures des

*anciennes mythologies, auxquelles s'est substitué le Christianisme, et qui se sont réfugiées dans les cultures paysannes locales.*

(8) *Saxo-Grammaticus, Gesta Danorum, Prologue.*

(9) *Ari Thorgilsson (1067-1148), Landnámabok, Hauksbok, 268.*

(10) *G. de Tilbury, Otia imperialia, III, 86.*

(11) *Tacite, Germanie, IX.*

(12) *Adam de Brême, Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum, I, 7.*

(13) *Cf Saintyves, op. cit., p. 393.*

(14) *C'est peut-être en raison de ces divergences mentales, que les exemples africains auxquels fait référence Saintyves, se terminent sur la débécance du héros. Celui-ci n'aurait pas le droit de prendre la place d'un souverain.*

(15) *G. Dumézil, Heur et malheur du guerrier, Flammarion, Paris 1985. Voir aussi J.-P. Allard, L'initiation royale d'Erec, le chevalier, Archè- Les Belles Lettres, Milan-Paris 1987.*

(16) *G. Dumézil, op. cit., p. 207.*

(17) *Mot dans lequel on reconnaît la racine her-, guerre, et dans lequel entre une idée d'exception, d'unicité (ein).*

(18) *Tacite, Germanie, XLIII.*

(19) *R. Boyer, La religion des anciens Scandinaves, Payot, Paris 1981, p. 151.*

(20) *Hroffsaga Kraka.*

(21) *Par ce biais peut se comprendre la croyance populaire au loup-garou. .*

(22) *J.-P. Allard, op. cit., p. 63 - 65.*

(23) *Saintyves, op. cit., p. 315, écrit: "Le héros était un homme déguisé en chat".*

*En ce cas encore, cet auteur avait eu une véritable prémonition. Mais, il n'avait pas aimé l'origine de ce processus. Pour lui, il fallait le rattacher à un rituel d'origine africaine. "(Mais ceci a pu tout aussi bien se faire ailleurs)", ajoute-t-il cependant, sentant bien qu'il lui était difficile de relier la culture européenne à la culture africaine.*

(24) *Cl. Lecouteux, op. cit., p. 97 - 107.*

(25) *Cl. Lecouteux, op. cit., p. 104, qui cite le Landnámabok, S. 198.*

(26) *Landnámabok, H. 294.*

(27) *J. Grimm, Deutsche Rechtsaltertümer, Göttingen, 1828, p. 55ss.*

(28) *P. Saintyves, op. cit., p. 399.*

(29) *Rerum Gestarum, Y. XVIII, 5.*

(30) *G. Dumézil, Les Dieux des Germains, PUF, Paris 1959, p. 40-41.*

(31) *J.-P. Allard, « La royauté wotanique des Germains. I », Etudes Indo-Européennes, 1982, n° 1, p. 72, Ynglingasaga, XV. On lira aussi A. Delaporte, « Aspects de la fonction royale dans quelques oeuvres utopiques des dix-septième et dix-huitième siècles », Etudes Indo-Européennes, 1989, p. 149.*

(32) *On sait que l'attribution du nom était des plus significatives dans l'univers indo-européen.*

(33) *Saintyves, op. cit.*, p. 406.

(34) *Ce fut sans doute le cas également des suivants de Perrault, en particulier M. d'Aulnoy (1650-1705) et M. Le Prince de Beaumont (1711-1780). On remarquera à ce propos combien le conte de cette dernière, La Belle et la Bête, est proche du Chat botté. Mais l'ogre ou l'esprit de la nature y est absent, et le héros guerrier/Bête ne peut parvenir à coloniser la terre qu'avec l'aide d'une héroïne/Belle. Car malgré l'aspect extérieur du conte, la Bête n'est pas un ogre, mais bien un guerrier animal, combattant contre un esprit de la nature.*

## G

Vient de paraître, de notre collaborateur:

### Jérémie Benoit

**Les origines mythologiques des Contes de Grimm  
Des Mystères du Nord aux Forêts de l'enfance.**

Editions du Porte-Glaive, Paris 1997  
ISBN: 2-906468-35-5. Prix: 169 FRF.

## LE THEME DU FOYER ORIGINEL DANS LA TRADITION SCANDINAVE

*“Ils vivaient non loin du Pôle, là où se resserre le réseau des méridiens”.*

*Ernst Jünger, Visite à Godenholm, 1952.*

Par un ensemble de données mythologiques, les principaux peuples indo-européens gardèrent le souvenir d'une contrée fabuleuse à la fois lieu originel de leur civilisation et synonyme d'Age d'Or (selon la Tradition grecque), ou de Satya Yuga (selon la terminologie hindoue). Ces données sont constituées par des images et des symboles précis, révélant la spécificité de cette origine. René Guénon a suffisamment insisté sur le fait que nombre de concepts symboliques exprimant le principe d'une centralité polaire (ou pour le moins, boréale). Ce terme de “polaire” renvoyant, d'une part à un territoire tout au Nord du monde, où se serait manifestée la force principielle constitutive d'une société supérieure et, d'autre part à un principe d'ordre ontologique et métaphysique: le “pôle” de notre être pouvant se définir comme l'état où l'humain s'efface devant le surgissement du Divin. Plus exactement, disons que le “pôle” est le lieu symbolique où les limites du conditionnement corporel s'évanouissent; comme l'ombre en présence de la lumière. Une lumière que l'on définirait comme une “illumination surnaturelle”. Il s'agit de la Lumière de Gloire, manifestation du Divin, qui selon les diverses traditions du monde indo-européen, se nomme “Xvarnah” dans la Tradition iranienne antique, “tejas” pour l'Inde arya, radiance apollinienne pour la Grèce classique.

Dans son ouvrage *Révolution contre le monde moderne*, Julius Evola rapproche fort justement le symbolisme de l'or - synonyme (pour les Grecs et les Iraniens) d'un idéal Age originel - de la Lumière de Gloire manifestant un état supra-humain (1). Si l'éclat de l'or évoque immédiatement le rayonnement solaire, son immuabilité, en regard des autres métaux voués à subir les ternissements et les attaques du temps, permet un rapprochement avec la notion de fixité définitive qui caractérise le principe polaire. Ainsi, pour l'Inde, le Meru, montagne mythique figurant le pôle,

est resplendissant d'or pur.

Pour les anciens Scandinaves, l'équivalent du Meru se nomme Himinbjorg, c'est-à-dire "Mont céleste" (ou "Mont du Ciel"), même si l'on ne précise pas quelle substance constitue cette suprême hauteur. Himinbjorg est mentionné dans la strophe 13 du Dit de Grimmir, l'un des textes fondamentaux (car évoquant les palais des Divinités) de la religiosité viking. Ce mot apparaît comme la demeure de Heimdall, figure énigmatique du panthéon viking. Georges Dumézil a montré que Heimdall était le Dieu premier (autant que le Dieu dernier) du panthéon. Il est apparu à l'aube des temps et, comme tel, se voit qualifié d'ancêtre de l'humanité (2). A cette naissance fait écho la traduction même de son nom: Heimdall formé de "heim, le monde, et de "dal", soutient, support. Heimdall apparaît donc en même temps que le monde (l'univers); sinon la création, dont il constitue le support, se révélerait d'une instabilité permanente ou même n'aurait aucune cohésion. Désigné également comme Dieu dernier par Dumézil, Heimdall s'affronte à Loki, le principe mauvais, lors de la conflagration finale entre les Ases et les entités destructrices. Ce combat marque la phase ultime d'enténébrement du monde. On présente surtout Heimdall comme le gardien du pont arc-en-ciel. Un tel météore, superbement spectaculaire, constituerait pour les Germains le pont reliant le monde humain à celui des Dieux. Ainsi que le rappelle René Guénon (3), l'arc-en-ciel est, dans la Tradition indienne, associé au mont Meru. Puisque ce phénomène céleste nécessite la veille de Heimdall et que Himinbjorg constitue la résidence de cet Ase, nous pouvons en conclure que l'ensemble forme une image équivalente à celle citée par Guénon.

Dans le célèbre poème intitulé *Le Chant de Rig*, le Dieu Heimdall, venu sur terre sous le nom de Rig (roi), engendre, dans trois demeures bien distinctes, autant de fils qui vont personnifier les castes: celle des serviteurs, celle des libres paysans (et artisans), celle des nobles. Le dernier fils, figure éponyme d'une idéale aristocratie, a pour nom Jarl (4). Il est procréé, nous dit la strophe 16 du poème, dans un édifice dont la porte d'entrée s'ouvre au Sud. Pour en franchir le seuil, Rig doit donc s'avancer selon un axe Sud-Nord. Significativement, afin de pénétrer dans ce lieu - réceptacle du concept de noblesse -, il faut regarder vers le Nord; suggérant que pareille demeure se confond avec ce point cardinal. De par le fait que Heimdall soit principalement l'Ase représentant l'origine - ou, selon une terminologie guénonienne, l'Ase imageant par son identité ce qui est "principiel" - sa venue dans une maison dont l'orientation permet de situer le Nord s'avère hautement révélatrice. Dans cette demeure n'accueillant que celui dont les pas se dirigent vers le Septentrion - et, en conséquence, vers le pôle - prend naissance l'excellence de la société scandinave. Aussi toutes les images que ce lieu nous livre vont-elles, à travers de possibles significances d'ordre symbolique, permettre, d'une part, de révéler la spécificité polaire de ce lieu et, d'autre part, de souligner le caractère

indissociable de cette centralité polaire avec la notion de noblesse.

Avant même de pénétrer dans la demeure avec Rig, une première image retient fortement notre attention: “Le portail était clos, on l’ouvrait par un anneau” (5). Les portes des deux précédents foyers visités par le Dieu ne fermaient point. La première était béante et nous sommes tentés de dire “ouverte à tous vents”, car la caste des simples serviteurs personifie la nature inférieure de l’être subissant toutes les influences extérieures: le mental est alors incapable de se fermer aux courants chaotiques traversant une société. Chez les libres paysans et artisans, le portail est entrouvert; ce qui signifie qu’ils font preuve d’une certaine maîtrise dans leur domaine existentiel. Enfin, là où va naître la noblesse, un anneau manifeste - et symbolise! - la capacité à s’isoler de l’extériorité. La fermeture du lieu traduit une non perméabilité; et ce, par l’anneau. Comme pour un temple. En effet, il était parfois question chez les anciens Germains d’un anneau sacré fixé à la porte d’un temple, quand il n’était pas déposé sur l’autel même de ce lieu voué aux Ases. L’anneau suscite donc l’évocation d’un temple. Une telle demeure aurait valeur de sanctuaire et, de par son orientation Sud-Nord, on pourrait la considérer comme une sorte de temple boréal; espace clos d’autant plus chargé de sacralité que réceptacle d’un mystère originel. Ainsi que nous tenterons de le faire apparaître, cette maison serait la transposition architecturale de la notion de centre primordial d’où est émanée la Tradition. Ce centre est l’Ultima Thulé de Pythéas ou de Sénèque ou, en citant encore René Guénon, “le centre premier et suprême pour l’ensemble du Manvantara actuel” dont la localisation géographique “était littéralement polaire à l’origine” (6). Mais, en franchissant, avec Rig, le seuil de cette demeure, voyons pourquoi. Nous découvrons tout d’abord que: “Le plancher était jonché de paille (7)”. Appartenant au décor utilitaire de la maison viking (pour réchauffer le sol), la paille prend ici une signification symbolique. Car, si nous avons insisté sur l’axe sud-nord de la demeure, comment ne pas rapprocher cette orientation d’un passage du célèbre poème *La Volúsþa* où il est dit qu’à l’origine du monde les Ases (Odin et ses deux frères Vili et Vé) “Suscitent la terre ferme / Eux qui créèrent Midgard le glorieux; / Du sud brillait le soleil / Sur le pavé de la salle” (8).

L’orientation du soleil au sud situe cette salle pavée (dont le poème ne dira rien de plus) au nord. On voit donc le parallèle qui s’établit entre ce lieu et le domaine où Rig pénètre. Le Midgard est littéralement le Domaine du Milieu et ce nom évoque une localisation polaire dès lors que le pôle constitue la centralité de toute chose. Qualifiant cette terre, l’adjectif “glorieux” n’est pas une banale formule de rhétorique, mais renvoie à la notion que manifeste le Dieu Wulthuz (Ullr, à l’époque de la *Völusþa*), dont le nom signifie “Gloire majestueuse” (9); formulation germanique de la Lumière de Gloire (le Xvarnah de l’Iran mazdéen), autrement dit la radiance du Divin. Les deux vers qui suivent ajoutent encore à cette image de luminosité, puisqu’il est question du rayonnement solaire éclairant le sol de la salle.

Mais à quelle construction (demeure, temple ou cité) appartient cette salle? Aucune précision ne nous est donnée. Toutefois, on remarquera que la mention d'une salle, aussi grande soit-elle, resserre l'étendue dénommée Midgard et destinée aux humains par les Dieux. La notion même de Midgard se concentre en un espace construit voué à rassembler une collectivité. Cette salle symbolise donc le Midgard et la "Gloire", synonyme de lumière, dévolue à pareille terre centrale, se confond à l'éclat du soleil envahissant la salle. Ou plus exactement le pavé de ce lieu, malgré une apparente simplicité jointe à la brièveté de l'évocation, l'image se révèle des plus subtile car elle met l'accent sur le sol, sur la terre et il était fait mention, dans le poème, de "terre ferme". Stabilité et centralité apparaissent fréquemment comme des notions synonymes dans le vocabulaire de la Tradition.

De par le fait qu'il s'agit d'un édifice, cette salle serait évocatrice d'une civilisation originelle. En effet, nous sommes au commencement du cycle terrestre et la mention d'un lieu construit implique l'existence d'une société créatrice et organisée. Cela précisé, le resplendissement solaire "sur le pavé de la salle" - emblématique du domaine central, polaire - pourrait s'interpréter comme une image métaphorique de l'Age d'Or (10). Car, comme on le sait, la lumière du soleil est soeur de la brillance de l'or. Semblablement, la paille répandue dans la demeure visitée par Rig, induit une image du sol illuminé par l'or; surtout si l'astre du jour resplendit sur la paille. La demeure où Heimdal va engendrer la noblesse est donc, elle aussi, allusive à l'Age d'Or.

La seconde image qui se présente à nous dans la demeure apparaît encore plus cryptée: "Un couple était assis / Se tenait face à face, / Père et Mère, / Alertes de leurs doigts. / Le maître de maison était assis / Et tressait une corde, / Courbait un arc, / Emmanchait des flèches; / Mais la maîtresse de maison/ Brossait des habits / Empesait des manches de chemise" (11). Là encore, on ne nous présente, a priori, que des occupations domestiques pratiquées par les anciens Scandinaves. L'homme fabrique un arc et son épouse entretient des habits. Si ce poème n'était d'une aussi haute importance, les travaux de ce couple seraient anecdotiques. Mais il n'en est rien car la scène se déroule au moment même où Heimdal, l'Ase des origines, paraît. Par conséquent, un tel moment ne peut que revêtir une signification de premier ordre. On nous dit que le maître de maison achève la réalisation d'un arc et il se trouve que cet objet est allusif à Heimdal. Même si les Nordiques désignaient l'arc-en-ciel du nom de Bifröst ("Chemin tremblant", voire "bariolé" (12)), l'association de ce météore avec l'arme que l'on courbe ne pouvait échapper à leur esprit. De plus, dans le panthéon nordique, un Ase a l'arc pour emblème. Il s'agit de Ullr, ou plutôt, sous sa forme ancienne, Wulthuz, auquel on dédiait l'anneau sacré des temples. Voilà qui nous remet en mémoire l'image du portail fermé par un anneau. Dans un autre poème, également d'une extrême importance, comme nous l'avons déjà précisé, *Le Dit de Grímmir*, nous apprenons que le domaine dévolu

à Ullr est appelé Ydalir, c'est-à-dire "vallon des ifs" (13). L'arc nordique étant fréquemment taillé dans du bois d'if, on comprend que le Dieu archer règne sur un territoire où l'on peut, à profusion, se procurer le matériau constitutif de l'arme. Deux autres éléments essentiels doivent être présentés si l'on veut saisir toute la signification de cette scène. Le premier réside en ce que l'if sert à désigner un signe runique de l'ancienne écriture scandinave. Son graphisme mériterait, certes, d'être commenté si cela ne nous éloignait du présent sujet. Rappelons simplement qu'un Runenlied islandais associe cette rune à l'arc (14). Mais ce n'est pas aux caractères de la période viking qu'il faut faire appel si l'on désire éclairer le symbolisme de l'if et, par là-même, de Ullr. Il convient de se pencher sur le Futhark ancien, formé de trois fois huit caractères et s'arrêter sur la treizième rune, ⚏, dénommée *iwaz* (l'If); signe dont la valeur éminemment sacrée a été révélée par le grand runologue Heiz Klingenberg (15). Cette rune n'est que très rarement présente dans les inscriptions, comme pour signifier que le Sacré dont elle paraît investie la soustrait à un usage courant. Un tel glyphe serait trop hiératique pour prendre place, à l'instar de n'importe quelle autre rune, dans une inscription. Il n'existe que quelques exceptions, notamment sur une bractéate (voir plus loin) où *iwaz* s'intègre à un ensemble scripturaire.

Sur un plan symbolique, l'if, végétal toujours vert, figure l'Arbre du monde et l'immutabilité de sa couleur associe le principe de fixité au thème de la centralité et de l'axialité. Rappelons que selon certains mythologues, citant Adam de Brême, l'if serait une autre image de l'Arbre Axe du monde (16), parallèlement au frêne Yggdrasill. On a supposé que cet arbre perpétuellement vert serait une image mythique antérieure à celle de Yggdrasill. Supposition étayée par le fait que le Futhark à vingt-quatre signes ne comporte pas de rune associée au frêne (17). Ajoutons à cela - et c'est le second élément annoncé - l'importante remarque d'un autre éminent runologue Helmut Arntz. Selon lui, le graphisme de la rune *iwaz*, ⚏ ne serait autre que la moitié d'un swastika (18). Ce dernier symbole, à moins de le représenter rotatif (en croix de Saint-André), possède trois segments de droite horizontaux:



Avec ⚏, la barre centrale et ses deux segments à angle droit ont été effacés et l'on n'a conservé que la barre verticale, tout en inclinant à quarante-cinq degrés les segments de ses extrémités (les signes runiques ne comportant en principe aucune horizontale).

De la sorte, *iwaz* conjoindrait le symbolisme de l'Arbre immuablement vert, synonyme d'une fixité inhérente à l'Arbre du monde - ce qui lui confère déjà une signification "polaire" s'il en est, comme René Guénon l'a amplement démontré.

Certes, à l'époque où *Le Chant de Rig* fut rédigé, le Futhark à vingt-quatre signes n'était plus utilisé. Un système de seize signes le remplaçait et certaines runes (dont *iwaz*) avaient disparu. Mais, compte tenu que ce poème comporte des données mythologiques plus anciennes (tels que le rapport existant entre la notion de *jarl* et les runes, nous y reviendrons), il n'est pas interdit de songer qu'un certain savoir ésotérique, détenu par des individus qui diffusaient ou entendaient ce récit, était encore intact. Savoir qui comportait des symboles antérieurs à la civilisation viking et, parmi eux, la rune *iwaz*; car on la retrouvera (parfois légèrement modifiée) dans les armoiries médiévales sous le nom de "crampon héraldique" . Cette "pièce" apparaîtra même redoublée et disposée selon un motif cruciforme, révélant ce qu'occultait la rune *iwaz*, à savoir le signe polaire:



Dans *Le Chant de Rig*, à travers l'image de l'arc, issu de l'arbre rappelant la centralité et l'immutabilité polaire, transparait la treizième rune. Signe qui, par son graphisme (même s'il ne révèle que partiellement le symbole du pôle) se veut le rappel des origines boréales d'une partie du genre humain dont sont issus les Indo-Européens.

Le maître de maison, que nous découvrons en franchissant, avec *Rig*, le seuil de cette demeure, incarne donc une humanité primordiale. Nous venons de le voir, une chaîne de significations s'établit entre l'arc, l'if, la rune *iwaz* et le swastika. Sans oublier que l'arc renvoie au météore irisé et, par ce phénomène céleste, à *Heimdall*, Divinité du pôle puisque résidant à *Himinbjorg* (équivalent scandinave du Meru). Enfin, comme dans d'autres traditions (la grecque en particulier avec *Apollon* bon archer), l'arc, par les flèches qu'il projette, est évocateur de radiance. Or, le Dieu germanique de l'arc, nommé *Ullr* au moment où *Le Chant de Rig* fut rédigé, avait pour nom *Wulthuz* durant la période du Futhark ancien. Nous savons déjà que *Wulthuz* signifie "Gloire majestueuse"; "éclat, splendeur" ajoute régis Boyer (19), et le rapprochement, déjà établi, avec la Lumière de Gloire - ou *Xvarnah* - de l'Iran mazdéen n'en est que plus probant. Il serait également loisible d'évoquer le rayonnement apollinien. Cette Lumière de Gloire manifesterait l'état originel des êtres qui vécurent en Age d'Or. Précisons de nouveau que l'or auquel on associe l'Age premier (en Grèce antique ou chez les anciens Iraniens) serait la transcription métallique, comme l'a si justement souligné *Julius Evola*, de la luminosité révélatrice de l'état de perfection d'une supra-humanité. *R. L. M. Derolez* rappelle que le culte de *Ullr* (*Wulthuz*) a incontestablement été beaucoup plus développé et répandu avant la période viking, ainsi qu'en témoigne la toponymie norvégienne et suédoise (20).

Derolez, toujours, note que Heimdal est désigné, fort laudativement, par la formule suivante: "le plus brillant de tous les Ases" (21). Une luminosité qui le rapproche de Wulthuz, mais ce dernier ne représente qu'un aspect de ce que Heimdal manifeste; tout particulièrement la Lumière de Gloire et l'axiabilité (figurée par l'if et l'arc-en-ciel). Car, ainsi que le suggère Régis Boyer, l'Asa gardien du pont aux sept couleurs personnifie l'Arbre du monde (22).

Par cet ensemble de données transparait une possible signification ésotérique de la scène que nous découvrons dans la demeure vouée à la noblesse. L'arc induit l'image de l'if et les flèches celle de la radiance. Ces attributs de Wulthuz, complétés par l'anneau du portail, évoquent la présence de cet Ase dont la luminosité répond au resplendissement de Heimdal pénétrant en ce lieu. En façonnant le bois d'if et les flèches allusives aux rayons, le maître de maison figure l'être originel - de l'Age d'Or hésiodéen - dont Wulthuz manifeste la surnature lumineuse.

Complémentairement, la maîtresse de maison, l'épouse représente également l'humanité primordiale. Cependant, si, par le symbolisme de l'arc et des flèches, l'époux était détenteur - et même créateur puisqu'il façonne l'arme de lumière tirée de la centralité - d'une dimension lumineuse, l'épouse va, au sens propre du terme, incarner cette luminosité. Mais, avant d'évoquer cela, notre attention se porte sur la signification de ses gestes. Nous avons déjà vu qu'elle "Brossait des habits / Empesait des manches de chemise". Tâche simplement domestique, dira-t-on, que celle consistant à prendre soin des vêtements. En apparence, car la netteté du costume reflète un ordre intérieur. L'individu affichant une mise négligée, à moins qu'il ne se trouve dans une situation d'indigence totale, fait preuve d'un laisser-aller mental et moral, voire d'un mépris de toute éthique. Comportement qui, dans le poème, est la caractéristique des êtres que génère Thraell, figure éponyme des simples serviteurs. Mais, sur un plan initiatique, l'état que représente ce dernier est moins d'ordre social que d'ordre ontologique.

Vient ensuite une valorisation du physique de l'épouse, et c'est là que la luminosité évoquée semble transparaitre à travers la spécificité corporelle. Qu'on en juge: "Front plus brillant / Sein plus clair / Corps plus blanc / Que la plus pure neige" (23). Les termes semblent choisis pour évoquer l'incarnation de la lumière. En effet, on passe de "brillant" à "clair", puis à "blanc". L'intensité lumineuse s'atténue avant de se fixer en une couleur - celle à l'origine de toutes les autres - qui devient substance et prend place dans le tangible sous forme de neige. Mais si ce phénomène hivernal concrétise la matérialité, il renvoie toutefois, par sa provenance ouranienne, à une spatialité dévolue aux Ases et, par son éclat (cette blancheur absolue synonyme de pureté), connote une idée de lumière. Précision d'importance, apportée par Régis Boyer à propos d'un autre poème d'inspiration mythologique, *Le Dit de Fjölsvinn*, "la blancheur est une des qualités poétiques de la femme dans la poésie du Nord" (24). Il est en effet question (strophe 38 du poème)

de deux personnages féminins d'essence respectivement appelés Björt ("Brillante") et Bleik ("Pâle").

Des données mythologiques viennent compléter cette symbolique de la blancheur. Tout d'abord le fait que, dans le domaine des Ases, "il y a une source qui est très sacrée: elle s'appelle source d'Urd; c'est là que les Dieux tiennent leur Thing. Chaque jour ils y montent par Bifröst; celui-ci s'appelle également Pont-des Ases", peut-on lire dans la *Gylfaginning* (25). Bifröst désigne l'arc-en-ciel et Heimdal veille sur ce pont. Le texte nous dit encore de ce lieu que son eau "est si sacrée que toutes choses qui tombent dans la source deviennent aussi blanches que la membrane qui (...) se trouve à l'intérieur de la coquille d'oeuf (...). Deux oiseaux vivent dans la source d'Urd; on les appelle cygnes et d'eux provient l'espèce d'oiseaux qui porte ce nom" (26).

Sur le plan du mythe, la blancheur est emblématique du jaillissement d'Urd. De plus, l'image de l'arc-en-ciel se conjoint à celle de la source. Le blanc n'est-il pas la "source" des sept couleurs? Alors, si "Le Chant de Rig" insiste sur la peau si blanche de l'épouse, ne serait-ce point pour rappeler ces ondes originelles? Quant au couple de cygnes, il n'est certainement pas qu'un ornement animalier sur ce flot laiteux. Le plumage du cygne reflète la blancheur de la source, mais, surtout, cet oiseau introduit une seconde image complétant celle du flot. Car le nom de Urd signifie Destin. Pour les anciens Scandinaves, le Destin ne constituait pas une notion aussi floue et abstraite qu'elle peut l'être de nos jours. Puissance primordiale (dans tous les sens du terme), le Destin conférait à chaque être une Force vitale qui lui était propre. Celui capable de porter à incandescence pareille Force se savait accompagné par la dimension supérieure de lui-même. D'où le terme de "Fylgja" (ce qui, littéralement, signifie "accompagnatrice") pour nommer cette présence. Ce terme de Fylgja désigne également le Destin et s'impose comme synonyme de Valkyrie. Or, il faut savoir que, dans les récits, l'essence subtile de ces guerrières du ciel est imagée par le plumage du cygne. Comme on le voit dans *Le Chant de Völund*, où ce héros et ses deux frères découvrent près d'un lac les "formes de cygnes" de trois Valkyries dont l'une se nomme précisément Svanvit, c'est-à-dire "Blanche comme cygne" (27). Que la Valkyrie ou Fylgja, revêtue de la blancheur du cygne, figure le Destin supérieur - car pleinement accompli - d'un être, voilà qui offre d'interpréter la pureté de teint de l'épouse autrement qu'en terme de simple esthétique corporelle.

D'autant plus que, dans la tradition iranienne antique, la Fravarti, figure féminine céleste, correspond exactement à la notion de Valkyrie, comme Henry Corbin l'a relevé avec pertinence (28). La fravarti (ou Daena) étant essentiellement une manifestation du Xvarnah, la Lumière de Gloire et Wulthuz, nous l'avons vu, représente ce même phénomène chez les Germains. D'où, à partir de toutes ces données rassemblées et mises en parallèle, l'éventualité de considérer l'époux et

l'épouse à la fois au niveau de leur réalité corporelle et au niveau de la dimension supérieure - originelle et divine - qu'ils manifestent. L'homme à l'arc incarne la présence et le pouvoir de Wulthuz et sa compagne, par la lumineuse blancheur de son teint, le flux vital d'urd. Flux qui, dans son essence, participe de la même Force vitale que la Lumière de Gloire. Le cygne, symbolisant l'accomplissement spirituel de l'élu des Ases, conjoint par son plumage - qui accroche la lumière - blancheur et brillance. Dans la tradition grecque, Apollon, Dieu de la lumière, est emporté par des cygnes dans son royaume hyperboréen. Semblablement, l'iconographie de l'Age du Bronze européen montre le disque solaire accompagné par deux cygnes stylisés. La légende médiévale, reprise par Richard Wagner, de Lohengrin, chevalier du Graal (réceptacle de la Lumière de Gloire (29)) accompagné d'un cygne, illustre le même concept. La demeure où Heimdal pénètre est donc le lieu où la Lumière de Gloire et le flux vital originel se sont incarnés. Si Heimdal est "le plus brillant des Ases", on le nomme aussi l' »Ase blanc » (30). Dumézil rapproche cette couleur de l'écume (31) (de par les neuf soeurs marines mères de ce Dieu); blancheur et élément liquide se rencontrent ici, comme pour la source d'Urd. Par sa nature lumineuse et blanche, Heimdal est comme l'essence des êtres qu'il visite. Le Dieu va rester trois jours avec le couple puis il disparaît. Neuf mois plus tard, l'épouse donne naissance à un garçon: « Blond pâle étaient ses cheveux, Brillantes ses joues, Percants étaient ses yeux » (32).

Comme on le voit, ce que l'on pourrait appeler le type ethnique des parents ou, pour le moins de la mère, en restant dans le contexte descriptif du récit, se révèle: luminosité du teint avec, en plus, deux signes supplémentaires. En premier, la blondeur des cheveux, directement allusive au rayonnement solaire (lui-même évocateur de la Lumière de Gloire), et le regard perçant. Dans les textes nordiques, l'intensité des yeux est l'apanage d'un être investi d'une Force vitale (donc du Destin) sans commune mesure avec l'humanité ordinaire. Une même particularité physique se retrouve chez les héros Sigurd (33) et Völund (34). En ce qui concerne Völund, ses capacités magiques sont patentées, d'autant plus qu'il était l'époux d'une Valkyrie.

Le runologue W. Krause avait jadis noté cette particularité physiologique comme signe du surnaturel et l'avait rapproché d'un motif présent sur certaines bractéates; tout particulièrement à propos de la bractéate n° 7 de Dannenberg (35) dénommée aussi bractéate n° 1 de Nebenstedt (36). Ce médaillon (découvert en 1859 et datant environ de 450-550 PC) montre un personnage tellement stylisé que l'on songe davantage à une « physiologie mystique », selon le mot d'Eliade, qu'à une simple représentation - même maladroite - du corps physique. C'est ainsi que l'oeil du personnage, présenté de profil, reproduit le hiéroglyphe archaïque du Soleil (qui a perduré en alchimie), tracé dans les pays du Nord depuis l'Age du Bronze, comme le prouvent par exemple les gravures rupestres en Scandinavie (37). Sur la bractéate, ce symbole formant l'oeil du personnage, est reproduit un certain nombre

de fois, évoquant ainsi des émanations lumineuses. Cette silhouette singulière, par la multiplication tout autour d'elle du signe solaire, figurerait le Corps de Lumière (de Gloire). Présent dans diverses traditions, ce thème unit l'image de l'être originel, rayonnant de toute sa perfection première à celle de l'initié qui, dans les âges ultérieurs du cycle involutif, est parvenu, à force d'ascèse, au stade suprême de réalisation (38).

L'inscription qui court au bord du médaillon, comme rayonnant du personnage, pourrait apporter un commencement d'explication à cette multiplication d'yeux solaires. Voici ce texte formé de quatorze runes de l'ancien Futhark:

XI N N X I Y N N R R Y

GLI AUGIR UIU RNR, qui, littéralement, se traduit par « brillant regard consacre runes ».

Formule qu'il faut interpréter comme suit: celui au « brillant regard » (aux yeux qui brillent) - désignation résonnant comme un surnom de magicien - a pouvoir de consacrer les runes. Antérieure à la période viking et à la rédaction du Chant de Rig, cette inscription se révèle des plus précieuses pour nous. Car, la naissance de Jarl, par l'évocation des yeux « perçants » de cet enfant, se ferait l'écho d'une caractéristique physiologique propre à l'être qui trace et consacre les runes; révélant ainsi ce qu'il conviendrait de nommer un pouvoir chamanique.

Le détenteur du secret de l'écriture, le « maître des runes » - Runenmeister - pour reprendre une expression dont usent les runologues, était le Erule. Ce terme est la transcription latine de ErilaR, que l'on retrouve dans nombre d'inscriptions runiques. L. Musset, dans son *Introduction à la runologie*, rappelle que Erule a plusieurs significations (39). Le terme désigne tout d'abord un peuple germanique dont le foyer initial fut le Danemark et qui, à l'instar d'autres groupes ethniques, s'est mis en mouvement lors de la période des Invasions. On trouvera des Erules formant des unités alliées dans l'armée romaine du Bas Empire et c'est le chef Erule Odoacre (OdowakaR) qui s'empare du pouvoir à Rome en 476; date retenue par les historiens pour marquer le passage entre l'Antiquité et le Moyen Age. En second lieu, Erule, ou plutôt ErilaR est un titre de noblesse et, lors de la période viking, après modification (et réduction) du Futhark, ce terme s'orthographie Jarl. Ce dernier nom est celui de l'enfant au regard perçant. Comme le dit la strophe 34, ses parents « Le firent appeler Jarl » (40). L. Musset précise qu'ErilaR, devenu Jarl plus tardivement, aurait été, à l'origine « la désignation d'un magicien, d'un prêtre » (41). Il ajoute que la signification de Jarl, titre de noblesse, a probablement pu évoluer durant quatre siècles au point de poser la question suivante: n'avait-il pas d'abord une valeur religieuse, plus que civile » (42)? *Le Chant de Rig* semble répondre par l'affirmative. En effet, si heimdal fonde la caste des serviteurs (des Sudra de l'Inde)



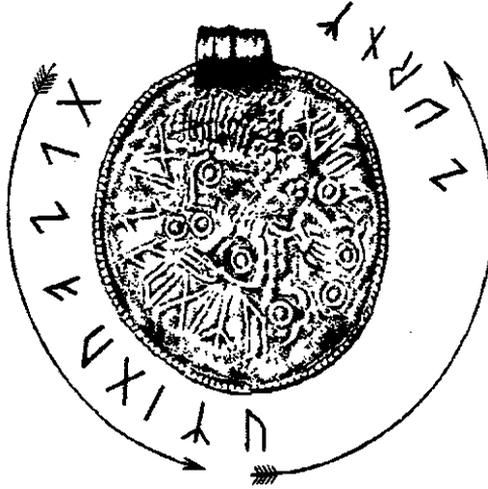
manifestée par J. Or, la répétition de cette rune nous remet en mémoire le fait, déjà mentionné, que, selon H. Arntz, le tracé dûment complété de *iwaz* n'était autre que celui du symbole polaire (ou *svastika*). Croisées l'une sur l'autre à angle droit, les deux runes *iwaz* forment précisément un *svastika* . Ce graphisme particulier (déjà évoqué comme motif héraldique) s'avère des plus intéressants car il s'inscrit dans un carré posé sur un angle, comme en rotation sur lui-même et, de la sorte, opérant le passage entre le carré statique (reposant sur un côté), symbole de la terre (et de l'humaine condition), et le cercle figurant le ciel (domaine des Dieux et de l'être accompli). Comme l'a rappelé René Guénon, le lieu privilégié où s'effectue ce passage est la centralité polaire. Là où, symbole axial, se dresse l'Arbre du monde, qui n'est autre qu'un if dans le présent contexte.

Heimdal, divinité polaire par sa résidence Himinbjorg, vient engendrer l'élite de la société nordique en franchissant face au Nord le seuil d'une demeure. Ce franchissement équivaut à indiquer la direction polaire et, dans ces conditions, ladite demeure, lieu de vie, pourrait fort bien symboliser un foyer originel - ou *Urheimat* - de civilisation. Différents peuples indo-européens ont, à travers leurs mythes, évoqué une contrée boréale (et pourtant paradisiaque), terre première de nos civilisations, qu'il s'agisse de l'Île Blanche des Hindous, du Royaume de Yima des Iraniens, de l'Hyperborée des Grecs, ou encore des Îles au Nord du Monde des Irlandais. Un thème aussi précis n'apparaît pas chez les Germains (et il serait intéressant de se demander pourquoi). Cependant, ainsi que nous venons longuement de le voir, *Le Chant de Rig* rassemble des images équivalentes à celles des traditions citées. On a vu principalement que la demeure dont Heimdal est l'hôte transcrivait toute l'emblématique révélatrice d'une supra-humanité dévolue aux êtres primordiaux. En particulier, la notion de Lumière de Gloire qui, transposée morphologiquement, c'est-à-dire incarnée, se manifeste par la pureté du teint et la clarté de l'épiderme.

L'enfant qui naît en ce lieu, non seulement sera corporellement l'expression de cette perfection originelle, mais encore recevra le suprême savoir des mains de Heimdal. Si ce dernier est la représentation anthropomorphe de l'Arbre du monde, l'immutabilité polaire est métaphoriquement figuré par l'if toujours vert. La rune dite de l'if, *iwaz*, tracé simplifié du *svastika*, suffit à évoquer la localisation de la sacralité germanique et la figure de Wulthuz, radiance divine et dimension de l'être originel.

*Paul-Georges Sansonetti*

Diplômé de l'École du Louvre, élève de Jean Marx et de Henry Corbin, titulaire d'un Doctorat de lettres rédigé sous l'égide de Gilbert Durand, spécialiste des littératures arthuriques, Paul-Georges Sansonetti a enseigné les religions comparées à l'École Pratique des Hautes Etudes (Sorbonne). Il a déjà publié *Graal et Alchimie* (Berg International, Paris 1993), ainsi que nombre d'articles dans *Politica Hermetica*, *Cahiers de l'Hermétisme*, *Cahiers de l'Université Saint-Jean de Jérusalem*,...



Notes:

- (1) J. Evola, *Révolte contre le monde moderne*, lire le chapitre « L'Age d'Or ».
- (2) *Völuspá*, strophe 1.
- (3) R. Guénon, *Le Roi du monde*, Gallimard, Paris 1958, p. 63.
- (4) *Chant de Rig*, strophe 34.
- (5) *Ibid.*, strophe 26.
- (6) *Le Roi du monde*, *ibid.*, p. 83.
- (7) *Op. cit.* traduction R. Boyer, *Les Religions de l'Europe du Nord*, Fayard-Denoël, Paris 1974, p. 132, strophe 27.
- (8) Trad. R. Boyer, *op. cit.*, p. 474, strophe 4.
- (9) G. Dumézil, *Mitra-Varuna*, Gallimard, Paris 1965, p. 120.
- (10) Nous avons montré que, semblablement aux traditions grecque et iranienne, une certaine symbolique des métaux en rapport avec des Ages intervenait chez les anciens Scandinaves. Cf. « Sif, la Déesse à la chevelure d'or », in *Irmin IV*.
- (11) *Le Chant de Rig*, p. 132, strophe 27-28.
- (12) R. Boyer, *La Religion des anciens Scandinaves*, Payot, Paris 1981, p. 208.
- (13) *Le Dit de Grimmir*, trad. R. Boyer, in *Les Religions de l'Europe du Nord*, p.

568, strophe 5.

(14) L. Musset, *Introduction à la runologie*, Aubier-Montaigne, Paris 1965, p. 16.

(15) H. Klüngenber, *Runenschrift-Schriftdenker, Runeninschriften*, Carl Winter Universitätsverlag, Heidelberg 1973.

(16) R. L. M. Derolez, *Les Dieux et la Religion des Germains*, Payot, Paris 1962, p. 134.

(17) Contrairement au Futhorc anglo-saxon où la vingtième rune porte le nom du frêne. Cf. L. Musset, *op. cit.*, p. 121.

(18) In *Handbuch der Runenkunde*, Max Niemeyer, Halle-Saale 1944, p. 134.

(19) *La Religion des anciens Scandinaves*, *op. cit.*, p. 94.

(20) *Les Dieux et la Religion des Germains*, *op. cit.*, p. 76 et 133.

(21) *Ibid.*, p. 107 et 135.

(22) *La Religion des anciens Scandinaves*, *op. cit.*, p. 221-222.

(23) *Le Chant de Rig*, strophe 29.

(24) *Les Religions de l'Europe du Nord*, *op. cit.*, p. 458, note 747.

(25) *Ibid.*, p. 372.

(26) *Ibid.*

(27) *Ibid.*, p. 506.

(28) Cf. *L'Homme de lumière dans le Soufisme iranien*, Présence, Paris 1971, p. 55.

(29) *Comme l'ont montré S. Coyajee, J. Marx et H. Corbin.*

(30) Cf. *Gylfaginning*, chapitre 26.

(31) Cf. *Mythe et Épopée I*, Gallimard, Paris 1968, p. 187.

(32) Trad. R. Boyer, *op. cit.*, strophe 34.

(33) *Le Dit de Fáfnir*, strophe 5.

(34) *Le Chant de Völund*, strophe 17.

(35) Cf. *Runenschriften im älteren Futhark*, Halle 1937, p. 479.

(36) W. Krauze, *Les Runes*, Porte-Glaive, Paris 1995, p. 90.

(37) R. Boyer, *La Religion des anciens Scandinaves*, *op. cit.*, p. 60-61.

(38) *A propos du signe solaire comme symbole d'accomplissement de l'être*, cf. J. Evola, *La Tradition hermétique*, Éditions Traditionnelles, Paris 1978, p. 60.

(39) *Op. cit.*, p. 149.

(40) *Le Chant de Rig*, strophe 34.

(41) *Op. cit.*, P; 149.

(42) *Ibid.*

(43) *Op. cit.*, strophe 36.

(44) W. Krauze, *Runeninschriften im älteren Futhark*, *op. cit.*, p. 478; ainsi que H. Klüngenber, *op. cit.*, p. 299.

(45) H. Klüngenber, *ibid.*, Tafel X.

(46) *Sur la valeur numérique de chaque rune*, *ibid.*, p. 25 et suiv.

Dernier ouvrage paru:

**Paul-Georges Sansonetti**

**Chevaliers et Dragons  
Esotérisme d'un combat**

Editions du Porte-Glaive, Paris 1995.  
ISBN 2-9064-6827-4.

**G**

## JÜNGERIANA

*“ Il nous a aidés à garder la tête haute, à ne pas sombrer dans les marécages de la politique, de l’avilissement et de la bêtise “.*

*Marcel Schneider, Le Figaro, février 1998.*

Jusqu’au bout, Jünger sera resté fidèle au poste, la plume à la main, le regard pointé sur le monde et le coeur à l’ouvrage. En octobre 1997, paraît *Siebzig verweht* V (Klett-Cotta Verlag, Stuttgart 1997), son journal depuis 1991. A la date des calendes de juin 1994, on lit une des lettres qu’il m’avait adressées: “ An Christopher Gérard. Dank für Antaios III. Das Heft ist wieder exzellent “. Ernst Jünger regrettait le peu d’intérêt porté à l’oeuvre de son frère Friedrich Georg, le poète, l’auteur de livres essentiels sur les Mythes, les Dieux et les Héros de la Grèce antérieure. Ce sera pour Antaios le dernier salut rendu par le Maître de Wilflingen, un salut amical, et, cette fois, public. Prenons-le pour une exhortation à poursuivre nos travaux, impavides et sereins.

Les éditions Bourgois nous offrent, dans la traduction ferme de Julien Hervier, *Feu et Sang* (Bourgois, Paris 1998), un texte halluciné datant de 1925. Jünger y narre ses chasses cruelles des Flandres, entre Arras et Cambrai. Le jeune guerrier découvre la guerre industrielle: “ La bataille est un terrible affrontement entre industries et la victoire le succès du concurrent qui a su travailler plus vite et plus brutalement “. La domination de la machine sur l’homme, et donc du valet sur le maître, y est disséquée. Même si le courage individuel demeure encore indomptable, le lecteur ne peut que frémir devant le caractère démoniaque de la guerre mécanisée, qui annonce l’actuel triomphe conjoint de l’industrie, de la bonne conscience et de l’argent. Le jeune reître élabore dans ce livre attachant une morale soldatique: “ il semble, au front, que l’homme constitue la seule grandeur véritablement à la mesure de cette terrible épreuve “. Tel le Protagoras de Platon, Jünger, souvent décrit comme inhumain, définit une sorte d’humanisme guerrier, non celui des clercs et de leurs maîtres, les marchands, mais celui des Héros homériques. Il se révèle ici digne fils de l’Hellade: le jeune bachelier, avant de s’engager à la Légion, s’était mesuré à Homère et Xénophon. Jünger décrit cette étrange transe qui saisit le

guerrier, ce que Drieu la Rochelle éprouva à Charleroi: le couple divin de la peur et du courage. Mais ici, il s'agit aussi d'une possession par une force supérieure: "excitation et réflexion, sang sombre et feu clair, l'ample pulsation qui rythme les batailles". Je pense au délire des Hommes-Loups de nos anciens mythes: Jünger et ses gars sont en fait unis par une fraternité quasi animale, celle de la horde... ou du monastère. Mais le fauve garde sa lucidité, malgré l'enthousiasme meurtrier: il suffit qu'un Anglais lui tende une photo de famille pour que la rage de tuer s'apaise: "Peut-être, s'il s'en tire, racontera-t-il à ses enfants qu'un talisman lui a sauvé la vie. J'abaisse mon pistolet, lâche sa vareuse d'un geste brutal, mais ce geste est déjà à demi-amical". Il faut lire *Feu et Sang*, condensé d'*Orages d'acier*, comme le témoignage d'un des plus grands moralistes du siècle.

Autre texte aujourd'hui disponible en français, *Sertissages. A propos de l'Apocalypse* (Fata Morgana, Fonfroide 1998) dans une traduction d'Henri Plard. Ce court texte débute par l'invocation des prêtresses du sanctuaire de Dodone: "Zeus était, Zeus est, Zeus sera. O Zeus, ô Puissant que tu es"! L'auteur du *Recours aux forêts* écrit: "Le bois sacré est une île de félicité ancienne, de cette patrie spirituelle qui ne connaît pas la mort. Elle fut et demeure le refuge de l'Homme, est sa forteresse éternelle, les Dieux sont les murailles qui en couvrent les approches". Jünger médite aussi sur le symbole de l'Arbre de vie, sur l'éternel retour des Dieux, comparable à l'incessante activité des volcans: "Proche est / Et dur à sertir le Dieu". Son mysticisme est calme, tempéré par une raison souveraine aux antipodes de l'étroit rationalisme de la modernité; quant aux images, elles n'ont rien de chrétien: "l'Un et le Zéro sont le lingam et le yoni de l'Univers".

Les éditions Grasset annoncent pour le mois de septembre 1998 une traduction d'un livre d'entretiens publié en Italie: A. Gnoli et Fr. Volpi: *Les prochains Titans*.

Lecteur infatigable, Jünger connaissait admirablement la littérature française, non point celle des manuels, mais la charnelle. Son essai sur Rivarol, qu'il traduisit jadis en allemand, en est l'éclatante démonstration. Grasset réédite *Rivarol et autres essais*, déjà publié en 1974 (Grasset, Cahiers rouges, 1998). Jünger s'était intéressé à l'écrivain monarchiste dès le début des années cinquante. Tous deux avaient en commun une même passion pour la langue, pour la raison, une même méfiance face aux impostures illuministes. Rivarol est, avec Chateaubriand et Balzac, l'un des grands théoriciens du légitimisme et du conservatisme éclairé: "Le vrai conservateur est celui qui se laisse le moins aller au romantisme, voire à l'enthousiasme, et n'en a d'ailleurs que faire. Le "res, non verba", est sa loi". Ce bon sens "réactionnaire" lui permet de distinguer nettement entre peuple et état: les réflexions sur ce sujet sont fondamentales et devraient être méditées par tous les micro-nationalistes. Je pense ici à un vieux slogan flamingant: "Volk, word Staat!" (Peuple, deviens État), qui ne peut aboutir qu'à des impostures et des catastrophes. Voilà une belle occasion de redécouvrir un auteur ostracisé par les

intellectuels de cour, mais chanté par le plus grand écrivain allemand du siècle.

Sur Ernst Jünger, il faut saluer la bio-bibliographie publiée par Alain de Benoist, jüngerien que l'on peut classer dans l'espèce des amateurs acharnés, mais qui doit être un spécimen unique: alors que bien des chasseurs du dimanche tentent de l'épingler de manière peu subtile, il reste difficile à cataloguer correctement. L'outil de travail qu'il nous propose, le premier du genre en français, est fort bienvenu (Alain de Benoist, *Ernst Jünger. Une bio-bibliographie*, Trédaniel, Paris 1997, 120FF). Il consiste, comme son titre l'indique, en une bibliographie année après année, enrichie de notes réduites à l'essentiel sur la biographie de Jünger. Le lecteur peut donc suivre, en parallèle, une vie et une oeuvre hors du commun. Livres, rencontres et voyages défilent sous nos yeux. Toutefois, il ne s'agit pas d'un essai sur l'oeuvre proprement dite: pour cela, il faut consulter le numéro spécial de Nouvelle Ecole (n° 48, hiver 1996, à commander 41 rue Barrault, F-75013 Paris, 130FF). Les écrits d'Ernst Jünger sont minutieusement recensés, ainsi que les traductions: vingt langues, du japonais au catalan! La langue française est la mieux représentée, servie par des traducteurs de haute volée: Thomas, Plard, Hervier, Poncet,... Pour l'anecdote, mais celle-ci est pleine de sens, citons les éditions clandestines de *Sur les falaises de marbre*, qui ont circulé vaillamment en Ukraine et en Lituanie au plus noir de la nuit stalinienne. Que des hommes aient risqué leur peau pour diffuser ces textes en dit long sur leur puissance. Quel plus bel hommage pour un écrivain? Alain de Benoist ne reprend pas les articles politiques des années d'engagement, qui restent à rassembler. Thèses, numéros de revues, essais, de 1933 à nos jours, sont cités par ordre chronologique. Ensuite une sélection d'articles sur Jünger nous est proposée: notre revue *Antaios* n'en est pas absente. L'auteur joint une filmographie et la liste des émissions radiophoniques (on peut y joindre un CD tout récent). Un cahier photographique en noir et blanc agrémenté ce livre austère, qui comporte une bibliographie de l'oeuvre de Friedrich Georg Jünger.

Parmi les jüngeriens qui peuplent encore bosquets et taillis, citons l'espèce des spécialistes dits agrégés (cuirasse et camouflage différents des précédents), dont la plupart peuvent par ailleurs être classés dans la sous-espèce (assez rare) des spécialistes agrégés passionnants. C'est le cas d'une intéressante colonie groupée autour du D. Beltran-Vidal, la directrice des Cahiers Ernst Jünger, dont le deuxième volume vient de paraître (Carnets E. Jünger II, CRDEJ, 1er rue Carnot, F-05000 Gap, 140FF). L'auteur de ces lignes si peu académiques y fait une brève incursion dans les notules bibliographiques. Cette belle livraison traite des rapports entretenus par l'immense lecteur que fut Jünger avec la littérature européenne, dont il avait une vision plus qu'ample. Des dizaines d'années de lecture intensive, une sensibilité artistique extraordinaire, ainsi qu'une formation intellectuelle rigoureuse (les langues anciennes et les sciences naturelles: Virgile et Linné), sans oublier une expérience hors du commun (les randonnées pédestres, la Légion, le front, l'armée, la gène

matérielle, les voyages, etc.), bref, cet ensemble unique faisait du "fiseur" Jünger un cas à part, une sorte de dinosaure, entre Goethe et Malatesta. D. Beltran-Vidal traite du nationalisme de jeunesse (surtout chez Friedrich Georg), l'idéologie des anciens combattants, et de cette culture de guerre souvent méconnue, d'où des interprétations partielles. Deux études allemandes comparent l'opus jüngerianum à des œuvres a priori situées aux antipodes et replacent donc celui-ci dans le Zeitgeist. I. Rozet, collaboratrice d'Antaios depuis le début de notre aventure, analyse avec autant de passion que d'érudition, le regard porté par Jünger sur l'histoire de France à travers les œuvres de Rivarol, décidément central, et de Chateaubriand. Elle montre bien que l'Anarque avait parfaitement saisi les ambiguïtés du Siècle des Lumières... qui fut aussi celui des charlatans, occultistes ou rationalistes. La Révolution française est considérée sans la moindre illusion: "un déluge", qui en annonce d'autres, encore plus sanglants, celui de 1917 par exemple. Cette catastrophique révolution fut bien une coupure dans le continuum européen, et, pour la France, la cause de son éclipse. Elle marque le début de ce que Spengler appela "le déclin de l'Occident". I. Rozet nous fait bien comprendre à quel point *Héliopolis* est un livre essentiel, qui peut à bon droit être considéré comme un bréviaire légitimiste pour anarches d'aujourd'hui. Mais Jünger ne nourrit aucune illusion sur les théories contre-révolutionnaires, au poussiéreux passéisme: "le conservateur ne saurait ni vivre dans le seul passé, au risque de devenir un réactionnaire, ni concevoir le futur à la manière des tenants de l'idéologie du progrès. Le grand midi consiste peut-être à vivre dans le présent qui sait unir le passé à l'avenir", écrit justement I. Rozet. D'autres articles illustrent avec bonheur ce thème passionnant: Fr. Poncet étudie la Castille imaginaire de Jünger, celle des châteaux de l'Arioste. N. Riedel, du Deutsches Literaturarchiv de Marbach, présente sa bibliographie internationale (les articles publiés dans Antaios sont cités). Le volume est enrichi de comptes-rendus rédigés par les amis des Cahiers, dont votre serviteur. Enfin, nous apprenons que le Cahier III (décembre 1998) sera consacré à Friedrich Georg.

Autre revue d'érudition consacrée à Jünger: la vénérable Revue de Littérature comparée (n° 284, octobre-décembre 1997, édité par Didier-Erudition, 6 rue de la Sorbonne, F-75005 Paris), publiée sous la direction de J. Hervier. L'esprit y est semblable à celui du Cahier: manifestement, ces spécialistes ne se contentent pas d'étudier leur "sujet" de l'extérieur (dogme de la Coupure Epistémologique), sans pour autant sombrer dans l'hagiographie. La passion y a sa place et ici, compétence rime avec appétence. Y sont évoqués les rapports de Jünger avec Bosch, chez qui il a sans doute puisé ses visions du titanisme moderne, avec Leibniz ou, plus curieusement, avec Rousseau, malgré l'hostilité de l'écrivain allemand aux excès de la Révolution. La figure de Hugo Fischer est étudiée: elle a inspiré Jünger pour divers personnages de premier plan: Nigromontanus,... Ainsi que les lectures de Baudelaire et de Bloy, les voyages en Italie (cf. ses études à Naples en 1925), les amitiés, dont

celle de Henry Furst, traducteur italien (né américain) de Jünger, ex-légionnaire de Fiume et secrétaire de D'Annunzio.

Les Thiois ne sont pas en reste: Jan Ipema propose le premier tome d'une copieuse biographie intellectuelle de Jünger sous le titre: *In dienst van Leviathan. Ernst Jünger. Tijd en werk, 1895-1932*, Editions Aspekt, Nieuwegein 1997 (écrite à l'éditeur, Herman Gortenhove 19, NL-3438 HV Nieuwegein, Pays-Bas). L'auteur est un fin connaisseur de la Révolution conservatrice, courant important dans la Hollande d'avant-guerre, où Jünger était populaire. Il analyse avec minutie la période s'étendant de 1918 à 1932, c'est-à-dire l'intense activisme national-révolutionnaire de cet "anarchiste prussien" (deux termes qui ne conviennent, peu ou prou, qu'au jeune officier déclassé). Ce premier volume est à classer aux côtés du manuel de Mohler sur la KR et du beau livre de S. Breuer, dont nous avons déjà parlé dans Antaios.

En Italie, la revue mensuelle d'actualités culturelles Diorama Letterario propose dans son service de librairie une rafale de titres en italien, non seulement sur Jünger, mais aussi sur Schmitt, Spengler (Via Laura 10 r, I-50121 Firenze, tel/fax: (055) 23. 40. 714, site internet: <http://www.geocities.com/Colosseum/Track/4051-diorama/>). Les éditions Barbarossa, de Milan, qui ont traduit les articles d'Alain Daniélou sur les castes et les génocides culturels parus dans Antaios X (ainsi que plusieurs textes d'Antaios dans leur revue Orion), nous offrent deux titres à ranger dans notre bibliothèque jüngerienne: un numéro d'hommages intitulé, *aurea simplicitas, Jüngeriana* (Quaderni V) et un essai qu'un universitaire français consacre à la figure de l'Anarque, *L'Uomo della foresta* (ces deux publications peuvent être commandées à la librairie des éditions Barbarossa: La Bottega del fantastico, Via Plinio 32, I-20129 Milan, tél: 02. 201. 310). *Jüngeriana* est un volume publié en un temps record: en mars 1998. Il contient une bio-bibliographie succincte, une anthologie de textes qui devrait faire mieux connaître Jünger en Italie. Parmi les textes choisis, les éditeurs ont inséré "Métamorphoses", un inédit en français naguère publié dans Antaios III. L'essai sur l'Anarque, tout à la fois archétype et modèle, est dû à la plume d'O. Bosc, politologue de l'Université d'Aix-en-Provence: il mérite amplement une édition française!

Le départ du Maître de Wilflingen pour les chasses éternelles a été l'occasion d'un déluge d'articles de journaux: beaucoup de truismes, et, hélas, encore trop de contrevérités. Des rescapés du matérialisme dialectique, rendus méchants par l'écroulement de leurs dernières illusions, certaines dames patronnesses de l'Humanisme mondain, n'ont pu s'empêcher de se déborder. In illo tempore, Jean-Paul Sartre, leur grand ancêtre, disait déjà de Jünger: " Je le hais, non comme allemand, mais comme aristocrate ".

La presse de Belgique romande fut dans l'ensemble fort correcte: Sartre y est quasi oublié, Dieux merci. Le meilleur article est sans conteste celui de Nicolas Elders, dans La Libre Belgique du 18 février: ce critique littéraire, assurément un

jüngerien de la plus belle eau, propose une belle synthèse de l'oeuvre où l'on cherchera en vain la moindre banalité. Dans la même livraison, M. Nestor rappelle que Jünger, comme Tolstoï, Céline et Proust, n'a pas eu le Nobel (mais est-ce une référence?). Le Soir, autre grand quotidien, encore lisible il y a une dizaine d'années, publie un bon article de l'écrivain Jacques De Decker, déjà auteur d'un texte honnête lors du centième anniversaire. Il prévoit un purgatoire avant que l'oeuvre ne grandisse " en gloire et en pertinence ". Les Nouvelles de Synergies européennes, organe européen d'analyses lié à la revue Vouloir (BP 55, B-1190 Forest), publie un numéro d'hommage contenant la traduction d'un entretien avec Heimo Schwilk, auteur d'un remarquable album photographique sur la vie de l'Anarque: " Jünger nous a enseigné que la vie est mystère, que l'homme est un être merveilleux dans un monde merveilleux. Ce fondement romantique de sa pensée a en quelque sorte ouvert une faille dans le mur, faille qui le séparait, dès son vivant, de tous ceux qui travaillent, opiniâtres, à la profanation et à la banalisation de notre existence ". Un article pénétrant d'I. Fournier analyse la conception jüngerienne de la mort avec ses influences pythagoriciennes, orphiques et platoniciennes. Ce bulletin mensuel présente aussi des réactions allemandes à son départ, notamment celle du sociologue conservateur G. Rohrmoser: " il a certes été un homme pieux, mais il était très éloigné du Christianisme, plus éloigné sans doute que d'un Païen de l'Antiquité ". En Belgique flamande, il faut signaler les beaux articles du Standaard: Jünger, aristocraat en soldaat. Il y est rappelé que Jünger fut le doyen de la littérature européenne. 't Pallieterke, journal frondeur également très lu par les élites néerlandophones, salue le dernier chevalier, suivi par la presse nationaliste. La revue néo-conservatrice Tekos (Postbus 4, B-2110 Wijnegem), favorable au Paganisme, publie une belle évocation due à la plume du sociologue E. Arckens.

Pour l'Allemagne, nous ne citerons que le numéro spécial de la revue néo-conservatrice Criticon (n° 157), celui de Junge Freiheit (dont Jünger fut un attentif lecteur), et le beau dossier du Spiegel, qui nous offre un superbe portrait en couleur datant de 1994.

En France, la seconde patrie de Jünger, il faut signaler plusieurs adieux de qualité. Exécutons immédiatement les plumitifs invités à s'exprimer dans Le Monde du 20 février: deux scrogneugneu allemands, bouffis de mauvaise conscience. Heureusement, M. Klett, son éditeur, est aussi interrogé et Julien Hervier leur répond indirectement dans une belle évocation publiée huit jours plus tard par le même journal, décidément très " sartrien " d'esprit. Écoutons plutôt Hervier: "Ernst Jünger offre par exemple le meilleur exemple d'une sensibilité moderne au Sacré qui se dérobe ". Phrase très juste: Jünger est aux antipodes de l'exaltation de l'absurde et du malaise; il participe activement à la vie cosmique, à cet Ordre " qui s'impose avec une clarté d'évidence ". Libération nous livre des textes critiques, très honnêtes. Quant au Figaro, repaire de dangereux jüngeriens (Marcel Schneider, Frédéric de Towarnicki, Jean-Marie Rouart), il nous offre un bel ensemble de

témoignages. Ainsi Michel Tournier: " Mais au milieu de ce naufrage, Jünger reste écrivain. Au salut militaire, il préfère le salut par l'écriture ". L'hebdomadaire Rivarol, sous la signature de P. L. Moudenc, salue le grand moraliste avec élégance. Une séduisante revue de jeunes universitaires *Offensive* (4 rue Vauguyon, F-92210 Saint-Cloud), consacre sa quatrième de couverture à Jünger: " salut camarade! ", sur fond de forêts embrumées (il s'agit d'un splendide poster que l'on peut commander à cette adresse). Outre une recension plus qu'amicale d'Antaios XII (" une délectation extrême ", " cette revue, de très haute tenue, permet de repenser le Polythéisme à l'aube du XXIème siècle "), *Offensive* salue, sous la plume de B. Racouchot, le grand veneur de chasses subtiles: " Ernst Jünger a été à l'image des exigences que recèlent les traités de l'antique philosophie: une aventure du corps, de la parole et de l'esprit ". Ou encore: " A la veille d'affrontements terribles et de combats titanesques, la vie et l'œuvre d'Ernst Jünger sont comme un appel secret à rester rebelles à la médiocrité et à la facilité ". Dans *Eléments* (même adresse que Nouvelle Ecole, voir plus haut), qui avait publié il y a quelques années un numéro de référence sur le Travailleur, on trouvera l'évocation du professeur Poncet, ami et traducteur de Jünger: " Le Frontalier s'en est allé ", ainsi que celle de son coéquipier aux funérailles, M. Wanghen, dans *Enquête sur l'Histoire*, la belle revue de l'historien D. Venner: " Retour à Wilflingen (...) Nous saluons le dernier chancelier d'un ordre de chevalerie qui disparaît ". Tout est dit.

*Christopher Gérard*

## G

### **Les Carnets Ernst Jünger**

Revue du Centre de Recherche et de  
Documentation Ernst Jünger

CERDEJ  
Prof. Beltran-Vidal  
1ter rue Carnot  
F-05000 Gap

## Livres et revues

*Nous présentons ici à nos lecteurs des ouvrages reçus par Antaios et qui peuvent constituer l'embryon d'une bibliothèque païenne.*

*Dans toute correspondance avec les éditeurs, se réclamer d'Antaios.*

### Lettre d'un professeur de langues anciennes à Madame de Romilly

C'est une leçon magistrale de vie et de bonheur, une infinie histoire d'amour entre l'enseignante, la littérature et les élèves que vous nous offrez, Madame, avec votre Trésor des savoirs oubliés. Quelle mélancolie se dégage de la première ligne, où, d'emblée, vous nous faites l'aveu de votre récente cécité, vous qui avez consacré votre existence à déchiffrer les textes. Seul le souvenir de J. L. Borges rédigeant ses plus beaux poèmes dans la nuit perpétuelle de Buenos Aires m'apporte un semblant de consolation à vous savoir frappée par ce mal.

Quelle sérénité, quelle hauteur dans le regard intérieur si lumineux, lui, que vous portez sur vos années d'enseignement. Quelle réflexion subtile sur la transmission du savoir, sur toutes ces connaissances généralement considérées comme inutiles, mais qui viennent par

petites touches successives construire la personnalité, qui surgissent aussi, fidèles compagnes, aux moments les plus inattendus. Comme vous avez parfaitement mis en évidence l'importance de l'aspect affectif dans l'acquisition d'une connaissance a priori plutôt rebutante: la voix chargée d'émotion d'un professeur qui lit à sa classe son texte préféré restera à tout jamais gravée dans les esprits, même si, au fil du temps, le contenu s'en effacera peu à peu. C'est par ces arguments, je crois, ceux qui touchent le coeur et l'existence que vous défendez avec le plus de force les études littéraires, vous qui avez écrit des pages si justes sur l'enseignement du grec.

La littérature ne sert à rien? Si, répondez-vous avec toute votre conviction, elle sert à partager les expériences de ceux qui sont venus avant nous et ces expériences sont universelles. Un trésor que l'on accumule et qui brille au fond de nous, voilà un terme bien choisi pour ces connaissances savantes ou simples sentiments fugaces, intuition platonicienne que le savoir est réminiscence. Trésor aussi que votre

ouvrage pour les enseignants trop souvent bafoués, trahis même, qui y retrouveront une Fontaine de Jouvence, l'assurance que le métier possède un sens profond et que, n'en déplaie aux chantres de l'utilitarisme forcené, c'est le travail à long terme qui est le plus noble.

A mon âge, dites-vous, je n'écrirai plus beaucoup de livres, mais je puis au moins profiter des trésors de la mémoire et me laisser guider par elle, à l'aventure. Je voudrais exprimer un double souhait: que vous écriviez encore de nombreux ouvrages et que les hommes n'oublient jamais de vénérer Mnémosyne, cette radieuse Déesse grecque de la Mémoire.

Pascale Gérard

*J. de Romilly, Le Trésor des savoirs oubliés, Ed. de Falots, Paris 1998, 120FF. Chez le même éditeur: Hector (1997).*

## G

### Vérité des mythes

La collection «Vérité des mythes», placée sous le logotype du petit plongeur de Paestum (voir nos recensions antérieures dans Antaios XI et XII) inscrit à son actif deux nouveaux titres consacrés aux mythes grecs. Walter Burkert, professeur à l'Université de Zurich, auteur d'une oeuvre abondante dont le célèbre *Homo necans* (1972), reprend ses recherches sur le sacrifice en Grèce. Nos lecteurs savent que Burkert a abordé les cultes à mystère dans une optique qu'il définit clairement comme païenne, d'où l'intérêt de ses travaux pour les Polythéistes

contemporains. Le premier article, sur les cinq aujourd'hui présentés, traite des rapports entre tragédie grecque et rite sacrificiel. Grâce à d'impressionnantes connaissances anthropologiques et psychologiques, il retrace le passage du sacrifice humain au sacrifice animal ainsi que la signification profonde de cet acte de violence. Ainsi peuvent s'expliquer l'intemporalité et la fascination qu'exercent les tragédies: leur noyau, d'après Burkert, est «l'existence humaine en présence de la mort». Louis Bardollet, professeur de grec au Lycée Condorcet, est l'auteur d'une traduction commentée de l'Iliade et de l'Odyssée. Ce fut l'occasion pour lui de relire Homère au ras du texte et d'y retrouver les sources mythiques qui constituent le véritable fond de l'épopée. Sa lecture, faussement naïve, débarrassée de toute scorie chrétienne, lui permet de retrouver l'effet produit par le texte sur un auditoire antique. Cette étude sur la présence des Dieux dans les deux oeuvres, leur proximité avec les hommes dont la poésie homérique fixe en quelques traits les activités les plus prosaïques, est d'une agréable lecture pour quiconque entend se replonger dans le monde merveilleux du vieil aède.

Pascale Gérard

*W. Burkert, Sauvages originels. Mythes et rites sacrificiels en Grèce ancienne, Les Belles Lettres, Paris 1998, 125FF.*

*L. Bardollet, Les Mythes, les Dieux et l'Homme. Essai sur la poésie homérique, Les Belles Lettres, Paris 1998, 130FF.*

## G

## Les sept plumes de l'aigle

Henri Gougaud, auteur de nombreux recueils de légendes et d'histoires du folklore européen, comme *La Bible du Hibou* (Seuil 1994), exerce tout son talent de conteur traditionnel dans un envoûtant récit. Luis, jeune Argentin, va quitter après la mort de sa mère, une Indienne Quechua, la maison paternelle à l'étouffant Catholicisme. Sa route le mènera auprès du « Gardien des ruines », le vieil El Chura. Celui-ci est un sorcier, un chamane, qui initiera progressivement Luis à son art. En communication permanente avec les forces naturelles, El Chura apprendra au jeune homme à ressentir la vie de l'eau, des pierres et du vent. Son don suprême sera « le regard de l'aigle », celui qui permet de voir le monde en dehors de son enveloppe corporelle. Sous la constante protection d'El Chura, Luis voyagera de ruines en ruines, en ces lieux où les pierres conservent leur puissance ancestrale. D'initiation en initiation, il rassemblera les sept plumes de l'aigle, clefs de la sagesse chamanique. Ce texte étrange, proche par bien des aspects de l'Hindouisme (méditation, recherche de son centre intérieur, connaissance bienveillante de l'Autre) nous entraîne dans un monde lointain probablement fort semblable à celui de nos Druides.

*Pascale Gérard*

*H. Gougaud, Les sept plumes de l'aigle, Seuil, Paris 1995, 115FF.*

### G

## Origines

Entreprise louable et monumentale que de vouloir réunir dans cet ouvrage tous les mythes concernant l'origine de l'humanité! X. Yvanoff présente systématiquement les différentes origines de l'homme à partir de la matière dont il est issu: pierre, métaux, plantes,... Et nous voilà entraînés dans un tourbillon d'aires culturelles très différentes sans la moindre transition à laquelle nous raccrocher. Malgré l'intérêt d'établir des correspondances entre mythes, la présentation peu aérée du texte et l'absence de subdivisions rendent le livre indigeste. Les milliers de renseignements qu'il contient sont pratiquement inutilisables pour le chercheur, faute d'index... et de références bibliographiques. C'est dommage pour un si noble sujet.

*Pascale Gérard*

*X. Yvanoff, Mythes sur l'origine de l'homme, Ed. Errance, Paris 1998, 197FF.*

### G

## Magna Mater

La belle collection « Sagesse du monde » (Albin Michel) publie une série de guides destinés à initier le lecteur aux diverses traditions culturelles et spirituelles de la planète. Nous avons déjà parlé dans Antaios XII du Sexe et du Sacré. La collection comporte aussi des titres aussi prometteurs que *Les Chamanes*, *La Terre*

et le Sacré... L'un des derniers parus, *La Grande Déesse Mère*, confirme la valeur de l'entreprise qui allie sérieux scientifique (index, bibliographie, rigueur) et clarté de l'exposé. L'iconographie, abondante et soignée, captive le regard du lecteur. Sans prétendre à une improbable exhaustivité, le livre de S. Husain (traduit de l'anglais) présente de nombreux aspects de la Grande Mère. Nous retrouvons ses avatars sous des formes parfois surprenantes aux Indes, chez les Celtes, les Indiens des Amériques. Les aspects cosmique et nourricier y sont envisagés tout comme la fonction destructrice, sa réinterprétation catholique et ses manifestations, au fil des siècles, dans l'image de la femme toujours mystérieuse et ambiguë. L'ouvrage s'achève sur une passionnante recension des mouvements actuels qui tentent de renouer avec le culte de la Magna Mater, depuis les danses ancestrales des Amérindiens jusqu'aux délires confusionnistes de la Wicca. En Europe, la Déesse est très présente dans le calendrier: de plus en plus de gens font aujourd'hui revivre leurs antiques coutumes un temps travesties et dénaturées par une Eglise fort peu féministe!

*Pascale Gérard*

*S. Husain, La Grande Déesse-Mère, Albin Michel (coll. Sagesse du monde), Paris 1998, 98FF.*

## G

### La fête alexandrine

Pas très gaie, la fête ! Nous sommes en 410, cinquante après Julien, un mois après

la trahison des Anicii, famille chrétienne qui ouvrit les remparts de Rome au roi goth et chrétien Alaric... L'Imperium est mort, il ne reste plus qu'aux Chrétiens qu'à juguler les derniers foyers de résistance...

En Alexandrie, c'est une femme, Hypathie, qui essaie de maintenir vivante la flamme de la philosophie. Les étudiants se pressent à ses cours, au Musée: la fameuse bibliothèque. La fin du roman se termine par sa mise à mort, en 415, sur l'autel de la grande cathédrale... Les Chrétiens ne se contentèrent pas de brûler son corps. Il est difficile aujourd'hui de juger de l'apport d'Hypathie à la philosophie néo-platonicienne de Plotin, Porphyre et Jamblique: ses livres ont été brûlés, eux aussi.

Thermantia, l'héroïne imaginaire du roman de Monique A. Berry, ne nous retiendra pas longtemps. Les personnages tributaires de leur propre destin ne nous séduisent guère. Par contre, le roman est une magnifique reconstitution du climat intellectuel d'une époque sombre. C'est le dos de couverture qui avait motivé notre achat. Trop beau: "civilisation judéo-chrétienne aux sources de la pensée moderne..." Bla-bla soft gêné aux entournures qui puait la mauvaise conscience. Il ne faut pas décourager l'acheteur potentiel en lui tendant un miroir non déformé de ses origines. En fin de volume, les notes de M. Berry sont d'une tonalité plus sombre: "Ce livre est celui de l'essor du christianisme triomphant. Pourtant, il pourra laisser à des chrétiens un goût amer."

Totalitarisme, révolution culturelle. A vous de choisir. La hideur du Christianisme nous est dévoilée. Aucune

attaque, aucune imprécation, nulle vitupération: la démonstration de la nuisance théologique n'en est que plus forte. Des moines partout. Des ermites partout. Des couvents partout. Des monastères partout. Obéissance passive, destruction de toute volonté personnelle, ignorance entretenue. Ne plus penser, ne plus manger, ne plus jouir. Ne plus vivre. Se prosterner, prier, obéir. Se taire. Mais l'Eglise récupère la fortune de ses adhérents, elle capte les héritages, possède terres et ateliers, emploie ses propres artisans, comptabilise ses esclaves... Elle devient le garant de l'ordre social, les familles riches s'appuient désormais sur elle. Le religieux se substitue au politique. Le poisson pourrit par la tête. Ce sont les familles patriciennes et sénatoriales qui peu à peu désertent leurs prérogatives aristocratiques et guerrières. Elles sont désormais pieds et poings liés, redevables de leur survie à cette ancienne secte d'esclaves qui grandit démesurément. Les maîtres ont capitulé; les esclaves n'en sont pas plus libres pour autant. Ils ont même perdu leur liberté de culte. Ne jamais confondre le Christ avec Spartacus.

Les racines idéologiques du libéralisme économique qui, de nos jours, nous asphyxie, sont là dans cette involution spirituelle et intellectuelle ad regressum. L'Eglise compte les âmes. Elle les thésaurise. Règne de la quantité. Le baptême pour tous, la salvation pour tous, la damnation pour tous. Prix de gros et instinct grégaire. Après Julien, l'esprit de résistance est définitivement brisé. Alfred de Vigny a bien su rendre dans Daphné l'écho de cette tristesse qui s'abat sur le monde antique. L'on retrouve un peu de

ce découragement, de cette sensation étrange d'avoir perdu une part d'humanité dans La Fête alexandrine.

Quant au rôle des élites païennes qui passèrent à l'ennemi avec armes et bagages, elles sont responsables du délayage de la philosophie dans la doxa théologique. Véritable (et vraisemblablement le seul qui aurait droit à cette appellation contrôlée) crime contre l'humanité puisqu'il a fallu plusieurs siècles de luttes acharnées pour reconstituer l'ontologique séparation initiale que l'on doit aux sophistes présocratiques. Krisis originelle de laquelle Platon opéra un premier retournement. Inversion que nombre de néoplatoniciens du Vème siècle se gardèrent de mentionner afin d'opérer la fusion christo-philosophique sans douleur. Nietzsche ne le dit pas explicitement, mais il a bien senti que la fêlure socratique est le cheval de Troie de la théologie chrétienne dans la pensée grecque. L'axe Socrate-Platon-Christianisme n'est pas une divine surprise. Il est même sous-conscient à presque toutes les études universitaires qui traitent du monde grec. Très rares sont les chercheurs qui se risquent sur la dorsale Aristote-Alexandre-Imperium. Nietzsche lui-même ne s'y aventure pas autant qu'on l'eût souhaité: il aurait fallu pour cela que le philosophe d'Engadine se fût aperçu que sa lecture de Dionysos relevait davantage d'une vision barbare que d'une lecture spécifiquement grecque. En nous décrivant Dionysos en héros tragique, Nietzsche nous enferme par un raccourci fulgurant au centre d'un stoïcisme impérieux: l'amor fati. Amor fati dont il altère l'ambivalence d'acceptation éhontée

du même (qui revient) en l'appuyant sur l'éternel retour de notre propre volonté de puissance.

Pour Nietzsche, Apollon représente ce point d'équilibre "étral" qu'instinctivement sa pensée appréhende et déborde. Dionysos, Nietzsche le conçoit en tant que fureur sauvage, ce même enthousiasme délirant qui enfiévrerait les nuits d'Alexandre adolescent, fils de Philippe et de cette gent, quasi barbare, macédonienne, selon Athènes. Ce n'est pas par hasard si la couverture de *La fête alexandrine* s'honore d'une représentation d'une tête de Dionysos, alors que le fils de Sémélé n'apparaît nulle part dans le roman, de façon significative. Le démembrement de Dionysos et la crucifixion du Christ amènent tout lecteur lettré à d'imprudentes analogies. Cette dimension orphique et isiaque sur laquelle Nietzsche ne s'attarde pas, préférant de beaucoup insister sur les éléments de gai savoir, orgiaques et extatiques du culte dionysiaque, est pourtant strictement opératoire, encore de nos jours. Apollon ne possède pas ce côté masochiste quelque peu constitutif de la personnalité de Nietzsche, son aspect vieux garçon: "je soigne mes maladies avec le plus grand respect". Le choix dionysien de Nietzsche reste mystérisant. Dionysos contre le Christ en tant que catharsis, dénouement d'un cauchemar vieux de deux mille ans. Nietzsche a-t-il opté pour Dionysos dans la crainte d'un retour du Paganisme? Apollon, Sol Invictus, Hélios-Roi: des Dieux en trop? A-t-il eu peur des idoles? Il est difficile de répondre à sa place. Mais les faits sont têtus. Au moment de son attaque frontale contre le Christianisme,

Nietzsche éprouve le besoin et la nécessité de se reporter au moment historique de la brisure, comme si rien de plus fondamentalement antichrétien n'avait pu naître en vingt siècles. L'on peut regretter qu'en choisissant Dionysos, le philosophe de Sils-Maria n'ait laissé quelques fibromes du sentiment religieux de l'existence en place. Mais ce renversement des valeurs qui n'augure point du Nouveau, mais rappelle l'Antique, nous désigne péremptoirement l'importance de ce qui a été perdu vers l'an 410 d'une chronologie qui n'est pas la nôtre.

André Murcie

M. A. Berry, *La fête alexandrine*, Albin Michel, Paris 1990.

André Murcie est poète. Il dirige la revue de "littérature polycontemporaine" *Alexandre (textes de Luc-Olivier d'Algan, etc)*: BP 22, F-77484 Provins cedex.

## G Mythologie française

La réédition de ce livre essentiel était attendue depuis longtemps. L'ouvre de Dontenville, dont tous les chercheurs connaissent aujourd'hui les conclusions, passées en quelque sorte dans les mœurs, apparaît bien comme un texte fondamental. Fondateur de la Société de Mythologie française (3 rue Saint-Laurent, F-75010 Paris), qu'il présida jusqu'à sa mort en 1981, Henri Dontenville fut aussi et surtout le fondateur d'une nouvelle science mythologique et folklorique, dont on n'a pas encore fini de mesurer les effets. Doué d'un remarquable sens de l'observation et d'une érudition énorme,

ainsi que d'un sens aigu du fonctionnement des mentalités, Dontenville a livré avec *Mythologie française* un de ces ouvrages qui font référence et qui, malgré quelques détails un peu vieillis, demeurent incontournables. Il est sans doute avec Georges Dumézil, qu'il n'aimait pas et qui lui est en tout point opposé, l'un des restaurateurs du Paganisme en France.

Henri Dontenville a, dans ce livre, tout discuté avec intelligence et finesse, à commencer par son titre, qu'il a dressé comme un défi envers la France. *Mythologie française*: francique, fränkisch, donc d'origine franque? Non pas, et l'auteur rappelle que la langue française dérive d'un dialecte roman, qui prit le nom de français très tardivement.

En bon disciple de l'École des Annales, dont il n'ignorait certainement aucune conclusion, Dontenville montre dans son livre que les textes ne livrent rien sur les périodes anciennes et qu'il faut savoir décrypter pour reconstituer. Face à l'enseignement officiel qui explique que Clovis se fit chrétien pour être admis par les Gallo-Romains, l'auteur estime au contraire que cette christianisation réactiva un certain Paganisme national, et que par conséquent, il y aurait lieu de donner pour titre à son ouvrage "anti-française"! Française, cette mythologie l'est cependant par le fait qu'elle traite des traditions populaires, et si Dontenville ne nie pas le contexte celtique, voire pré-indo-européen, il ne cherche pas à remonter véritablement à (ou aux) ancienne(s) religion(s) païenne(s) des peuples de la France. Il tend à demeurer au sein de l'histoire de France depuis son

entrée... dans l'histoire. Mais, et c'est bien là le paradoxe, Dontenville est souvent mené par son discours au-delà du temps de la France, et bien loin des frontières de l'"hexagone": jusqu'aux kourganes du Kazakhstan! La France d'autre part? Son étude, centrée sur Gargan, Gargantua, en livre les limites linguistiques, et donc géographiques. Certes Dontenville ne va pas plus loin, mais cette démonstration suffit à montrer la superficialité d'un pays que nous qualifierions aujourd'hui d'"impérialiste". Nul doute que Dontenville n'appréciait guère cette république à l'idéologie niveleuse et acculturante. Bernard Sergent ne s'y est pas trompé, qui rappelle dans sa préface que l'ouvrage dut être "conçu, sinon écrit, pendant l'occupation allemande".

La méthode de Dontenville est simple. Il part des données folkloriques et historiques, il part des faits. Ce n'est pas un intellectuel, à l'inverse de Dumézil. Il observe et constate: il existe bien un Gargantua des pierres et des monts, et un Gargantua des eaux, un géant buveur. De là bien sûr, un parallèle s'impose immédiatement avec le Monte Gargano d'Italie, en tous points semblables au Mont Tombe, le Mont-Saint-Michel qui ressemble si fort aux autres monts Gargan de France. Dontenville discute de l'étymologie de Gargan, et cela le mène à des comparaisons inattendues avec la Gorgone antique qui "pétrifie" ses victimes, le Georgeon berrichon (le diable), l'ogre de nos contes, etc. qui sont tous des dérivés de Gargan. Bien que très réticente envers la méthode linguistique indo-européenne, jugée par trop déterministe, l'œuvre de Dontenville se

doit d'être aujourd'hui remise en perspective. Car l'auteur a rencontré au cours de sa recherche la mythologie solaire cyclique des Païens. Toute son argumentation toponymique indique qu'il existe un mythe solaire qui va d'est en ouest. Le cheval Bayard lui-même est l'image de cette religion de l'ancienne France, dans laquelle on assiste à la course du Soleil dont seule l'eau éteint le feu. Quoi qu'il en soit, c'est bien dans son livre que l'on trouve les prémices des recherches récentes de Claude Lecouteux sur les questions de colonisation de terres nouvelles (" La victoire sur le monstre ", p. 158-161), de Philippe Walter sur la lecture calendaire des légendes médiévales (" La procession du dragon ", p. 161-169), et de Jean Haudry sur les trois cieux (" Les moments du jour ", p. 137-140). Mais tous ces auteurs y ont ajouté la trifonctionnalité dumézilienne, qui a transformé et renversé sa méthode en une bombe idéologique, qu' "on " a bien du mal à désamorcer aujourd'hui, tant elle s'oppose à une certaine modernité. Tout se passe d'ailleurs comme si Dontenville ne voulait pas admettre la véracité des thèses de Dumézil, auxquelles il se trouve confronté partout, mais qu'il évince systématiquement. Son livre reste cependant un fondement essentiel et il faut savoir gré à l'auteur de l'avoir écrit, même si sa démarche manque à un certain moment de cette rupture épistémologique nécessaire qui en ferait une oeuvre de génie. Dontenville n'a pas su (ou voulu) dépasser son propos français pour remonter plus haut dans le temps et prendre en compte la véritable mythologie indo-européenne, reconstituée à la façon de Dumézil.

Folkloriste il est et souhaite demeurer. La synthèse qu'il frôle, il ne l'aborde pas, et en cela son oeuvre, admirable, ne trouve pas sa conclusion.

Partout dans son livre, Dontenville se heurte au Christianisme. Cela se devine, il ne l'apprécie guère. Il le mesure à sa juste valeur, comme une superstructure venue brouiller les cartes, aussi bien de l'esprit du peuple que des chercheurs, mais il ne va pas au-delà. Jamais il ne le critique ouvertement. Certes, ce n'est pas son propos, qui est de publier un travail scientifique. Ce qui ne l'empêche pas d'exhorter la jeunesse à se ressaisir face à la matérialisation ambiante. Dontenville était-il nietzschéen? Il écrivait: " Ici, pour ceux qui cherchent, chercheurs de Dieu et chercheurs d'un nouveau Destin, une voie s'ouvre, une toute petite voie ". Il savait que tout irait en s'amenuisant, et il a trouvé des raisons d'espérer dans l'incontournable culture populaire, et dans nos mythes.

Il faut dire un mot en conclusion de la présentation de ce beau livre, la préface de Bernard Sergent, l'auteur de *Les Indo-Européens* (Payot, 1996), ouvrage qui a fait l'objet d'une critique en règle publiée ici-même (*Antaios X*, p. 174-185). M. Sergent y apparaissait fort réticent à l'égard de nos cultures ancestrales, sensible en revanche aux peu appétissantes sirènes du politically correct d'Outre-Atlantique. Dans sa préface, il raccroche sans cesse la culture judéo-chrétienne au Paganisme. Il cherche manifestement à intégrer celle-ci à notre tradition. Pour quelles obscures raisons? S'expliquera-t-il un jour sur cet aspect fondamental de sa

démarche, celle qui consiste à tenter de nous faire croire que le Judéo-Christianisme serait la source de notre identité d'Européens? De nos jours, il n'y a pas que la politique qui se réduise à un spectacle: l'érudition peut, elle aussi, servir de diversion. Or, le rôle de toute recherche, qui ne veut pas être insignifiante, n'est-il pas de fournir des éléments de réflexion sur les causes de l'effondrement de notre société? En ce sens, Dumézil et ceux qui ont pris sa suite - ne parlons pas d'école -, annoncent l'avenir.

*Jérémie Benoit*

*H. Dontenville, Mythologie française, Payot, Paris 1998.*

## G

### Parcours d'un stoïcien

Le philosophe Marcel Conche nous livre avec *Ma Vie antérieure* une émouvante méditation sur le sens du tragique, et la preuve de la permanence, en ces temps d'hédonisme vulgaire, du Stoïcisme comme posture philosophique, comme manière de vivre. Car ce qui frappe à la lecture de ces belles pages, à l'impeccable langue - "une belle langue républicaine et châtiée" dit justement R. P. Droit dans sa chronique du Monde (3 avril 1998), c'est la cohérence et la rigueur du penseur, qui est aussi un moraliste, crédible puisqu'il a intimement vécu ce qu'il professe. L'évocation qu'il fait de Marie-Thérèse Tronchon, son épouse, disparue en décembre 1997, est bouleversante. Elle fut son professeur de

Lettres en 1941-1942 et corrigea ses premières dissertations avant de devenir sa compagne pendant cinquante-six ans. Il s'agit, c'est évident, d'une âme de qualité, d'une Dame. Le couple formé est bien celui de deux lettrés, des jeunes gens d'autrefois, frugaux et racés, bref, toute une France traditionnelle, engloutie par la civilisation du fric et du spectacle. Marcel Conche est un pur produit des hussards noirs de la République: petit paysan corrézien, il mène, à la fin des années 30, une vie rude, mais non dépourvue d'un "bonheur de fond", qui est tout sauf béat. La campagne n'avait que peu varié depuis Louis XV. Le village constituait encore une réelle communauté organique, où les désirs individuels comptaient pour rien. Entre un père, rescapé de la Grande Guerre, muré dans son silence - la mère de Marcel Conche mourut peu après sa naissance - et sa tante, le futur philosophe fait ses premières expériences: la perte de la foi ("le sentiment nouveau se formait que la providence de l'homme peut n'être encore qu'une providence humaine"), les vellétés de révolte contre un père parfois injuste, les cours un peu particuliers de l'instituteur (plus doué pour l'éducation que pour l'instruction, mais pour qui Vercingétorix et Bayard sont des modèles): "tiré à quatre épingles, M. Briat incarnait les vertus de franchise, d'honnêteté, de gentillesse". Une courtoisie d'un autre âge ! Marcel Conche prononce un bel éloge du grec ancien, notre sanskrit: "le grec ancien, la langue incomparable, merveilleuse, qui porte en elle ce qu'il y a de plus fort, de plus lumineux, et, en même temps, de plus délicat et de plus fin. Sans elle, que serait la philosophie? Que serait

même la pensée? ". Le catéchisme n'est manifestement pas sa tasse de thé: " il était question de l'histoire " sainte ": il fallait se sentir concerné par ce qui était arrivé à un certain Moïse, à un certain Abraham. Désastreuse leçon car les péripéties de l'histoire des Juifs anciens n'importent qu'à ceux qui adhèrent à l'Irrationnel. (...) Car entre Athènes et Jérusalem, il faut choisir. " Socrate lui apparaît comme une figure plus haute que le Nazaréen: " lorsqu'on se donne la peine de multiplier les pains ou de marcher sur les eaux, c'est que l'on est en faute d'arguments ". Malgré une envie vite passée de rejoindre le maquis, Conche préfère étudier la grammaire latine huit heures par jour, ce qui nous évite les souvenirs d'anciens combattants, lui permet d'entrer à l'Ecole Normale et de se lancer à l'assaut du savoir philosophique. Une telle ascèse nous vaut une vingtaine de livres parfaitement ciselés et sentis, quelques traductions qui serviront de référence (Héraclite, Parménide, ... ). Et un parcours, du Catholicisme paysan à la sagesse tragique des Hellènes.

*Christopher Gérard*

*M. Conche, Ma vie antérieure, Encre marine, La Versanne 1998, 120FF. Le même éditeur a publié un petit essai sur Jünger: Cl. Gaudin, Jünger. Pour un abécédaire du monde. Ecrire à Encre marine, Fougères, F-42220 La Versanne.*

*Pénétrante synthèse, alourdie par l'usage d'un inutile jargon, que nous proposons les PUF dans leur célèbre collection Que Sais-Je?: Le Tragique, de Fr. Chirpax (n° 3330, Paris 1998). L'auteur reprend son étude à la source hellénique: ce sont les Grecs, en effet, qui ont exprimé le tragique de la façon la plus parfaite. Ainsi le " Pathei Mathos " d'Eschyle: apprendre par*

*l'épreuve. Il la conçoit comme un pensée - " subtil mélange de gravité et de légèreté ", pour un temps, le nôtre, qui vit deux affrontements intercontinentaux, des génocides en rafale et des impostures sans nombre.*

## G

### Mythologie grecque

Pierre Chuvin est connu de nos lecteurs pour sa remarquable Chronique des derniers Païens (Belles Lettres 1990). Flammarion nous offre aujourd'hui l'édition de poche de sa Mythologie grecque. Dans la même collection Champs-Flammarion, on trouve déjà des textes aussi essentiels que Les Ruses de l'Intelligence de Detienne et Vernant, Les Grecs et l'Irrationnel de Dodds, Mythes et Dieux des Indo-Européens de Dumézil. La Mythologie de Chuvin est originale car son auteur l'éclaire de façon peu banale: il renoue avec le plaisir de la narration, celle du conte qui captive les enfants. A l'instar des Métamorphoses d'Ovide, cette vaste entreprise se déroule chronologiquement, depuis les origines du monde. Les aventures d'Héraklès - le vainqueur d'Antaios - servent de fil d'Ariane à ce gigantesque labyrinthe où s'entrecroisent Dieux, Héros, Nymphes et mortels. La prodigieuse culture classique de P. Chuvin, ses réflexions philosophiques ne l'empêchent jamais de revenir au texte original dont il fournit les références complètes. Des tableaux généalogiques et un index guident le lecteur parmi les milliers de lieux et de personnages mythiques (dont notre Antaios, aux pages 274-275), aussi indispensables à l'érudit qu'à l'amateur

désireux de comprendre une fois pour toutes pourquoi nous devons tant aux Grecs.

Pascale Gérard

P. Chuvin, *La Mythologie grecque. Du premier homme à l'apothéose d'Héraklès*, Flammarion (coll. Champs), Paris 1998.

150FF. La collection est dirigée par le prof. Brunel, auteur d'un indispensable *Dictionnaire des mythes littéraires* publié au Rocher.

## G

## G

### Poétesses grecques

Il fallait la voix d'un véritable poète, celle d'Yves Battistini, pour ressusciter le chant de douze poétesses grecques, de la plus connue, Sapphô de Lesbos à qui l'auteur rendit naguère un si émouvant hommage, à d'autres aux noms tout aussi mélodieux, mais oubliés des anthologies: Télésilla, Praxilla, Cléobulina. La précieuse édition bilingue que nous livre l'Imprimerie Nationale reproduit jusqu'aux plus minuscules fragments de ces poétesses, récolte parfois mince certes, mais dont le sombre éclat contrebalance à lui seul des volumes de littérature masculine. Ce kaléidoscope d'images, ces parcelles d'un monde féminin à la fois prosaïque et sensible, nous envoûtent autant par leurs mots que par leurs lacunes: l'hésitation d'une jeune femme suspendue à jamais dans l'espace blanc d'un vers disparu: " Ai-je encore ardemment le désir d'être vierge? ", goûts et parfums débordants de sensualité, leurs voix au parfum miellé, un appel joyeux ou désespéré. Merci à Yves Battistini pour tant de fraîcheur, et à l'Imprimerie Nationale pour l'élégance exquise de ses livres.

Pascale Gérard

Y. Battistini, *Poétesses grecques. Sapphô, Corinne, Anytè...* Imprimerie Nationale, Paris 1998,

## Orphica

Les éditions Bayard, d'obédience chrétienne, publient une collection intitulée *L'Aventure intérieure*, dirigée par Fr. Lenoir et qui entend nous transmettre le message des principaux mystiques, sages et maîtres spirituels des grandes traditions. Sont déjà parus des livres sur Epictète, les maîtres Zen, Ramakrishna. Quel autre personnage aurait-il eu davantage sa place dans cette livraison consacrée aux Figures et Eveilleurs que le poète et musicien, le premier initié: Orphée, celui qui remonta vivant des Enfers? S. Jacquemard et son mari J. Brosse nous présentent une remarquable synthèse sur Orphée, la fondation de son école philosophique et l'influence de l'Orphisme au travers des siècles dans la littérature et dans l'art européens: Orphée chez Platon et les poètes latins, Orphée néoplatonicien, Orphée récupéré par les Chrétiens, Orphée et la naissance de l'opéra, chez Cocteau ou Gustave Moreau. Ce courant issu du haut archaïsme grec et qui survécut de manière souterraine aux époques les plus troublées fascine encore et toujours les esprits d'aujourd'hui: l'amour, la mort, les figures de l'esthétique ne sont-ils pas au centre de toute démarche spirituelle? Un ouvrage indispensable pour aller à la rencontre du chantre de Thrace, l'un des plus puissants éveilleurs de notre civilisation.

Pascale Gérard

*S. Jacquemard & J. Brosse, Orphée ou l'initiation mystique, Bayard Ed., Paris 1998, 98FF.*

## G

### Païens et Chrétiens

Plusieurs titres récents sont consacrés à la "christianisation" du monde antique, aux rapports entre Chrétiens et Païens. L'Université de Toulouse nous livre tout d'abord la traduction française de l'ouvrage monumental de Robin Lane Fox publié en 1986: *Pagans and Christians*. L'auteur est épigraphiste, mais il a aussi dépouillé une masse gigantesque de sources archéologiques, littéraires,... pour aboutir au tableau magistral, quoiqu'un peu touffu, de la religion antique de la mort de Commode (192) au Concile de Nicée (325). La figure complexe de l'Empereur Constantin (306-337) est étudiée de près: l'auteur montre bien que la crise du Paganisme, réelle, ne doit pas nous masquer sa vitalité persistante jusqu'à la fin du IVème siècle. L'originalité de l'approche de R. Lane Fox est d'observer les Païens et les Chrétiens côte à côte et non pas face à face, comme l'a fait l'historiographie traditionnelle. Au mythe, parfois aux allures d'apocalypse, de "la fin du Paganisme", se substitue, depuis les recherches, entre autres, d'un Peter Brown, l'image, moins simpliste, de mutation de la religiosité tardive et des rapports entre gouvernants et gouvernés. Toute une vision chrétienne de l'histoire, véhiculée par nombre d'agnostiques, est donc à corriger: celle du triomphe inéluctable de la nouvelle foi (la seule vraie à l'exception de toutes les autres) sur un

Paganisme aussi immoral qu'exsangue. R. Lane Fox insiste sur les grandes permanences antiques, d'Homère à la chrétienté du IVème siècle. Il ne va pas jusqu'à nier la césure chrétienne, bien réelle: idéal de charité (avec pour corollaire une intolérance féroce: la conversion forcée apparaît), mutations sociales, architecturales,... Il insiste sur le caractère spécifique du Paganisme, affaire d'actes culturels avant tout et nullement une foi dogmatique (d'où sa faiblesse aux yeux de la plèbe de tous les temps, qui attend des mots d'ordre rassurants, une justification à son désir infantile d'espérance). A la foi, les Païens, dès l'Antiquité, préfèrent la connaissance. L'apathie païenne face à l'intolérance chrétienne est expliquée par l'auteur comme une habitude à "la concorde discordante": les Païens ne se sentent pas concernés, demeurent indifférents, aveugles face à la menace. La multiplicité des approches du divin leur paraît à ce point normale qu'ils ne comprennent pas - ou trop tard, qu'ils ont face à eux une secte de fanatiques. En effet, le clergé chrétien s'active, tisse ses réseaux, fait passer des lois liberticides avec une bonne conscience et une volonté de puissance étonnantes. Julien tentera de réagir, mais disparaîtra à temps pour l'Eglise. Le livre de R. Lane Fox est remarquable d'érudition (mais la bibliographie est incomplète): il constitue le préalable obligé à toute réflexion en profondeur sur la "conversion" du monde antique, qui est à la base de notre identité culturelle.

La même remarque s'applique aux deux derniers livres de Peter Brown, spécialiste incontesté de l'Antiquité tardive. Irlandais

d'origine, il enseigne depuis une vingtaine d'années aux Etats-Unis, ce qui, comme disent les Anglo-Saxons, est "a pity": le meilleur connaisseur mondial de la christianisation de l'Empire romain, fondamentale pour comprendre l'Europe moderne, doit enseigner outre-Atlantique, c'est-à-dire chez notre ennemi géopolitique, commercial, et surtout culturel. Voilà qui en dit long sur la décadence et l'aveuglement de l'Université européenne, incapable de retenir un savant aussi brillant. P. Brown étudie donc les rapports entre Gentiles et Christiani. La christianisation de Rome apparaît sous sa plume fort hésitante, nullement monolithique: cet érudit n'est pas victime du préjugé judéo-chrétien du "sens de l'histoire", qui infecte encore tant d'historiens des religions, convaincus du triomphe nécessaire et attendu du Monothéisme. Il va même plus loin: "La christianisation, si elle a vraiment eu lieu, a dû être un processus lent, condamné à l'inachèvement" (p. 29). Chaque mot compte dans cette phrase lourde de sens, qui rompt avec la langue de bois chrétienne. La restauration païenne de Julien apparaît alors nettement moins anachronique et vouée à l'échec que ne l'ont prétendu des générations de chercheurs. De même, les renaissances paganisantes, voire clairement païennes (Pléthon et le platonisme de Mistra au XVème siècle), peuvent être considérées comme des preuves de cette christianisation inachevée. Dans un deuxième ouvrage publié par les éditions du Seuil (et traduit par Pierre Chuvin, l'auteur d'une exceptionnelle Chronique des derniers Païens, parue aux Belles

Lettres en 1990), P. Brown analyse les nouveaux mécanismes du pouvoir impérial au IVème siècle et la naissance du monde médiéval, où les évêques jouent un rôle grandissant. Brown s'insurge contre la thèse classique d'un conflit généralisé opposant Chrétiens et Païens, qui prendrait fin avec la victoire totale des premiers et la disparition des seconds. Cette vision fautive nous a été inculquée par les polémistes chrétiens du Vème siècle, qui effectuèrent une telle distorsion pour justifier leur récent pouvoir. En réalité, le IVème siècle est troublé, incertain, ambigu. La version officielle, chrétienne ou laïco-scientiste (issue de la matrice biblique et partageant une même conception linéaire et progressive du temps), nous parlait d'un Paganisme rayé de la carte par les assauts victorieux d'un clergé à l'avant-garde. C'est escamoter ce que P. Brown appelle justement "l'idéologie du silence": le Polythéisme, parfaitement vivace même après Constantin, reste omniprésent dans l'Empire romain. Simplement, les Païens seront peu à peu évincés des textes officiels, niés et refoulés. Or, à Athènes, les cultes païens continuent jusque vers 500; au Liban, jusque vers 600. Le triomphalisme chrétien cachait la pauvreté des sources et leur lecture tronquée. On apprend par exemple qu'à Beyrouth, vers 500, les étudiants, venus des quatre coins de l'Empire, sont encore majoritairement polythéistes. Voilà nettement corrigée l'image d'Epinal d'un Empire miraculeusement converti - et en douceur - sous Constantin ou Théodose, d'où le Paganisme aurait été éradiqué, si ce n'est dans le chef de quelques paysans ignares:

les pagani.

Enfin, sur le même thème, il faudra désormais ranger à côté du livre de Chuvin cité plus haut celui de son collègue D. Briquel sur l'haruspicine étrusque comme dernier rempart du Paganisme romain. Les presses de la légendaire Ecole Normale Supérieure viennent de publier sa passionnante recherche sur l'importance de l'*Etrusca Disciplina* dans le Paganisme tardif. Julien, dernier souverain païen, était un adepte de l'examen des entrailles et des sacrifices sanglants, à tel point qu'une épigramme de l'époque fait dire à de pauvres boufs, en substance: "S'il revient victorieux de Perse, nous sommes tous fichus!". La divination étrusque (ou hépatoscopie) a survécu à la disparition de la langue étrusque (sous Auguste?); à la fin de l'Antiquité, elle joue un rôle essentiel dans la pratique religieuse et deviendra même un enjeu dans la résistance païenne. De leur côté, les Chrétiens ne pardonneront pas aux haruspices, influents auprès des empereurs païens, d'avoir soutenu, voire inspiré, certaines persécutions au III<sup>ème</sup> siècle. Ces mages étrusques semblent avoir été plus hostiles au Christianisme que d'autres Païens, nettement plus indifférents. Dans l'aristocratie sénatoriale, fidèle aux anciens Dieux jusqu'au V<sup>ème</sup> siècle, l'haruspicine occupe une place importante: les devins sont les seuls à même d'interpréter les signaux adressés par les Immortels; ils sont donc indispensables au maintien de pratiques rituelles sanctifiées par les siècles. *Fides aeterna.*

*Christopher Gérard*

*R. Lane Fox, Païens et Chrétiens. La religion et la*

*vie religieuse dans l'empire romain de la mort de Commode au Concile de Nicée, Presses*

*Universitaires du Mirail, Toulouse 1997, 195FF.*

*P. Brown, L'autorité et le sacré. Aspects de la christianisation dans le monde romain, Ed. Noësis, Paris 1998, 120FF.*

*P. Brown, Pouvoir et persuasion dans l'Antiquité tardive. Vers un empire chrétien, Seuil, Paris 1998, 140FF.*

*D. Briquel, Chrétiens et Haruspices. La religion étrusque, dernier rempart du Paganisme romain, Ecole Normale Supérieure, Paris 1998, 145FF.*

## G

### **Etrusca Disciplina**

On sait que les Anciens considéraient les Etrusques comme les plus religieux des hommes. La maison Picard, spécialisée dans l'édition de livres d'archéologie, a créé une nouvelle collection *Antiqua*, destinée à illustrer l'importance de cette science pour la connaissance des civilisations anciennes. Elle publie aujourd'hui un livre appelé à devenir une référence sur la religion étrusque, due au savoir du professeur J. R. Jannot. Dans *Dieux, Devins et démons*, il étudie les principales caractéristiques de cette religiosité déterministe, fondée sur une révélation consignée dans des livres sacrés, définie comme un fatalisme déterministe, des origines à la fin de l'Empire (le concept de « fin du Paganisme » n'étant pas pertinent). En effet, en 410 PC, plus d'un demi-millénaire après la fin de l'indépendance étrusque, des haruspices sortent de l'ombre et proposent au pape des Chrétiens de refouler les hordes d'Alaric en suscitant un barrage de foudre.

Le pontife (encore un titre volé à l'ancienne religion!) refusera et ce sera une Chrétienne qui ouvrira la porte de la Ville aux Wisigoths. L'influence des mages étrusques, spécialistes des rites divinatoires (examen du foie des victimes), était importante à Rome: n'oublions pas que Virgile lui-même avait du sang toscan. Remercions le professeur Jannot pour nous avoir ouvert les portes d'une tradition mystérieuse, dont on retrouve des traces en Italie jusque dans la sorcellerie des campagnes.

Marc Cels

J. R. Jannot, *Devins, Dieux et démons. Regards sur la religion de l'Etrurie antique*, Picard, Paris 1998, 195FF jusqu'au 31. 10. 1998. La librairie Picard, mondialement connue pour ses livres d'archéologie (les fameux *Manuels par exemple*) publie des catalogues fort utiles: 82 rue Bonaparte, F-75006 Paris, télécopie: 01 43 26 42 64.

## G

### Suivre les Dieux

Pierre Hadot est l'un des meilleurs connaisseurs du néoplatonisme antique, courant philosophique qui exercera une influence capitale sur l'histoire intellectuelle de l'Occident (ainsi que sur les courants juifs, islamiques via le soufisme). Un petit livre récent - *Eloge de la philosophie antique* - reprend sa leçon inaugurale au Collège de France, qui porte sur "l'étroite liaison entre grec et latin, philosophie et philologie, hellénisme et christianisme". Elève de P. Courcelle, auteur d'une thèse monumentale sur les

lettres grecques tardives, de Macrobe à Cassiodore, il rend hommage au maître disparu, selon la vénérable tradition du Collège de France. Il développe ensuite la thèse de Courcelle, qui lui a servi de point de départ: l'influence du néoplatonisme grec païen sur la pensée latine chrétienne: Ambroise traduit en fait Plotin. A l'époque, la thèse ne plut pas trop à d'aucuns: des Chrétiens ne supportèrent pas de voir analyser la conversion d'Augustin comme une allégorie littéraire... d'origine païenne. L'influence païenne sur des textes aussi importants pour notre culture que les *Confessions* d'Augustin ou *La Consolation de la Philosophie* de Boèce est pourtant une réalité. P. Hadot, méfiant face aux murailles de Chine, préfère considérer l'hellénisme comme un tout d'Alexandre à Justinien. Les périodes hellénistique, romaine et proto-byzantine - un millénaire d'histoire - doivent à ses yeux être étudiées comme un ensemble cohérent. La synthèse opérée à cette époque entre Platon, Aristote, le stoïcisme (et la marginalisation des autres courants, dont l'épicurisme, déjà mal vu) donne en fait le néoplatonisme, qui influencera tous les penseurs occidentaux, ainsi que les théologiens juifs et musulmans. C'est Augustin, évêque chrétien d'Hippone, qui résume la pensée antique en une formule proche du Gnôthi seauton delphique: "Ne t'égare pas au dehors, rentre en toi-même, c'est dans l'homme intérieur qu'habite la vérité". Hadot insiste aussi sur le caractère pratique de la pensée païenne, qui est un genre de vie (contrôle de soi, méditations, type de langage, attitude face aux conventions sociales, du refus cynique à l'acceptation sceptique,...

). Nous sommes bien plus proches, *mutatis mutandis*, de certains courants orientalisants contemporains que de la pensée universitaire actuelle, désincarnée et totalement coupée du corps: "Le souci du destin individuel et du progrès spirituel, l'affirmation intransigeante de l'exigence morale, l'appel à la méditation, l'invitation à la recherche de cette paix intérieure que toutes les écoles, même celle des sceptiques, proposent comme fin à la philosophie, le sentiment du sérieux et de la grandeur de l'existence, voilà, me semble-t-il, ce qui dans la philosophie antique n'a jamais été dépassé et reste toujours vivant ". A lire ces lignes lumineuses, on comprend à quel point un Marcel Conche (cf. plus haut) est demeuré fidèle à cette vision grecque (et indienne) de l'amour de la sagesse.

Akolouthin tō theō: suivre la Divinité. Telle est la définition de la philosophie païenne, avant son asservissement par la théologie chrétienne, événement funeste de l'histoire européenne, que l'on peut dater avec précision: 529PC, date de la fermeture de l'Université d'Athènes par Justinien. Après cette date, toute pensée non chrétienne est interdite. J. Follon publie, sous une forme d'une grande élégance, ses réflexions une Introduction à l'esprit de la philosophie ancienne, caractérisée comme un effort pour "suivre la Divinité" dans le double sens de la contemplation par la pensée et de l'imitation par l'action. Il examine la quête païenne du sacré depuis les présocratiques jusqu'aux néoplatoniciens: l'homme y est lié au divin; sa noblesse étant d'origine céleste et les Dieux constituant des modèles pour les mortels. L'auteur de ce

petit livre est clairement chrétien: le Christianisme y est vu comme le couronnement de la pensée antique, qui n'aura été qu'une longue *praeparatio evangelica*. Mais l'ouvrage est sérieusement charpenté, les références précises abondent ainsi que les citations de textes originaux. Pythagore est défini comme un philosophe de la raison, par opposition aux religions apocalyptiques. La connaissance des causes et des principes premiers est la condition *sine qua non* d'une connaissance véritable - et désintéressée - de la nature (ciel/terre). Le Maître de Samos distingue trois types de vie: jouisseuse (recherche des plaisirs), politique (recherche des honneurs) et contemplative (recherche de la sagesse): il est en cela fidèle à la vieille trifonctionnalité indo-européenne. Comme Hadot, J. Follon insiste sur le caractère pratique autant que théorique de cette pensée. Pour le sage païen, l'imitation du divin dans sa vie privée est l'objectif à atteindre: philosophie et "religion" sont donc liées, la seconde ne constituant pas un rejet de la raison (Dieu étant Logos) comme le prétendent les orthodoxies chrétienne et laïco-scientiste. Ce genre de vie philosophique découle d'une parfaite connaissance des causes premières; il est fondé sur le détachement et la poursuite d'un idéal de sagesse. Parmi les grandes différences entre philosophie et théologie chrétienne - parler de philosophie chrétienne n'a à mes yeux aucun sens puisqu'il existe des dogmes dans cette religion de type antirationnel et apocalyptique, étrangère au mental indo-européen -, Follon cite la création *ex nihilo* (chez les Païens, il n'y a pas de réelle

création par un Dieu personnel, mais bien émanation, transformation d'une substance primordiale), l'incarnation du Logos (pour les Païens, Dieu est impassible, étranger à tout ce qu'endurent les mortels, quoi qu'en disent les fables des poètes). Le thème de la résurrection des corps faisait déjà rire les Païens venus écouter Paul de Tarse sur l'Aréopage d'Athènes (Actes des Apôtres 17). Le discours de ce dernier est d'ailleurs truffé d'allusions au Paganisme, mais la pierre d'achoppement reste la résurrection d'un corps voué à la corruption. Ce salut de l'âme et du corps est impensable pour un Païen. Encore une différence essentielle: cet amour que le Dieu des Chrétiens porterait aux mortels (exemples: Auschwitz, Kolyma, ou, dans le moindre département de pédiatrie, la chambre des leucémiques). Pour les Chrétiens, Dieu aime passionnément les hommes. Il est piquant de constater que cette vision infantile du sacré a débouché sur des massacres sans nom, théologiquement justifiés: l'amour et la haine sont en effet liés et prôner un amour aussi abstrait qu'impossible dans la réalité constitue sans aucun doute une dangereuse imprudence. Dans la belle collection Vestigia éditée par le Cerf et l'Université de Fribourg, le même auteur, J. Follon publie une fort utile anthologie de textes païens sur l'amitié, des présocratiques à Thémistius. Cette initiative sympathique est du plus haut intérêt: le thème de l'amitié ne semble pas passionner les philosophes contemporains qui, depuis Descartes, le boudent. En revanche, dans l'Antiquité, l'amitié (la philia hellénique) occupe une place importante; elle est sans doute

centrale dans la pensée païenne. Pour les Chrétiens, l'Amour, un amour généralement abstrait, et la Charité, qui a pour corollaire l'intolérance (la correction fraternelle), importent surtout: amour de Dieu pour les hommes, et amour des prochains en vue de Dieu. Mais quid des Païens, des hérétiques? Sont-ils comptés au nombre des prochains? Etudier l'histoire de l'Eglise, c'est déjà répondre à la question. Cette importance accordée, au détriment de l'amitié, à l'amour, non point celui du Beau ni celui porté au maître de l'Ecole, est l'une des ruptures causées par la christianisation. Dans nos langues, encore aujourd'hui, l'amour est central, et l'amitié plus marginale. Un second volume est attendu, qui traitera du Moyen Age.

Schelling disait, dans *Les Ages du Monde*, que " le temps est le véritable point de départ de toutes les recherches en philosophie ". L. Couloubaritsis et J. J. Wunenburger publient aux Presses de Strasbourg les actes de colloques tenus à Bruxelles et Dijon sur la figure du temps, de l'Antiquité païenne à la littérature de science-fiction. Une importante part du volume est consacrée à Chronos, Aion et Kairos, au temps et à l'éternité chez Platon, au temps de l'initiation gréco-romaine. Les textes sont souvent érudits, mais parfois, l'on se contente de jargonner... ou de (maladroitement) paraphraser des textes antiques. P. Walter, explorateur du mental européen archaïque, étudie le temps des fées dans le folklore médiéval. Il montre que l'Eglise, pour mettre au pas la société sauvage, dut en contrôler l'imaginaire et, pour ce faire, liquida autant que possible le temps magique, cyclique, des Païens. Il fallut évincer ce temps par trop festif, riche

en alternances et en retournements, pour le remplacer par le temps de la production, linéaire et quantifié, celui des marchands. P. Somville se penche sur la conception cyclique, temps religieux par excellence et cite les lignes très nietzschéennes de B. Strauss: " Univers non créable, non destructible. Entrelacements, ondoiements, entrechoquements. Pas de début, pas de fin. La métaphore du premier et de l'unique, la " singularité " s'évanouit comme toutes les autres " .

*Christopher Gérard*

*P. Hadot, Eloge de la philosophie antique, Allia, Paris 1998, 40FF.*

*J. Follon, Akolouthein tô Theô. Suivre la Divinité.*

*Introduction à l'esprit de la philosophie ancienne, Peeters, Louvain-Paris 1997.*

*J. Follon et J. Mac Evoy, Sagesse de l'amitié.*

*Anthologie de textes philosophiques anciens, Cerf (coll. Vestigia), Paris-Fribourg 1997, 155FF.*

*L. Couloubaritis & JJ Wunenburger éd., Les Figures du Temps, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg 1997, 160FF.*

## G

### Non-dualité

Les éditions de la Table ronde rééditent une anthologie, datant de 1981, de textes non-dualistes, préfacée par A. Desjardins. Bouddhistes, Hindouistes et mystiques hérétiques de la tradition chrétienne cohabitent dans ce florilège fort utile. V. Loiseleur, l'éditrice, situe d'ailleurs l'akmè chrétienne vers 1200, avant l'avènement de la scolastique. Que dire alors du néothomisme et de l'actuel salmigondis socialo-profane? Voici une ébauche de

réponse: " L'Eglise, actuellement déchirée par des dissensions internes, ne peut plus offrir à ceux qui le désirent un chemin cohérent susceptible de favoriser l'accès à une réalité supérieure. L'accent mis par l'Eglise sur le dualisme du bien et du mal conduit souvent ses fidèles à une morale étroite d'où toute transcendance a disparu ". Cette incapacité des Chrétiens de répondre à ces questions sur l'unité manifeste de la réalité et la multiplicité des perceptions de celle-ci explique l'intérêt de nombre d'Européens, frustrés par le carcan judéo-chrétien, à recourir aux traditions " orientales ". V. Loiseleur semble considérer l'Hindouisme comme faisant partie de l' " Orient ", comme si les Brahmanes de l'Inde n'étaient pas les frères de nos Druides. Comme beaucoup, elle oublie les racines communes, qui font que les Upanishads, comme les textes présocratiques, appartiennent à notre univers mental, et ne relèvent nullement de l'exotisme. V. Loiseleur considère la Tradition hindoue comme étrangère à notre héritage. En fait, la doctrine non-dualiste, celle de l'Advaita Vedanta indien, constitue le socle du Paganisme. Le non-dualisme, exaltation du oui à la vie - le miracle du oui -, a influencé les traditions soufies (que, paradoxalement, certains Européens déboussolés invoquent pour justifier leur conversion à l'Islam!), rhénanes Maître Eckhart, voire l'Evangile de Thomas... Le non-dualiste ne peut se satisfaire de dogmes; au contraire, il tend à comprendre par lui-même la réalité par le dépassement des contraires. Il observe, aiguise son regard sans prendre parti, ce qui, pour lui, consisterait à exclure une part du réel. Posture philosophique qui

n'est ni celle des rationalistes, ni celle des Chrétiens, couple de vieux adversaires liés par de fausses oppositions et de vraies convergences. V. Loiseleur est manifestement déformée par une éducation chrétienne: elle christianise à tort une pensée dont elle ne saisit pas l'antériorité, pensée païenne, "unitaire" refoulée ou niée par l'Eglise car inapte à assurer le contrôle des consciences (instrumentalisation de la peur, du péché, de l'enfer, etc). Que faire en effet d'un Angelus Silesius: "Je ne suis pas en dehors de Dieu. Et Dieu n'est pas en dehors de moi"? Voilà un livre à méditer, malgré ses a priori, pour tous les Païens, prédualistes et unitaires.

*Christopher Gérard*

*V. Loiseleur, Anthologie de la non-dualité, La Table ronde, Paris 1997, 95FF.*

## G

### Néo-paganismes

Sous ce titre, la revue *Vouloir*, dirigée par le germaniste R. Steuckers, propose une copieuse livraison entièrement consacrée au Paganisme, ancien et nouveau. Notre ami Jean Vertemont y définit d'emblée le Paganisme comme compréhension intuitive de l'ordre du monde, insiste sur l'importance de la volonté (cf. le yoga), la primauté de l'énergie sur la parole et la reconnaissance de l'art comme voie d'accès au divin. La conception païenne du monde implique une connexion intime avec le réel: elle est aux antipodes des abstractions dévitalisantes et liberticides des religions abrahamiques, totalement

déconnectées et remplies de méfiance face à la nature. Vertemont voit bien que le Paganisme s'adresse plus à l'esprit qu'au coeur: rien d'infantilisant dans cette approche du sacré alors que, dans la religion de l'"Amour" (et du Péché), l'homme, au lieu d'être équilibré et centré, est vu comme soumis à un Dieu jaloux et tyrannique, créateur du monde (et du mal) à partir du néant. Nietzsche avait bien vu l'essence du Judéo-Christianisme qui fabrique des esclaves, alors que les Grecs, les Celtes ou les Vieux Romains conçoivent l'homme comme Maître, ou du moins aspirant, en une tragique tension, à la maîtrise et à l'équilibre. Vision autrement plus exaltante et plus noble que celle du pauvre pécheur, résigné, promis aux ténèbres infernales pour quelques instants de plaisir évidemment coupable, pitoyable et aspirant à être pris en pitié par un Dieu à la fois tout-puissant et infiniment bon... B. Notin insiste quant à lui sur la recherche de la vérité dans le Paganisme, qui est donc à la base de la pensée rationnelle, cette fameuse libido sciendi que l'Eglise a toujours tenté de réprimer au profit de la seule foi (Credo quia absurdum, disait en substance Tertullien): "retenir l'ajustement correct comme définition de la vérité est une caractéristique profonde de la civilisation polythéiste". Ou plus loin: "De l'Islande à l'Indus, hier et aujourd'hui, la volonté de penser la diversité du monde et d'harmoniser le Tout est au centre du parcours des Polythéistes". Je ne résiste pas au plaisir de citer ce que cet auteur dit de la tradition et des institutions païennes: "Les sectes monothéistes cherchent à intégrer les individus dans la communauté

des croyants. Fondées sur le dogme de la création, elles affirment que l'homme est donné, rigide, interchangeable, et qu'elles peuvent agir sur le destin des autres par leurs propres forces car "la foi soulève des montagnes" et par les sublimes codes juridiques permettant de façonner le comportement (assassinat judiciaire des infidèles). Ces religions ne prêchent pas la liberté pour chacun de se réaliser selon sa nature. Ce sont des sectes rivales, au service d'hommes avides de puissance, qui cherchent à imposer des dogmes absurdes, des contraintes inhumaines, pour assurer leur pouvoir. Selon les Polythéismes, l'important, pour chacun de nous, est de chercher à se comprendre lui-même, puis de se réaliser. Pour ce faire, la Théologie est séparée de l'Eglise. L'autorité ecclésiastique suprême des sectes monothéistes est remplacée par une tradition, des institutions: castes, familles, etc. L'homme est libre de penser comme il l'entend, il lui suffit d'accomplir les rites qui constituent le devoir social, le lien entre les générations, la continuité de la tradition. Il est normal de boycotter ceux qui méprisent les traditions tout en acceptant de vivre dans la société...". Quel contraste avec l'Occident moderne "entré dans un processus de crétinisation de masse piloté par les mafias capitalo-théocratiques": toute personne travaillant pour l'Education Nationale peut aisément s'en rendre compte... même si la grande masse des "enseignants" est incapable, faute d'outil théorique, d'articuler une critique cohérente des utopies égalitaires.

On lira aussi une étude sur les symboles païens, une analyse des thèses de Kurt Hübner sur le Mythe qui démontre que le

Paganisme n'est en rien une vague rêverie sans conséquences concrète, mais bien un appel à l'action méditée: "Toute pensée mythique, tout sens du tragique postule une mobilisation permanente des énergies sur le plan politique" écrit R. Steuckers. Outre une analyse des théories de J. Hilmann sur le retour de Pan, une étude sur les sorcières, Vouloir propose un article fouillé sur la redécouverte par les humanistes de la Renaissance de l'héritage pré-chrétien (et pré-romain) de l'Europe: la lecture, dès le XVème siècle, de la Germania de Tacite notamment, fut d'une importance fondamentale pour notre histoire intellectuelle, y compris sur le plan de la réflexion juridique. La renaissance païenne dans l'Allemagne d'avant 1914 (Dritte Konfession) est analysée avec moult détails: refus du Christianisme vu comme aliénation, retour à un panthéisme et conception d'un Dieu impersonnel, rejet du péché au profit d'une vision festive et conviviale de la vie, réactivation de cultes païens (bois sacrés, dolmens, temples,...), tout ceci démontre que la fin de l'autre siècle, outre-Rhin, fut plus qu'intéressante. Mais l'une des contributions les plus passionnantes est sans conteste une sorte d'éphémérides païennes, de 1176 à 1971: des faits souvent peu connus, mais significatifs. Une autre traite de l'imprégnation païenne dans la culture ouvrière allemande (les libres-penseurs prolétariens), du cercle de l'éditeur Diederichs, vitaliste et holiste,... Outre un article un peu confus sur le traditionaliste Fr. Schuon, il faut encore citer un texte assez provocateur du groupe marseillais Libération païenne, furieusement dionysiaque... jusqu'à

l'incohérence: pourquoi surévaluer le rôle - certes réel - de l'orgie, pourquoi fustiger aussi systématiquement les doctrines de la maîtrise de soi-même au profit d'un Paganisme "anarchique et immoral", qui me paraît constituer une posture bien "littéraire", une pose peu crédible? Apollinisme et Dionysisme ne peuvent être opposés de façon manichéenne puisqu'ils sont complémentaires: l'orgie ne trouve sa place qu'au sein d'un ordre socio-cosmique bien défini (exemple: le carnaval, dont la psyché protestante paie si cher l'absence!). L'oublier mène à l'hédonisme vulgaire de l'Occident: le culte du « fun » ou de la cuite. Quant à son corollaire, l'anarchisme « immoral » et apolitique, il est le meilleur garant du pouvoir des trafiquants et des groupes occultes, que seul l'Etat authentiquement souverain, c'est-à-dire plaçant le Politique à sa juste place, peut (théoriquement) réprimer. La mise au point sur l'imposture du Paganisme nazi doit être citée: "Que pouvait-il d'ailleurs y avoir de païen dans le bric-à-brac idéologico-culturel du nazisme, fait d'un mélange de symboles runiques, de salut à la romaine, de statuaire grecque et de monumentalité égyptienne destinée à écraser l'Allemand moyen et à le convaincre de la toute-puissance de Pharaon, le Führer Adolf Hitler, avec, pour couronner le tout, un monothéisme germanique (produit local du biblisme protestant) qui reposait sur la croyance en un Dieu allemand, dieu des armées, dont le peuple allemand serait l'élu (un Yahvé qui aurait les traits d'Odin)? Un certain nombre d'auteurs ont remarqué que le nazisme se présentait de fait comme un judaïsme inversé dont les partisans

estimaient nécessaire de liquider le modèle hébreu trop voyant, (...) Aussi, nous ne saurions trop conseiller aux néo-nazis de changer de religion (s'ils en ont une) et de relire l'Ancien Testament. Ils y trouveront plus de sources d'inspiration que dans les mythes européens où le meurtre, le génocide et la haine de tout ce qui est différent n'occupent pas la place d'honneur et ne reçoivent aucune justification divine...". Ce numéro appelé à faire date comporte aussi, last but not least, une étude très approfondie consacrée à Antaios "fer de lance de la reconquête païenne", par une lectrice aussi attentive qu'indulgente.

*Christopher Gérard*

*Vouloir 10, Paganismes et Néo-Paganismes, printemps 1998, 300FB, 65FF. A commander à Europa, BP 55, B-1190 Forest 1, Belgique.*

## G

### Nouvelle Droite

La lecture du Vouloir recensé ci-dessus, qui contient quelques critiques véhémentes à l'encontre de la Nouvelle Droite française, me fait sortir des cartons d'Antaios l'une ou l'autre note de lecture consacrée à ce courant. Le groupe Libération païenne, qui en serait issu, voit celle-ci comme un avatar non chrétien du maurrassisme: Maurras, lui même disciple d'Auguste Comte, eut une jeunesse païenne (voir ses livres Anthinéa, Le Chemin de Paradis) avant de se convertir à « l'Eglise de l'Ordre » et de réprimer son réel génie poétique pour se consacrer à son Action Française. Un jeune juriste et politologue de l'Université d'Aix-en-

Provence, Marc Crapez, publie, sous le titre *La Gauche réactionnaire* - sans doute par allusion au livre fameux du politologue israélien Zeev Sternhell *La Droite révolutionnaire* (Seuil, 1978), la thèse qu'il a consacrée aux mythes de la plèbe et de la race dans le sillage des Lumières. Il y étudie une double tradition politique dans la France d'après 1864: le social-chauvinisme du courant héritier des sans-culottes de 1793 (*Patrie-Egalité-Travail*) et le communisme de droite de certains disciples de Voltaire (*Race-Egalité-Science*). Ces deux courants auraient influencé le boulangisme, et plus tard, des écrivains comme Céline et Rebatet, voire le « nietzschéo-positivisme » du jeune Alain de Benoist. M. Crapez cite une kyrielle d'auteurs tombés dans l'oubli qui témoignent de l'existence il y a plus d'un siècle d'idées considérées hier comme gauchistes, aujourd'hui comme dextristes... mais tout aussi diabolisées par curés et bien-pensants. Pour le Païen contemporain, rétif à tout embrigadement et méfiant à l'égard des idéologies, les textes cités par Marc Crapez indiquent des pièges à éviter (l'athéisme et le matérialisme aux sources du racisme,...), mais aussi quelques vérités éternelles, sur le Monothéisme par exemple. Dans cette étude érudite, l'anachronisme n'est jamais loin: manifestement, ce travail tente de répondre aux questions d'un establishment angoissé par la renaissance d'un courant « populiste » plus démonisé que sérieusement étudié. Toutefois, M. Crapez pose une bonne question: ne faut-il pas réexaminer de fond en comble le Siècle des Lumières? Certes, mais sans pour autant sombrer dans une banale

restauration judéo-chrétienne, présentée comme l'unique digue opposée à la « barbarie », selon l'antique précepte « Nulla salus extra ecclesiam »! A ce propos, la revue *Catholica*, qui avait publié il y a quelques temps un excellent numéro sur le politiquement correct, présente un article du politologue catholique Thomas Molnar, professeur à Budapest et auteur de *The Pagan Temptation* (1987), intitulé « Attraites et impasses du néo-paganisme ». Il confirme l'engouement des jeunes intellectuels est-européens pour la Tradition païenne, et en général pour les doctrines non chrétiennes et non matérialistes. T. Molnar, qui avait déjà dialogué avec la Nouvelle Droite dans le passé (voir par exemple *L'Eclipse du Sacré*, Table ronde 1986), considère que le Paganisme n'est aujourd'hui « ni praticable ni vivable ». Vision typiquement chrétienne (et non point juive: des Juifs conçoivent parfaitement que l'on soit Païen, comme cela m'a été confirmé) qui consiste à nier jusqu'à la réalité d'une identité païenne (comme les Catholiques ont, jusqu'à Vatican II, nié l'identité religieuse des Juifs). Curieuse obsession, qui s'apparente très probablement à une forme de mauvaise conscience: pour asseoir son pouvoir sur les consciences, l'Eglise a pillé les traditions pré-chrétiennes et, au fil des siècles, a élaboré un immense syncrétisme (rites remontant à la préhistoire européenne - les processions -, concepts philosophiques grecs - le Logos-Verbe -, apocalypses juives, mythes babyloniens et persans, oripeaux du Paganisme romain, calendrier des divers Polythéismes - à commencer par la date de naissance de leur Messie,

au Solstice d'hiver, etc). Confrontée au regard de Païens conscients d'avoir été dépouillés de leurs temples, de leurs mythes, de leurs rites et de leurs symboles, l'Eglise, instrument de pouvoir, ne peut que trouver insupportable toute renaissance du Paganisme, puisqu'elle fait apparaître l'imposture et la supercherie. Le Païen, pour certains Chrétiens, joue malgré lui le rôle de reproche vivant. D'où ce discours dogmatique sur la prétendue impossibilité du Paganisme aujourd'hui. Il suffit pourtant de se rendre au Japon shintoïste ou en Inde pour voir à quel point vivre son Paganisme est chose simple, pour comprendre que l'Eglise ne possède nullement je ne sais quel absurde monopole de la vie intérieure, qu'elle ne constitue en rien l'aboutissement de l'«évolution» spirituelle de l'humanité. Le propre de la Tradition étant son éternité, on ne voit pas pourquoi nous devrions tous nous ennuier à leurs messes à supplier un agitateur palestinien, de nous sauver du Pêché imaginaire et de nous assurer le Salut dans je ne sais quel arrièremonde! Il y a chez ces Chrétiens une totale incapacité à accepter la multiplicité des sensibilités et des visions du monde, une intolérance et un sectarisme fonciers. Lors de l'Affaire de l'Autel de la Victoire, en 384, le sénateur Symmaque, chef de l'opposition païenne, s'adresse à l'Empereur chrétien Valentinien II, à qui il demande de rétablir l'antique autel du Sénat retiré par le père du jeune monarque. Sa plaidoirie pour la liberté de conscience, déjà niée par les Chrétiens, a été conservée. Voici ce qu'il dit: *Uno itinere non potest perveniri ad tam grande secretum.* « Un seul chemin ne peut suffire

pour arriver à pareil mystère »: il est possible de parvenir au divin par des voies innombrables et nul ne peut décentement imposer la sienne comme l'unique, la seule possible pour tous en tout temps et en tout lieu. C'est ce qu'a fait l'Eglise pendant des siècles. C'est ce que continuent de prétendre certains, dont T. Molnar. Autre critique majeure que je ferais à son article: la confusion systématique entre le Paganisme actuel et la Nouvelle Droite, comme si la plus vieille religion du monde, la Tradition éternelle, illustrée par des textes sublimes tels que les Védas ou les épopées homériques, par des philosophes et des artistes sans nombre de D. H. Lawrence à Heidegger pour notre siècle, avait attendu un cénacle parisien pour se manifester à nouveau! Du coup, les critiques adressées à la Nouvelle Droite française sont présentées comme pertinentes pour l'ensemble du courant néo-païen mondial, des druidisants aux Pythagoriciens, des odinistes aux shamanes ou aux Indiens des Amériques. Ainsi, Molnar critique Alain de Benoist, qui semble vraiment au coeur de ses préoccupations, pour n'avoir pas développé, dans son mouvement, la culture de l'âme (monopole du seul Catholicisme, on l'aura compris, sans oublier l'habituelle confusion entre discours sur l'âme et doctrine du salut individuel). Cette lacune est après tout possible, mais le Néo-Paganisme, Dieux merci, ne se limite pas au groupe de M. de Benoist... qui n'a, à ma connaissance, jamais prétendu incarner à lui tout seul le Paganisme contemporain! Les Pythagoriciens, pour ne parler que d'eux, pratiquent journallement la psychostasis,

la pesée de l'âme, et il existe des druidisants, des adeptes des cultes romains ou baltes, des shamanes, parfaitement étrangers à la Nouvelle Droite, qui pratiquent la méditation et la prière de manière sincère. Cet amalgame systématique est plus journalistique que scientifique et ne correspond pas à la réalité. L'un des épigones d'Alain de Benoist, qui se présente d'ailleurs comme catholique, A. Guyot-Jeannin, développe des visions aussi dogmatiques, mais balourdise et confusion mentale en plus, faute de formation intellectuelle. S'exprimant dans *Résistance!*, le fanzine du très glauque C. Bouchet (adepte des messes noires du type Crowley, voir à ce sujet Antaios XI, pp. 189-190. L'iconographie de ce n° intitulé « Pour une France pure »(?) confirme à elle seule ce que nous disions alors), il illustre que même la Nouvelle Droite comporte ses calotins, adeptes aussi bornés que prétentieux d'une Tradition figée jusqu'à la caricature. Cet aliboron, du haut de ses vingt-huit printemps, affirme sans rire: « J'accorde (sic) une place aux religions non abrahamiques car elles viennent confirmer le plus souvent (sic) le message des religions abrahamiques » ou « La Nouvelle Droite n'est pas un parti (sic) monolithique », etc. D'une autre envergure, d'une autre cohérence sont en revanche les réponses de Guillaume Faye, autre héraut - suprêmement païen, lui - de la Nouvelle Droite (mais de la vieille école), aux questions de la revue *Éléments*: « Le christianisme n'a eu de sens historique qu'en tant que syncrétisme pagano-chrétien, et non biblique. Dès lors qu'avec la Réforme et la Contre-Réforme, le

christianisme s'est recentré sur la Bible, il a révélé sa nature profonde de religion du salut individuel. A terme, cela ne pouvait mener qu'à une foi laïque, dont la nouvelle religion des droits de l'homme est une illustration. La cathédrale de Chartres reste à mes yeux un monument païen, et j'y ressens une présence, comme à Delphes; la cathédrale d'Evry est un monument chrétien, et je n'y ressens rien. Le déclin du christianisme signifie que l'Europe est redevenue une zone de conquête spirituelle: le vide religieux et sacré y est comblé par l'Islam, par le retour des religions sauvages (sectes, New Age, etc.), par le bouddhisme. Là encore, la limite du phénomène sera imposée par le réel: tant que règne l'abondance, on peut bien se permettre le luxe de croire ou de ne pas croire. Mais dès que l'homme sera confronté à l'incertitude et à l'urgence, il aura besoin du sacré, c'est-à-dire de l'essentiel. A terme, les élites pourraient bien adopter une religion comparable à celle de Marc Aurèle, non plus fondée sur des mythes ou des superstitions, mais sur des « symboles actifs » (Walter Otto). Ne nous bouchons pas les yeux: cette nouvelle religion ne pourra être articulée que sur une réinterprétation du christianisme, qui reste dominant. Nous ferons aux chrétiens ce qu'ils nous ont fait en réinvestissant leurs pratiques et leur foi d'éléments nouveaux empruntés à notre mémoire archaïque et païenne. » A méditer.

*Christopher Gérard*

*M. Crapèz, La gauche réactionnaire. Mythes de la plèbe et de la race, Berg International, Paris 1997, 140FF. Catbolica, printemps 1998. Résistance! 3, mars 1998. Éléments 92, juillet 1998. Signalons*

*aussi l'intéressant livre publié par La Nouvelle Droite sur mai 68: Le mai 68 de la Nouvelle Droite, Labyrinthe 1998, 120FF. A commander 41 rue Barrault, F-75013 Paris. Catalogue recommandé. Alain de Benoist y souligne le succès de la figure du Repenti, qui n'a rien de jüngerien et qui semble éclipser celle du Rebelle. Il fait part de sa nausée face à toutes les trahisons de tant de soixante-huitards devenus les chiens de garde de l'idéologie dominante (market democracy and Human Rights, Bible and Business). Vues originales sur l'essence de la modernité: voir aussi les textes de P. Bérard, G. Charbonneau, J. Jouven,...*

## G

### Passion et béatitudes

*"Du point de vue social et littéraire, votre solitude est extrême. Votre originalité risque de vous coûter cher".*  
 G. Jacques B. à Gabriel Matzneff, 29 octobre 1974. Voilà que nous revient Gabriel Matzneff avec La Passion Francesca, ses Carnets Noirs des années 1973-1976. Il y narre par le menu la passion qu'il éprouva pour une jeune beauté, chaude garce et caractère impossible. En bon latiniste, Gabriel Matzneff s'est souvenu de l'étymologie du mot passion, que le Christianisme a bien gardé en mémoire: patior, je souffre. Car des souffrances, il en endure, point trop stoïquement. Les grincheux parleront d'impudeur, les jaloux d'immoralité et les néo-inquisiteurs prendront un malin plaisir à citer l'un ou l'autre passage soigneusement tronqué. La belle préface de Maître Th. Lévy met en garde contre ce genre de tentation impure et, surtout, dresse un portrait très juste de notre

archange: "pas d'arrière-pensées, pas de calculs, rien que de la passion irritable. Des caprices, de l'instabilité parfois jusqu'au cynisme, mais aucun coffre-fort ni tricherie. Il en devient même impotable, comme une eau trop claire pour ceux qui n'ont pas assez soif". Très juste en effet, foi de témoin: le cher Gabriel ne peut que désorienter conformistes et cagots. Ses manies d'homme libre l'empêchent de frimer et sa solitude, recherchée il est vrai - elle est la condition de son talent -, le dessert dans un monde où l'argent, les réseaux sont tout. Sa passion pour Francesca est examinée, disséquée, jour par jour, heure par heure, avec un soin maniaque. Nous suivons pas à pas dans leur affrontement, une guerre sans rien de froid qui oppose l'écrivain, souvent bien naïf, et son amante, un modèle de volonté de domination, poussée jusqu'au délire: "je vous suceraï le coeur et le cerveau, comme on boit du coca-cola avec une paille. (...) Vous êtes en mon pouvoir, et pour y échapper, votre coeur devra saigner des larmes et des larmes de sang". On aura compris à lire ces lignes écarlates que la petite capricieuse, si elle est douée pour la volupté, est un monstre d'autoritarisme. La victime, dans cette histoire, est bien le vilain monsieur, toutefois sauvé par l'écriture et par un reste d'instinct de conservation qui lui fait larguer les amarres à temps. Gabriel Matzneff nous donne en effet une belle leçon, un peu malgré lui: fuyons la passion, mes amis, - ce "véritable cyanure" -, fuyons ces femmes nocturnes, possessives et destructrices. Le paradoxe est de voir cet égoïste accepter de souffrir mille tracas: "le fond de mon caractère, c'est un goût forcené de la destruction,

heureusement tempéré par mon extraordinaire égoïsme". Heureusement, il reste les livres et les amis. Pour les maîtres, Tonton Arthur, Plutarque et Juvénal, sans oublier Casanova. Et les complices: des mousquetaires, Philippe de Saint-Robert, par exemple, ami comme Matzneff de Montherlant, qui, dans le Figaro-Magazine du 6 juin 1998, souligne le courage du solitaire du Vieux Paris. Ce qui frappe, à la lecture de ce livre déplaisant, - car le spectacle d'une telle passion est tout sauf plaisant -, c'est cette jeunesse de coeur, cette fermeté d'écriture. Dieux merci, Sa Très Haute Noblesse garde intactes son espièglerie, sa légèreté. Oui, il faudra penser à le béatifier, ce singulier paroissien!

*Christopher Gérard*

*G. Matzneff, La Passion Francesca, Gallimard l'Infini, Paris 1997, 120FF. A paraître en octobre 1998, aux éditions du Rocher (coll. La fantaisie du voyageur): Boulevard Saint-Germain. Tous les songes et les souvenirs de G. Matzneff. Rappelons qu'il existe une Société des Amis de Gabriel, sise 14 rue Vilain XIII à B-1050 Bruxelles. Télécopie: 00. 32. 2. 648. 87. 01. Se réclamer d'Antaios.*

## G

### Écrivains du XX<sup>ème</sup> siècle

*"À chaque époque, ce n'est qu'une poignée d'hommes qui empêche la société de pourrir tout à fait".*

*Henri Miller*

Voilà une phrase qui s'applique à merveille à Michel Mourlet, qui, dans son dernier ouvrage, présente une galerie d'écrivains, suprêmement personnelle et saupoudrée d'entretiens souvent parus dans sa revue Matulu. En un mot: "une certaine vision du monde, un certaine idée de la littérature et de la beauté". Non point le vain divertissement d'un de ces "gens-de-lettres", mais une réflexion lucide, sans rien d'amer, sur notre siècle (1914-1989). Le lecteur retrouvera ou découvrira au fil des pages le très grec Anouilh, mis au ban de l'intelligentsia, Gaxotte (qui réhabilite Louis XV), Dutourd (dangereux partisan des Serbes, à surveiller), Benoist-Méchin (auteur d'un remarquable essai sur les jardins), Déon l'Irlandais ("émanait de lui une odeur d'Europe" dixit André Fraigneau), Béraud l'enraciné: "l'homogénéité fondamentale de cette pensée tout entière accrochée au terroir, aux vertus profondes et simples de la race française telle qu'elle a été constituée par les siècles dans sa diversité régionale et qu'elle existe encore, sous les reniements et les effervescences médiatiques d'une morale officielle déboussolée". Sur le même sujet, M. Mourlet évoque le cosmopolite Larbaud: "Il faudrait s'entendre sur la notion de cosmopolitisme, chère à Larbaud. Autrefois privilège d'une élite intellectuelle et voyageuse, elle a pris depuis quelques décennies une coloration fortement péjorative aux yeux des moins compromis dans le nouvel Ordre moral. Synonyme de déracinement, de métissage culturel, c'est la forme mondialiste et grand-bourgeoise de la massification égalitaire, idéal actuel des sociétés évoluées: le retour

à l'indifférencié primordial du troupeau dont tout l'effort des hommes avait été de sortir depuis qu'ils marchent debout. (...) Ainsi, le cosmopolite d'aujourd'hui est essentiellement un colonisé qui jargonne le yanqui (comme dit Etienne) et ne se plaît qu'à l'ombre des gratte-ciel poussés comme champignons sous toutes les latitudes, ébloui par la technique, la verroterie et le catéchisme de l'"american way of life". "Tout le livre est à l'avenant suprêmement libre, mal-pensant en diable, bref, nous avons affaire à un vrai libertin, chez qui le goût du plaisir va de paire avec un esprit acéré, jamais dupe des mensonges à la mode. L'entretien avec Henry de Montherlant, sans doute le dernier accordé avant son suicide, constitue une parfaite illustration de l'esprit de la Vieille Europe, qui repose sur un sens aigu des hiérarchies morales et esthétiques.

*Christopher Gérard*

*M. Mourlet, Ecrivains de France. XXème siècle, Valmonde Trédaniel (coll. Médailles), Paris 1997.*

## G

### Falkenfelz

Jean-Luc Duvivier de Fortemps s'était fait connaître il y a une douzaine d'années par un essai remarquable sur le brame du cerf (Hatier 1985), dont il est un spécialiste incontesté ainsi que par un (trop) court recueil de nouvelles (La Fargne, Duculot 1985). Grand d'Ardenne, Grand Commandeur de l'Ordre de la Hure d'Or (qui remonterait aux Croisades puisque l'un des fondateurs, outre messires

Guibert de Matagne, Eudes de Rochehaut et Patrice de Dolhain, n'était autre qu'Hugues de Payens (mort en 1136), premier Grand-Maître de l'Ordre du Temple), M. Duvivier de Fortemps publie aujourd'hui le récit d'un séjour qu'il fit adolescent dans un castel des Hautes Fagnes: Reinhardstein. Le vieux Burg est en fait le personnage central de ce court roman: édifié au XIVème siècle, résidence des Comtes de Metternich durant trois cents ans, il fut détruit à la Révolution (fidèle au fameux slogan « du passé faisons table rase », mot d'ordre de tous les totalitarismes), comme tant d'autres joyaux de notre patrimoine. En 1969, le professeur van Overloop le reconstruisit, consacrant tout son temps à cette tâche titanesque, qui est aussi une preuve de piété à l'égard du passé. Il fut d'ailleurs inhumé au château, qu'il sacralise par sa présence éternelle. C'est peut-être à lui que pense l'auteur du roman lorsqu'il évoque le mystérieux oncle Wolfram v. Falkenfelz, un bien curieux paroissien: « Spirituellement, l'oncle Wolfram se sentait plus proche d'un « catholicisme païen », comme il disait, que du christianisme romain (...) aussi se disait-il, au grand dam de l'abbé Reuter, fils d'un paganisme et d'un christianisme réconciliés ». L'atmosphère du roman rappelle Julien Gracq et Jean Ray: nous sommes en plein réalisme fantastique, une spécialité bien belge. De splendides photographies, évidemment en noir et blanc, illustrent ce récit d'une auto-initiation propre aux êtres de qualité.

*Christopher Gérard*

*J. L. Duvivier de Fortemps, Falkenfelz, Ed. Eole 1998. Ecrire à B. Charlot, Ortho 44, B-6983 La*

*Roche-en-Ardenne en se réclamant d'Antaios.*

## G

### Nordica et Normannica

F. X. Dillmann, le directeur de la Société des Etudes Nordiques et le traducteur pour Gallimard de l'Edda de Sturlusson, publie un numéro spécial de sa belle revue *Proxima Thulé* en hommage à son maître le runologue Lucien Musset. L'ensemble comporte cinq cents pages de textes érudits, tous dûs à la plume du professeur Musset, sur la Scandinavie ancienne et les origines de la Normandie. Nous y remarquons une étude fondamentale sur la lente pénétration chrétienne dans l'Europe du Nord et son influence sur la civilisation de ces régions. L'Occident mettra longtemps à "pacifier" le Nord; on comprend d'ailleurs, à la lecture de cet article, que toute christianisation est avant tout volonté de neutraliser un peuple, pour mieux le dominer. L. Musset trace à grands traits le Paganisme nordique: absence de credo et de recette de salut personnel, adhésion à des rites (surtout le blót et la libation), lien à un sol particulier, "foi" collective et refus du prosélytisme. Cette religion est mal préparée pour affronter les ébranlements causés par les mutations sociales des VIIIème et IXème siècles. L'individualisme forcené des Vikings, qui leur fait choisir leurs Dieux avec qui ils entretiennent des relations d'amitié ou d'hostilité, la foi dans le meghin et le goût pour la magie qui en est le corollaire obligé, causent une rupture des liens sociaux et religieux, une dégradation du Paganisme ancien, dont profiteront les

évangélistes. L. Musset montre que, comme dans nos régions, le Christianisme touche d'abord citadins, esclaves et trafiquants. La conversion, qui prend parfois des allures de comédie (double jeu et pragmatisme pré-protestant) et s'effectue dans une joyeuse pagaille (il existe des Vikings sans Dieu, d'autres chrétiens et païens, ainsi que d'aimables girouettes), est couplée à une fascination pour l'Occident... comme dans le Tiers-Monde! Dans la Scandinavie ancienne, elle se couple à un ralliement au féodalisme et signifie donc l'intégration de ces régions à ce qu'il faut bien appeler l'Union européenne de l'époque. Comme le dit un vieux proverbe norrois: nihil novi sub sole. La troisième livraison de *Proxima Thulé*, revue dirigée par le professeur F. X. Dillmann, est enfin arrivée: on y lira des études érudites sur l'ivoire de morse et la colonisation du Groenland, les inscriptions runiques de Nydam, etc., ainsi que la chronique des études nordiques due au directeur de cette publication académique. La Société d'Etudes Nordiques prévoit de publier un recueil d'articles de G. Dumézil sur les mythes et la religion germaniques. Excellente initiative dont nous reparlerons. Le n° 4 est prévu pour l'automne 1999 (souscription:150FF); il comprendra des articles sur l'Islande avant les Vikings, Pythéas et Thulé, les banquets rituels et une critique des traductions françaises des poèmes eddiques.

*Christopher Gérard*

*L. Musset, Nordica et Normannica, Société d'Etudes Nordiques, Paris 1997. Proxima Thulé III, Paris 1998. Ecrire à la Sorbonne, Proxima Thulé, 45-47 rue des Ecoles, F-75005 Paris.*

## G

## Normandie

Dans un registre moins académique, signalons le travail d'une jeune maison normande: les éditions du Veilleur de Proue. Elle publie des brochures fort intéressantes sur la Normandie et son héritage scandinave souvent ignoré, voire refoulé: Mille prénoms de Normandie, 20FF; La Confiscation de la Normandie par Philippe-Auguste, 20FF; Les Etendards de la Normandie, 20FF. Elle s'attaque aussi à la démagogie télévisuelle en tant qu'outil d'une crétinisation d'ampleur inégalée dans l'histoire humaine. Deux brochures intéresseront encore davantage nos lecteurs: Symboles métaphysiques et traditions nordiques (un peu oecuménique) de G. Thorix (!) et Ungern Khan, un texte de l'écrivain normand Jean Mabire qui évoqua naguère cette haute figure dans un roman historique fameux. Le Veilleur de Proue annonce une réédition de Viking, les mythiques Cahiers de la Jeunesse des Pays Normands. Souhaitons bon vent à toute l'équipe ou, pour parler thiois: Houzee!

*Christopher Gérard*

*Le Veilleur de Proue, 39 rue de Fontenelle, Rouen, Normandie.*

## G

## Guénon

Utile réédition que celle du Dossier H consacré en 1984 par PM Sigaud à René

Guénon. Le volume regroupe des textes riches et divers sur ce penseur remarqué par Breton, Daudet, Daumal, et qui inspire encore nombre d'écrivains, d'artistes et même d'universitaires (qui le lisent en cachette). La carrière de Guénon est souterraine: s'il est lu, il n'est que rarement cité, ou alors par des épigones obtus, religionnaires dénués d'esprit critique et assurés de constituer le club des Supérieurs inconnus. Pareils protozoaires (voir ma note " Skorakizô ", dans Antaios XII) n'ont évidemment pas facilité une meilleure connaissance de l'oeuvre de ce " dissident absolu ". Comme le dit J. Tourniac, il est plus intelligent de devenir, autant que faire se peut, des hommes de Tradition, plutôt que de jouer aux gardiens du Graal. F. Schuon, récemment disparu, souligne les errements de ces gens: sous-estimation de l'homme occidental (à ne pas confondre avec le monde moderne dans sa totalité) et mirage oriental. Plusieurs collaborateurs de cet imposant travail, dont la bibliographie aurait gagné à être mise à jour, partagent un net préjugé anti-polythéiste et un attachement cadavérique au seul Catholicisme, horizon indépassable de Notre Mère, la SainteTradition (Bernadette de Lourdes, le complot gnostique, les ordres néo-templiers, et tutti quanti). L'intervention d'Alain Daniélou frappe une fois de plus par son bon sens: " Qu'il l'ait voulu ou non, il s'est constitué autour de Guénon une orgueilleuse chapelle de disciples qui se considèrent comme les détenteurs de la Tradition primordiale, ce qui est loin d'être évident dans leurs écrits ". Daniélou définit Guénon comme un penseur doué, " mais non comme l'héritier incontestable

et autorisé de la tradition ". L'indianiste shivaïte conseille la lecture de L'Introduction aux doctrines hindoues, mais reproche à son auteur d'oublier le Shivaïsme originel, pré-védique. Au concept étroit de Tradition, il préfère celui de Sanathana Dharma, la Loi éternelle. Daniélou cite des extraits de lettres envoyées par Guénon du Caire à Bénarès: " Je ne puis, dit Guénon, laisser dire que je suis " converti à l'Islam " car cette façon de présenter les choses est complètement fautive; quiconque a conscience de l'unité essentielle des traditions est par là même " inconvertissable " à quoi que ce soit... ". Fr. Le Roux et Chr. J. Guyonvarc'h abordent l'apport de Guénon aux études celtiques: ils reconnaissent une nette influence (ainsi que celle d'Evola, de Coomaraswamy) sur leur revue Ogam (années 1948-1951), à laquelle se substitue ensuite celle de Dumézil: " G. Dumézil, M. Eliade, E. Benveniste (qui a failli devenir rabbin!) sont, intellectuellement s'entend, très proches de René Guénon puisqu'ils proposent autre chose que le formalisme et l'académisme officiels. Ils diffèrent seulement par la méthode et les moyens ". Quant à M. Le Bris, il considère Guénon comme un orgueilleux dépourvu d'humour, un " homme du Jihad ". Toutes ces sensibilités fort différentes composent un intéressant Tombeau pour Monsieur Guénon, dont l'oeuvre sera lue cum grano salis.

*Christopher Gérard*

*P. M. Sigaud, René Guénon, Dossier H, L'Age d'Homme, Lausanne 1997.*

## G

## Politica Hermetica

Il a déjà été question dans Antaios des passionnants travaux de l'association Politica Hermetica (Maffesoli, Baubérot, Faivre, Taguieff,... ) que publie cette maison très originale - une bénédiction pour les non-conformistes - qu'est l'Age d'Homme. Le numéro XI de la revue propose une série d'articles pointus sur le pouvoir du symbole: symbolisme et ésotérisme, symbolisme et maçonnerie, Rose-Croix,... Parmi ces études érudites, qui nécessitent un solide bagage scientifique, citons celle du prof. britannique Goodrick-Clark, auteur d'un des rares livres sérieux sur les racines occultistes du national-socialisme (paru en traduction française chez Pardès), consacrée à la renaissance du culte hitlérien au sein du courant néo-nazi. Peut-on d'ailleurs parler de " renaissance ", alors qu'il s'agit manifestement d'un culte des catacombes, activé bien après la chute du IIIème Reich (en fait dans les années 60, et surtout après le premier choc pétrolier). Le rôle de deux individualités plus que spéciales est abordé: Savitri Devi, française convertie à un aryanisme aussi incandescent que sacrificiel et Miguel Serrano, diplomate chilien grand connaisseur du Tantrisme. Savitri Devi (de son vrai nom Maximiani Portas) mêla culte extatique d'un Führer mythifié, piété Bakhti et goût du martyr: une nouvelle religiosité focalisée sur la personne d'Adolf Hitler, nouveau Messie... et avatar de Vishnou. L'oeuvre du diplomate Miguel Serrano, ami de Hesse, est aussi analysée en tant que tentative d'élaborer une magie, un occultisme nazis.

*Christopher Gérard*

*Política Hermética XI, 1997, L'Age d'Homme.  
Ecrire à l'association, 5 rue Férou, F-75006 Paris.*

## G

### Lire Lévi-Strauss

Lucien Scubla, anthropologue et membre du CREA (Ecole Polytechnique), reprend dans un ouvrage d'une austérité certaine, les différents aspects d'une oeuvre capitale, celle du génial anthropologue Lévi-Strauss, qui fut l'ami de Dumézil. Ce livre, d'une lecture difficile en raison de l'approche strictement scientifique, se révèle un instrument utile pour quiconque désire percer le fond de cette pensée novatrice. L'auteur s'attache à relier les deux versants de l'abondant corpus straussien: aspect sociologique des structures de parenté et interprétation symbolique des mythes. L. Scubla, en établissant des séquences mathématiques à partir d'exemples à première vue disparates, obtient une " formule canonique ", qui permet de dégager une méthode d'analyse ouvrant des perspectives nouvelles sur l'interprétation des mythes sans pour autant leur ôter leur mystère primordial.

*Pascale Gérard*

*L. Scubla, Lire Lévi-Strauss. Le déploiement d'une intuition, O. Jacob, Paris 1998, 160FF.*

## G

### La pourpre et la glèbe

La collection Moyen Age européen dirigée par Ph. Walter s'est donné pour but de " recréer un espace médiéval

européen et une mémoire médiévale européenne " sans omettre les relations culturelles établies depuis des siècles avec l'Inde. V. Serverat, professeur d'études ibériques à l'Université de Grenoble, se propose, au travers d'un corpus de quatre cents textes, d'étudier sur près de neuf siècles, l'aire culturelle hispano-portugaise. A partir de récits fictionnels, l'auteur tente de dégager des types sociaux fondamentaux et complète ainsi son pur travail d'historien par un volet littéraire d'un grand sérieux. Un chapitre se révèle particulièrement passionnant pour nous: " grandeur et décadence de l'homme trifonctionnel ", qui révèle la permanence des trois fonctions duméziliennes dans la Castille médiévale.

*Pascale Gérard*

*V. Serverat, La pourpre et la glèbe, Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble 1997, 140FF.*

## G

### Paradis de brume

" Des lieux de brume ", c'est ainsi que la poésie, les hymnes et les descriptions de l'ancienne religion évoquent Tamoachan (lieu de création) et Tlalocan (lieu de mort). La brume atténue le clair-obscur, estompe les contours, rend les couleurs opaques; elle fausse les distances, en fourvoyant la main qui cherche à la toucher et brouille les odeurs dans sa mare humide. La brume est silence. Elle nie le mouvement quand elle l'enveloppe, mais ses filaments font croire que l'immobile est en train de se mouvoir. La brume mêle veille et sommeil. Et aussi, en ce qui nous

concerne, l'histoire et le mythe ". C'est sur cette vision poético-philosophique de la pensée aztèque que s'ouvre le passionnant ouvrage d'A. López Austin, spécialiste de l'ancienne religion méso-américaine et professeur à l'Université de Mexico. Dans *Hombre-Dios* (1973), il avait déjà mis en exergue la figure de Quetzalcóatl, Dieu qui, selon la légende, peut communiquer une partie de son essence aux mortels et les transformer en réceptacle de la force sacrée. A lire absolument en parallèle avec *Le Serpent à plumes* de D. H. Lawrence! López Austin poursuit la tâche délicate de repenser la religion aztèque de l'intérieur, de la débarrasser des lieux communs véhiculés à la suite des récits espagnols du XVIème siècle. Que de citations aveugles, de fausses accusations dans ces chroniques de missionnaires, chargés d'exterminer le " satanisme " omniprésent dans ces antiques cultes païens. Depuis plus de trente ans, grâce à ses connaissances anthropologiques et linguistiques, l'auteur débusque derrière cette muraille d'incompréhension la réalité mythique, base de la religiosité aztèque. Lieux sacrés, rythmes cosmiques, cycles saisonniers, manifestations divines constituent l'essentiel de ce livre où une civilisation de barbares assoiffés de sang humain se révèle un monde parfaitement organisé, soutenu par une pensée cosmique dont la fusion avec la nature et la poésie nous enchantent. Latinistes et celtisants ne manqueront pas d'établir un rapprochement avec le Livre VI du *Bellum Gallicum*, où un autre conquistador laissa, pour des siècles, une piètre image du Paganisme des Gaulois.

*Pascale Gérard*

*A. López-Austin, Les Paradis de brume. Mythes et pensée religieuse des anciens Méso-Américains, IHEAL, Maisonneuve et Larose, Paris 1997, 168FF.*

## G

### Initiation féminine

Nous avons déjà mentionné les travaux de la Loge Heptagone que publie La Maison de Vie, spécialisée dans les textes sur l'Égypte ancienne (Christian Jacq y est omniprésent), la maçonnerie et l'initiation féminine en particulier. Un livre récent, troisième volume de *Un Chemin initiatique pour les femmes*, tente de restaurer les relations privilégiées entre la femme et le sacré, l'aspect magique en particulier. Les textes et les mythes choisis proviennent en majorité de l'Égypte ancienne, civilisation fascinante à certains égards, mais dont nous ne sommes sans doute pas à même de comprendre le sens profond. Il y aurait beaucoup à dire de l'égyptomanie, de l'Antiquité à nos jours. Il est clair que celle-ci a été dans un passé récent, consciemment ou non, le vecteur de valeurs païennes totalement refoulées par le Christianisme dominant. Mais aujourd'hui, qu'un accès direct aux sources pré-chrétiennes de l'Europe est possible (héritages gréco-latin, celtique, germano-scandinave, slave, balte, védique,...), que la chape chrétienne se fissure davantage de jour en jour, cette égyptomanie prend des allures de fuite ou de diversion. Ce mirage oriental, cette reconstitution souvent bancal d'une Égypte de pacotille, aux structures mentales totalement étrangères à nos traditions (bien plus que le Catholicisme

paysan!), semble à la mode dans divers milieux, notamment maçonniques, qui se voient ainsi exemptés d'effectuer un travail autrement plus "subversif" (en fait constructif) sur la spiritualité européenne et peuvent ainsi draper leurs théories illuministes, cosmopolites et niveleuses, des oripeaux d'un Paganisme vidé de toute sève, et, partant, neutralisé. Prudence inconsciente devant la dynamite que constitue notre Paganisme ou stratégie du démineur, chargé de mouiller la poudre?

Pour revenir à ce livre, disons que le mélange d'extraits de textes indiens, africains, d'hiéroglyphes et de caractères chinois, souvent cités de seconde main, donnent l'impression d'une auberge espagnole où tout est dans tout. Une démonstration peu convaincante.

*Marc Cels*

*Loge Heptagone, Un chemin initiatique pour les femmes III, La Maison de Vie, 1998.*

## G

### Svastika

Deux ouvrages récents traitent des symboles solaires, svastika et croix celtique, mais parfois sans tout l'esprit critique indispensable quand on s'aventure dans sur un terrain aussi miné. B. Marillier, auteur d'un livre sur le Loup (Pardès 1998) se penche sur le svastika ou croix gammée (ou encore tétrascèle), symbole maudit aujourd'hui en raison de la guerre, mais qui était populaire autrefois. La brasserie Carlsberg l'utilisait pour décorer ses camions et, en Inde, on la voit dessinée sur les roues des taxis,

tracée sur les murs des maisons... et utilisée par des firmes de voitures par exemple (Daewoo). Il s'agit d'un signe de bon augure (signifiant en sanskrit "ce qui est excellent"), censé porter chance. B. Marillier rejette l'opposition artificielle entre svastika sinistroyre et dextroyre, à laquelle il préfère la complémentarité entre croix polaire et solaire. Malheureusement, il accepte des thèses "traditionnelles" sur Mu, les Atlantes, la Race primordiale, bref le bric à brac des arysophes, tout compte fait assez proche du New Age actuel. Plus de rigueur aurait été souhaitable sur un sujet passionnant, qui mérite un travail de grande envergure. La même remarque s'applique au petit volume de T. Bouzard consacré à la croix celtique... en fait quasi inexistante chez les anciens Celtes qui lui préféreraient la rouelle ou le svastika. Si l'on voit, au National Museum de Dublin, des bijoux en or portant des roues solaires, qui peuvent passer pour des "croix celtiques" (vers 1800 AC), la Celtic Cross, écossaise, irlandaise avec entrelacs, est plus récente: elle date de la christianisation. Symbole nettement moins fort que la roue solaire, car artificiel et de création récente, la croix celtique ne constitue pas une figure archétypale, mais un emblème trop humain, historiquement daté, lié à des circonstances historiques précises... et donc absolument pas traditionnel. D'où son pouvoir de fascination relativement faible, sinon chez les amnésiques, et sa récupération par des groupes extrémistes, qui marquent clairement leurs limites. T. Bouzard s'étend d'ailleurs longuement sur l'utilisation du signe à Vichy et puis dans l'extrême droite française la plus ringarde.

Tout ceci est anecdotique et insignifiant, mais semble correspondre à une démarche de type commercial ou politicien (la collection publie des textes plutôt chauvins: Bainville, Jeanne d'Arc, etc). En témoignent les distorsions comme la confusion christiano-celtique, la négation de tout rapport entre croix celtique et svastika (!), des relents de messianisme et de providentialisme (les Celtes et le sacré-Coeur). Détail: T. Bouzart semble ignorer que cet emblème fut aussi utilisé par des Jésuites: Stat Crux dum Orbis volvitur. Ces deux ouvrages sont un symptôme, celui de la naissance d'une sous-culture, en révolte contre le monde moderne certes, mais militante (et donc utilitaire, comme l'époque!), et peu traditionnelle.

*Marc Cels*

B. Marillier, *Le Svastika, Parèdes (Bibl. des symboles)*, Puiseaux 1997, 110FF.

T. Bouzard, *La Croix celtique, Défi*, Paris 1998, 50FF.

## G Europe ou Occident?

La question mérite d'être posée! Dans les affrontements du prochain siècle, ce fameux "clash" des civilisations prévu par les services du Pentagone, où sera la place des Européens: the West or the rest? That is the question. Le Dr. P. Krebs, directeur de la revue allemande *Elemente*, propose, dans un pamphlet au vitriol, une réponse dénuée d'ambiguïté. Au système américanoïde, homogénéisant, sorte de cancer couvrant la Terre entière et détruisant toute tradition, considérée comme un obstacle à la mise en coupe

réglée de tous les peuples, résistent, trop mal, des civilisations millénaires qui ont forgé leurs mythes. Avec un lyrisme certain, P. Krebs attaque le Nouvel Ordre Mondial organisé et manipulé par Washington. A la racine du fléau, il voit l'égalitarisme monothéiste et sa réduction à l'unique, qui constitue l'idéologie de l'Occident. L'Europe authentique est sommée de changer de peau, de modifier toutes ses normes, et d'oublier son héritage non dualiste, païen. La matrice judéo-chrétienne rompt "la fibre nerveuse qui unifiait l'homme à l'univers et aux éléments". Il s'agit bien d'une rupture de la Pax Deorum, du pacte d'amitié avec la Terre. A Athènes, patrie de l'homo faber, Krebs oppose Jérusalem, patrie de l'homo oeconomicus. Europe contre Occident! L'auteur de ce talentueux essai refuse le désespoir et annonce un réenchâtement du monde, postmoderne et polythéiste. Un parfait petit traité de résistance spirituelle et politique, que méditeront tous les dissidents!

*Marc Cels*

P. Krebs, *Europe contre Occident*, Ed. Héritage européen, 1998, 350FB, 60FF.

*A commander à Thule Sodalitas*, BP 94, B-1600 Sint-Pieters Leeuw. L'auteur publie aussi une luxueuse revue *Elemente* (en allemand): Postfach 410347, D-34065 Kassel, fax: 0561-405129).

## G

### Evola

La revue milanaise *Origini*, qui a déjà publié des numéros spéciaux sur Eliade (d'où sont tirés les articles traduits dans cette livraison d'Antaios, NDLR), Cioran,

Nietzsche, s'attaque à Evola et nous propose un impressionnant ensemble de textes sur ce penseur inactuel: des études sur lui (par le futur Paul VI, vu par Eliade en 1935), une lettre inédite à Ernst Jünger, des essais sur ses rapports avec la Russie, etc. D'Evola, on lira des textes sur sa doctrine de la race (critique du matérialisme biologique), sur le maoïsme, la Tradition primordiale. Un outil de travail bienvenu comportant une bibliographie et des photos.

*Marc Cels*

*Origini XIV, Evola, Milan 1998. Origini, C. P. 136, I-20095 Cusano Milanino, fax: 02/664. 00423. E-mail: orionseb@tin. it*

## G

### L'appel du Septentrion

*« Thebique novos detegat orbes nec sit terris Ultima Thule »*

*Sénèque, Medea.*

Ultima Thulé. Deux mots, une promesse inscrite dans la Médée de Sénèque: « Plus tard, lorsque le monde sera plus vieux, viendront des temps où l'Océan relâchera son emprise sur le monde. Une terre immense s'ouvrira et Téthys découvrira des continents nouveaux. Alors Thulé ne sera plus la dernière des terres ». Les explorateurs des terres arctiques seraient-ils les fidèles de la légende, ceux par qui la promesse est tenue? Il est vrai que le pouvoir des mythes est immense: imprévisibles, ils surgissent dans la pensée de chacun dont ils infléchissent le cours, ils y font sentir leurs multiples et intimes résonances. Alors, c'est le regard

assurément habité de songes que les conquérants de l'Arctique s'avancent vers le Nord, vers les Dieux comme le content nos épopées védiques. C'est ainsi qu'est parti en solitaire Emmanuel Husenet pour explorer la face occidentale du Spitzberg, contrée en marge d'une Europe essoufflée. Son Grand Nord est un espace de contemplation et de réflexion, le lieu privilégié d'un retour sur lui-même: "le Nord ne révèle rien en nous qui n'existe déjà, mais donne dans certaines circonstances l'occasion de l'exprimer" et, "seule la découverte de cette dimension centrale autour de laquelle le monde pivote, m'ouvrira la voie d'un réel accomplissement". Accordant sa sensibilité au génie des lieux, il donne à son récit une dimension qu'on ne trouve plus que rarement dans les livres de voyage. Il prodigue l'envie tellurique de se fondre dans cette nature soumise à Borée, le vent du Nord, le vent de la génération, qui emporte les oies sauvages et donne à humer les parfums de l'Hyperborée. Il rend la grandeur des paysages devant lesquels se délitent les douleurs cachées et les regrets, s'exaspèrent les ferveurs. Nimbé de lumières du Nord - qu'il restitue magistralement au travers de ses photographies -, Emmanuel Husenet reçoit et transmet une évidente harmonie. L'album qu'il a tiré de ses pérégrinations est un somptueux hommage à ce territoire serti autant de légendes et de sortilèges que de glaces ruisselant au soleil en filets d'eau, échappant ainsi à notre emprise et à notre soif de certitude.

*Anne Ramaekers*

*E. Husenet, Spitzberg. Visions d'un baladin des*

*glaces, Transboréal, Paris 1997, 199FF. Signalons, en toute dernière minute le beau livre que le cher Jean Mabire, lui aussi un fidèle du Grand Nord, consacre à Roald Amundsen, le plus grand des explorateurs polaires, et qui se sacrifie pour tenter de retrouver son ennemi l'italien Nobile: Roald Amundsen, Ed. Glénat, Grenoble 1998. Un beau livre, passionné et rempli d'admiration pour un homme au-dessus du commun. A lire et à offrir aux adolescents de votre entourage!*

## G

### L'identité grecque

Saisir la vision de leur temps et de leur univers par les hommes d'hier, c'est à ce dessein que s'attache la série *Texto*, nouveau volet de la collection *Découvertes* de Gallimard. Elle propose un retour aux sources, et se met à l'écoute des textes anciens, dûment introduits et commentés par des spécialistes. Ainsi, *Les Grecs et leur monde* donne la parole aux Grecs eux-mêmes afin de restituer leur regard sur le Cosmos et sur leur culture: l'omniprésence du Sacré, l'organisation politique et sociale de la Cité, la vie quotidienne sont tour à tour abordées. Cette approche de l'histoire par l'intérieur corrige le narcissisme de notre époque qui trop souvent, dans l'étude du passé, cherche quelque signe qui "annonce" la société d'aujourd'hui. Certes nous sommes héritiers des temps passés, mais n'oublions pas qu'on ne peut rien comprendre de ces temps si l'on se réfère aux morales et aux idéaux d'aujourd'hui. Le danger de ce regard qui, par un effet boomerang, ne renvoie qu'à lui-même, est d'altérer l'essence même des cultures

antérieures, de réduire leur apparence en un reflet. Maristes et Jésuites, comme leurs continuateurs laïcs, ont autant altéré cette essence sous prétexte de rendre l'Antiquité accessible aux enfants: ils ont expurgé les mœurs grecques de ce qui leur paraissait trop aimable ou trop brutal (les fameuses éditions *ad usum Delphini*), sauf quand elles pouvaient "servir de repoussoir pour la glorification du Christianisme". Que ce soit par amalgame des catégories antiques aux nôtres, par euphémisme ou par gommage, ainsi fut trahie la pensée antique, toutefois indomptée, à chaque lecture renaissante.

*Anne Ramaekers*

*P. Brulé, Les Grecs et leur monde, Gallimard (coll. Découvertes Texto), Paris 1998. Professeur d'Histoire grecque à l'Université de Haute-Bretagne, Rennes-II, Pierre Brulé est notamment l'auteur de La Fille d'Athènes. La religion des filles à Athènes à l'époque classique. Mythes, cultes et société, Les Belles Lettres, Paris 1987.*

## G

### Le Jugement de Pâris

L'historien d'art et philosophe Hubert Damisch s'attache à interpréter dans toute sa dimension mythique et psychanalytique le "Jugement de Pâris", ce "premier jugement de goût que la tradition place à l'origine de la guerre de Troie". Il détermine les conséquences du choix de Pâris en faveur d'Aphrodite, soit d'une forme de beauté directement liée à la sexualité, et non d'Héra ou d'Athéna qui personnifient l'une la sagesse et la souveraineté, l'autre la force. Le

“Jugement de Pâris” est un exemple rare, dans le monde grec, de la structure trifonctionnelle caractéristique de la pensée indo-européenne. La nature même du don par lequel chaque Déesse essaie de gagner la reconnaissance de Pâris porte l’empreinte de la trifonctionnalité: Héra lui laisse présager la souveraineté sur la terre entière, Athéna lui promet moult prouesses guerrières, Aphrodite lui apportera la volupté en la personne de l’incomparable Hélène. Est-ce à dire que Pâris ait eu à choisir moins entre trois Déeses qu’entre trois fonctions, et que son choix s’est naturellement porté vers celle à laquelle était régulièrement associée l’idée de beauté? Effectivement, selon Dumézil, aux origines, la beauté faisait partie des spécifications de la troisième fonction, ce qui s’explique dans un contexte où le processus fondateur d’une société dépendait avant tout du peuplement d’un territoire, de la multiplication d’un groupe humain, c’est-à-dire de la fécondité, de l’acte sexuel et, par conséquent, de l’attrait physique. Plus tard, toujours selon Dumézil, la civilisation, la Kultur, a “libéré” la beauté du lien primordial qu’elle entretenait avec la fonction de reproduction et la sphère des émois charnels. La structure trifonctionnelle se découvre encore en la personne de Pâris, il réunit en effet les traits des trois fonctions: berger, il est aussi fils de roi et un guerrier qui, fustigé pour sa lâcheté par Hector, se révélera enfin courageux, il affrontera Ménélas en combat singulier et c’est à lui que reviendra la gloire de tuer Achille. Dernier élément qui plaide pour la trifonctionnalité: la fin de Troie, écrasée

par une coalition d’hommes et de Divinités parmi lesquelles Héra et Athéna ne sont pas les moins acharnées. Les Déeses accusent en effet la ville d’avoir préféré, par l’intermédiaire de Pâris, la troisième fonction, ou le troisième parti représenté par Aphrodite. Cette alliance “fait écho à un trait important de la structure des varna, les trois classes sociales dans lesquelles l’Inde aura, très tôt, incarné les trois fonctions en les durcissant: c’est en effet un lieu commun dans les Brahmana, que la solidarité étroite des deux premiers varna, les prêtres (brahman) et les guerriers (khsatriya) par opposition au troisième, les éleveurs-agriculteurs (vaisya)”. Voilà donc encore un texte de référence publié par la collection de poche Champs qui, depuis vingt ans, explore les différents domaines du savoir. Pour l’histoire des religions, des signatures fondamentales étoffent son catalogue: Danielou, Detienne, Vernant, Eliade, Dumézil. Pour tous les novices qui cherchent à se repérer dans l’immense oeuvre de ce dernier, s’impose la lecture de Mythes et Dieux des Indo-Européens qui, sans prétendre à l’exhaustivité, présente les grands thèmes de la recherche dumézilienne. Georges Dumézil avait lui-même approuvé, peu de temps avant sa mort, le principe d’un recueil destiné à servir de guide.

Anne Ramaekers

H. Damisch, *Le Jugement de Paris*, Flammarion (coll. Champs), Paris 1997.

G. Dumézil, *Mythes et Dieux des Indo-Européens*, Flammarion (coll. Champs), Paris 1992.

## G

## Genius loci

Aujourd'hui, l'apparition des villes est **uniquement conditionnée par des besoins pratiques et économiques**. Privé de tout ce qui le rattache à un ordre supérieur, l'homme s'y trouve "aliéné". D'où un développement de plus en plus important des facteurs de désordre, de déséquilibre. Dans le monde antique, l'Urbs avait un dessein qui dépassait la satisfaction des besoins matériels: relais entre microcosme et macrocosme, elle donnait à l'homme une assise dans l'espace, le plaçait au coeur d'une harmonie qui correspondait à celle du Cosmos. Le plan des villes traditionnelles traduisait en effet le Cosmos sous forme symbolique, il en était le reflet sur terre. Pour exemple, Romulus fonda Rome en labourant un sillon autour du mont Palatin. Ce cercle fut nommé le monde (mundus) et divisé en quatre quartiers comme le Cosmos. Cet acte légendaire était répété à la fondation de chaque cité. Les cités ne s'élevaient pas n'importe où. Etaient choisis des lieux où le Sacré se manifestait, des lieux qui se distinguaient de l'ordinaire: une montagne, une source, un fleuve. Nombre de temples hindous sont ainsi édifiés à un sangam, confluence de deux rivières, emplacement particulièrement propice. C'est autour de tels lieux, points d'ancrage absolus, que l'homme articulait son univers. De l'espace sacré des cités aux constructions des lieux de culte et des maisons, foyers d'où les valeurs sacrées sont transmises de génération en génération, c'est toujours le même principe qui est à l'oeuvre: traduire croyances et mythes par les formes

symboliques que sont les plans et les configurations architecturales. Tout lieu reflète donc à travers son architecture la conscience propre que possède une culture de sa relation avec le Divin. Dès lors, la métaphore architecturale du Cosmos est fondatrice de l'identité culturelle. L'Architecture sacrée offre un panorama complet de ces lieux sacrés que l'on rencontre de par le monde, analyse leur structure symbolique. Les notions d'espace et de limite, les rites de consécration et les lois fondamentales qui président à la vie des lieux sacrés sont tour à tour décryptés. Un livre qui séduira tous ceux que déçoit la froide rigidité du monde moderne, en rappelant, entre autres, ce que furent les cités traditionnelles, inséparables d'un paysage grandiose, catalyseur mystérieux de forces révélatrices d'un ordre supérieur. Dans les sociétés de l'Europe occidentale du VIème millénaire avant notre ère, cet ordre s'affirme à travers les mégalithes conçues symboliquement pour protéger les plus prestigieux des défunts, ou pour les évoquer. Protéger? Ce sont alors des tombes: dolmens ou tombes à couloir construits en fonction d'axes célestes particuliers, ceux du soleil levant, symbole d'un renouveau de vie et de pouvoir, et du soleil couchant. Evoquer? Ce sont alors des cénotaphes ou des stèles funéraires: menhirs ou pierres levées dressées en l'honneur des grands chefs, à la limite des terres que hantent les vivants, face à la "plaine heureuse" où survivent les morts. Dans *Les Mégalithes. Pierres de mémoire*, Jean-Pierre Mohen explique qu'en organisant le culte des ancêtres grâce à ces monuments, les hommes ont légitimé

leur possession d'un territoire, le balisant de quantité de pierres dressées, manière aussi d'affirmer leur identité culturelle. Identité culturelle qui se marque en effet au travers de formes archétypales, telles ces pierres dressées: elles représentent les significations originelles des expériences, elles sont des points de repère pour la mémoire d'une communauté. Ce fut d'ailleurs la puissance des civilisations anciennes que de rythmer l'espace par la répétition, la déclinaison d'un nombre limité de formes, infiniment reproductibles et reproduites, comme un rituel exprimé dans la pierre. Les modernes, qui ont perdu le sens du rite, recherchent la création originale, mais il n'y a plus de message. Nos villes actuelles, souvent transformées en laboratoire de formes étranges et gratuites, manquent cruellement de ces points de repères qui permettent au regard de se retrouver en quelque sorte "chez lui". L'Architecture grecque présente les formes archétypales de l'Antiquité grecque, celles des trois ordres: dorique, ionique, corinthien. Il n'en demeure pas moins que les anciens Grecs refusèrent un "canon" absolument régulier, rejetèrent tout ce leur semblait mécanique à force d'être trop rationnel: déviations des règles strictes et différences régionales s'inscrivent résolument dans leur architecture. Ainsi, l'édifice échappe à l'aspect vulgaire des constructions aux lignes trop rigides, il s'empreint d'un caractère imprévu qui se soustrait peut-être à l'analyse rationnelle mais saisit la sensibilité. L'ordre est vu comme une ossature, le creuset de la création, mais il doit se laisser traverser, envahir par les aspirations propres des hommes. Ce qui

montre que les archétypes ne forment pas un système fixe et rigide, mais sont doués de souffle et, liens entre l'individu et son identité, s'incarnent de multiples façons par leur adaptation à un monde en perpétuel changement. La mémoire, c'est aussi faire ad-venir! Les anciens Grecs étaient encore passés maîtres dans l'utilisation des potentiels d'un paysage. L'emplacement des temples, théâtres et agora assurait une protection naturelle, mais offrait aussi des perspectives spectaculaires. Depuis toujours, de l'Antiquité jusqu'à nos jours, l'homme a pris un peu de terre pour se créer un monde à soi, un jardin secret dans une atmosphère de paix et de tranquillité, où il puisse sentir vibrer le Cosmos, voir se perpétuer les cycles de la Nature. Cultiver son jardin, c'est célébrer un rite immuable, une fête de la Nature et de la vie. Par-delà le fracas de notre société médiatique et technologique, si éloignée de sa fébrile agitation, le jardin demeure comme un étalon fixe, une unité de mesure du temps et de la vie, la terre où plonger ses racines: belle métaphore de ce jardin de l'âme que nous cultivons en silence. Cette vision poétique s'oppose à celle qui fait du jardin le symbole du pouvoir de l'homme sur la Nature: la Nature devant être "forcée" et fécondée par l'Esprit pour donner ses plus belles réalisations. C'est le paradigme dérisoire du génie humain qui aide la Nature à accéder à la lumière et à la beauté! Bien des itinéraires, des cheminements, bien des façons d'appréhender les jardins sont possibles et souvent mêlées: Benoist-Méchin propose un parcours d'histoire dans les jardins du passé, par des sentiers imprévisibles et sinueux qui transforment

les jardins en lieux de l'imaginaire.

*Anne Ramaekers*

*C. Humphrey et P. Vitebsky, L'Architecture sacrée, Albin Michel (coll. Sagesses du Monde), Paris 1998, 98FF.*

*J. -P. Mohen, Les Mégalithes. Pierres de mémoire, Gallimard (coll. Découvertes), Paris 1998.*

*M. -Cb. Hellmann, L'Architecture grecque, Le Livre de Poche, Paris 1998.*

*J. Benoist-Méchin, L'Homme et ses jardins ou les métamorphoses du Paradis terrestre, Albin Michel, Paris 1998, 130FF. Réédition.*

## G

### Tempus sacrum

Temps et espace sont étroitement solidaires: ainsi, en Inde, l'autel védique représente le Cosmos, mais aussi l'année et est construit dès lors à l'aide de 360 briques. Si l'homme cherche une assise dans l'espace, il en cherche aussi une dans le temps cosmique qui s'organise selon des cycles éternels. Rites, célébrations dites "calendaires" sont dès lors créés dans le but de marquer ce temps, d'y inscrire harmonieusement l'homme, d'organiser la pérennité de l'ordre social face à la permanence cosmique. Ainsi, l'année est divisées en cycles, en périodes. La période hivernale s'écoule du solstice d'hiver à l'équinoxe de printemps. "La nature qui mourrait, le jour qui ne cessait de diminuer jusqu'à la nuit la plus longue du solstice d'hiver étaient attribués à des puissances malignes, des démons qu'il convenait de combattre par des usages magico-religieux. Parallèlement, il s'agissait d'invoquer les bons esprits qui incarnent

la lumière et la vie et de soutenir ceux-ci dans leur lutte contre le mal" rappellent M. Revelard et G. Kostadinova dans leur beau livre consacré aux masques dans la tradition européenne. C'est le temps des rites pour repousser l'obscurité, favoriser le retour du soleil et de la lumière, le réveil de la nature. A l'équinoxe de printemps, ce sera le temps de fêter la sortie victorieuse de l'hiver mais aussi d'arracher à la terre la promesse d'opulence à venir. Dans le cycle festif hivernal, on note aussi l'importance de la période des douze jours, résultat du mariage entre le calendrier lunaire et le calendrier solaire. Il s'agit de douze jours intercalaires qui correspondent au décalage entre une année lunaire de 354 jours et une année solaire de 366 jours approximativement, correspondant au temps pendant lequel la terre décrit une révolution et revient ainsi à son point de départ théorique. "Ce 'temps suspendu' fut souvent considéré comme un retour au chaos initial. Il impliquait la venue des morts, des ancêtres dans le monde des vivants ou encore un moment, un hiatus dans l'ordre 'normal' des choses", la transgression des interdits. Ces douze jours hors du temps se situent soit au début de l'année, soit à proximité de l'équinoxe de printemps considérée comme le départ d'une nouvelle année. Chez les Romains, ils s'étalaient des Saturnales à la première pleine lune de l'année qui est dédiée à Anna Perenna, fêtée selon Macrobe "pour obtenir de passer heureusement l'année et d'en avoir plusieurs autres". Les portes de l'année nouvelle s'ouvrent, c'est le moment crucial où se renouvelle le Destin du monde, de sa régénération, de la réfection

du temps. Le passage de ce seuil se marque par une série de rites: exploration des limites jusqu'à leur transgression, inversion du temps quotidien, masques, déguisements, satires, dérision, bruits et danses frénétiques, inversion de sexe et de condition sociale, lutte avec les démons, retour des morts sur terre, culte des ancêtres, telles sont les pratiques qui un peu partout en Europe marquent cette période. La diffusion du Christianisme qui y voyait une inquiétante résistance, puis résurgence du Paganisme, "plus dangereuses encore que les cultes civiques et impériaux car liées au rythme du temps et au socle 'populaire' des sociétés locales" fit perdre au masque ce rôle privilégié. "Le Christianisme, dont le mystère central est l'incarnation d'un Dieu qui s'est fait homme, a très exactement inversé les données du problème du masque. Jusquelà, le masque avait été l'instrument privilégié de communication avec le monde de l'au-delà, les 'forces supérieures'; il permettait à l'homme de s'élever au-dessus de sa condition terrestre et de se rapprocher des Dieux, voire de s'identifier à eux". Figuratif, réaliste ou irréel, le masque a une valeur spirituelle, qui opère une catharsis, et c'est pour cela qu'il n'est pas utilisé ou manipulé innocemment. Vivement combattues par le Christianisme, les fêtes masquées n'ont pas pour autant disparues. Mais cette tradition multiforme a perdu dans la plupart des cas l'essentiel de sa signification, ne laissant subsister que les aspects ludiques, spectaculaires et souvent artificiels. Le sens du rituel est perdu. Et, avant que de profondes mutations dans les structures sociales ne les aient

irréremédiablement altérés ou dénaturés, le Musée International du Carnaval et du Masque de Binche, outre la collection de masques qu'il expose - et dont les quelques 80 photographies qui illustrent le livre offre un panorama très représentatif -, et qui constitue un ensemble exemplaire pour l'Europe, un centre de documentation est régulièrement nourri d'enregistrements vidéos des rituels encore en vigueur, ainsi que des chants et des danses qui les accompagnent: masques et costumes ne sont en effet rien sans les cérémonies qui les mettent en scène, sans les danses et les instruments qui les accompagnent, sans le message adressé à la communauté, dans l'espace-temps consacré par la coutume. Un excellent livre qui évoque en profondeur, avec l'oeil de l'ethnologue de terrain, toute une série de fêtes masquées encore vivaces. Une occasion de retrouver les racines de la culture européenne.

Anne Ramaekers

M. Revelard et G. Kostadinova, *Le Livre des Masques. Masques et costumes dans les fêtes et carnavaux traditionnels en Europe. Collections du Musée International du Carnaval et du Masque (Binche), La Renaissance du Livre, Tournai 1998.* Les auteurs sont l'un directeur, l'autre collaboratrice scientifique du musée de Binche.

## G

### Roma

C'est sous l'égide du Dieu tutélaire d'Antaios que nous parcourrons Rome, au travers des nombreux livres qui lui rendent hommage. Le temple de Jupiter Optimus Maximus, sur le Capitole, était en effet le

centre du monde romain. C'est là que les consuls prêtaient serment et que les généraux victorieux offraient le sacrifice qui couronnait leur triomphe. La colline en vint ainsi à symboliser l'autorité du *Caput Mundi*. Seuls quelques rares vestiges du Temple sont parvenus jusqu'à nous, mais le Capitole abrite toujours de vibrantes traces du Paganisme. Ainsi, en son centre, fièrement juché sur sa monture de bronze, l'Empereur païen Marc-Aurèle domine de sa splendeur les débris épars et vainement colossaux de l'effigie de Constantin, premier Empereur chrétien... vil opportuniste! Tout près, aux Musées Capitolins se révèle le plus magique poème de nudité féminine, hymne enchanteur de formes et de douceur: la Vénus de l'Esquilin. Fièrre, pure et infiniment troublante, le regard rayonnant de sérénité, elle est l'expression par excellence d'un Paganisme où la chaleur des sens se joint à la sérénité de l'esprit. Seule lui convient la contemplation silencieuse dans laquelle s'abîme Padraig C., l'un des protagonistes des *Histoires de Rome*. Ceux qui aiment la Ville Eternelle trouveront dans ce recueil de récits de quoi raviver leurs souvenirs ou nourrir leurs rêves: à travers ses ocres et ses silences, ses ombres abruptes comme ses rondeurs marmoréennes s'enchevêtre un labyrinthe d'histoires. Le Liégeois Alexis Curvers écrivit quelques-unes des plus belles pages sur la Ville. Dans *Tempo di Roma*, il raconte les aventures de Jimmy, jeune loustic venu du Nord. Roman picaresque par bien des aspects, *Tempo di Roma* est surtout une déclaration d'amour à la fois lucide et passionnée à cette ville célébrée dans une fiction éblouissante de

mascarade, d'érudition et de sensibilité. Jimmy découvre Rome, s'interroge sur ses secrets, guidé de loin en loin par l'insaisissable Sir Craven. C'est à lui qu'il doit cette Rome enchantée et vivante. Lui ouvrant les portes de la ville, Sir Craven lui a surtout ouvert celles de la vie, et lui confie une ultime conviction: "La démocratie n'est que la forme la moins désagréable de l'esclavage, encore que la plus insidieuse. La vertu démocratique consiste à faire comme tout le monde. Or, personne n'est comme tout le monde. Le modèle auquel on nous presse de nous conformer, c'est donc le néant. Le peu de bien qui se produit dans l'humanité se produit toujours contre les pouvoirs". Si, dans les *Histoires de Rome*, il y a bien un héros qui reste farouchement indépendant, c'est Padraig C., fier hobereau d'Irlande, cette terre des événements improbables. Ses aventures sont retracées sous la plume d'Ingrid de Lothringen. Régulièrement, Padraig C. s'arrache à une vie assiégée par une modernité bassement conquérante pour se réfugier dans la campagne romaine, en terre étrusque, terre franche battant pavillon Gwenn ha Du, sise sous la protection d'un mage. Cette terre imprégnée de rites secrets, de fêtes intimes, empreinte d'une exquise diablerie restera son ultime recours. Ecrivain lui-même, il se tient résolument à l'écart des grands axes. Sa solitude est réelle: là où se font les réputations, on ne lui pardonne guère cette singularité qu'il distille au hasard de ses récits et dans les circonstances les plus inattendues, en de vives passes d'armes à fleurets mouchetés. Pour ces messieurs, incapables de saisir

les émotions et le feu qui se cachent derrière une certaine insolence et une subtile distraction, tout cela sent le fagot et la subversion. Revigoré par les fortes vertus d'un vin unique, couleur de topaze et d'oignon roux, offert par un malicieux farfadet, Pdraig C. se lance à la conquête de Rome: il y trouve des pistes, des signes qui l'encouragent à persévérer dans son combat, à défendre hautement d'antiques traditions. Tel est son honneur... une façon de se tenir droit, de mépriser les compromissions, de forger son Destin. Et gaiement! Henry de Montherlant trouve aussi sa place dans les Histoires de Rome. Juste hommage à celui qui fit de la Ville Eternelle son tombeau. Ses cendres ont été dispersées, conformément à ses vœux, par les fidèles Matzneff et Barat en des lieux que, dans *Le Défi*, Matzneff assure avoir été choisis avec l'aide de "la main des Dieux": au temple de la Fortune Virile et sur le Forum. Autre écrivain ardent, autre écrivain solitaire: André Suarès. Dans Rome, il donne à lire des pages flamboyantes, expressions d'une fabuleuse culture classique et d'un enthousiasme débordant devant la grandeur de la Ville, devant cet amour, capable de mettre le feu à toute une vie, qui y ondoie sans cesse. En véritable ethnologue du quotidien, il croque le peuple romain, saisit sa vitalité, à mille lieues de tout cliché. S'il est parfois insolent - le Vatican en prend contre son grade -, il est toujours passionné. Ainsi, défend-il avec force le Panthéon, ce temple de tous les Dieux que les papes ont toujours traité en ennemi. En vrai Romain qu'il est, le Panthéon leur a résisté. On a bien pu le dépouiller de son manteau

de marbre et de bronze, briser les statues des Dieux, sa majesté n'a jamais failli et, face à cette force opiniâtre, "mieux vaudrait encore ôter les sept autels qui corrompent, à l'intérieur, la large harmonie des courbes de l'édifice... On sent trop qu'ils ne sont là que par occasion". Le Christianisme pensait condamner la mémoire du Paganisme, mais l'esprit du lieu a résisté! Un autre des grands lieux de la Rome païenne revit sous la plume de Claudia Moatti: dans Roma, elle nous emmène à la Curie où, jadis, le Sénat s'assemblait. A la Victoire qui gardait un oeil de pierre, mais combien vigilant, sur leurs débats, les sénateurs faisaient le serment "d'obéir aux lois de l'Empereur et de l'Empire; et dans toutes les délibérations publiques, ils commençaient par lui présenter une offrande de vin et d'encens. Au IVème siècle, Constance, fils de Constantin, l'avait fait enlever une première fois, puis Julien, le très Païen, la fit remettre en place, mais Gratien lui porta le coup fatal. Au nom des sénateurs, Symmaque protesta de toute la force de son éloquence, mais l'Empereur conseillé par Ambroise, l'évêque de Milan, maintint sa décision. Symmaque fut exilé. Et ses pairs choisirent de se taire". Mais les Dieux font toujours entendre leur voix à ceux qui sont en quête d'harmonie, cette harmonie secrète du Tout qu'à travers des siècles d'histoire Rome a conservée. Claudia Moatti en rend compte dans le plus attachant des guides: il induit en complicité avec l'âme de cette ville si ostentatoire qu'elle dissimule plus sûrement encore ses secrets qu'une autre. Mais de quoi rayonne-t-elle cette âme romaine? Pierre Grimal, recru de travaux

érudits et de livres savants, amoureux intransigeant de la Rome des Césars, répond à la question dans un bréviaire destiné "à tous les jeunes curieux de connaître leurs racines". Il les introduit dans l'histoire et la culture romaines: les mythes, l'esprit des lois, la conception et l'exercice du pouvoir, les guerres, les constructions, les moeurs, les fêtes ancestrales, la poésie sont tour à tour abordés au travers d'un dialogue entre le jeune Marcus, futur Empereur Marc-Aurèle, et son précepteur, le philosophe Fronton. En fin pédagogue, qu'il fut jusqu'au bout d'une vie vouée aux splendeurs de la civilisation romaine, Pierre Grimal met subtilement en rapport avec chaque sujet toute une série de termes latins. Voilà donc, parents et grands-parents, un bréviaire destiné à vos enfants et petits-enfants, innocentes victimes des défaillances et des lacunes de l'enseignement de l'histoire aujourd'hui en pleine décadence. A eux, à nous, telles les Vestales de la Rome antique, de maintenir ardente la flamme sacrée de l'Urbs.

*Anne Ramaekers*

*Histoires de Rome, Les Belles Lettres, Paris 1997, 135FF. Le texte intégral de Tempo di Roma peut être lu en Babel, la collection de poche d'Actes Sud.*

*A. Suarès, Rome, Calmann-Lévy, Paris 1998, 130FF.*

*Cl. Moatti, Roma, Actes Sud, Arles 1997, 98FF.*

*P. Grimal, L'Ame romaine, Perrin, Paris 1997, 98FF.*

## G

### Gallia Belgica

Deux centres de recherche nous donnent

l'occasion de remonter le temps à la rencontre de nos ancêtres. Tous deux s'efforcent de mettre en valeur le patrimoine archéologique de l'Ardenne belge. Le Centre de Recherches Archéologiques en Ardenne (CRAA) vient d'ouvrir à Libramont un musée consacré à la civilisation celtique. Il rassemble le fruit des plus importantes découvertes d'époque celtique faites dans les nécropoles ardennaises. L'optique du musée est avant tout didactique. La présentation des objets issus des fouilles se veut vivante et instructive: plans, maquettes, panoramas peints et reconstitutions diverses apportent de nombreuses informations sur la culture celtique. La pièce la plus importante retrouvée dans les nécropoles de l'Ardenne est le char. Enfoui aux côtés du défunt, le char semble avoir une signification religieuse importante, mais difficile à cerner. La tradition des chars culturels a en effet de profondes racines: de nombreuses cultures différentes, dans des régions d'Europe éloignées les unes des autres, ont produit des chars de tous types - tel le superbe char solaire de Trundholm - dont la fonction rituelle ne fait aucun doute. Ils sont en relation avec le soleil, dont la course symbolise les saisons et le cycle de vie. Le char qui accompagne le défunt dans sa tombe, symboliserait-il le voyage de la mort vers un renouveau de vie? Le Centre d'Etudes et de Documentation Archéologique (CEDARC) est lui basé au Musée du Malgré-Tout à Treignes. Son directeur, Pierre Cattelain et Claude Sterckx, président de la Société Belge d'Etudes Celtiques, ont publié une bonne plaquette

sur les Dieux de nos régions. Qui sont-ils ces Dieux: gaulois? romains? gallo-romains? L'interprétation du panthéon est hasardeuse. Car si l'on connaît assez bien les idées religieuses des Romains, celles des Gaulois et des Gallo-Romains - restés souvent plus Gaulois que Romains - nous sont beaucoup moins familières. César a donné une *interpretatio romana* de la religion gauloise, mentionnant, dans "La Guerre des Gaules", la vénération des Gaulois pour les plus grands Dieux du panthéon romain... ce qui flattait sa politique. Or, les Dieux gaulois ont très souvent conservé leur originalité: ce sont des Dieux des campagnes, des petits sanctuaires ruraux. Bien loin des cultes impériaux, ostensibles seulement dans les grandes métropoles, chaque tribu, groupe social auquel tout individu appartenait de naissance, avait ses Divinités, se réclamant avant tout d'un ancêtre commun, ce qui expliquerait le nom du Dieu le plus célèbre, Teutates, en réalité un qualificatif signifiant "le Dieu de la tribu", symbole de son unité et de son indépendance. L'iconographie est une mine de renseignements exceptionnelle pour la connaissance du panthéon gaulois. Une extraordinaire galerie de portraits des Dieux de la Gaule se traduit en effet dans un art souvent maladroit, dont le message est cependant plus fort que celui des statues sorties des officines romaines qui, par souci de productivité, fabriquaient des modèles stéréotypés: Dieux ou Ancêtres au torque, Cernunnos le Dieu aux bois de cerf, Taranis armé de la roue, "Dieu souverain qui gouverne et 'fait tourner' le monde en assurant le cycle des destins humains (vie et mort) et celui du temps marqué par la succession des jours, des saisons", Sucellus le Dieu au maillet, le Dieu aux oiseaux, Arduinna la Déesse au sanglier éponyme de l'Ardenne, Epona la Déesse cavalière patronne de tous les hommes de cheval, les Déesse-Mères, les Matres. Ces émouvants témoignages pallient quelque peu la désespérante absence de sources écrites de cette civilisation de tradition essentiellement orale "en vertu d'un postulat religieux établissant que seule la parole est vivante et peut donc maintenir la vitalité de la tradition, tandis que l'écrit la fixe dans un état rigide et donc très vite jargonnant et anachronique. C'est ce postulat qui explique que les Celtes pré-chrétiens ont réservé l'écriture à des actes dont l'immutabilité était souhaitée: épitaphes, dédicaces, défixions, contrats,...", ce qui prouve que l'écriture n'a rien d'un critère absolu pour décider du degré d'évolution d'une société, comme le font accroire les partisans de l'Ex Oriente Lux... A l'origine, l'écriture répond à un besoin de type utilitaire, économique: comptabiliser, enregistrer des transactions,... Il est donc normal qu'elle ait été inventée par des sociétés qui possédaient au plus haut point le sens de la propriété. Premières traces d'un matérialisme ambiant... Ultime question: pourquoi Rome, qui admettait tous ces Dieux étrangers, a-t-elle proscrit le Druidisme? Tout simplement pour des raisons politiques: la responsabilité du Druidisme dans la résistance de presque toute la Gaule à la conquête césarienne et dans les soulèvements ultérieurs fut majeure. Ce qui montre une fois de plus que le Polythéisme ne s'est opposé aux religions étrangères que quand elles étaient

à l'origine de troubles de l'ordre public, de déloyauté civique, d'atteinte aux lois...

*Anne Ramaekers*

*Pour tout renseignement: CRAA-Musée des Celtes, 1 place communale, B-6800 Libramont.*

*CEDARC- Musée du Malgré-Tout, 28 rue de la Gare, B-5670 Treignes. Le musée organise des visites des sites belgo-romains de la région, notamment le sanctuaire de Matagne-la-Grande dont il est question dans le texte Iovi Optimo Maximo de cette livraison. Dans la collection des guides archéologiques du « Malgré-Tout »: P. Cattelain et Cl. Sterckx, Des Dieux celtes aux Dieux romains. Divinités et lieux de culte de la Gaule indépendante jusqu'à la fin de la période gallo-romaine, éditions du CEDARC, Treignes 1997.*

## G

### Sagesse celtique

Dans un ouvrage richement illustré, Caitlin Matthews nous offre un livre familial, destiné à être lu jour après jour, à accompagner la maisonnée tout au long du cycle cosmique. Elle explique la fascination récente pour l'héritage mythologique et cosmogonique celtique par la présence dans ces traditions d'un cycle annuel bien clair. La succession des rythmes saisonniers (Samhain, Imbolc, Beltane et Lughnasadh) est ponctuée par des fêtes et des célébrations qui sont autant de moyens de découvrir et sa propre personnalité et une spiritualité transpersonnelle, indiquant à chacun sa localisation transindividuelle. Nous sommes hommes et personnes, nous avons notre spécificité inaliénable, certes, mais nous n'en sommes pas moins

imbriqués dans les cycles de la planète Terre qui échappent à notre contrôle; nous sommes nourris par ses éléments, par les végétaux et les animaux qui y poussent, y croissent ou y gambadent. Suivre un cycle cosmique à travers le jeu de célébrations culturelles, c'est apprendre chaque jour une leçon, entrevoir directement ce que sont les rythmes de la Terre, découvrir l'immense et inextricable réseau qu'est la vie, avec sa multiplicité inépuisable, irréductible à des schémas unitaires ou simplificateurs. Les grandes fêtes celtiques (Samhain, Imbolc, Beltane et Lughnasadh) sont des "portes" initiatiques qui introduisent à une même réalité tout à la fois identique et mouvante, affichant des facettes changeantes de couleurs, de lumières et d'obscurité, qui finiront par retrouver les tons et tonalités qu'elles viennent de perdre, par l'effet d'un éternel retour, d'un cycle cosmique, fondement inamovible du réel. Ainsi, Samhain est une période qui débute quand les travaux agricoles ont cessé, que les mesures pratiques de la communauté pour affronter l'hiver ont été prises: c'est alors que cette communauté communique avec ses ancêtres disparus et s'adonne à l'introspection; Imbolc célèbre les émergences, les bourgeonnements, l'innocence et Beltane inaugure la période de créativité et de forte expression; la Lughnasadh exprime la maturité et la consolidation des acquis, chacune de ses facettes du réel tellurique pas marquée par des rythmes et des forces différentes, que l'on honore par des fêtes et cultes différents, rendant hommage à des forces, tantôt ascendantes tantôt déclinantes? Vouloir ne célébrer que telle ou telle fête,

sur les Dieux de nos régions. Qui sont-ils ces Dieux: gaulois? romains? gallo-romains? L'interprétation du panthéon est hasardeuse. Car si l'on connaît assez bien les idées religieuses des Romains, celles des Gaulois et des Gallo-Romains - restés souvent plus Gaulois que Romains - nous sont beaucoup moins familières. César a donné une *interpretatio romana* de la religion gauloise, mentionnant, dans "La Guerre des Gaules", la vénération des Gaulois pour les plus grands Dieux du panthéon romain... ce qui flattait sa politique. Or, les Dieux gaulois ont très souvent conservé leur originalité: ce sont des Dieux des campagnes, des petits sanctuaires ruraux. Bien loin des cultes impériaux, ostensibles seulement dans les grandes métropoles, chaque tribu, groupe social auquel tout individu appartenait de naissance, avait ses Divinités, se réclamant avant tout d'un ancêtre commun, ce qui expliquerait le nom du Dieu le plus célèbre, Teutates, en réalité un qualificatif signifiant "le Dieu de la tribu", symbole de son unité et de son indépendance. L'iconographie est une mine de renseignements exceptionnelle pour la connaissance du panthéon gaulois. Une extraordinaire galerie de portraits des Dieux de la Gaule se traduit en effet dans un art souvent maladroit, dont le message est cependant plus fort que celui des statues sorties des officines romaines qui, par souci de productivité, fabriquaient des modèles stéréotypés: Dieux ou Ancêtres au torque, Cernunnos le Dieu aux bois de cerf, Taranis armé de la roue, "Dieu souverain qui gouverne et 'fait tourner' le monde en assurant le cycle des destins humains (vie et mort) et celui du temps

marqué par la succession des jours, des saisons", Sucellus le Dieu au maillet, le Dieu aux oiseaux, Arduinna la Déesse au sanglier éponyme de l'Ardenne, Epona la Déesse cavalière patronne de tous les hommes de cheval, les Déesse-Mères, les Matres. Ces émouvants témoignages pallient quelque peu la désespérante absence de sources écrites de cette civilisation de tradition essentiellement orale "en vertu d'un postulat religieux établissant que seule la parole est vivante et peut donc maintenir la vitalité de la tradition, tandis que l'écrit la fixe dans un état rigide et donc très vite jargonnant et anachronique. C'est ce postulat qui explique que les Celtes pré-chrétiens ont réservé l'écriture à des actes dont l'immutabilité était souhaitée: épitaphes, dédicaces, défixions, contrats,...", ce qui prouve que l'écriture n'a rien d'un critère absolu pour décider du degré d'évolution d'une société, comme le font accroire les partisans de l'Ex Oriente Lux... A l'origine, l'écriture répond à un besoin de type utilitaire, économique: comptabiliser, enregistrer des transactions,... Il est donc normal qu'elle ait été inventée par des sociétés qui possédaient au plus haut point le sens de la propriété. Premières traces d'un matérialisme ambiant... Ultime question: pourquoi Rome, qui admettait tous ces Dieux étrangers, a-t-elle proscrit le Druidisme? Tout simplement pour des raisons politiques: la responsabilité du Druidisme dans la résistance de presque toute la Gaule à la conquête césarienne et dans les soulèvements ultérieurs fut majeure. Ce qui montre une fois de plus que le Polythéisme ne s'est opposé aux religions étrangères que quand elles étaient

appréciera le rejet du dualisme monothéiste ainsi qu'un certain hermétisme chez certains poètes. Des recueils de poèmes païens ont été édités en Angleterre, en France comme en Allemagne mais rien n'existait dans l'espace néerlandophone. Koenraad Logghe, animateur d'un groupe de "Traditie" (association païenne affiliée à l'Asatru nordique) et auteur de quelques ouvrages fort remarquables sur les symboles païens au Pays-Bas et sur la Quête du Graal, a voulu combler cette lacune en publiant un recueil intitulé "Gewoon maar klaproos zijn" ("simplement coquelicot"). Le lecteur y trouvera de nombreuses signatures connues (Karel van de Woestijne, Frederik van Eeden, Tolkien, H. Roland Holst,...) et inconnues. L'ensemble donne un bel aperçu de poètes pour la plupart enracinés dans le "plat pays". Les poèmes sont bien choisis: on appréciera les contemplations des merveilles de la nature et des cieux, des réflexions sur la vie et la mort ainsi que sur des thèmes qui tiennent au cœur de tout païen: vent du nord, épée, bardes, aventure, etc. Le choix des poètes aurait pu s'étendre à d'autres auteurs, et nous pensons notamment aux prêtres-poètes flamands qui, paradoxalement, ont couché sur le papier les plus beaux éloges païens de la Vie et de l'enracinement (Guido Gezelle, Cyriel Verschaeve, Anton van Wilderode,...). Espérons que ce premier recueil sera suivi d'autres au choix encore plus étendu. Un seul regret: un sommaire, une brève notice sur les auteurs tout comme une classification par thème auraient facilité l'utilisation de ce recueil qui pourrait rapidement constituer une

aide précieuse pour accompagner nos fêtes traditionnelles, en pleine renaissance.

*Wilhelm Kölber*

*Prix: 250 BEF au compte 800-2252258-93. A commander auprès de Werkgroep Traditie asbl, Oud Arenberg 65, B-9130 Kieldrecht. Le même groupe organise des solstices, des fêtes familiales et a ouvert un magasin (bijoux celtiques et runiques, livres, artisanat, etc) à Anvers: Triskel, Turnhoutsebaan 138, B-2140 Borgerhout-Antwerpen, ouvert le samedi de 10 à 17 heures. Une brochure sur les runes en langue thioise a été publiée par le Dr. Hildesheim, qui indique que les runes peuvent se trouver sur internet et que le plus ancien blason des Flandres n'est pas le lion (geel en zwart), mais une sorte de rune de Hagal (goud en azuur). Le groupe Traditie dont il est question plus haut édite aussi une petite revue trimestrielle, de sensibilité nordique, mais avec des textes sur le Paganisme pré-islamique des Arabes et un long texte du responsable belge de la Wicca (sorcellerie), qui semble vouloir distinguer entre « Paganisme » et « Heidendom », en néerlandais dans le texte, c'est-à-dire entre bons et méchants Païens (ou l'inverse)... Traditie organisera un IIIème Congrès païen le 7 mars 1999 à Anvers sur le thème: Identité et Paganisme. Espérons que des mises au point seront clairement faites quant à la Wicca, sorte de Paganisme à l'américaine (le groupe belge compterait des membres des troupes d'occupation US), dépourvu de vraies racines et parfaitement adapté à la modernité, c'est-à-dire neutralisé. (Christopher Gérard)*

## G

### Terre-Mère

L'écologie philosophique constitue une lame de fond en Allemagne depuis longtemps et renoue avec le filon

romantique et son culte de la nature, bien capillarisé dans la société allemande. Aujourd'hui, la sagesse qui découle de ce culte de la nature ne se contente plus de déclarations de principe écologistes un peu oiseuses ou politiciennes, mais se branche sur la mythologie de la Terre-Mère et entend développer, pour le siècle à venir, une "écophilosophie", une sagesse dérivée de l'environnement, de l'écosystème, capable de mettre un terme au progressisme moderne qui clopine de catastrophe en catastrophe: pollutions insupportables, mégapoles infernales, produits agricoles frelatés, névroses dues au stress, etc. M. K. Ehmer nous offre dans ce volume, abondamment illustré, une rétrospective solidement étayée des cultes que l'Europe a voués depuis des temps immémoriaux à la Terre-Mère et à ses multiples avatars. La Déesse Gaia est dans l'optique de tous ces cultes successifs dans l'histoire européenne, à la fois un être vivant, le symbole archétypal de la féminité/fécondité et l'objet des cultes à mystères de l'Europe et de l'Inde. Les sites préhistoriques et protohistoriques de Hal Tarxien à Malte, de Carnac en Bretagne, de Stonehenge et d'Avebury en Angleterre l'attestent. Pour Ehmer, ces lieux de culte doivent être considérés comme les réceptacles géomantiques de forces numineuses et fécondantes que la tradition chinoise appelle les forces chi et que le Baron von Reichenbach (1788-1869), à la suite de 13.000 expériences empiriques, nomme "forces Od". La Terre-Mère, dans ces cultes, est fécondée par l'astre solaire, dont la puissance se manifeste pleinement au jour du solstice d'été: la religion originelle d'Europe n'a

donc jamais cessé de célébrer la hiérogamie du ciel et de la terre, de l'ouranien et du tellurique. L'Atharva-Véda indien est la trace écrite de cet hymne éternel que l'humanité indo-européenne a chanté en l'honneur de la Terre-Mère, explique Ehmer. Ensuite, il relie l'idéal chevaleresque des kshatriyas indiens et le culte du Dieu du Tonnerre Indra à la mystique du calice contenant le nectar Soma, source tellurique de toute vie et breuvage revigorant pour les serviteurs spirituels ou guerriers de la lumière ouranienne. Des kshatriyas indiens aux chevaliers perses et de ceux-ci aux cavaliers goths, cette mystique du Soma est passée, immédiatement après le début des Croisades, dans l'idéal chevaleresque européen-germanique, sous la forme du Graal et dans le culte de Saint-Michel (qui ne serait qu'un avatar des Dieux indo-européens du Tonnerre, tueurs de dragons, dont Indra en Inde ou Perkunas chez les Baltes et les Slaves). Pour Ehmer, le Graal est un calice contenant un breuvage surnaturel qui donne des forces à l'homme-guerrier initié, tout en échappant, par l'abondante plénitude qu'il confère aux compagnons du Graal, à l'entendement humain trop humain. En Grèce, le culte de Gaia/Déméter/Perséphone a été bien présent et s'est juxtaposé puis mêlé sous l'Empire romain au culte latin-italique de la Terra Mater, aux mystères d'Attis et de Cybèle (originaires d'Asie Mineure) et au culte d'Isis, Déesse de la Terre et Reine du Ciel (dont les avatars se mêlent en Germanie, le long du limes rhénan et danubien, à des figures féminines locales, notamment à cette jeune fille audacieuse descendant les

rivières, debout sur un bloc de glace, sur lequel elle a dressé un mât porteur d'une voile, pour s'élancer, disent certaines légendes, vers l'Égypte; cf. Jurgis Baltrusaitis, *La Quête d'Isis*, Champs-Flammarion, 1997). A cette Isis nordique qui part seule à l'aventure pour l'Égypte, correspondent des Isis sur barque ou sur nef, dont celle de Paris, l'Isis Pharia, honorée à Lutèce pendant la tentative de restauration de Julien (d'où la nef des armoiries de Paris). Ou cette superbe Isis en ivoire alexandrine sculptée sur la chaire de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. Isis a connu un très grand nombre d'avatars en terre germanique où, souvent, elle n'a même pas été christianisée (voir les nombreux "Isenberge", ou "Monts-d'Isis"). L'humaniste suédois Olav Rudbeck (1630-1702), défenseur d'une origine hyperboréenne des civilisations, déduit dans sa mythographie parue en 1680, qu'Isis-Io est fille de Jonatör, un roi "commérien", régnant sur un peuple du nord noyé dans les ténèbres d'une lointaine "Hyperborée". Isis-Io, fille aventureuse, descend vers l'Égypte et le Nil en traversant les plaines scythes en compagnie de Borée (est-il un avatar de ce "jeune homme" couronné de feuilles, debout sur une barque à proue animalière, que l'on retrouve dans les plus anciennes gravures rupestres de Scandinavie et dans le mythe de Lohengrin?). Rudbeck avançait des preuves archéologiques: l'Isis lapone sort des neiges, porte plusieurs paires de mamelles (elle est une "multimammia"); son culte se retrouve à Ephèse et en Égypte. L'élément glace se retrouve même dans la proximité phonique entre "Isis" et "Iis" ("glace" en gothique) ou "Eis" ("glace" en allemand). Baltrusaitis écrit: « La cosmogonie hyperboréenne est aquatique par excellence. La terre, la vie procède de l'eau. Or l'eau provient de la glace, première substance solide de l'univers ». Les cultes grecs de la Terre-Mère trouvent leur pendant en Europe centrale et septentrionale dans le culte germanique de Nerthus, dans le culte celtique de Brighid, mère du monde et gardienne de la Terre, et dans la figure d'Ilmatar, le mère originelle de l'épopée du Kalevala. Ensuite dans la tradition chinoise du Feng-Shui, qui est celle de la géomantie, du culte du genius loci, pour laquelle il fallait donner forme à l'habitat des vivants pour qu'il coopère et s'harmonise avec les courants traversant son lieu. Car, cite Ehmer, « chaque lieu possède ses spécificités topographiques qui modifient l'influence locale des forces chi ». Ehmer débouche ainsi sur une application bien pratique et concrète du culte de la Terre-Mère, des sites sacrés ou du simple respect du site pour ce qu'il est: un urbanisme qui donne aux bâtiments la hauteur et la forme que dicte le topos, qui oriente les rues et les places selon sa spécificité propre et non d'après l'arbitraire du constructeur moderne et irrévérencieux, qui exploite la Terre sans vergogne. Après la disposition géomantique exemplaire de la Cathédrale de Chartres, la modernité occidentale a oublié et oublie encore ce Feng-Shui, qui n'a même plus de nom dans les langues européennes, malgré les recommandations d'un architecte britannique, Alfred Watkins (1855-1935), qui a redécouvert les lignes de forces telluriques, qu'il appelait les ley lines. Pour

Ehmer, le Judéo-Christianisme et la modernité prométhéenne sont responsables du "désenchantement" du monde. Mais son plaidoyer pour un retour à la géomantie et à l'écosophie ne s'accompagne pas d'une condamnation sans appel de tout ce qui a été dit et pensé depuis la Renaissance, comme le veulent certains pseudo-traditionalistes se proclamant guénoniens ou "métaphysiciens de café" aux lectures mal digérées, faute d'un minimum de culture classique. Ehmer rappelle la cosmologie ésotérique de Léonard de Vinci, avec l'idée d'une "âme végétative", où l'adjectif "végétatif" n'est nullement péjoratif mais indique la vitalité inépuisable du végétal et de la nature, et aussi l'idée d'une Terre comme "Être vivant organique". Ehmer rappelle également l'"harmonie" de Jean Kepler, avec l'idée d'un "soi planétaire de la Terre", puis, la pensée organique de Goethe. C'est donc sur la base d'une connaissance profonde des mythologies relatives à la Terre-Mère et sur une revalorisation des filons positifs, de la Renaissance à Goethe, sur une approche nouvelle de Bachofen et de Jung, qu'Ehmer propose une "nouvelle conscience gaïenne". Celle-ci doit mobiliser les ressources de la Sophia, pour qui l'Esprit n'est pas l'ennemi de la vie, mais au contraire la vie elle-même. Un tel "Esprit" ne se perd pas dans des abstractions mais reste ancré dans les saveurs, les odeurs et les grouillements chtoniens. C'est l'abandon de cette Sophia qui a fait le malheur de l'Europe. C'est le retour à la Sophia qui la restaurera dans sa plénitude.

*Detlev Baumann*

*M. K. Ehmer, Göttin Erde. Kult und Mythos der Mutter Erde. Ein Beitrag zur Ökosophie der Zukunft, Verlag Clemens Zerkow, Berlin 1994, 36DM. ISBN: 3-88468-058-7.*

## G

### L'Homme vert

L'« Homme vert », dans l'ornement des frises et des colonnades antiques et médiévales, est cette figure multiforme qui apparaît comme tête ou masque de feuilles et que l'on repère sur d'innombrables monuments, colonnes ou sarcophages romains depuis la Mésopotamie jusqu'au temple de Sulis Minerva à Bath en Grande-Bretagne. On l'associe au culte bacchique et dionysiaque, notamment dans les régions vinicoles du Rhin et de la Moselle, mais aussi au culte d'Okeanos, qui y est souvent associé. Mais l'"homme vert" survit à l'effondrement du Paganisme antique et réapparaît sur les colonnes et les tympans, sous les statues, dans les églises chrétiennes en Occident, alors qu'il disparaît en Orient. Pour Hraban Maur, les feuilles symbolisaient pourtant les péchés de la chair, par conséquent les représentations d'hommes verts dans les églises étaient celles des luxurieux condamnés à la damnation éternelle. Bernard de Clairvaux déplore, quant à lui, l'usage d'« imageries grotesques » dans l'ornementation des monastères dépendant de Cluny. Dans ces récriminations, on notera l'association nature/péché. Mais l'opprobre des théologiens n'aura pas tout de suite les effets escomptés: au XIIIème siècle, le

maître maçon Villard de Honnecourt dessine dans son traité d'architecture des "têtes de feuilles", des "masques feuillus" ou "herbus" et en recommande la sculpture sur les éléments architectoniques des édifices religieux. A la suite de Villard de Honnecourt, les architectes français donnent le ton en Europe occidentale, rapidement suivis par leurs homologues allemands, qui font graver quantité de têtes feuillues dans la pierre à Mayence, Maria Laach, Aschaffenburg, etc. A Bamberg, un masque feuillu particulièrement majestueux et énigmatique figure au bas d'une statue célèbre, baptisée "le Chevalier". Ce masque serait la part cachée, la face sombre du lumineux chevalier. En effet, poursuit Kathleen Basford, ce reliquat de l'ornementation païenne rappelle les "rois de Mai", l'idée d'une renaissance de la nature après la fête celtique de Beltane, voire de l'éternité luxuriante de la nature féconde, mais simultanément, en dépit de son usage abondant dans l'architecture chrétienne, il est aussi l'expression imagée du *silvia daemonium*. Indubitablement, il y a ambivalence: les hommes verts sont tantôt beaux, lumineux et printaniers, tantôt tordus, laids et grimaçants. Cette option de leur conférer une laideur étudiée finira par avoir le dessus et l'on verra, au fil du temps, les grimaces et les distorsions augmenter, puis des vierges foulant aux pieds ces masques feuillus comme elles piétinaient jadis le serpent. Kathleen Basford y voit dès lors la figure du tentateur, issu de l'Arbre de Vie, qui est écrasé par la lumière de la foi, tout comme le masque feuillu représente la nature (non

éradicable?) placée bien en dessous du chevalier porteur de la lumière chrétienne. L'Eglise a déployé des efforts pour effacer ce souvenir des cultes floraux et sylvestres, mais les dessins et les explications de Villard de Honnecourt, les belles représentations de masques feuillus d'Aschaffenburg, d'Ebrach, de Mayence, de Marbourg, de Bristol, de Southwell, etc. prouvent que cet homme sylvestre gardait une bonne place dans le coeur des Européens du Moyen Age. Au XIVème siècle, quand il devient plus grimaçant, plus effrayant pour l'imagination des dévots, ou quand il tire la langue, comme à Ely (près de Cambridge), à South Tawton, Norwich, Queen Camel, il indique, tout comme la mise en oeuvre de la machine inquisitoriale, une offensive délibérée contre les religiosités ancestrales aux relents de naturalisme et de panthéisme. L'homme vert est une figure complexe aux facettes très diversifiées, conclut Kathleen Basford, sa présence est l'indice d'une immense et indéracinable contradiction dans l'histoire religieuse de l'Europe.

*Kevin McCearnok.*

*K. Basford, The Green Man, Boydell & Brewer, Woodbridge Suffolk, 1998, ISBN: 0-85991-497-6.*

## G

### Revue païennes

Faisons un rapide tour de vue des plus intéressantes revues de Paganisme que nous recevons.

A tout seigneur, tout honneur, place à notre ami J. C. Mathelin, qui, *semper Soli Invicto fidelis*, fête les cinq ans de sa revue

Solaria, organe du Cercle Européen de recherches sur les Cultes Solaires (Maison du Soleil, 63 rue Principale, F-67260 Diedendorf, le n° de 32 pages: 35FF.). Solaria est exclusivement consacrée aux divers avatars du Dieu Soleil et aux survivances nombreuses d'un culte remontant à la préhistoire européenne. Le dernier numéro paru (n° XI) comporte l'article sur D. H. Lawrence édité ici-même, un texte sur la Tradition romaine par le groupe pythagoricien Eliopolis (Bordeaux) et une réflexion sur l'actualité du Mithriacisme, qu'il conçoit justement comme un retour d'Apollon dans nos consciences, comme un Shintoïsme européen où le monde est conçu comme plein de Dieux. Mathelin met en garde contre les dérives crowleyo-thélémitiques, contraires à l'idéal de maîtrise de soi que l'on retrouve dans toutes des grandes civilisations: « La meilleure parade contre ce genre de dérive est de cultiver l'aspect apollinien, c'est-à-dire lumineux, vertueux (au sens romain de *virtus*), altruiste et purificateur du Mithraïsme, tel qu'il fut si bien incarné par notre cher Julien ». Il faut en effet insister sur l'importance du bon sens paysan du Paganisme de nos ancêtres les Pagani et ne pas faire de notre quête spirituelle une caricature et un repoussoir. Solaria édite aussi un calendrier solaire pour 1999 E. C. -1639 J. A. (35FF.), utilisant et l'ère commune (naissance présumée de Ieschua, dit le Christ (« l'oïnt » en grec)) et l'ère commençant avec l'accession au trône de l'Empereur Julien le 3 novembre 361. Cette façon de compter était celle de la résistance païenne du Vème siècle. Dimanche est comme il se doit remplacé par soldî, le jour du Soleil.

Nous avons parlé plus haut de Libération païenne, thiase marseillais qui fête aussi ses cinq ans (B. P. 2355, F-13213 Marseille Cédex 02, le n° comporte 10 pages). Les textes, souvent provocateurs, font penser aux tracts radicaux de mai 68: spontanés, cruels et parfois injustes, agaçants parfois, bref tout sauf insignifiants car forçant le lecteur à adopter un point de vue neuf, ils mériteraient de plus amples développements. Le groupe, anonyme, se dit païen et traditionaliste: « une poignée d'énergumènes résolus à rompre avec le néo-paganisme somnifère des amateurs de vieille cruche, de statuaire grecque, ou d'uniformes noirs zébrés de runes argentées ». S'il est vrai que les vieilles cruches à rune d'argent ne contiennent plus qu'une imbuvable piquette, certes indigne de gosiers celto-grecs, la statuaire grecque (surtout les Korai archaïques du Parthénon, celles que détestait Maurras) reste une source d'émotion incomparable et la preuve matérielle de l'omniprésence du divin. Ce qui n'est pas le cas des païenneries de style IIIème République - ce que j'appellerais le Paganisme à l'orgnon et barbichette - parfois à l'honneur dans ce sympathique bulletin, et qui, lui, vieillit comme la mauvaise vinasse. Le thiase me pardonnera ce gentil coup de patte et n'enverra pas, je l'espère, ses Ménades à mes trousses: Bakche eleison!

Ialon est avec Ordos la revue druidisante la plus proche de notre vision de l'érudition sauvage: ouverture aux réalités parallèles, mais avec rigueur. Ce que j'appellerais un peu pompeusement une conception post-rationaliste de la pensée: ni aveuglement scientiste, ni délire

clérico-sentimental. Ialon (Alain Le Goff, Bothuan, F-29450 Commana), dans son n° X, précise d'ailleurs préférer l'appellation de « druidisant » à celle de « druide ». Cette modestie et cette prudence sont du meilleur aloi: trop d'hurluberlus posent au Druide omniscient, se targuant, comme dans certaines loges, de filiations remontant bien évidemment au grand Panoramix, via l'Eglise d'Antioche... Les confrères de la Kredenn préfèrent se référer à Raffig Tullou, fondateur d'un groupe druidique non chrétien dès 1936. A ce propos, Ialon revendique hautement son Paganisme sans ambiguïté: il est rappelé que l'ordination chrétienne est censée effacer toute initiation antérieure, ce qui réduit à néant les phantasmes sur la transmission clandestine de doctrines druidiques au sein de l'Eglise catholique, mythe sans doute entretenu par Rome pour contrôler l'extraordinaire sens du Sacré des Celtes au profit d'une internationale spirituelle, qui fonde un pouvoir tout ce qu'il y a de plus trivial sur l'acculturation et la castration mentale. De même, Ialon constate que l'Hindouisme et le Mazdéisme constituent des liens avec une tradition indo-européenne vivante, à même d'inspirer les renaissances polythéistes d'Europe. Rappelons que lors de l'Eisteddfod gallois de 1878, l'Archi-Druide invoqua Kali, la Noire, non par exotisme niais, mais pour marquer symboliquement qu'un lien millénaire se renouait enfin. A Bénarès, en 1997, j'ai eu le plaisir de montrer à des Brahmanes de haute lignée une antique rouelle celtique (que j'avais plongée dans la fontaine de Barenton), trace du Druidisme assassiné et signe de sa résurgence. Leur lumineux

sourire m'en a dit davantage que tous ces sermons sur « l'impossibilité-de-se-rattacher-à-une-tradition-défunte ». Non Barenton en Brocéliande n'est plus esseulée et la chaîne des Frères du Chêne est renouée!

Je n'oublie pas Ordos, élégante revue sur la tradition celtique (Bernard Rio, Brandy, F-44460 Fégréac), un séduisant mélange d'esprit poétique et de rigueur intellectuelle: « Car la conversion du monde à la religion du salut unique et du profit multiple reste inachevée. A chacun de chercher les traces de sa souveraineté perdue! Il y aura toujours des rois et des prêtres pour ouvrir la route ». Les auteurs citent tout à tour Dumézil et Guénon, Durand et Guyonvarc'h. Le cahier XVIII est consacré aux Oghams: aux antipodes de la « communication » vide de sens, B. Rio et ses complices en appellent à de nouvelles démarches cultuelles et philosophiques, refondatrices. Le descendant d'Irlandais (Connemara) que je suis ne peut que frémir à l'appel du 4 août 1997, souvenir du refus breton d'abdiquer le 4 août 1789: « la Bretagne n'est pas la France et ne peut l'être ». A suivre avec attention: les publications sont tirées à peu d'exemplaires et feront manifestement date dans l'histoire de la renaissance celtique.

Autre groupe intéressant: La Tribune celtique, moins érudit, moins luxueux certes, mais bien sympathique aussi. Sous la direction de François Régnier (LTC, Case 18 avenue de Paris, F-94300 Vincennes), il publie un bulletin fort utile, bourré d'informations sur les Celtes anciens et modernes: rien d'archéologique dans le démarche, mais des recettes de

cuisine, des conférences, des randonnées, des informations (pas toujours plaisantes: le n° 22 nous apprend que le breton a été supprimé du programme de la seule université non bretonne, Saint-Denis). La Tribune est active dans l'organisation des Celtes Espaces, manifestation clairement païenne. Le groupe possède une maison d'édition, les éditions du Nemeton, qui nous proposent un livre bienvenu sur la Pierre de Scone, ou Pierre du Destin, volée par les Anglais en 1296 et rendue au peuple écossais en 1996 (F. Régnier, La Pierre de Souveraineté. La Pierre de Scone au regard de la mythologie celtique, Vincennes 1998, 49FF. ). On suit les pérégrinations mythiques de cette mystérieuse pierre, qui récapitule toute l'histoire des tribus celtiques depuis des millénaires. Un ouvrage passionnant, à lire.

Toujours chez les Celtes, citons la revue, déjà ancienne, du Groupe Druidique des Gaules, Message (Jean-Lionel Manquat, Montval, F-71520 Bourgvilain), plus folklorique (un cours de gaulois parlé et une mise en page parfois un peu chargée), mais avec des articles érudits et un intérêt marqué pour les Paganismes baltes, la forêt et le symbolisme. A suivre.

Nous avons aussi reçu quelques bulletins de l'Association Source glane (F-25530 Landresse), une feuille d'information farouchement celtique, non celtomane ainsi que Le Druidisme (Pierre de la Crau, BP 13, F-93301 Aubervillier Cédex), curieux bulletin qui a publié un numéro spécial (de couleur rouge!) sur le Monothéisme biblique: drôle d'idée alors que nous avons besoin de numéros

spéciaux sur le Polythéisme européen! Pourquoi ne pas utiliser tout cette énergie dans un sens plus constructif, plutôt que de nous entretenir d'Abraham et d'Elie Wiesel? Enfin citons la sympathique entreprise du groupe Terra Insubre de Gallia Cisalpina (aujourd'hui Italie du Nord): une association celtique - et païenne - en Italie (Terra Insubre, Via Carlo Porta 8, I-21100 Varese, E-Mail: terra\_insubre@hotmail.com). La revue est luxueuse, très intéressante et ouverte à toute notre grande Celtie. A soutenir: voilà une excellente manière d'entretenir son italien!!! Dans le domaine francophone, citons encore L'Atre, le bulletin de liaison de la Nouvelle Droite provençale (M. Rollet, Château de Roquefavour, F-13122 Ventabren, 14 pages). Dans le n°29, nous lisons ces lignes: »le Païen se devra d'être homme civique et spirituel, ascète et citoyen, qui saura renouer la réflexion à l'action». L'un des collaborateurs propose de constituer un Conseil représentatif des Paganismes de France, qui jouerait le rôle de porte-parole des Païens auprès des autorités.

D'Italie, nous avons reçu Arthos, la belle revue de notre ami Renato del Ponte, le secrétaire de Julius Evola, qui déposa ses cendres en haute montagne. Les Alpes sont présentes dans ce n° 2 de la nouvelle série ainsi que la mythologie japonaise. Un long article (sérieux) sur l'occultisme national-socialiste constitue une utile mise au point avec nombreuses citations de sources peu connues sur ce sujet qui a donné lieu à tant de délires (Arthos, CP 60, I-54027 Pontremoli (MS)). Nous avons aussi reçu l'intéressant bulletin La Cittadella, organe du mouvement païen

traditionnel romain: les articles sont important groupe païen très actif en rigoureux et dénotent une connaissance Europe du Nord (Midgard-Verlag, approfondie de la Tradition latine et indo- Postfach 460311, D-12213 Berlin): poésie, européenne (Viale Italia 71, I-98124 recettes de cuisine, récits de cérémonies. Messina). Les collaborateurs, tous fidèles Le groupe restaure un château en Pologne à la mémoire de notre cher Julien le Grand, pour en faire un centre culturel païen. publient livres et brochures sur le A tous: courage, persévérance et bon Paganisme italique avec une continuité vent!!! remarquable.

*Christopher Gérard*

D'Allemagne, nous avons reçu Huginn und Muninn, le bulletin de l'ANSE,

**G**

---

## Faits et gestes

L'événement à citer est le 1er Congrès Païen Mondial, tenu à Vilnius (Lithuanie) au Solstice d'été 1998 sous la direction de Jonas Trinkunas, responsable du mouvement païen Romuva (voir à ce sujet l'entretien qu'il nous avait accordé en 1995: Antaios 8-9). Des délégués de toute l'Europe étaient présents. Voici le texte de la Déclaration commune publiée par le World Congress of Ethnic Religions (WCEN): « Nous, délégués du Congrès Mondial des Religions Ethniques, tenu à Vilnius, Lithuanie, du 20 au 24 juin 1998, nous sommes réunis pour exprimer notre solidarité avec les religions ethniques, indigènes, autochtones et/ou traditionnelles d'Europe et des autres régions du monde. Toutes les cultures, religions et fois indigènes sont égales et dignes du même respect. Chaque région, chaque peuple possède ses traditions locales distinctes (religions, vision du monde, mythologie, folklore, etc.) qui expriment l'amour de la patrie et de son histoire, et respectent la valeur sacrée de toute vie et la divinité de la Nature. De même que la Nature survit grâce à une large variété d'espèces, l'humanité doit se développer librement et sans ingérence par un vaste éventail d'expressions culturelles. Notre vieille éthique traditionnelle nous enjoint d'apprécier et de protéger la terre et toute création. En tant qu'êtres humains, nous devons trouver notre place dans la toile de la vie, et non nous séparer d'elle. Nous partageons la même vision de notre position dans le monde, fondée sur une même expérience historique d'oppression et d'intolérance. <les religions ethniques ou « païennes » ont, dans le passé, grandement souffert de l'injustice et de la destruction causées par les religions prétendant posséder la vérité unique. Nous souhaitons sincèrement vivre en paix et en harmonie et coopérer avec les membres de toutes les autres religions, fois et croyances. Nous croyons que le début d'une nouvelle ère de liberté individuelle et intellectuelle ainsi que d'échange global nous permettent aujourd'hui d'entreprendre

un retour à nos racines spirituelles pour réaffirmer notre héritage religieux. Nous vénérons la Nature comme l'a fait l'humanité pendant la majeure partie de son histoire. D'authentiques religions ethniques doivent nous inspirer amour et respect pour tout ce que nous voyons et sentons autour de nous, et nous faire accepter toute forme de culte mettant en valeur les coeurs sincères, les pensées pures et les conduites nobles à tout moment de notre existence envers tout ce qui existe. Soyons fiers de la renaissance de nos religions ethniques! Notre nouvel universalisme incite les gens à ne pas rester enfermés derrière un mur de haine et de jalousie à l'égard de tous ceux qui ne sont pas à l'intérieur de nos murs. Abattons ces murs et agrandissons l'horizon et la vision de toute l'humanité! Nous avons fondé le World Congress of Ethnic Religions (WCER) pour aider toutes les religions ethniques à survivre et à coopérer. Notre devise est « Unité dans la Diversité ».

Vilnius, 23 juin 1998 ».

*Bureau principal du WCER: Vivilskio 27-4, LT-2009 Vilnius, Lituanie, E-Mail: jontrin@taide.lt, tél: 370-2-262966. Dans tout contact (en anglais ou en allemand), se réclamer d'Antaios.*

L'initiative doit être saluée car elle devrait permettre une mise en commun des efforts pour une meilleure connaissance de la mouvance païenne, des contacts plus aisés, et partant, une action commune (reconnaissance officielle, riposte contre toute forme de désinformation, entraide, échanges,...). Autre point positif: l'insistance de très bon aloi sur le caractère ethnique ou indigène des religions païennes, ce qui devrait éviter les dérives carnavalesques de type Wicca (néo-sorcellerie), voies sans issue et caricatures du Paganisme européen. L'aspect écologique et « panthéiste » est aussi souligné. Enfin, le caractère non clérical est clairement établi. Le risque est de constituer ce que le Général de Gaulle appelait un « grand machin », lourd et inefficace, d'autant que les sensibilités ne peuvent qu'être fort différentes. Risque illustré par le fait que la seule décision prise à Vilnius a été le choix d'un nom et d'un emblème, dans l'attente d'un autre congrès. Antaios ne peut qu'accepter cette déclaration comme base de travail et souhaiter un rapide développement de la structure, qui devrait avoir une antenne au moins à Bruxelles, siège des institutions européennes, éditer un bulletin de liaison en anglais ou en allemand que les associations amies pourraient traduire, créer un site Internet. Bon vent pour le Congrès Mondial des Religions Ethniques!

## G

---

## Numéros disponibles d'Antaios (en nombre limité):

Numéro 3: La Métamorphose des Dieux. Une lettre d'encouragement d'Ernst Jünger avec un texte inédit sur le retour des Dieux. Entretien avec Guy Féquant. Pour une définition du Paganisme aujourd'hui (C. Gérard), Alan Watts (M. Klugkist), Nietzsche et Stravinsky (D. Aranjo)... 86 pages, 300FB/50FF/8 EURO.

### G

Numéro 5: Secrets et initiations. Entretien avec deux Vénérables de Loges maçonniques. Le Collège de Sociologie: secret et communauté (S. Massonet), Mystères antiques (C. Gérard), Mathématiques, mystique et poésie (J. Vertemont), Faut-il brûler Mircea Eliade? (M. Cels)...

90 pages, 300FB/50FF/8 EURO.

### G

Numéro 6/7: Penser le Polythéisme. Entretiens avec le prof. Couloubaritsis, avec le prof. Dierkens. Le Sacré et le Mythe (P. Trousson), Penser le Polythéisme (C. Gérard), La reconnaissance des Dieux (M. Klugkist), Cosmologie shivaïte et Polythéisme (Alain Daniélou), Lucrèce (D. Aranjo), Abellio (Morgane), L'Ancienne Vinland (J. Parvulesco), Tantra et Tradition (J. L. Gabin), Jünger (Isabelle Rozet), Augiéras (Bertrand Delcour)... 170 pages, 600FB, 100FF, 15 EURO.

### G

Numéro 8/9: Lumières du Nord. Texte inédit de Mircea Eliade. Antaios (F. G. Jünger). Entretien avec le prof. M. Conche, le prof. Guyonvarc'h. Le Paganisme balte (J. Trinkunas), le Paganisme letton (V. Grivins). Marc. Eemans (C. Gérard). Entretien avec le dernier surréaliste: Marc. Eemans. L'Inde et le Nord (J. Parvulesco), Runes et astérismes védiques (J. Vertemont),

Bande dessinée et Paganisme (P. Trousson)... 220 pages, 600FB/100FF/15 EURO.

### G

Numéro 10: Hindutva I. Hindouité (C. Gérard), La Grèce de Guy Rachet, Franc-parler 8F. Périn), Dionysos (M. Maffesoli), Théopolitique (J. F. Mayer), Entretien avec des intellectuels hindouistes (Ram Swarup et Sita Ram Goel), Castes, égalitarismes et Génocides culturels (Alain Daniélou: textes sur le système des castes. Traditionalisme et nationalisme hindous (J. Vertemont). Solstices baltes (Trinkunas et Grivins), Rituels solaires, Tradition païenne en Italie (R. del Ponte), Etudes indo-européennes. 220 pages, 600FB/100FF/15 EURO.

### G

Numéro 11: Hindutva II. Inde et Tradition païenne (C. Gérard), Entretien avec Alain de Benoist sur le Paganisme, Les Dieux des Vikings (A. Renaud), Traditionalisme,

Wicca, satanisme: des mises au point (C. Gérard), Daniélou: Shiva, Mithra et Dionysos, etc. Michaux et l'Inde (S. Massonet), Paganisme en Grèce (V. Rassias), Indo-Européens, Nietzsche et Hölderlin (J. Benoit), Jünger (L. O. d'Algange)... 220 pages, 600FB/100FF/15 EURO.

## G

Numéro 12: Chasseurs et Chamanes. Delphe et Bénarès (C. Gérard), Entretien avec Gabriel Matzneff, avec Jean Vertemont sur les Dieux des Indo-Européens, Grimm (J. Benoit), Feralis exercitus (C. Gérard), Le Loup (B. Marillier), Les castes (A. Daniélou), Zadruga et le Paganisme en Pologne, Yoga, Gary Snyder (M. Klugkist), Cioran (J. F. Gautier), Pessoa (L. O. d'Algange), Breker, Eemans... 220 pages, 600FB/110FF/15 EURO.

## G

A commander sans tarder à Antaios en joignant un chèque.

## G

## SOMMAIRE

En guise d'éditorial .....	3
Pour saluer Ernst Jünger et Marc. Eemans - Christopher Gérard .....	5
Dieux et Héros des anciens Grecs - Friedrich-Georg Jünger .....	9
Imperium ultimum. Entretien avec Jean-Claude Albert-Weil .....	16
Imperium ultimum. Entretien avec Jean Parvulesco .....	29
Relire Caillois. Entretien avec Stéphane Massonet .....	41
L'optimisme tragique de Mircea Eliade. Entretien avec P. Barbaneagra ...	51
lovi Optimo Maximo - Christopher Gérard .....	57
Horace, l'ami des Dieux - Guy Féquant .....	66
Mise au point sur Héraclite - Jean-François Gautier .....	74
Etudes indo-européennes - Christopher Gérard .....	84
La réincarnation dans la pensée indienne - Jean Vertemont .....	96
Le symbolisme du Linga - Alain Daniélou .....	102
Chants du Labyrinthe - Jean-Louis Gabin .....	110
Ce que fut la revue méta-surréaliste Hermès - Marc. Eemans .....	118
Du mythe païen au conte pour enfants : le Chat Botté - Jérémie Benoit ...	124
Le thème du foyer originel dans la Tradition nordique - P-G. Sansonetti ...	134
Jüngeriana - Christopher Gérard .....	148
Livres et revues .....	156
Faits et gestes .....	211